

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



ET 1761.

TOME XV.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1761.

TRAITÉ

Sur les effets des préparations de plomb, & principalement de l'extrait de Saturne, employé sous différentes formes pour différentes maladies chirurgicales, vol. in-12 de 320 pages, dédié à Mgr le Maréchal de RICHELIEU, par M. GOULARD, chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire de Montpellier, &c. &c. &c.



MONSIEUR GOULARD, dans son Introduction, célèbre beaucoup les vertus médicinales du plomb & de ses préparations. Il lui attribue des effets miraculeux dans la plupart des maladies cutanées. L'économie qui en doit

réfulter pour les hôpitaux du Roi, est encore une chose digne d'attention; car, dit M. Goulard, l'objet de cette économie est beaucoup plus considérable qu'on ne sçauroit l'imaginer; un hôpital de deux cent blessés pouvant être fourni d'extrait de Saturne (a), pendant six mois, pour la somme de 100 livres, sans qu'il y ait lieu de craindre aucune mauvaise manœuvre; ce qu'on ne sçauroit dire du vin, de l'eau-de-vie, ni de beaucoup d'autres ingrédiens qui servent à la composition des topiques, dans les hôpitaux, & qu'on achete à très-grand prix. M. Goulard fait observer encore que la dépense du transport se trouvera beaucoup diminuée, puisqu'avec quelques pintes de son extrait, qu'on peut faire passer aisément aux hôpitaux les plus éloignés, on peut faire plusieurs muids de sa liqueur, ou eau végéto-minérale (b).

Après l'Introduction, M. Goulard s'élève, avec force, contre les applications émollientes. Les remèdes de cette classe sont, selon lui, de deux especes, gras & huileux,

(a) L'extrait de Saturne est une dissolution du plomb, par le vinaigre. C'est-là ce que M. Goulard appelle un extrait, quoique ce terme soit tout-à-fait impropre.

(b) M. Goulard entend par ce mot une espece de liqueur qui résulte du mélange de l'eau commune avec une quantité plus ou moins grande de son extrait dissous.

ou simplement mucilagineux. Tous les bons praticiens s'accordent assez avec M. Goulard, à donner l'exclusion aux matieres grasses & onctueuses, dans les inflammations. Mais il pense de même sur les émolliens mucilagineux. Il n'est point douteux qu'on ne doive s'abstenir d'appliquer des remedes gras & onctueux, sur des parties attaquées d'inflammation. Hippocrate avoit déjà proscrit ces sortes de remedes, dans le cas dont il s'agit. L'huile la plus douce, celle de lin, par exemple, s'altère bien vite, & ne tient pas long-tems contre une chaleur simplement de 70 degrés, chaleur très-inférieure à celle d'une inflammation; en outre, les huiles sont encore pernicieuses, en ce qu'elles bouchent les pores de la partie sur laquelle on les applique, & suppriment en conséquence la transpiration cutanée, dont la matiere arrêtée dans le tissu de la peau, acquiert par la chaleur & par le séjour, une acrimonie rongeante, qui donne de nouvelles forces à l'inflammation, sans compter que cette matiere stagnante dans les vaisseaux, en augmente le calibre, ce qui fait faire encore de nouveaux progrès à l'engorgement inflammatoire, en conséquence de la compression que ces vaisseaux exercent sur ceux du voisinage, ces derniers sur d'autres, & ainsi successivement, & de proche en proche, jusqu'au siège de l'inflam-

mation. Ce que nous disons ici, est confirmé par l'usage où étoient les anciens de faire des onctions d'huile sur les corps des athlètes, pour les empêcher de suer trop abondamment; onctions dont ils se servoient encore au sortir du bain, pour prévenir la dissipation du véhicule aqueux passé dans le sang. Il y a beaucoup de personnes à qui on ne sçauroit appliquer quelque chose de gras sur la peau, sans leur attirer une inflammation. Toutes ces considérations réunies, doivent sans doute faire bannir les huiles du traitement des inflammations extérieures; & peut-être seroit-on bien aussi d'en abandonner l'usage intérieur dans toutes les maladies du genre inflammatoire; particulièrement dans celles des premières voies. On sçait combien les personnes délicates ont de la peine à digérer les graisses, lorsqu'il leur arrive d'en manger un peu trop; il n'est pas rare qu'elles en aient la fièvre, & qu'elles les rejettent jusqu'à six heures après le repas, avec un sentiment d'ardeur brûlante au gosier, & si peu changées par les forces digestives, qu'elles prennent feu sur le champ, si on les jette sur des charbons allumés. Ces raisons ont déterminé plusieurs médecins à se déclarer contre l'usage des huiles dans les inflammations intérieures. Mais il ne paroîtra peut-être pas également certain à tout le monde, qu'il

faillie s'abstenir entièrement, comme le dit M. Goulard, des émolliens mucilagineux, dans les inflammations extérieures, ni que les raisons théoriques dont il s'appuie, soient absolument sans réplique. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de les apprécier; mais nous devons observer que M. Goulard réclame, en sa faveur, une expérience de vingt années. Son chapitre des inflammations renferme quarante Observations, qui toutes appuient ses prétentions. La trente-quatrième & quarante-cinquième qui lui ont été communiquées par M. Coulas, nous ont paru mériter une attention particulière. On voit bien sensiblement dans ces deux observations, comme dans la plupart des autres, la supériorité de l'extrait de Saturne, sur les applications d'usage; son action au reste est également efficace, quelle que soit l'espèce d'inflammation où on l'emploie. Nous ne pouvons suivre M. Goulard, dans tous les détails où il entre à ce sujet; mais nous croyons devoir nous arrêter un moment avec lui, sur l'érysipelle & l'esquinancie. Le topique de notre auteur possède, dit-il, au plus haut degré, trois qualités bien essentielles à un remède anti-phlogistique; sçavoir, une vertu rafraîchissante, à laquelle la chaleur inflammatoire la plus ardente ne *résiste pas*, une vertu anodine qui calme les plus violentes douleurs, & une vertu puis-

faiblement atténuante & résolutive. Le concours de ces trois qualités est assurément tout ce qu'on peut desirer dans l'érysipelle, où il faut, sur toutes choses, prévenir la suppuration, qui est toujours d'un mauvais caractère, & calmer l'ardeur brûlante, qui est inséparable de ce genre d'inflammation.

A l'égard de l'esquinancie, les observations des autres praticiens viennent à l'appui de celles de M. Goulard, M. Raulin, médecin ordinaire du Roi, & M. Boucher, célèbre médecin à Lille en Flandres, ont vu faire des prodiges au sel de Saturne, dans des esquinancies gangreneuses du plus mauvais caractère.

Le second chapitre roule sur les contusions, les brûlures & les plaies d'armes à feu. M. Goulard assure que son remède agit puissamment sur les parties contuses, & qu'il dissipe souvent, avec beaucoup de promptitude, des épanchemens sanguins fort considérables; ce qu'on n'aura pas de peine à croire, en réfléchissant sur la vertu singulièrement fondante & résolutive de son prétendu extrait de Saturne. Nous pensons au reste que dans le cas des grandes contusions, avec peu ou point d'inflammation, & qui tendent à la gangrene, on pourroit animer le topique avec le sel ammoniac, qui est un puissant dissolvant anti-septique. L'auteur propose d'aider l'action des topi-

ques, par d'abondantes saignées, & par une boisson copieuse de quelque décoction résolutive, dans laquelle on fera entrer le nître & le miel, qui sont aussi d'excellens fondans. Et au surplus, on ne doit pas désespérer tout d'un coup de la résolution, & se hâter d'ouvrir les contusions, pour donner issue au sang épanché, parce qu'il n'est point rare de le voir rentrer dans les voies de la circulation. Les auteurs rapportent sur cela les observations les plus surprenantes. M. Van-Swieten a vu un épanchement sanguin aux fesses, occasionné par une chute, & qui formoit une tumeur égale à la tête d'un enfant, se dissiper par le moyen des saignées & des topiques, quoique le sang épanché sous la peau rendît toute la partie noire.

La méthode dont M. Goulard se sert pour les brûlures, est très-simple & justifiée, dit-il, par les plus grands succès. Lorsque les tégumens sont demeurés entiers, il se contente d'appliquer sur la partie, des simples compresses trempées dans sa liqueur, & qu'on a soin d'humecter de tems en tems; mais quand la brûlure a pénétré plus avant, ou a formé des escarres, il fait usage d'un cérat de Saturne, qui lui est particulier, & dont on voit la formule à la page 281. Avant de connoître l'extrait de Saturne, M. Goulard avoit vu d'habiles chirurgiens se servir du *nutritum*, avec le plus grand

succès, & lui-même l'employa fort heureusement pour une demoiselle qui avoit une brûlure très-considérable à la face & à la poitrine. Le grand Boërhaave en avoit aussi éprouvé les bons effets sur lui-même, dans une occasion malheureuse, dont M. Van-Swieten nous a conservé l'histoire (a).

Dans les plaies d'armes à feu, M. Goulard se croit encore autorisé à préférer son topique, à tous ceux dont on fait le plus d'usage dans les armées; à la conservation desquelles il témoigne prendre un intérêt très-particulier : l'heureux succès des épreuves qu'on en a faites jusqu'ici, fait desirer qu'on ne perde pas de vue un objet aussi important.

Le troisième chapitre traite des abcès & des ulcères. Ici, M. Goulard nous fait part d'un fait assez surprenant, dont il avoit déjà dit un mot dans l'Introduction. C'est que par le moyen de son topique, on voit souvent se dissiper, par voie de transudation, des abcès très-bien caractérisés par une fluctuation sensible (b). Quelque singulier que le fait paroisse, il le paroîtra moins, si on considère que Galien (c) a vu le sang même, qui est un fluide beaucoup plus grossier que

(a) *Comm. in Boerh.* tom. 1, pag. 840.

(b) On peut en voir deux exemples aux pages 217 & 218.

(c) *Comm. 3^e in Hipp. de articulis.*

le pus, s'échapper à travers la peau, & remplir les pièces de l'appareil dans les fractures où les tégumens avoient conservé leur intégrité. Nous aurons encore occasion de revenir dans la suite à cette matière.

Notre auteur désapprouve la plupart des topiques dont on a coutume de se servir pour procurer la déterision des ulcères froids, & croit devoir leur préférer les siens, appuyé sur beaucoup de guérisons opérées à son hôpital & ailleurs. Au surplus, il fait remarquer, qu'à cet égard, sa pratique n'est pas bien différente de celle de l'hôpital de la Charité de Paris, où l'on se sert constamment pour le pansement des ulcères, du triapharmacum, dont la base est la litharge.

On regarde assez communément les vieux ulcères, sur-tout dans les vieillards, comme des égouts salutaires par où le sang se dépure, & qu'il seroit dangereux de fermer. M. Goulard ne disconvient pas que ces ulcères ne soient quelquefois entretenus par le virus, & veut qu'on y ait égard; mais il soutient que la plupart des vieux ulcères calleux & froids n'ont pour cause, dans l'origine, que la négligence d'un petit mal, telle qu'une inflammation mal traitée, qui vient à suppuration. Or, toutes les fois qu'on n'a pas lieu de soupçonner un vice caché

dans le sang, qui entretient l'ulcère, & que la maladie est purement locale. M. Goulard assure qu'il n'y a point d'inconvénient à en entreprendre la guérison, par le moyen de ses remèdes, parce qu'ils fondent à merveille les callosités, & détergent parfaitement la surface de l'ulcère, *sans rien répercuter*. M. Goulard appuie cette doctrine sur des exemples frappans. La première observation de ce chapitre donne l'histoire d'un ulcère du plus mauvais caractère, qui avoit quarante ans d'ancienneté, & qui fut radicalement guéri en moins de deux mois, sans aucune fâcheuse suite. L'observation quatrième traite d'un ulcère de plus de vingt-cinq ans de date, guéri en six semaines; & l'observation onzième, d'un autre ulcère de plus de vingt ans, guéri par les mêmes moyens. M. Begon, chirurgien de S. Hypolite, a guéri, avec l'extrait de Saturne, une carie qui attaquoit la portion inférieure de la malléole externe du côté droit, & qui s'étendoit sur la tête du premier os du métatarses, & la face antérieure de l'os scaphoïde ou naviculaire; cette carie étoit accompagnée de plusieurs sinus sur la convexité du pied. M. Begon injectoit les sinus avec l'extrait, & appliquoit sur les os; des plumasseaux trempés dans le même extrait; le succès a été, dit-il, si prompt & si mira-

culeux, qu'il s'est cru obligé de le publier, (Observ. XIV.) M. Bruguyeres, chirurgien-major du régiment de la Tour-du-Pin, guérit, dans l'espace d'environ un mois, un soldat du régiment de Mailly, qui avoit depuis quatre ou cinq ans, un ulcère chancreux, qui occupoit toute la partie antérieure de la jambe, avec un gonflement à la partie moyenne du tibia. M. Goulard a guéri à Genes, par des simples injections de sa liqueur, continuées pendant un mois, un ulcère fistuleux de plusieurs années, qui s'ouvroit dans le sinus maxillaire, & une fistule incomplète au fondement, dont l'ouverture étoit à un travers de doigt de la marge de l'anus; le malade qui étoit un domestique de M. le comte de Montean, ne pouvoit faire autre chose, à cause de l'assujettissement du service, que mettre sur son mal, le soir en se couchant, une compresse trempée dans l'eau végeto-minérale; ce qui ne l'a pas empêché de guérir.

Au surplus, quelque confiance qu'on doive accorder aux topiques de M. Goulard, dans le cas d'ulcères fistuleux, il ne prétend pas sans doute qu'on soit toujours dispensé de recourir aux autres moyens que la chirurgie fournit, lorsqu'on a tenté inutilement de tarir les matieres par des injections. Parmi ces moyens, il en est un, dont il paroît

qu'on pourroit tirer partie; c'est de garnir exactement & mollement la cavité de l'ulcère, avec de la charpie, lorsque la ressource ordinaire du bandage ne peut être employée. Le succès de cette méthode est confirmé par une très-belle observation de M. Quesnay (a).

Le chapitre quatrième qui traite du cancer, mérite l'attention la plus particulière. L'usage qu'on a fait, de tout tems, des préparations de plomb pour les cancers ulcérés, a conduit M. Goulard, par une analogie toute naturelle, à s'en servir pour les cancers occultes, non dans la vue d'en empêcher simplement les progrès, comme on a fait jusqu'ici, mais pour tenter de les dissiper entièrement, ce à quoi il a eu le bonheur de réussir plus d'une fois. Les observations qu'il rapporte à la suite de ce chapitre, font foi de ce qu'il a avancé. Pour prévenir les désordres de ce virus destructeur, M. Louis, dans un petit écrit qui a pour titre, Observations & Remarques sur les effets du virus cancéreux, & sur les tentatives qu'on peut faire pour découvrir un spécifique contre ce virus, propose, avec

(a) L'Art de guérir par la saignée, chap. IX, pag. 261 & suiv.

Voyez aussi ce qu'il dit sur cette matière, dans son Traité de la Suppuration.

l'application extérieure de la vermiculaire, dont M. Quesnay s'est très-bien trouvé (a), l'usage des fontanelles, & intérieurement, celui de l'alun, uni à quelque terre absorbante, comme la craie; mais M. Louis ne propose ceci, que par voie de conjecture. Par malheur, dit M. Goulard, nous ne connoissons rien de meilleur jusqu'ici, & il s'écoulera encore peut-être bien des siècles, avant qu'on parvienne à la découverte d'un spécifique. Quelles obligations n'auroit donc pas le genre humain à l'heureux mortel qui nous dispenseroit de le chercher, en nous fournissant, dès-à-présent, un remède qui dissiperoit les cancers dans leur naissance, & en arrêteroît à coup sûr les funestes progrès ! La bella-dona ou la ciguë ne sont-ils pas ceux que la nature destine à combler nos vœux sur cet objet ? Peut-on douter de leur vertu ? *Quàm felix ille qui hoc inveniret ! Quantâ pœnâ dignus qui inventum celaret turpis lucri causâ* (b) !

Dans le chapitre cinquieme, M. Goulard traite des entorses, enkiloses & relâchement des ligamens, & continue à prouver, par de très-belles cures, combien ses remèdes sont efficaces dans tous ces diffé-

(a) L'Art de guérir par la saignée, pag. 271-275.

(b) Van-Sw. *Comm. in Boerh.* tom I, p. 902.

rens cas. Les lecteurs seront frappés sans doute du succès qu'ils ont eu dans les mains de M. Goulard, sur le sujet des Observations IX, X & XIII ; les deux dernières guérisons ont été opérées à Genes, où notre auteur avoit suivi Monseigneur le maréchal de Richelieu. M. Goulard a étendu l'usage de ses remèdes, avec le même succès, sur les douleurs de rhumatisme. Les bains & les douches de sa liqueur peuvent suppléer, avec avantage, aux eaux minérales, qu'on n'est pas toujours à portée de se procurer. M. Guerin, membre de l'académie royale de chirurgie, a écrit à M. Goulard, qu'il avoit calmé deux accès de goutte, avec son remède. Comme ce remède n'a nullement la vertu répercussive, dont on accuse communément & très-mal-à-propos ; selon M. Goulard, les préparations de Saturne, il prétend qu'il n'y a pas d'inconvénient à en faire usage en bain ou autrement, pour soulager les paroxysmes de la goutte. M. Coulas parvint à appaiser, par son moyen, avec une promptitude surprenante, une douleur spasmodique des plus vives, au pied, dont fut attaquée tout-à-coup une fille, d'un tempérament sec & bilieux ; douleur qui n'avoit pu être calmée par les remèdes les plus adoucissans, ni même par les gouttes anodines, dont on se servit, tant extérieurement

extérieurement qu'intérieurement. *Voyez* cette curieuse Observation à la page 253. On trouve dans le même remède, selon M. Goulard, un secours souverain contre les dartres de toute espèce.

Il y a, dans l'ouvrage de M. Goulard, un chapitre fort étendu sur la galle, dans lequel il célèbre beaucoup les vertus de son remède. Des expériences qu'on répète chaque jour sous ses yeux, & à la vue de tout le monde, dans son hôpital, l'ont convaincu que sa liqueur possède la vertu résolutive de l'humeur psorique, dans un degré égal au soufre, sans avoir le désagrément de ce dernier. L'auteur donne le résultat des épreuves qu'on a faites de son remède, par ordre du ministre, dans les hôpitaux militaires d'Arras, Bethune, Gravelines, Lille en Flandres; épreuves qui lui ont été très-favorables: au reste nous ne devons pas omettre que c'est de l'action de l'extrait de Saturne sur la galle, que M. Goulard tire son plus fort argument, contre l'imputation de la vertu repercussive attribuée aux préparations de plomb; car il fait remarquer que son topique, bien loin de répercuter la matière, l'attire visiblement au dehors, en multipliant prodigieusement les éruptions galeuses; ce qui, selon lui, en est une preuve sans réplique.

M. Goulard désapprouve les applications

émollientes sur les hernies, avec étranglement. Il veut qu'on leur substitue sa liqueur ou l'oxycrat, dans l'idée que c'est moins de l'anneau que dépend l'étranglement, que du volume des parties sorties; l'auteur donne quelques observations, où l'on voit que son remède a réussi, ainsi que l'oxycrat & la glace, dans des occasions où les émoulliens avoient échoué.

M. Goulard, parmi les moyens propres à remédier aux hernies avec étranglement, conseille l'usage des bains domestiques, qu'il regarde comme efficaces, quoiqu'il paroisse s'opposer aux applications émoullientes; cependant on lit, dans un auteur de chirurgie, ces paroles très-remarquables.
» Quoique les observations des praticiens
» autorisent le bain dans la colique néphrétique, les mêmes observations font toujours voir qu'il n'y a pas un remède plus
» terrible pour les étranglemens des intestins, puisque les malades y périssent, si
» on ne les en retire promptement, comme
» nous l'avons dit dans les histoires précédentes (a) : qu'on philosophe là-dessus,
» tant qu'on voudra, l'expérience est notre
» règle, &c. (b)

(a) Garangeot, opérations de chirurgie, t. I, Observ. XIII & XV.

(b) Pag. 383 & 384.

M. Goulard, persuadé qu'on ne peut trop s'attacher à constater la vertu des remèdes, a cru devoir ajoûter à son livre les nombreux témoignages qui ont été rendus à la bonté de ses topiques, par différentes personnes de son état. Il y a aussi un article fort étendu pour les formules. Ce volume est dédié à Monseigneur le maréchal de Richelieu, & a été honoré de l'approbation de la société royale des sciences de Montpellier, de celle de M. Imbert, chancelier & juge de l'université, dont on connoît les lumières & le sçavoir, & de celle des chirurgiens, ses confrères. Nous croyons enfin que si on a égard à la multitude des objets différens que cet ouvrage embrasse, & à l'utilité pratique qu'on peut en retirer, on conviendra que M. Goulard s'est rendu digne de la reconnaissance publique.

Nous aurions désiré seulement qu'il n'eût pas donné improprement le nom d'*extrait de Saturne* à une liqueur qui tient le *sel de Saturne* en dissolution, qui n'est pas susceptible d'être extraite; qu'il se fût bien rappelé ce que c'est qu'un extrait, & qu'il se dispensât de faire souffrir une très-longue ébullition à cette liqueur, qui est toujours la même, avant comme après la décoction.



HISTOIRE

D'une Maladie spasmodique dans laquelle la personne qui en fait le sujet, a souffert trois cent saignées, pendant l'intervalle de deux ans deux mois; par M. LAUGIER, docteur en médecine à Pelissane, en Provence.

Le tableau de cette maladie présente deux caractères différens, quoique les traits sous lesquels elle se montre, soient assez souvent ressemblans & beaucoup analogues les uns aux autres. Un enchaînement de symptômes les plus variés, & souvent confondus les uns dans les autres, n'a pas empêché de distinguer leur véritable source, & de regarder le tout comme une *épilepsie hystérique*, d'autant plus terrible & opiniâtre, qu'elle a été abandonnée, pendant quelque tems, au caprice & à la bizarrerie de celle qui en fait le triste sujet, quoique digne d'un sort plus heureux, par tous les avantages & les faveurs que la nature sembloit avoir réunis en sa personne.

Vers le commencement de Septembre 1758, la demoiselle Majot, native de Saint-Maximin, en Provence, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, mé-

lancolique, d'un esprit vif & prompt, d'un naturel gai, badin & enjoué, qui étoit pour quelques jours à Pelissane, chez ses parens, eut une frayeur si considérable, qu'il en résulta une suppression totale de ses évacuations périodiques. Le quatrième du même mois, elle tomba dans un accident épileptique des plus effrayans, qui fut suivi de deux autres aussi forts : le même jour, où l'on apperçut *des mouvemens convulsifs, écume à la bouche, secousses violentes, contorsions aux lèvres & à tous les membres* ; le lendemain, oppression laborieuse, suffocation menaçante, efforts fréquens & soutenus de la poitrine. Peu de jours après, on envoya à Salon, chercher M. Barbonne, dont le mérite & les connoissances dans son art lui ont acquis, depuis long-tems, l'estime & la considération de tout le monde, & à qui je suis redevable des Mémoires qu'il a bien voulu me communiquer sur le commencement de cette maladie. Ce docteur, en arrivant chez la malade, la trouva, dans l'intervalle de ses paroxysmes, & dans le calme le plus gracieux, tellement bien, qu'il eut de la peine à se persuader que ce fut pour elle qu'on l'eût envoyé chercher ; mais il ne jouit pas long-tems de cet agréable spectacle ; car tandis qu'il donnoit cours aux réflexions que lui faisoit naître le récit des accidens passés, il fut témoin d'une

attaque des plus violentes, qui se montra encore sous des agitations les plus fortes ; mouvemens irréguliers, contractions spasmodiques, oppression suffocante, étranglement, écume abondante à la bouche ; dès-lors il ne balançoit pas de croire qu'il y avoit alliage d'épilepsie avec les vapeurs hystériques ; c'est pourquoi, afin d'aller au plus pressant, il fit faire des saignées répétées, dans fort peu de tems : la malade reprit l'usage de ses sens, & recouvra la liberté des fonctions de l'esprit : on profita de ce tems, pour lui faire administrer les sacremens : elle fut purgée & émétisée : les accidens continuèrent, à fort peu de différence & d'intervalle près, jusqu'au point qu'on la vit, au bout de huit jours, dans un assoupissement mortel : on lui appliqua les vésicatoires ; mais elle ne cessoit de jouer un rôle, que pour commencer d'en jouer un autre. Les bains, les anti-épileptiques, les légers apéritifs, les céphaliques ont été proposés, en partie commencés ; mais l'inconstance de la malade, qui a donné lieu à son opiniâtreté, ont rendu le tout infructueux. M. Joannis, médecin en réputation, d'Aix, & plusieurs autres ont été consultés à ce sujet ; mais tous leurs efforts ont été inutiles par les mêmes raisons. Tout cela s'est passé dans l'intervalle de cinq à six mois. Lorsque je commençai de la voir,

dans les premiers jours d'Avril 1759, je trouvai cette demoiselle assise, moitié dans son lit, sous un air assez tranquille, & qui ne paroissoit avoir de malade, qu'un visage blanc, pâle, tenant plutôt de sa couleur ordinaire & naturelle, d'ailleurs pas autrement défait ni décharné, que des effets de sa maladie : des yeux vifs & parlans s'allioient à un air de vivacité, qui trahissoient & sembloient démentir sa situation ; elle étoit dans un moyen embonpoint ; sa structure paroissoit être forte & vigoureuse, jouissant de beaucoup d'élasticité & de ressort ; ce qu'il faut absolument supposer, pour qu'elle ait pu résister à tant d'assauts, & se débarrasser des violentes secousses si souvent réitérées, qu'elle a essuyées. Je trouvai le pouls plein, fréquent & fort déployé, la main fort chaude, & la peau du bras un peu moite. On me rendit, fort en gros, ce qui s'étoit passé à ce sujet, tandis que je réfléchissois un peu sur tout : il sembla que la malade ne voulût pas me laisser conclure sur son état ; sans m'en faire juger par moi-même ; c'est pourquoi je devins, dans le moment, spectateur d'un de ses paroxysmes ; & tandis que nous ne pensions rien moins qu'à cela, elle ferme les yeux, baisse la tête, tombe sur son chevet, allonge ses bras, ramasse & fléchit ses doigts dans la main, & perd toute connoissance ; la

respiration baïsse un peu , mais le poulx se soutient dans le même état , & insensiblement s'éleve plutôt que de s'affoiblir. Jusques-là , je ne pris cet accident , qui dura environ un demi-quart d'heure , que comme un de ceux qui sont attachés aux vapeurs hystériques. Depuis , lorsqu'elle sortoit de ces mêmes évanouïssemens vaporeux , elle en revenoit fort tranquille & comme d'un songe ; assez souvent même elle prévenoit le monde , & faisoit ses adieux sur un ton badin : lorsqu'il entroit quelqu'un qui faisoit sur son esprit une impression au-dessus de l'ordinaire , & qu'elle n'étoit pas accoutumée de voir tous les jours , elle tomboit dans son paroxysme , qui ne duroit guères plus d'un demi-quart d'heure aussi , & qui , hors de ces momens-là , lui prenoit plusieurs fois par jour , & duroit davantage. On me fit observer qu'il y avoit chez elle un fond de phthisie héréditaire ; qu'elle ne mangeoit que des choses de haut goût , bizarres , & de fantaisie. J'y retournai le lendemain ; & après avoir fait bien des réflexions sur un pareil désordre , je compris qu'il y avoit à combattre un embarras dans le cerveau , un sang âcre , sec & coëneux ; le genre nerveux racorni , obstrué , irrégulièrement ému , forti de son ton naturel , pincé , aiguillonné , & grossièrement froté par des liqueurs trop arides ; ce qui ne pouvoit se faire qu'avec

de très-legers apéritifs , par rapport à la délicate constitution , les tempérans , calmans , humectans , délayans & balsamiques. C'est dans cette intention que je proposai de faire respirer un air champêtre à la demoiselle , de prendre les bains , le lait , le petit lait , les bouillons de poulet , de tortue , les crèmes ; de leur joindre les anti-épileptiques dans un tems , & les anti-hystériques dans un autre , comme la poudre de guttete , celle de castor & autres de la même classe ; mais de tout cela , il n'y a que le lait qui ait été exécuté , qui seul a été continué jusqu'à la fin , & qui , dans des tems , a fait presque seul toute la nourriture. Comme nous étions pour lors dans la belle saison , les saines & douces impressions de ce tems , jointes à celles du lait , firent que les paroxysmes s'éloignoient de plus en plus , de façon que la malade put s'habiller , se lever & s'asseoir sur une chaise , où je la trouvai un soir dans ma visite , malgré qu'elle eût la respiration un peu laborieuse. Elle demeura dans cet état pendant quelques jours ; lorsqu'elle voulut traverser de son appartement un assez grand antichambre , pour voir passer d'une fenêtre la procession de la Fête-Dieu , à ce que je puis me rappeler ; comme il faisoit du vent ce jour-là , qu'elle s'y exposa un peu trop longtemps , sans que le souvenir du passé lui servît

de leçon pour l'avenir, elle en eut quelques accidens : fort peu de tems après, elle esluva une colere, sans doute parce qu'on lui reprochoit ses imprudences à ce sujet ; comme elle étoit fort vive, & qu'elle avoit l'esprit un peu volontaire, cela lui fit une si grande révolution, que ses accidens la reprirent avec beaucoup de vigueur, & furent accompagnés d'une suffocation si forte, que nous craignons pour elle. Les choses se soutinrent dans cet état, jusques dans le cœur de l'été, où elle restoit les deux jours, & quelquefois plus, dans un état cataleptique & tout-à-fait immobile, qui tenoit de la syncope, excepté que le pouls se soutenoit toujours, quoique très-petit. Dans ses paroxysmes, son corps froid & tout le visage étoient d'une couleur cendrée, & d'une pâleur mortelle : la respiration sourde & profonde, à peine remuant le feu de la chandelle ; le pouls étoit moins sensible, & plus concentré qu'à l'ordinaire. Dans ses premiers accidens & ceux qu'elle a eu aux mois de Juillet & d'Août de la même année, & après ses traits d'imprudence, elle en sortoit toute rouée & brisée ; ce qui n'arrivoit pas dans ceux qui étoient simplement vaporeux. On s'apperçoit sans doute, que les signes épileptiques qui se sont montrés avec tant de violence au commencement, sont très-rares, & différens depuis quelque tems ; plus de mouve-

mèns convulsifs , contractions spasmodiques , écume à la bouche , du moins font-ils très-rares. Aujourd'hui un mal de tête aigu , vif & pénétrant , jette la malade dans des agitations , des cris , des contorsions & des assauts étonnans , tellement qu'on l'entendrait de vingt pas : elle demande , dans le fort de sa souffrance , de lui ceindre & ferrer fortement la tête , en quoi elle semble trouver quelque peu de soulagement ; elle la panche & l'appuie en avant , sur un carreau , sur lequel elle donne de grands coups & se précipite , à reprises répétées ; la compression de ce côté-là dans le cerveau étant portée à son comble , elle étend ses coups jusques dans la source des organes du mouvement & des sens ; c'est pourquoi la malade dans l'instant tombe dans son paroxysme , devient immobile pendant quelques minutes , & n'en revient que pour entrer dans sa suffocation. C'est ici où l'esprit humain a de la peine à concevoir comment il étoit possible que cette pauvre créature pût soutenir un si terrible travail , & résister à une fatigue aussi rude & effrayante , sans y échouer & succomber mille fois. Qu'on s'imagine tout ce que peuvent d'efforts , de violences & de mouvemens , les corps les plus robustes ; ce sont ceux que mettoit en usage notre malade , pour débarrasser sa poitrine. On la voyoit quelque-

fois s'élever deux pieds au-dessus de son lit ; dans la force de ses secouffes , ce qui durait demi-heure , plus ou moins. Sa situation étoit si pénible , laborieuse & touchante , que ceux qui étoient obligés de rester auprès d'elle , en suivoient à grosses gouttes , & ne pouvoient se soutenir sur leurs jambes tremblantes. Quel secours porter à cet état de danger & de souffrance ! Il ne pouvoit y en avoir que de palliatifs , & qui n'avoient d'autre mérite que celui de soulager pour quelques momens. Depuis le commencement de la maladie , on étoit en usage de la saigner au bras , & on l'a fait jusqu'à la fin. Quelque reprehensible que fût cette conduite que tous les médecins consultés ont blâmée & condamnée , elle n'a pas moins été suivie , à la honte de ceux qui ont exécuté une pareille manœuvre. Dans le calme , la demoiselle consentoit de n'en point faire ; dans la tempête , elle auroit mis le feu à la maison , & déchiré le visage à tous ceux qui l'approchoient , si on la lui avoit refusée : elle disoit plus ; j'ouvrerois la veine moi-même avec les dents ou avec un couteau , si je ne pouvois pas faire autrement : on auroit bien pu trouver des moyens pour passer outre , & prévenir tout événement ; si le chirurgien qui la voyoit , avoit eu assez de docilité pour seconder l'intention des médecins , qui lui ont fait comprendre

l'abus & le danger de sa manœuvre, qui ne le menoit qu'à rendre la maladie plus opiniâtre & incurable; mais une ridicule ignorance, soutenue par beaucoup de présomption, une foiblesse condamnable, une complaisance mal placée, & peut-être des motifs d'une autre nature, l'ont toujours emporté sur le bien de la malade, & son devoir; cela étoit si vrai, que la demoiselle sembloit être soulagée après la saignée; mais, quelques momens passés, il falloit y revenir encore; ce qui arrivoit dans des tems, presque toutes les nuits, & c'étoit toujours à recommencer de nouveau le lendemain: le sang qu'on lui tiroit, étoit dissous, féreux, présentoit un fond jaunâtre, & n'étoit furnagé que par un très-petit coagulum: dans les différens reproches que je faisois à la malade, sur l'inutilité de tant de saignées qui ne l'avançoient à rien, qui en épuisant ses forces, portoient un coup mortel au fond de sa maladie, je lui dis que puisqu'elle vouloit absolument des saignées pour la soulager, elle préférât celle au pied, qui alloit à deux fins, au soulagement qu'elle desiroit, & à la révulsion qui pourroit plutôt débarrasser la tête & la poitrine, en supposant qu'on pût y être encore à tems: elle fut exécutée quelquefois avec succès & à la satisfaction de la malade, puisqu'elle reculoit le paroxysme d'un jour; mais soit

que ce ne fût pas du goût du phlébotomiste, ou soit qu'on eût beaucoup de la peine à la pratiquer, on n'en a guères fait plus de trois ou quatre, pendant tout le tems que j'ai suivi cette maladie : lorsque la malade sortoit de sa suffocation, elle avoit le feu dans le gosier ; & comme elle demandoit avec empressement à boire, on lui donnoit de l'eau avec du syrop de capillaire. Pendant presque toute sa maladie, elle a eu le sommeil fort difficile ; on lui donnoit, à ce sujet, le syrop de pavot blanc, qui ne devoit pas manquer de porter coup à la poitrine, par rapport à la suffocation, où tous les narcotiques sont contraires, & le long usage du sucre de ce syrop, de nuire à tout le reste du corps. Je vins à bout de le faire supprimer ; car il faut observer qu'auprès de cette malade, les médecins n'avoient que la voix de la représentation, & avoient souvent la mortification de ne voir rien exécuter de ce qu'ils prescrivoient. Pour ce qui est de son régime, on avoit beau lui dire de s'abstenir de tous les alimens de haut goût, elle ne mangeoit que du jambon, des harengs salés, du saucisson & autres de la même espece : sa boisson n'étoit presque que de vin blanc, dont elle a bu une quantité étonnante : elle faisoit souvent brûler l'eau de cannelle avec du sucre, & elle la buvoit ainsi. On avoit beau lui représenter

le danger où elle s'exposoit ; mais sa passion sur tout cela étoit plus forte que son esprit : ses boyaux devoient tellement souffrir de ce genre de vie, qu'il n'est pas surprenant qu'elle n'allât à selle, que de huit en huit jours, ou de quinze en quinze ; aussi son ventre étoit toujours gros & d'un diametre considérable, soit que ne se remuant pas & ne faisant point d'exercice, les intestins sans jeu devoient être dans une paresse & un grand affaîssement ; les urines n'ont jamais rien eu de particulier, si ce n'est d'être fort crues ordinairement, quoique leur couleur naturelle fût citronée : ses jambes étoient toutes maigres & décharnées : malgré les orages qu'elle essuyoit, son humeur gaie & badine ne la quittoit jamais, & remplissoit les courts intervalles que lui laissoient la douleur de tête & ses suffocations qui, pendant plus d'un an, sont devenues périodiques, c'est-à-dire, qu'elles venoient une nuit ; l'autre, non ; comme c'étoit toujours le tems le plus critique pour elle, excepté après la saignée au pied, qui reculoit le paroxysme d'un jour, ainsi que nous l'avons dit, pendant tout le tems que je l'ai vue, je lui ai trouvé une fièvre qui ne l'a jamais quittée, & qui lui est devenue habituelle ; qui se soutenoit en chaud pendant le jour, & qui, baissant le soir, la laissoit dans un état de glace, pendant la nuit ; ce qui s'est tou-

jours entretenu dans la même situation , & avec la même régularité. Quelques-unes des particularités attachées à cet état , c'est que la fenêtre de sa chambre , qui regardoit l'ouest de Pelissane , bornée par un bâtiment voisin , & placée vis-à-vis , qui étoit toujours à demi-fermée en été , si on l'ouvroit ou la fermoit un peu plus , elle en étoit incommodée & s'évanouissoit , sans doute par le changement que l'air faisoit sur sa poitrine , comme parce qu'un plus grand jour faisoit de trop fortes impressions sur sa rétine. Comme elle étoit toujours à la même place dans son lit , si on venoit à l'en tirer pour la mettre à un pied de distance , & lui faire changer de situation , elle tomboit immobile. Je voulus une fois faire plonger ses pieds dans l'eau tiède , pour essayer de dégager un peu sa tête dans cet état de souffrance ; mais je ne l'eus pas plutôt fait changer de situation , pour faire sortir ses pieds sur le devant & hors du lit , qu'elle tomba dans son paroxysme. Quoiqu'elle mangeât beaucoup ordinairement , & des choses toutes opposées à son mal , elle a resté quelquefois les deux jours sans rien prendre , soit qu'elle les eût passés dans son paroxysme , ou bien que l'accablement où elle étoit , lorsqu'elle en sortoit , la laissât avec le dégoût , & dans cet état d'indifférence pour les alimens. La plupart du tems elle

elle seroit morte d'inanition , si le lait qu'elle a toujours assez bien pris , ne l'en avoit préservée , & ne lui avoit tenu lieu d'aliment , quoiqu'il ne fût donné qu'en qualité de remede. Lorsqu'elle sortoit de son paroxysme , malgré qu'elle ouvrît bien ses yeux , elle restoit un demi quart d'heure avant d'y voir & de jouir librement des fonctions de l'esprit : un ton de voix un peu trop fort & trop long-tems soutenu , faisoit une impression de souffrance à ses oreilles. Il arrivoit assez souvent que la douleur de tête la plongeoit dans un délire singulier qui duroit quelquefois pendant vingt-quatre heures , où elle disoit bien des choses qui n'avoient aucun rapport ni aucune liaison entr'elles ; c'est pendant ce délire qu'elle portoit les mains au front , de droite à gauche & de gauche à droite , toujours dans le même sens , comme pour vouloir en arracher ce qu'elle y sentoit de poids & d'embarras. Dans le fort de sa suffocation , à mesure qu'elle ne pouvoit pas parler , elle portoit une main vers le pli de l'autre bras où on devoit la saigner , pour faire comprendre qu'elle vouloit l'être ; & si on tardoit un peu trop , elle se mettoit de mauvaise humeur contre le chirurgien. Lorsque , pendant ses accidens , la malade entroit dans un état cataleptique , elle restoit dans la même attitude , pendant tout l'accident , où elle étoit , lorsqu'il avoit

commencé. Si elle étoit assise ou droit sur son lit, un bras levé en l'air, quelque chose dans la main, la tête baissée ou levée, les jambes fléchies ou allongées, elle restoit de même dans tout son accident, ainsi des autres positions que le hazard présentoit. Il arrivoit assez souvent que si elle commençoit un mot, quand l'accident la prenoit, elle ne manquoit pas de le finir, lorsque celui-ci restoit; comme, par exemple, elle vouloit parler d'un mouchoir, elle disoit *mou*, & en sortant de l'accident, elle finissoit, *choir*; elle avoit l'air si intéressant, & en sa faveur; une conversation si enjouée & gracieuse, outre la part qu'on prenoit à son état, que tout le monde s'empressoit de lui faire compagnie; c'est pourquoi dans les différens sujets de conversation que l'on commençoit, si l'accident la prenoit, & que l'on n'eût pas fini celui où l'on en étoit, elle le reprenoit au retour de son paroxysme. Lorsqu'elle étoit dans son attitude cataleptique, si avec le doigt on touchoit le dos de sa main ou un de ses orteils, on lui voyoit tout de suite remuer la tête, & cela, pendant tout le tems qu'on touchoit ces mêmes parties.

Très-souvent elle rendoit, dans différens tems, & sans beaucoup d'efforts, de sa poitrine, des gorgées de sang dans son mouchoir. L'état de paresse de ses boyaux qui

ne venoit que de huit en huit ou de quinze en quinze jours jours, comme nous l'avons dit, obligeoit souvent d'avoir recours aux purgatifs ; mais ses selles n'en étoient pas pour cela devenu plus rangées : le sang qu'on lui tiroit vers la fin de sa maladie, n'avoit presque plus de consistance ni de couleur naturelle ; car il tiroit plutôt sur le blanc séreux, jaune & pâle, que sur le rouge. Cet étrange mal de tête & la suffocation devenus périodiques, ainsi que nous l'avons dit, quoiqu'il y ait eu quelques variations par intervalles, se sont soutenus toujours de même, depuis la fin de 1759, jusques toute l'année de 1760, toujours avec la même force & la même consistance.

Enfin les derniers jours d'Octobre, notre pauvre martyr se sentit des douleurs très-vives & aiguës dans le ventre ; ce qui lui faisoit pousser les hauts cris & des plaintes pénétrantes, qui se soutenoient continuellement. Ses gencives, sa bouche & ses lèvres noircissent : de cet état elle tombe dans un sommeil léthargique, qui dura jusqu'à la nuit de la Toussaint, premier Novembre 1760, où elle rendit, sans beaucoup d'efforts, les derniers soupirs.

Il est étonnant que cette héroïque athlète, après tant de saignées, de rudes secousses, de momens périlleux, restant quelquefois les jours, sans manger, & la plupart du

tems, vivant d'alimens mal sains, ne fût pas plus desséchée & plus décharnée, qu'elle l'étoit; c'est sans doute parce que ne pouvant pas remuer de sa place, & par conséquent ne faisant point de dissipation, par le défaut d'exercice, le peu qu'elle prenoit, devoit suffire.

{ Les différens tableaux qu'offre à la réflexion la peinture d'une semblable maladie, auroient de quoi étonner l'esprit humain, si les affections spasmodiques & nerveuses, dont le jeu est infini & incompréhensible, ne nous montroient pas tous les jours des exemples d'une pareille nature; &, ce qu'il y a de plus remarquable en cela, c'est que, quoiqu'elles frappent, effraient & saisissent le plus l'attention, ce sont pourtant celles qui ordinairement résistent le plus, & succombent le moins; notre malade en est une preuve, puisqu'elle a tant traîné, & qu'elle est morte d'une maladie étrangère à celle qu'on auroit dit l'emporter à tout instant; car si on avoit pu en faire l'ouverture, je ne doute pas, d'un moment, qu'on n'eût trouvé tous ses boyaux gangrenés ou scorbutiques: la noirceur de toute la bouche & des lèvres, jointe aux vives douleurs qu'elle sentoît dans le ventre, avant sa mort, nous donnent lieu de n'en point douter. Un aveugle préjugé, en général, le défaut d'usage, une délica-

tesse mal placée, & faute d'en connoître le prix, rendent l'ouverture des cadavres très-difficile dans ce pays; la crainte de le demander, & la difficulté de l'obtenir, nous ont empêché d'en faire la proposition.

Quant à la cause première de cette maladie, il n'est pas surprenant que le reflux des menstrues, ayant été porté, en premier lieu, au cerveau, l'ait comprimé, y ait occasionné un embarras, des obstructions: de-là cette compression, qui cédoit & se renouvelloit par intervalles, devoit porter immédiatement sur l'origine des nerfs, & déranger le mécanisme de toutes les parties où s'étendoit leur distribution.

Comme il n'y a pas de maladie plus fréquente, & qui règne plus dans ce pays, que ces épilepsies vaporeuses. Il n'est pas douteux qu'elles ne deviennent opiniâtres, & ne se multiplient tous les jours, que parce qu'on n'y fait pas assez d'attention, & que, sous le prétexte de simples vapeurs, on croit qu'il n'y a rien à faire que des remèdes de femme; tôt ou tard on a lieu de se repentir de son erreur, & de reconnoître l'abus d'une pareille illusion, quoiqu'assez souvent on n'y soit plus à tems, parce que l'affection simplement vaporeuse dégénere bientôt en épilepsie. C'est pourquoi le bien de l'humana-

nité, l'honneur des médecins sembleroient exiger d'eux, qu'ils s'attachassent à trouver pour cette maladie, en général, un moyen curatif plus assuré, qu'on desire depuis long-tems, afin d'en fixer les progrès, après en avoir donné une description la plus exacte & la plus fidelle qu'il seroit possible. C'est dans cette intention que nous nous sommes empressés de faire tous nos efforts pour y satisfaire.

OBSERVATION

Sur un Vertige habituel guéri par l'usage du café; par M. FELIX, le fils, docteur en médecine, à Mornas, au Comtat Venaisin.

Les avantages du café, & les maux qu'il peut produire, ont, de tout tems, contrebalancé les opinions parmi les médecins. Les sçavantes Dissertations que nous avons sur ce sujet, ne nous laissent pas ignorer sa nature, non plus que les effets dont il est capable; mais s'il est vrai de dire que cette boisson qui fait les délices de la plupart du monde en Europe, peut devenir un poison à certaines personnes, par le trop grand abus qu'elles en font, il n'est pas moins vrai qu'il mérite d'avoir des partisans, &

que la variété de ses effets dépend toujours de la bonne ou mauvaise administration de ceux qui en font usage. Je me contenterai , sans en faire trop l'éloge , de rapporter les bons effets que l'expérience m'a fournis en différens tems , & parmi lesquels j'ai choisi l'observation suivante.

La nommée Marie Bouvard , femme d'un riche ménager de cette ville , âgée de cinquante-fix ans , d'un tempérament assez robuste , quoique sec & mélancolique , menant une vie sédentaire , & ne s'occupant que des travaux intérieurs de sa maison , étoit atteinte , depuis long-tems , de vertiges qui , accidentels de leur nature , & peu fréquens dans le commencement , devinrent tout-à-coup habituels & périodiques , & suivoient le même ordre de la fièvre-tierce : les paroxysmes de cette cruelle maladie la mettoient à deux doigts de sa perte : elle éprouvoit d'abord un tournoiement de tête , & un éblouissement si grand , qu'elle ne reconnoissoit plus les objets qui lui paroissent changer de place , & se succéder , en tournant : un tintement d'oreille , & un bruit semblable à la pluie qui tombe , dont elle étoit affectée , étoient suivis de sa chute , si elle n'étoit promptement soutenue par les assistans : la palpitation du cœur & la syncope violente étoient les derniers

symptomes qu'elle éprouvoit dans cet état déplorable où elle étoit plongée, pendant la durée de deux heures, quelquefois moins, selon l'occurrence : le paroxysme fini, elle ne ressentoit aucune incommodité, & vaquoit librement à ses occupations journalières. Après avoir tenté nombre de remèdes, & fatiguée de voir durer si long-tems une maladie aussi fâcheuse, on vint implorer mon secours. Sur le rapport qu'on me fit de son état, j'avois tout droit de prognostiquer que ces paroxysmes fréquens pourroient dégénérer en apoplexie ou en épilepsie. Je recommandai qu'on me fit appeler au moment qu'on s'apercevrait du retour du paroxysme : ce fut le 14^e du mois de Février de cette année, que je fus appelé pour la voir : le mal avoit déjà fait la moitié de son rôle ; tous les symptomes ci-dessus énoncés, avoient déjà passé en revue à tous les assistans : je la trouvai dans une syncope des plus effrayantes, sans pouls, pour ainsi dire, & sans connoissance, vomissant par intervalles, sans aucun effort, ni marque de s'en appercevoir : j'annonçai le danger pressant & les suites terribles ; son pouls foible & languissant, la pâleur du visage, & son extrême foiblesse, ne donnant aucune place à prétendre à la saignée, je me déterminai sur le champ à lui faire

prendre une potion de vin émétique , dans l'intention de dégager l'embarras que j'avois lieu de soupçonner dans les premières voies ; elle le prit & revint à elle , peu de tems après ; mais , contre mon attente , il ne fut point question d'aucune évacuation , ni par le haut , ni par le bas , & le vin émétique ne lui procura qu'une abondante excrétion d'urine , tellement qu'on avoit peine , à chaque instant , de lui tenir prêt le vase nécessaire : le surlendemain , elle fut replongée dans un paroxysme encore plus violent ; mais ne me trouvant pas à tems , je lui ordonnai pour le lendemain , jour de relâche , six grains de tartre émétique , & par-dessus , deux heures après , une potion purgative un peu forte : les lavemens purgatifs & la tisane laxative , joints aux doux céphaliques , furent employés avec tout le soin possible : je ne parle pas du régime de vie que je lui prescrivis ; il étoit des plus sévères : je crus bientôt voir succéder le calme à la tempête , mais tout devint inutile ; les paroxysmes furent plus modérés à la vérité , mais non moins fréquens : ne sçachant pour lors où tourner mes vues , je m'imaginai de lui ordonner le café ; comme elle en ignoroit entièrement le goût & l'usage , je pensai que cette boisson délectable pour les uns , deviendrait pour elle un remède : en effet , je vis avec plaisir , au bout de quelques

42 OBS. SUR UN VERTIGE HABIT.

jours, que les paroxysmes devinrent moins fréquens & moins longs : je lui recommandai très-fort d'en continuer l'usage ; ce qu'elle fit depuis, avec grand succès, & j'ai eu la satisfaction de voir entièrement dissiper, depuis trois mois, l'objet de ses alarmes, & de la voir jouir de la santé la plus parfaite.

OBSERVATION

Sur une quantité singulière d'Æther nitreux, produit, dans le grand froid ; par M. CHELLÉ, apothicaire en chef de l'hôpital général de Paris.

Depuis les expériences de MM. Navier & Baumé, la production de l'æther nitreux est devenue une vérité constante ; & le dernier de ces auteurs en a même rendu la manipulation plus facile, en indiquant un tour de main assez simple. Le même auteur recommande toujours d'employer deux parties d'esprit-de-vin, sur une d'acide nitreux fumant ; & l'æther qui résulte de ce mélange, est assez constamment dans la proportion des deux cinquièmes du mélange total. Voici un phénomène dont j'eusse été le premier à douter, s'il n'étoit pas le fruit de mon propre travail, & dont j'espère que personne ne doutera, à cause du nombre

des témoins qui en ont été surpris avec moi.

Dans les grands froids de l'hiver dernier, je pris une bouteille de verre double, tenant pinte environ : j'y versai huit onces d'esprit-de-vin, je la plongeai dans un vaisseau de cuivre rempli d'eau & de glace : je donnai un mouvement de rotation, en agitant en rond la bouteille qui le contenoit ; & durant ce mouvement de rotation, j'y mêlai huit onces d'esprit de nître fumant, que je versai peu-à-peu, mais assez promptement, & en bouchant, dans les intervalles, la bouteille avec mon pouce ; il n'arriva aucun fracas : les liqueurs même ne parurent point avoir de disposition à l'effervescence ; je bouchai ma bouteille avec un bon bouchon de liége, que je recouvris d'une double peau, & le tout bien garrotté : je laissai la bouteille dans l'eau & la glace, pendant huit jours : au bout de ce tems, je retirai l'æther, dont j'avois déjà apperçu quelques vestiges, trois ou quatre jours auparavant ; & j'en obtins sept onces six gros ; je le lavai dans l'eau ; il s'en perdit deux gros, & il me reste par conséquent sept onces & demie d'æther, produit du mélange de huit onces d'esprit-de-vin, & de huit onces d'acide fumant du nître. Quelles que soient les raisons de ce phénomène, on ne soupçonnera pas l'esprit-de-vin de

n'avoir pas été suffisamment rectifié, ni l'acide nîtreux, de n'être pas assez concentré; car il paroît que ç'eussent été autant de raisons pour diminuer la quantité de l'æther. Dira-t-on que mon esprit-de-vin pouvoit contenir de l'huile étrangere? J'avoue que, quelque rectifié qu'il fût, il ne l'avoit pas été par l'eau; mais aussi je conçois que la présence de cette huile étrangere, supposé qu'elle s'y trouvât, ne peut augmenter le produit de l'æther, puisque nécessairement elle est détruite & brûlée par l'acide nîtreux. Je me contente d'exposer le fait, & je laisse aux artistes à le vérifier, & à en donner la raison, s'ils la rencontrent. Il est toujours bon de sçavoir qu'il est possible, 1^o d'obtenir de l'æther nîtreux, en mêlant partie égale d'acide nîtreux & d'esprit-de-vin; 2^o d'en obtenir une quantité plus considérable que celle qu'on recueille par les procédés ordinaires.



DESCRIPTION

D'un Monstre mis au monde à Fresnay-le-Buffard, village près Falaise, par M. AUBER, docteur en médecine, à Falaise.

La nature est uniforme dans ses ouvrages ; mais elle a ses bizarreries, ses irrégularités, ses prodiges. Il n'est point de philosophe éclairé, qui ne remarque des phénomènes. L'observation suivante en est une preuve.

Au mois de Février 1756, naquit, dans une métairie, paroisse de Fresnay-le-Buffard, un monstre, de l'espece la plus caractérisée : c'étoit un veau ; sa tête qui étoit d'une structure singuliere, frappa tellement, qu'on la coupa, pour l'examiner, sans faire attention aux autres parties du corps : on me fit voir cette tête, & j'en fis la dissection.

En considerant cette tête extérieurement, il sembloit en voir deux réunies ; car le front plus large que d'ordinaire, en figuroit deux ; il n'y avoit cependant que deux oreilles, une de chaque côté ; mais elle avoit trois yeux, un de chaque côté, fort beaux, bien organisés ; au milieu du front, étoit le troisième, un peu moins grand que les deux autres, cependant fort bien coupé, ayant

des paupieres terminées par un tarfe bordé de cils : à la partie supérieure de son orbite, du côté du petit angle, se voyoit la glande lacrymale ; du côté du grand angle, étoient sur le bord de chaque paupiere, les points lacrymaux, dont l'ouverture étoit fort remarquable ; cependant cet œil ne contenoit aucune humeur : on observoit au fond de l'orbite une espece de peau mollasse, partie charnue, partie membraneuse, assez ressemblante à un œil vuide ou fondu, dont toutes les membranes qui renferment les différentes humeurs, se sont affaïssées les unes sur les autres : en sondant le fond de cet œil avec un filet, on entroit dans le cerveau par une ouverture en forme de trou optique, formé par l'union de deux échancrures prises sur chaque portion du coronal, dans l'endroit où la suture sagittale le divise ; le nerf optique de cet œil étoit de grosseur ordinaire.

Cette grosse tête avoit deux museaux, un de chaque côté, écartés l'un de l'autre de trois à quatre travers de doigt : chaque museau étoit régulièrement conformé, tant extérieurement qu'intérieurement ; les narines de chaque museau étoient fort bien ouvertes, & partagées par une cloison mi-toyenne : chaque narine étoit bien organisée, & avoit deux cornets, un supérieur & un inférieur : les lames de ces cornets

étoient fort multipliées : entre les cornets supérieurs & les inférieurs de chaque côté , on remarquoit très-distinctement l'ouverture des sinus maxillaires ; celle des autres sinus n'étoit pas sensible : il ne se trouva même qu'un seul sinus frontal , d'une étendue considérable.

Chaque museau avoit une double mâchoire , tant supérieure qu'inférieure , lesquelles mâchoires étoient garnies de dents supérieurement & inférieurement , ce qui est contre l'ordre qui s'observe dans les animaux de cette espece. On comptoit trente-deux dents aux mâchoires de chaque museau ; sçavoir , vingt molaires , nommées communément mâchelières , & douze incisives , de sorte que l'animal avoit soixante & quatre dents : la bouche de chaque museau se divisoit en avant & arriere-bouche ; l'arriere-bouche de chaque museau communiquoit , avoit sa semblable derriere une protubérance osseuse fort considérable , & ne faisoit alors qu'une seule arriere-bouche fort ample.

Chaque avant-bouche avoit sa langue , laquelle s'unissoit à sa semblable dans l'arriere-bouche , & n'en faisoit plus qu'une ; cette union se faisoit immédiatement derriere cette protubérance osseuse dont j'ai parlé , & à laquelle elle s'attachoit , antérieurement & postérieurement , à l'os yoïde ,

au larynx, aux apophyses stiloïdes des temporaux, par le moyen des muscles de ce nom.

Chaque avant-bouche avoit une cloison palatine, au milieu de laquelle on remarquoit un prolongement spongieux, en forme du bout du petit doigt d'un enfant, c'étoit la lunette : dans l'écartement des piliers postérieurs de cette cloison palatine, étoit une amygdale fort grosse : vis-à-vis & du côté de l'éminence osseuse, il n'y avoit point d'amygdale ; il n'y en avoit qu'une pour chaque avant-bouche.

Dans l'arrière-bouche, on remarquoit le pharynx divisé en deux portions, par une cloison membraneuse ; chacune de ces portions répondoit à un conduit membraneux, qui étoit l'œsophage, l'un à droite, l'autre à gauche, tous deux placés derrière la trachée-artère, à laquelle ils étoient attachés par un tissu cellulaire ; le même tissu cellulaire les unissoit aussi entr'eux : le conduit ou œsophage du côté droit étoit d'un diamètre ordinaire ; le gauche étoit fort étroit, à peine y pouvoit-on y faire passer librement un cylindre, de la grosseur d'une plume à écrire : il auroit été intéressant de suivre ces conduits, pour voir s'ils s'ouvroient dans un même estomac, ou s'ils en avoient chacun un particulier.

Le larynx ne présentait rien de remarquable ;

ble ; il étoit seulement plus grand que d'ordinaire ; mais il étoit unique , ainsi que la trachée-artère.

J'ai passé à l'ouverture du crâne , que j'ai scié le plus près qu'il me fut possible , & avec toute la précaution nécessaire , pour ne pas endommager le cerveau : l'ayant enlevé , j'y vis une très-grosse masse couverte des membranes ordinaires : j'ouvris la dure-mere , le long de la future sagittale ; & j'observai que le repli formé par la lame interne de cette membrane , n'étoit point la faux , mais une cloison membraneuse , qui descendoit jusqu'à la base du crâne , & partageoit cette grosse masse en deux portions égales.

Je coupai la dure-mere de chaque côté , & j'observai la faux formée par la lame interne de la dure-mere , laquelle faux partageoit chacune de ces portions en deux hémispheres droites & gauches ; un second repli qui formoit la tente du cervelet. Je ne parle point des différens vaisseaux de la dure-mere , ni de ses sinus : le tems ne me permit pas de les examiner , ni de les suivre dans leur marche assez exactement , pour en parler ; au reste , tout paroissoit dans l'ordre : la pie-mere étoit dans la même direction que la dure-mere ; enfin chacune de ces portions étoit un cerveau régulièrement organisé , & comme on va le voir.

Chaque cerveau, l'un à droit, & l'autre à gauche, dépouillé de ses enveloppes, laissoit voir un nombre prodigieux de circonvolutions, & étoit partagé en deux hémisphères, l'un droit & l'autre gauche : chaque hémisphère avoit trois lobes, sçavoir, les lobes antérieurs, les moyens & les postérieurs : une grande scissure fort profonde séparoit les lobes antérieurs du cerveau, d'avec les moyens ; c'est ce qu'on nomme la grande scissure de *Sylvius* ; elle étoit plus grande que dans l'homme ; les substances du cerveau étoient fort remarquables ; l'externe nommée corticale, l'interne, médullaire.

En écartant un peu les hémisphères de chaque cerveau, j'ai remarqué un corps blanc qui étoit le corps calleux, au niveau duquel j'ai coupé horizontalement le cerveau, & j'ai découvert les ventricules supérieurs, droit & gauche ; ils occupoient presque toute l'étendue des hémisphères de chaque cerveau, cependant le gauche étoit moins étendu que le droit : j'y ai remarqué les corps cannelés ; une partie des couches des nerfs optiques, le plexus choroïde, le rebord de la voûte à trois piliers, le septum lucidum, avec la cavité : en enlevant le plexus choroïde, j'ai vu la glande pinéale : le troisieme ventricule étoit très-petit ; le quatrieme ventricule, placé sous

le cervelet, n'offroit rien de particulier, ni la moëlle allongée : cette dernière, avec sa semblable, sortoit par le trou occipital, & se continuoît dans le canal de l'épine : chaque moëlle allongée étoit partagée par la continuation de cette cloison membraneuse, que j'ai dit séparer les deux cerveaux.

J'ai dégagé peu-à-peu la masse de chaque cerveau, en commençant par sa partie antérieure, & j'ai observé très-distinctement les dix paires de nerfs, sans aucune variation, dans leur origine & dans leur sortie : ce qu'il y avoit seulement de remarquable, étoit le nerf optique de chaque cerveau, qui fournissoit une branche assez considérable, qui s'unissoit à l'autre pour former le nerf optique du troisième œil placé au milieu du front. Il auroit été intéressant de disséquer le reste de l'animal, pour voir ses viscères : on y auroit peut-être trouvé le même caractère de prodige ; mais les habitans de la campagne, que l'intérêt des sciences affecte peu, & qui d'ailleurs ne savent point voir en philosophes, attachent des idées sinistres à ces sortes d'événemens : on se défit promptement de l'animal : on se reprocha encore le peu de tems qu'il avoit vécu.

L'histoire naturelle fourmille de traits de cette espèce ; mais on pense que celui-ci a de particulier, que l'animal étoit bien consti-

tué, & fait pour vivre ; au lieu que les autres ont la plûpart péri avant leur naissance, ou sont sortis avant le terme, & peu de tems après sont morts : celui dont il s'agit étoit à terme, grand & fort : il tetta à plusieurs fois sa mere, pendant trente-six heures qu'il vécut.

OBSERVATION

Sur des grains d'avoine qui ont germé dans l'estomac d'un homme, par M. THIBAUT, lieutenant du premier chirurgien du Roi, à Noyon.

Le nommé Éloy Rochfort, vigneron ; demeurant au village de Susoy, près Noyon, ayant mangé quelques grains d'avoine, au mois d'Octobre 1758, ils sont demeurés dans son estomac jusqu'à la fin de Juillet 1759. Pendant ce tems, il étoit très-incommodé, tantôt de fièvre, tantôt d'une envie de vomir, mais sur-tout des douleurs à l'estomac, avec des dispositions scorbutiques. Comme il étoit plus tourmenté que de coutume, il me pria de l'aller voir ; & l'ayant trouvé avec une grande fièvre & des envies de vomir, je lui fis prendre l'émétique, qui lui fit jetter ces grains d'avoine, avec plu-

ſieurs autres matieres aſſez mauvaiſes.

Ce qu'il y a de ſurprenant en ceci , eſt non ſeulement le long ſéjour de ces grains dans l'eſtomac , malgré les efforts continuels de cette partie , & les violences des remedes purgatifs , dont cet homme s'étoit ſervi , mais auſſi qu'ils ayent pris racines , & qu'ils ayent germé dans l'eſtomac , comme ſ'ils avoient été ſemés en terre , à l'exception qu'ils n'ont produit que de la paille ſans grains ; la paille étoit aſſez foible , & fort ſemblable à la barbe qui croît ſur les épis de froment , mais moins roide & plus longue , y ayant tels grains qui en avoient pouſſé juſqu'à ſept à huit pouces , non pas d'un ſeul jet , mais d'une longueur entrecoupée de trois ou quatre petits nœuds , qui avoient la figure & la groſſeur d'un très-petit grain d'avoine , du côté de la queue ; chacun de ces grains avoit pouſſé trois ou quatre petites racines , longues de deux ou trois doigts & fort minces. Depuis ce vomifſement , cet homme s'eſt mieux porté , & jouit d'une ſanté parfaite. Je laiſſe aux lecteurs l'explication de la végétation de ces grains.



OBSERVATION

*Sur une Plaie pénétrante à la poitrine ;
par M. CASTILLON, chirurgien
à Bolbec, pays de Caux.*

Le premier Janvier 1758, nous fûmes appelés en grande diligence, un de mes confreres & moi, à la paroisse de Gruchel, pour voir le fils d'un laboureur, appelé Le Massif, qui venoit de recevoir accidentellement un coup de fusil, à trois pas de distance : nous le trouvâmes sur la place où il avoit reçu le coup, nageant dans son sang, une pâleur mortelle sur son visage, & presque point de pouls : nous examinâmes un trou à ses habits, de la largeur d'une pièce de six livres : après l'avoir transporté chez lui & déshabillé, nous trouvâmes une plaie à la partie inférieure, postérieure & latérale gauche de la poitrine ; le sifflement de la plaie, & le sang écumeux qui en sortoit, nous la fit juger pénétrante, avec lésion : nous pansâmes la plaie à sec, & le tout soutenu d'un bandage du corps, avec le scapulaire ; la nuit se passa avec beaucoup de fièvre. Le deux, outre la fièvre qui nous obligea de répéter la saignée, le malade se plaignit d'une grande

douleur au côté droit, où nous trouvâmes une tumeur, de la grosseur d'un œuf de poule ; en la touchant, on sentoît distinctement le petit plomb, ce qui nous persuada que c'étoit tout le coup qui étoit venu se rassembler dans cette partie : le tout consiste à sçavoir si le coup avoit passé au travers de la poitrine, ou s'il avoit glissé tout le long de la convexité des côtés ; telle fut ma pensée : en conséquence, mon sentiment étoit de faire ouverture à ladite tumeur, pour tirer le corps étranger : mon confrere s'y opposa, en disant qu'il étoit très-probable que le coup avoit passé au travers de la poitrine, & qu'en faisant ouverture à cette tumeur, on introduiroit une grande quantité d'air dans la poitrine, ce qui étoit un très-grand obstacle pour la guérison des plaies de poitrine. Ce discours, joint au souvenir de l'aphorisme du grand Boerhaave, m'intimida beaucoup, & l'opération fut remise ; mon confrere ne put s'y trouver : je vis le malade qui m'attendoit pour faire ouverture à la tumeur, car il souffroit des douleurs des plus aiguës. Les parens s'opposèrent à mes vues. Je m'efforçai de leur faire entendre qu'il n'y avoit jamais de plaies pénétrantes, avec lésion, sans qu'il y eût toux & crachement de sang, suivant l'aphorisme rapporté ci-dessus. Je

56 OBS. SUR UNE PLAIE A LA POIT.

leur fis part des effets de pratique de M. La mothe , (Réflexion de l'Observation 1696), où il dit : C'est une règle générale que le poumon n'est jamais blessé , que le crachement de sang ne survienne ; & le blessé n'en ayant pas craché , il étoit aisé de juger que le coup n'avoit pas passé au travers de la poitrine , mais qu'ayant emporté avec lui un morceau de tous ses habits , joint à la bôurre , avoit formé une espece de bouchon ; qu'il avoit été moralement impossible qu'il eût passé entre les côtes , ce qui l'avoit obligé de glisser tout le long de la convexité des côtes , & que l'air que la plaie faisoit , n'étoit formé que de quelque petit plomb , qui étoit séparé du bouchon.

Ce raisonnement , joint au desir que le malade avoit de faire faire ouverture de la tumeur ; les détermina à me le permettre. Je fis une incision longitudinale , à côté du mamelon , endroit où la tumeur se manifestoit ; & je tirai dans une assiette tout ce que j'avois prédit aux pères & aux assistans , & mon pronostic se trouva juste. Je pansai cette plaie , comme une plaie simple , & elle ne fut que dix jours à se cicatrifer ; la plaie postérieure a été quatre semaines à se guérir ; le malade est bien guéri , & il jouit d'une très-bonne santé.

O B S E R V A T I O N

Sur une Excroissance polypeuse, sortie de l'anus d'un jeune homme, par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit, de la même ville.

Le 26 du mois de Décembre de l'année 1760, je fus appelé pour voir Claude Faure, fils d'un tanneur de cette ville d'Arles, d'un tempérament vif & robuste, âgé de quinze ans, attaqué, depuis quatre ans, sans discontinuer, d'un flux de sang qui l'avoit réduit dans un état pitoyable. Je lui avois fait, sans aucun succès, dès le commencement de sa maladie, tous les remèdes convenables, pour obtenir sa guérison. Le jeune homme qui traînoit une vie languissante, voulant se présenter à la selle, sentit quelque chose dans l'anus, qui le piquoit; c'étoit un corps polipeux qui se détacha, avec une hémorragie très-considérable, & sortit de l'anus, au moment qu'il fit quelque effort pour aller à la selle, l'hémorragie s'arrêta d'elle-même, demi-heure après.

Ce polype étoit de la grosseur d'une poire ;

je l'ai conservé dans l'esprit-de-vin, pour le montrer à ceux qui pourroient douter du fait. Le malade, qui étoit dans un état de marasme, a repris depuis un parfait embonpoint, & jouit actuellement, sans aucune récidue, d'une parfaite santé.

OBSERVATION

Sur une Hydropisie enkistée, qui a duré six ans; par M. CHEVALIER, chirurgien de l'hôpital royal & militaire de Bourbonne-les-Bains, en Champagne.

La veuve du nommé Godart, vigneron à Bourbonne, femme d'un tempérament fort & robuste, d'une taille moyenne, âgée de quarante-quatre ans, fut attaquée, sur la fin de 1754, d'une enflure au bas-ventre, qui fit très-peu de progrès dans les premiers tems. Cet accident donna prise à quelques langues empoisonnées, qui débiterent sur son compte les calomnies les plus noires. Elle ne put soutenir ce coup, sans ressentir un chagrin vif & amer; consolée enfin par des âmes charitables, elle attendit tout du tems, pour justifier sa conduite. L'événement ne tarda pas à faire revenir ses calomniateurs de leurs fausses imputations, de la plaindre, de gémir sur son sort,

& de lui rendre justice. Une année entière s'écoula, sans que son hydropique, gratuitement supposée, disparût; elle ne fit au contraire qu'augmenter insensiblement, & donner de nouvelles alarmes à la malade.

C'est alors qu'elle implora le secours de la médecine, pour tâcher d'obtenir guérison. M. Juvet, médecin très-habile & fort charitable, lui prêta les secours que pouvoit alors exiger sa situation; mais impatiente de ce qu'elle n'appercevoit pas un soulagement aussi prompt qu'elle auroit désiré, elle eut recours à différentes personnes de l'art, croyant que la multiplicité des remèdes & des ordonnances la délivreroit plutôt de son incommodité; elle se trompa, puisqu'elle n'éprouva pas plus de soulagement de ses derniers remèdes, que des premiers, quoiqu'ils lui eussent été prudemment ordonnés, & sagement administrés. Désespérée du peu de succès de ses tentatives, elle chercha, dans l'empyrisme ce qu'elle croyoit ne pouvoir trouver dans la vraie médecine, & envoya consulter, avec une confiance sans égale, un charlatan, dont l'art consistoit plutôt à lui en imposer, qu'à la délivrer de sa maladie. Il lui envoya, (après lui avoir arraché ce que la charité lui avoit procuré,) deux bouteilles d'une liqueur particulière. Ce remède

inconnu opéra , avec moins de succès , que ceux qu'elle avoit précédemment pris.

Peu satisfaite de son empyrique , & sa confiance entièrement perdue , elle s'abandonna aux efforts de la nature ; malheureusement pour elle , cette mere sage ne put opérer un miracle en sa faveur. L'épanchement se fit toujours de plus en plus , & lui donna de nouvelles craintes.

Un chirurgien de réputation , se trouvant à Bourbonne , dans cette circonstance , fut conduit chez elle par des personnes qui s'intéressoient à sa santé ; voyant son ventre fort volumineux , & s'étant assuré de l'épanchement , il lui proposa la paracenthèse : elle rejetta cette opération , disant qu'elle aimoit mieux mourir , que de la souffrir ; & personne ne put la convaincre de l'utilité du remède , frappée qu'elle étoit qu'il n'y en avoit point , attendu qu'une autre vieille sybille (a) , à qui elle avoit envoyé de l'urine , lui avoit prédit sa mort , & assuré qu'elle n'avoit plus que très-peu de tems pour s'y préparer. On la rassuroit bien sur l'incapacité de son oracle , en lui faisant sentir qu'il n'y avoit pas l'ombre de vraisemblance dans sa prédiction. Tous ces

(a) Une femme de Chatenoy en Vosge , qui se mêle de consulter sur l'inspection des urines.

discours ne purent la persuader ; ce qui prouve combien il est dangereux de souffrir le charlatanisme dans un royaume , & de quelle conséquence il seroit de l'en bannir. La maladie a toujours, depuis ce tems, empiré, & fait de nouveaux progrès ; & l'abdomen est devenu si considérable, qu'on pouvoit à peine le voir, sans une certaine horreur.

C'est dans cet état, qu'une demoiselle excitée par la pitié, & animée par un zèle charitable, me pria de l'aller voir. Elle me fit une partie du détail que je viens de rapporter. Je l'interrogeai sur le principe de sa maladie : elle me dit que dans les commencemens, elle s'étoit seulement aperçue d'une legere enflure au bas-ventre, qui l'avoit très-peu fait souffrir ; que dans l'état même où je la voyois, elle n'avoit point d'autres maux que la pesanteur de son ventre, qui l'empêchoit de se mouvoir à son aise. Je lui demandai si elle n'avoit jamais souffert de la soif : elle me répondit que non ; qu'elle n'avoit point eu non plus de dégoût ni d'aversion pour les alimens ; que ses urines avoient presque toujours coulé en même quantité, & n'avoient jamais été altérées ; que ses règles étoient revenues dans leur tems, & à des périodes bien réglées ; qu'elle ne les avoit perdues qu'à quarante-sept ans. Je lui demandai encore

si l'estomac avoit toujours fait ses fonctions ; & si elle en avoit souffert : elle me dit qu'elle ne sçavoit pas où il étoit , & qu'elle n'avoit point perdu l'appétit ; que sa respiration n'avoit presque point été gênée , que sur la fin ; ce qui lui occasionnoit une petite toux sèche. Je lui touchai le poulx , que je trouvai foible , mol & languissant : elle avoit le visage décoloré , les extrémités supérieures atrophiées , les inférieures presque dans l'état naturel , n'étant , ainsi que les grandes lèvres , presque point œdémateuses , eu égard au volume du ventre , qui ressembloit en apparence à celui d'un ascitique. Je la priai de me le laisser mesurer : je le trouvai de cinq pieds deux pouces de circonférence ; je tirai ensuite une ligne , en décrivant une portion de cercle , depuis le cartilage xiphoïde , jusqu'au centre de l'ombilic , qui avoit vingt-deux pouces , & du centre de l'ombilic , jusqu'aux os pubis , une autre qui pouvoit en avoir dix-sept à dix huit ; l'ombilic faisoit une saillie de trois pouces au moins , en ayant à sa base , près de dix de circonférence ; de sorte que la peau paroissoit dans son dernier degré d'extension , puisqu'en la touchant , elle résistoit sous le doigt , comme une peau de caisse bien tendue : tous les vaisseaux qui parseroient sa surface , étoient variqueux. Lorsqu'on frapoit

sur un côté du ventre, & que l'on mettoit la main du côté opposé, la colonne d'eau venoit heurter, comme un corps dur; ce qui prouvoit, sans contredit, la grande quantité qu'il y en avoit d'épanchée.

Trois à quatre jours après ma visite, une tumeur érysipélateuse se manifesta aux environs de l'ombilic; elle fit des progrès si rapides, que dans l'espace d'une douzaine de jours elle tomba en supuration, dégénéra en gangrene, & termina le 14 Avril de cette année le cours de sa triste vie.

Après la mort, je fis, en présence de M. Juvet, médecin du roi, & de plusieurs de mes confreres, l'ouverture de son cadavre. Je lui tirai par une seule & même ponction cent livres d'eau qui reviennent à cinquante pintes, mesure de Paris. Cette eau paroissoit assez limpide en sortant; mais, déposée dans un vase, elle étoit un peu grisâtre & graisseuse à sa surface, à-peu-près comme celle que l'on auroit mis dans un verre où il y auroit eu de l'huile.

Après l'évacuation des eaux, je procédai à l'ouverture. Tous les muscles abdominaux coupés, & les angles renversés, je fus surpris de ne point appercevoir aucunes parties continues du bas ventre. Mais en examinant de près, je reconnus une membrane qui les recouvroit, en s'étendant depuis le

cartilage xiphoïde, les fausses côtes, jusqu'à la partie supérieure des os du bassin, où elle avoit son attache ainsi qu'aux muscles transversaux ; je la disséquai de ces derniers, & l'enlevai entièrement : elle étoit fort ample, & d'une étendue proportionnée au volume du fluide qu'elle contenoit, & étoit épaisse d'une bonne ligne. Elle avoit dans son centre, du côté qui recouvroit les intestins, une poche, d'environ trois pouces d'épaisseur, remplie d'un sang noir épais, & d'une lymphe extrêmement condensée.

Le kiste qui renfermoit toutes les eaux ; ne formoit qu'un seul sac, & étoit composé de deux lames ou replis, dont l'un recouvroit tous les intestins, & l'autre s'attachoit aux muscles du bas ventre ; il n'étoit sûrement formé que par le péritoine. Les viscères étoient assez sains, l'épiploon étoit seulement amaigri. Les intestins, l'estomac, le foie, la rate, le pancréas & les reins étoient dans leur intégrités. La veine-porte, la veine-cave & les iliaques étoient d'un diamètre considérable, & contenoient un sang noir & très-épais ; la vésicule du fiel étoit affaissée, les poumons flétris & émincés ; le péricarde ne contenoit que la liqueur qu'il renferme ordinairement ; le cœur, de même que ses oreillettes, n'avoient rien d'extraordinaire, sinon qu'il contenoit un sang semblable à celui de
la

la veine cave. Il n'y avoit aucun épanchement, ni dans la poitrine, ni dans le bas ventre.

Il est rare de trouver des exemples de personnes qui aient vécu aussi long-tems avec un pareille hydropisie. Celui de Blasius cité pag. 440 des opérations de M. de Garangeot, nous fait seulement l'histoire d'une femme qui n'a vécu que trois ans dans cet état, encore la regarde-t-on comme un phénomène.

Peu d'auteurs ont observé exactement les symptômes caractéristiques de cette espèce de maladie, & en ont donné un détail circonstancié. M. de Garangeot qui est celui qui a traité le plus au long des hydropisies enkistées, dit seulement, pag. 401 & 402 de ses opérations : il est facile de connoître par les urines si l'hydropisie est enkistée, puisqu'elles sont tout-à-fait contraires à celle des hydropisies par épanchement ; & plus bas : le malade sent de plus une douleur sourde, une pesanteur, & comme un point où est le kiste, &c. Il ne parle nullement de l'absence des autres symptômes qui ont coutume d'accompagner l'hydropisie ascite, & qui ne se sont point rencontrés dans celle-ci. on les trouvera plus amplement détaillés dans mon observation, & j'espère qu'avec ce que ce célèbre auteur nous a donné dans son excellent traité & le détail que je viens de faire

on reconnoitra aisément l'hydropisie enkistée. Par-là on en prévientra les suites fâcheuses en faisant la ponction de bonne heure ; moyen de guérison que l'on doit regarder comme un des plus assurés dans cette maladie particuliere.

O B S E R V A T I O N

Sur l'Extirpation d'une tumeur considérable, située à la partie latérale externe de la grande lèvre droite des parties de la génération ; par M. MESTIVIER, maître es-arts, & gagnant maîtrise en chirurgie, de l'hôpital de S. André de Bordeaux.

La nommée Anne Lamarque, femme de Bernard Beziade, âgée de vingt-cinq ans, native de Lumeau, dans les Landes, & d'une fort mauvaise constitution, se présenta à l'hôpital S. André de Bordeaux, le 11 Mars de cette année, pour se faire traiter d'une tumeur énorme, située à la partie latérale externe de la grande lèvre droite des parties de la génération.

L'inspection seule de la tumeur, étoit effrayante ; elle descendoit jusqu'aux deux tiers de la cuisse. La peau qui la recouvroit, avoit souffert une si grande disten-

sion, qu'elle s'étoit déchirée en divers endroits; ce qui formoit autant d'ulceres fordidés, d'où découloit un pus de mauvaise qualité, & d'une odeur insupportable. La tumeur faisoit saillie dans le vagin & le rectum; ce qu'on appercevoit fort bien, en introduisant un ou deux doigts dans ces parties.

La consultation établie dans ledit hôpital, fut convoquée le 14 du même mois, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre en faveur de la malade.

Il fut décidé, après un mûr examen, plutôt que de laisser cette femme dans son malheureux état, de faire l'extirpation de ladite tumeur. La malade fut purgée la veille de son opération; & le 16 du même mois, la tumeur fut extirpée, par M. Gougeyron, chirurgien-major dudit hôpital. Il trouva plusieurs kistes, de différente épaisseur: il en laissa même une portion considérable dans le fond de la tumeur, qui n'auroit pu être enlevée, sans anticiper sur le vagin & le rectum, auxquels elle étoit extrêmement adhérente. Il se contenta de la scarifier, & de l'abandonner aux soins de la nature.

Le surlendemain de l'opération, la malade fut pansée avec le digestif, composé ordinaire, qui est le suppuratif, le baume d'Arçæus, l'huile d'hypericum, l'essence de

68 OBS. SUR L'EXT. D'UNE TUMEUR.

térébenthine, & quelques cuillerées d'eau-de-vie. La suppuration s'établit au mieux ; l'exfoliation du kiste ne tarda point à se faire : les parties qui avoient été excessivement distendues, reprirent peu-à-peu leur ressort, & la malade fut radicalement guérie, sept semaines après son opération. Elle jouit même actuellement de la santé la plus parfaite.

La tumeur extirpée, pesoit quatre livres. Nous l'incisâmes dans toute sa longueur ; sa substance nous parut égale à celle des loupes ordinaires.

Je finirai par faire observer que cette femme portoit cette tumeur, depuis près de six ans ; que pendant ce tems-là, elle a eu deux enfans, dont elle s'est fort heureusement délivrée, & que ce ne fut que les douleurs qu'elle ressentoit de l'ulcération de sa tumeur, qui la déterminèrent à venir à l'hôpital.

OBSERVATION

DE CHIRURGIE,

*Par M. LE PEIGE, chirurgien, chez
Madame la Marquise D. S. R. & ci-
devant de l'Hôtel-Dieu de Paris, le
11 Avril 1761.*

Le premier Novembre 1760, le nommé

Defire, artisan, vint me trouver, & me prier d'avoir la charité d'aller voir sa femme, qu'il me dit être fort souffrante; ce que je fis dès le même jour. Ma surprise fut extrême d'appercevoir trois tumeurs à la surface de sa tête. La première occupoit les sinus frontaux, & avoit le volume d'un œuf de poule; la seconde étoit située sur le sommet, & la troisième, à l'occiput; ces deux dernières n'étoient grosses que comme des noix.

Je fis plusieurs questions à la malade; pour m'instruire de la cause de son état: elle me dit qu'il y avoit plus de trois mois, qu'un homme lui avoit jetté, de toute sa force, à la tête, un bout de corde, gros comme son bras, & long de quatre pieds; que dans l'instant elle avoit perdu connoissance, & qu'elle ne s'étoit fait saigner que six jours après; que depuis six semaines, elle s'étoit apperçue des trois tumeurs; que celle du front la faisoit beaucoup souffrir: elle m'ajouta de plus, qu'elle étoit mal réglée, & qu'elle avoit des fleurs blanches qui l'incommodoient fort.

Je conseillai à cette femme d'aller à l'Hôtel-Dieu; elle me marqua beaucoup de répugnance, & me pria d'abréger ses souffrances, en attendant qu'elle se fût déterminée à prendre ce parti. Je lui proposai d'ouvrir la tumeur située sur les sinus frontaux;

la fluctuation étoit très-sensible; elle y consentit : après avoir plongé mon bistouri, de haut en bas, il en sortit beaucoup de pus fort sanguinolent : comme je portois ma sonde dans la plaie, pour la dilater, je fus très-surpris de sentir & d'apercevoir le battement de la dure-mère : je reconnus d'abord qu'il y avoit carie; je ne fus pas plus avant : mon intention étant de la faire conduire, le lendemain, à l'Hôtel-Dieu; elle s'y rendit; & M. Moreau, chirurgien-major de cet hôpital, dilata sa plaie, la carie fut mise à découvert; elle portoit vingt-six lignes de long, sur dix de large. Plusieurs personnes présentes à cette opération, se dirent qu'on seroit obligé de la trépaner : à ce mot de trépan, cette pauvre infortunée s' alarma davantage de son état, & prit en même tems la ferme résolution de retourner chez elle; ce qu'elle exécuta le même jour. Son mari vint me le dire, & me prier une seconde fois, d'avoir la charité de l'aller voir, & d'entreprendre sa guérison; cela me parut d'autant plus difficile, qu'ils étoient dans l'impossibilité d'avoir les choses les plus nécessaires; d'un autre côté, pouvois-je voir cette pauvre malheureuse, pour ainsi dire, mourante, sans lui porter les secours qu'exige l'humanité? Je la pansai l'espace d'un mois, avec tous les remèdes usités en pareil cas, comme la teinture de myrrhe & d'aloës,

l'esprit-de-vin , & le baume de Fioraventi , le tout sans succès : sa plaie étoit dans un mauvais état ; il y avoit un gonflement inflammatoire , & fréquemment hémorragie : j'attribuai la plûpart de ces symptomes à la grande tension du pericrâne , par la mécanique que tout praticien doit concevoir , & comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. Voici donc le parti que je pris , avec un chirurgien de mes amis : nous dilatâmes la plaie de nouveau , c'est-à-dire , depuis les sinus frontaux , jusqu'à la suture transversale : nous débridâmes le pericrâne dans toute l'étendue de la plaie , afin de pouvoir panser la carie méthodiquement. Comme les remedes que j'ai rapportés ci-devant , avoient été infructueux , je crus devoir m'y prendre d'une autre façon. Voici ce que je fis : quarante-huit heures après mon opération , je levai l'appareil , & j'appliquai sur la carie un plumasseau trempé dans l'eau mercurielle , mitigée avec l'eau commune : sur les autres os , mes plumasseaux étoient imbus d'esprit de vin , & par-dessus , un autre couvert d'un digestif , & sur le tout , des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée. Je vis , de jour en jour , la plaie devenir belle , vermeille , sans gonflement ni inflammation , avec une bonne suppuration. Je crois devoir faire remarquer que je n'ai rien retranché de ce pansement , pendant les quinze premiers jours , après quoi je

variai l'eau mercurielle ; j'étois quelquefois deux jours, fans m'en servir, ou je me contentois d'en passer sur la carie, & d'y mettre de la charpie sèche : de jour en jour, par cette méthode, les os s'exfolierent, & enfin la carie fut terminée entièrement, au bout de quatre mois : la plaie étant devenue simple, je me contentai de la panser avec la teinture de myrrhe & d'aloës, & un emplâtre d'onguent de la mere ; le tout étoit soutenu par un grand régime, par des laxatifs que j'employois, selon les indications, & par des lavemens simples ou composés.

Jusqu'à ce jour, la nature avoit paru vouloir seconder mes vues, mais elle ne fut pas toujours constante : la malade se plaignit d'une difficulté de respirer, avec douleur & tension à la région du foie : je l'examinai ; j'y trouvai des engorgemens, j'en eus de l'inquiétude ; car je n'ignorois pas que bien des malades ont péri dans des cas, à-peu-près semblables. Je crois devoir rapporter les deux raisons les plus généralement reçues de ces contre-tems ; la première est qu'il se fait une métastase de cette même humeur, & du pus qui avoit pris son cours par la plaie, & reflue sur différens viscères souvent disposés à la recevoir : la seconde est que la plupart des malades observent mal le régime : enfin, d'autres séduits par l'apparence trompeuse d'une guérison pro-

chainé, se livrent entre les mains des charlatans, lesquels, sans prévoir les suites fâcheuses de trop accélérer la guérison, ne cherchent que les moyens de détruire la suppuration, & de dessécher les plaies; si du moins les empiriques s'occupaient à connoître ce que devient cette humeur, & à remédier aux accidens qu'elle produit, lorsqu'elle se jette sur quelques viscères, nous n'aurions plus la douleur d'être appelés trop tard, & de voir périr les malades. Combien ne serois-je pas en état de rapporter d'exemples de cette nature. On voit journellement des personnes jouir d'ailleurs d'une santé parfaite, avec des maladies de la peau, comme dartres, &c. Ils s'empres- sent de les guérir ou de les dissiper, sans en détruire la cause; ce que l'on fait par l'application des remèdes extérieurs: ils n'obtiennent de ces moyens téméraires, que la mort ou des langueurs, qui ne finissent souvent qu'avec leurs jours.

Revenons à ma malade, & aux moyens que j'ai mis en usage pour lever les embarras du foie. Comme elle avoit de la fièvre, depuis quelques jours, avec les symptômes, que j'ai rapportés ci-devant, je lui fis une petite saignée, après quoi je la mis à l'eau de veau, l'espace de cinq jours, pour toute nourriture; elle passa ensuite aux tisanes laxatives, quatre autres jours;

le cinquieme, je lui fis prendre deux onces de manne, & un gros de follicules de séné, qui produisirent une évacuation considérable. Après avoir débarrassé, par ce moyen, les intestins de toute grosse matiere, j'eus recours à une tisane apéritive, dont la base étoit la racine de patience sauvage; & de deux jours l'un, j'y ajoûtois deux gros d'*arcanum duplicatum*, dans les deux premiers verres du matin; la malade a continué cette dernière tisane vingt jours, sans interruption, avec d'autant plus de succès, que les douleurs & les symptomes disparurent en peu de tems.

Malgré ces avantages, je ne crus pas les embarras entièrement levés; & pour prévenir leur retour, je me proposai deux moyens; le premier fut de faire à la malade un cautere, tant pour détourner l'humeur, que pour abrégér la guérison de sa plaie. La suppuration du cautere étant bien établie, je lui fis faire usage, trois semaines de suite, d'un opiat apéritif & fondant, qui l'évacua beaucoup, sans lui occasionner la moindre irritation: il faut convenir qu'elle n'avoit pas les entrailles sensibles.

Combien n'aurois-je pas trouvé d'obstacles à combattre, si l'humeur se fût jettée soudainement sur le pancréas, sur le mésentere ou la rate! Elle y auroit causé des engorgemens d'autant plus à craindre

& d'autant plus difficiles à distinguer, qu'ils produisent des symptômes si différens, & des indications si variées, qu'on se trompe souvent dans le jugement que l'on porte sur leur cause : il en résulte des vapeurs, des spasmes, des mouvemens, convulsifs, & d'autres incommodités souvent incurables. Ne voyons-nous pas journellement des maladies chroniques abandonnées pour ainsi dire, à elles-mêmes, après avoir tenté tous les remèdes de l'art, sans espoir de guérison ? Une matière aussi importante exigeroit des détails à l'infini, mais ce seroit sortir des bornes que je me suis prescrites.

Revenons à ma malade. La carie fut terminée, comme je l'ai déjà dit, le quatrième mois ; & j'ai été trois autres mois avant que de parvenir à former une cicatrice ferme & parfaite ; le battement de la dure-mère, qui se fait encore aujourd'hui sentir & appercevoir, comme on doit bien se le figurer en étoit le seul obstacle : pour prévenir cette partie des impressions extérieures, je lui ai fait faire une plaque d'argent un peu concave. Les règles qui n'avoient point paru depuis un an, sont enfin revenues ; elles ont repris leurs cours périodiques. Comme les forces de la malade se réparoient de jour en jour, je crus devoir profiter de la saison pour lui faire prendre ensuite les eaux de Passy : elle

a commencé par les épurées , & a passé à celles de la seconde source, avec tout le succès possible.

M. Moreau , à qui j'eus l'honneur de faire voir ma malade , il y a quelque tems , après un mûr examen, la trouva parfaitement bien guérie ; un jugement aussi solide & porté par un homme aussi éclairé , ne laisse aucun doute sur ce que j'avance.

La femme qui fait l'objet de mon observation , est âgée de trente ans , d'un tempérament maigre & délicat , & fort bilieuse.

Je crois devoir rapporter que bien des personnes de l'art avoient vu & examiné ma malade , avant que je l'entreprisse. Ils avoient conclu sans autre formalité , qu'elle avoit la vérole. Je n'entreprendrai pas de rapporter ici différens exemples qui seroient plus que suffisans pour prouver qu'il est bien dangereux d'être entiché de ce système , & de porter des jugemens , sans avoir mûrement examiné & apprécié toutes choses. Je dirai seulement, que cette misérable maladie est tellement à la mode parmi ses partisans , que sur l'apparence la plus équivoque , l'on vous dit , Vous avez la vérole.

J'avoue avec sincérité, que je n'ai employé l'eau mercurielle , qu'après avoir tenté les autres remèdes , & que je n'en ai fait usage , qu'après plusieurs exemples , entr'autres,

celui d'un homme , qui avoit une carie très-ancienne à la partie interne du fémur , & qui fut guéri radicalement par ce remede , après avoir tenté inutilement tous les autres. L'on remarquera que le pansement de la plaie de ma malade a duré sept mois ; que pendant les six derniers , je n'ai pas employé deux onces de digestif ; le peu que je m'en servois , n'étoit jamais comme médicament ; car je n'en mettois que très-peu sur les bords de mon plumasseau , pour avoir la facilité de l'enlever ; sans cette précaution , j'aurois détruit , dans un instant , ce que la nature avoit bien pris de la peine à former en quarante-huit heures , qui étoit le tems de mon pansement ; cette même nature ne peut-elle pas suppléer à ces fatals médicamens qu'on met en usage aujourd'hui ? C'est elle seule qui prépare cette lymphe nourriciere , qui rejoint les fibres séparées. Oui , je le répète , la plupart de ces médicamens ne servent qu'à relâcher le tissu des fibres , à rendre les chairs mollasses , baveuses & fongueuses , & n'ont d'autre avantage , que celui de porter un beau nom , qui n'a souvent pris son origine que dans l'ignorance & l'obscurité.



L E T T R E

A L'AUTEUR DU JOURNAL,

Contenant quelques Observations sur les effets de la Méche d'Allemagne ; dans les hémorragies, ainsi que quelques Réflexions sur ses effets ; par M. D U M Ô N T , fils , chirurgien à Bruxelles.

M O N S I E U R ,

Une Lettre de M. *Taighon* , insérée dans votre Journal , au mois de Janvier de l'année présente, sur les effets équivalens de la méche d'Allemagne , ou de ce qu'on appelle précisément *amadou* ; lorsqu'elle n'est point encore noircie de la poudre à canon , à ceux de l'agarcic astringent de M. *Brossard*, m'a engagé à publier quelques Observations & Réflexions à ce sujet (a).

(a) Comme on a voulu tourner en plaisanterie l'Observation de M. *Taignon* , sur les effets de l'amadou dans les hémorragies , nous nous croyons obligés d'expliquer ce qu'on entend par amadou, afin de mettre au fait ceux qui n'y sont pas.

La méche d'Allemagne est un amadou que l'on prépare avec des vieux champignons noirs ou rousâtres, qu'on trouve sur des vieux arbres, en Allemagne : on les met bouillir dans de l'eau de salpêtre , & on les fait sécher au four. Première espece.

On fait un second amadou avec une plante que M. *Tournefort* appelle *Echinopus minor annuus*

Plus de trente ans se sont écoulés ; que mon pere s'est servi , avec beaucoup de succès, de ce qu'on appelle précisément *amadou*, pour arrêter le sang des hémorragies assez considérables. Je vais rapporter quelques Observations qui prouvent la même chose.

1^o Une vieille femme , par un effet de rage , s'enfonça un couteau dans son avant-bras , dont elle eut l'artere radiale complètement divisée , & d'où le sang sortoit à plein canal. Après avoir fait comprimer l'artere brachiale , un peu au-dessus du pli du coude pour arrêter l'impétuosité du sang ; après avoir nettoiyé & essuyé la plaie , je

magno capite : on tire des feuilles de cette plante , un enduit cotonneux que l'on fait bouillir dans une lessive de cendre de sarment ; & on le couvre ensuite de poudre à canon , avec laquelle on le frote. C'est l'*amadou* d'Espagne. Seconde espece.

Les Chinois retirent un autre *amadou* d'une espece d'armoise qu'ils préparent , à-peu-près de même. Ils l'appellent *Moxa*. Troisième espece.

Enfin il y a l'agaric de chêne , que l'on appelle improprement *amadou* , & dont on ne se sert presque jamais comme *mèche* ou *amadou*.

Est-il étonnant à présent que M. Taïgnon ait publié une Observation qui constate la vertu astringente de la *mèche* d'Allemagne , & qu'il la compare à celle de l'agaric de chêne ?

Il est vrai qu'on trouve cette découverte établie dans le second volume des Mémoires de l'académie de chirurgie ; mais , comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois , ces observations deviennent plus lumineuses , quand elles sont multipliées , & souvent constatées.

portai sur l'embouchure du vaisseau un morceau de mèche d'Allemagne, que j'y tins un moment, moyennant mon pouce, pour m'assurer si le sang étoit absolument bien étanché ; ce qui étant fait, je mis une autre pièce sur cette première, qui fut succédée d'un tampon de charpie, afin que ces pièces pussent se mouler sur la partie ; le tout fut recouvert d'une compresse soutenue par un bandage circulaire. Par ce procédé, l'hémorragie fut promptement arrêtée. Après cinq à six jours de suspension d'hémorragie, elle se débanda la plaie par un autre effet de rage, & le sang reparut un moment après. J'y fus appelé une seconde fois, & elle fut arrêtée par le même procédé que ci-devant.

2^o Un dragon du régiment de Saint-Ygnon eut l'artere radiale coupée en deux par un coup de sabre : l'hémorragie en fut des plus grandes & des plus fortes ; cependant elle fut arrêtée promptement & sans retour par la mèche d'Allemagne, employée de la même façon, que ci-devant.

Une femme fut terrassée par un cheval qui traînoit une charrette, dont une des roues lui passa sur la partie inférieure & latérale interne du gras de la jambe, & fit à cette partie une grande plaie, avec lésion d'un des troncs des arteres tibiales postérieures, dont il résulta une très-grande

grande hémorragie. Je fus aussi-tôt à portée de la secourir ; ce que je fis en faisant comprimer préliminairement l'artere crurale dans le creux du genou , avec une compresse pelotonnée , pour diminuer l'affluence du sang : ensuite avec une éponge fine & imbibée d'eau tiède que j'avois à la main , je nettoyai la plaie pour mieux découvrir d'où précisément partit le sang : l'endroit découvert , j'y portai d'abord une pièce de méche d'Allemagne que j'avois dans ma poche , que j'y tins un moment assujettie avec mon pouce , pour m'assurer si la pièce étoit bien portée : je fis succéder à cette première pièce une autre plus large , lesquelles ensemble furent recouvertes de la charpie & d'une compresse soutenues par un bandage. Ainsi fut arrêtée cette hémorragie.

Un paysan eut une de ses tempes effleurée par la pointe d'une corne d'un taureau furieux , laquelle lui avoit déchiré l'artere temporale , & dont il résulta une grande hémorragie , à laquelle plusieurs chirurgiens avoient déjà travaillé inutilement un temps pour l'arrêter. Je leur proposai d'essayer la méche d'Allemagne : ils l'acceptèrent , & me permirent d'agir en conséquence. D'abord je fis comprimer l'artere un peu plus bas que n'étoit la blessure pour arrêter le sang. Ensuite j'essuyai & nettoyai la plaie ; je portai aussi-tôt.

sur l'embouchure de l'artere un morceau de mèche d'Allemagne que j'y tins un moment, avec mon pouce, pour voir si l'hémorragie étoit entièrement arrêtée; à cette pièce j'en fis succéder une autre plus grande, qui furent recouvertes de la charpie, & d'une compresse soutenue fermement par un bandage. Par ce moyen, cette hémorragie fut arrêtée sans retour.

Je pourrois encore rapporter d'autres observations passées par mes propres mains, où ce topique a très-bien réussi à arrêter ces hémorragies; mais je n'en ferai point mention, croyant que celles-ci sont très-suffisantes, pour constater irrévocablement la propriété qu'a la mèche d'Allemagne dans les hémorragies.

Aussi-tôt de la connoissance de ces faits, j'e voulus m'instruire de la façon que cette substance opéroit ces effets. Je détachai une parcelle d'entre les deux écorces de cette substance, que je soumis à l'examen microscopique. Alors j'eus le plaisir de voir que cette parcelle étoit percée à jour par son extérieur comme une fine éponge, en un mot, que le tout représentoit un buisson très-délié, mais dont les rayons étoient tousus & très-entre-mêlés.

En conséquence, je me formai une idée sur le mécanisme de son opération, qui se rencontra ensuite avec la conjecture que

M. Mórard a hasardée sur la maniere que l'agaric de M. Broffard agit.

« Je pense, dit-il, que la substance pré-
 « sente à l'orifice du vaisseau ouvert un
 « tissu spongieux, très-fin, capable de res-
 « serrer; que la partie séreuse du caillot est
 « attirée par ce topique; que par ce moyen
 « la portion du caillot qui occupe l'axe du
 « vaisseau se fonde plus vite aux parois de
 « la plaie, & que ces fibres qui tendent
 « naturellement à se resserrer, se resserrent
 « effectivement plutôt, y trouvant moins
 « d'obstacle de la part du fluide.

C'est d'après une telle théorie, à ce qu'il est fort à présumer, que M. Poyet voyant une fort grande ressemblance entre l'agaric de M. Broffard & la meche d'Allemagne, a cru que cette dernière substance pourroit bien produire les mêmes effets dans les hémorragies, que le topique de M. Broffard; & en effet il ne fut point trompé dans son attente, puisque le résultat des épreuves qu'il a faites avec la meche d'Allemagne, est tel qu'il le confirme, encore de plus en plus dans son premier sentiment.

Mais quelque vertu que ces chirurgiens aient reconnue dans l'agaric préparé en *amadou*, le résultat de leurs expériences leur a appris, 1^o que la meche d'Allemagne ainsi que l'agaric de M. Broffard, & une infinité d'autres préparations, manquent ab-

folument d'effet, dès quelles ne sont point soutenues de la compression. 2^o Qu'une fois mouillées & séchées de nouveau, qu'elles réussissent moins que lorsque ces substances sont neuves. 3^o Que les deux différentes préparations de ce champignon manquent encore leur effet, si, lors de leur application, elles sont mouillées, ou qu'elles le deviennent tout à coup par le sang, qui coule du vaisseau coupé.

Ces remarques sur la maniere de faire usage de ce topique différemment préparé, lorsqu'on souhaite qu'il fasse effet, me mènent naturellement à quelques réflexions sur la lettre de M. *Taignon*, que vous me voudrez bien permettre de faire, Monsieur, vu que ce n'est que l'utilité publique qui m'y convie, & que d'un autre côté son autorité pourroit faire naître des partisans outrés de cette seconde préparation de ce champignon, (comme on l'a vu arriver vis-à-vis la première,) dont l'enthousiasme pourroit quelquefois induire en erreur très-funeste ceux que l'expérience n'a pas encore assez instruits sur les précautions indispensables à prendre dans son usage. C'est surtout à l'endroit du chien, avec son artère crurale ouverte, que je m'arrête, où ce zélé chirurgien dit que l'*amadou* seul a arrêté le cours du sang, *sans qu'il ait fait aucune compression.*

Ceci, Monsieur, me paroît singulier,

d'autant plus que dans le fréquent usage que j'ai fait de ce topique, il ne m'a jamais bien servi, même dans les plus petites hémorragies; qu'à proportion que son application a été secondée de la compression. Cependant M. Taignon semble assez ouvertement vouloir insinuer par cette observation, que la méche d'Allemagne a opéré réellement, sans la compression, & nous laisse entrevoir assez manifestement par-là, qu'en faisant usage de ce topique dans les hémorragies aiguës, il compte assez peu sur la compression. En effet, il n'en fait aucune mention particulière dans sa Lettre; ce qui, joint à l'observation suivante, semble entièrement réaliser notre soupçon. « Un » payfan, dit-il, s'étoit coupé l'artère ra- » diale, avec un couteau : le sang s'élançoit » avec force. J'eus recours à l'amadou : j'en » appliquai un petit morceau sur l'orifice » du vaisseau : plus de sang. » Des artères radiales & crurales blessées, & des hémorragies consécutives, arrêtées par la méche d'Allemagne, sans le secours d'*aucune compression*. Voilà pour moi de l'extraordinaire, que je doute qu'aucun autre que M. Taignon ait eu occasion d'observer. Si j'en crois ma propre expérience, j'ose assurer que la *méche d'Allemagne*, ainsi que l'*agarric* de M. Broffard, manqueront absolument d'effet, toutes les fois que leur application

ne sera point secondée d'une compression, toujours proportionnée au calibre & aux vibrations de l'artere. Il est bien vrai qu'usant de ce champignon différemment préparé, de préférence à toutes les autres préparations, on n'est pas obligé alors de faire une si forte compression, pour arrêter sûrement le sang ; mais toujours il ne dispense aucunement d'en faire une suffisante. Je le répète ; on ne réussira jamais avec lui, qu'à proportion qu'on s'éloignera le moins de ce précepte.

Or j'observerai de plus, qu'un médecin de Castres en Athigeois a fait cesser *une perte de sang considérable par la matrice, en y introduisant une espece de pessaire d'amadou*. Prenant ce sens-ci, à la lettre, le lecteur est obligé de comprendre que cette espece de pessaire *d'amadou* ait été enfoncé dans la capacité de l'uterus même. Nous sommes obligés de supposer que ce médecin a voulu dire qu'il insinua le pessaire *d'amadou* dans le vagin, pour arrêter une hémorragie interne.

Ces réflexions sur la lettre de M. Taignon, dont les talens méritent tous égards, sont moins le produit d'une vaine critique, que de l'amour du public : elles ne sont faites, que pour réprimer d'avance l'enthousiasme des partisans outrés de la meche d'Allemagne, que le tems pourroit faire naître, ainsi qu'on l'a vu arriver vis-à-vis le to-

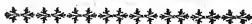
pique de M. *Brossard*. J'espère qu'elles rendront plus attentifs ceux qui chercheront de bons effets de son application. C'est un correctif qui, en rendant son usage plus circonspect, rendra aussi ses effets plus merveilleux.

Avant de finir, je pense qu'il ne sera pas hors de propos de faire observer que la méche d'Allemagne la plus douce & la plus épaisse est la meilleure; qu'avant d'en faire usage, il faut en découper d'un côté l'écorce, pour le porter, par ce même côté, sur l'embouchure du vaisseau, immédiatement; qu'avant de l'appliquer, il faut suspendre le cours du sang, par une compression faite supérieurement à l'endroit blessé; de bien essuyer la playe, & de prendre garde que la méche ne soit mouillée, ou qu'elle ne le devienne tout à coup par le sang; enfin, ce qui est le capital, de seconder son application d'une compression proportionnée aux vibrations & au calibre de l'artere. J'ajouterais encore, en forme de corollaire, qu'un médecin de cette ville prétend être assuré, d'après l'observation, que l'agaric est un spécifique contre les hémorragies, sur-tout, contre les intestinales. Si véritablement elle peut remédier à ces maladies, c'est du tems qu'il faudra apprendre l'appréciation de sa valeur. Cette observation a déjà été constatée par plusieurs médecins & chirurgiens.

LIVRES NOUVEAUX.

Collection de différentes pièces concernant la médecine-pratique , l'anatomie & la chirurgie , extraites principalement des ouvrages des Étrangers , tome premier. A Paris , chez *Lebreton* , Imprimeur ordinaire du Roi , rue de la Harpe. Ce volume est dédié à M. Hevin , premier chirurgien de Madame la Dauphine ; par M. S. **** , un de ses confreres , résident à présent à Paris.

Bibliothèque choisie de médecine , tirée des Ouvrages périodiques , tant françois qu'étrangers , avec plusieurs remarques utiles & curieuses , avec un très-grand nombre de figures gravées en taille douce ; par M. *Planque* , docteur en médecine. A Paris , chez la veuve *D'houry* , Imprimeur-Libraire de M^{se} le Duc d'Orléans , rue S. Severin. On a imprimé cet Ouvrage , sous deux formats , *in-4°* & *in-12*. Il y a au jour , six volumes *in-4°* ; le septieme est sous presse , & dix-huit volumes *in-12* ; le dix-neuvieme & les suivans sont sous presse. On a cru rendre cette Collection plus commode , en rangeant les matieres du corps de l'ouvrage , par ordre alphabétique. Nous rendrons compte incessamment de cette immense entreprisse.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	8	12	8	28	3		O. méd.	B. de nuag. pet. pl. par interv. tout le jour.
2	6	16	11		4	$\frac{1}{2}$	S-O. id.	Peu de nuag.
3	7	17	11 $\frac{1}{2}$		3		Idem.	Idem.
4	10	20	14		2		S-E. id.	Idem.
5	12	18	11 $\frac{1}{2}$		5		O. id.	Idem.
6	9	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$		6	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
7	9	18	14		5		N. au N- E. idem.	Idem.
8	12	16	10		3		S. au O. idem.	B. de nuag. pet. pl. le f.
9	10	17	11 $\frac{1}{2}$		2		N-O. id.	B. de nuag.
10	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11		2		Idem.	Id. Pet. pl. le soir.
11	9	16	10 $\frac{1}{2}$		2		N-E. id.	Idem.
12	10	17	13		2	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
13	13	17	13		4	$\frac{1}{2}$	O. idem.	B. de nuag.
14	11	18	11		5		N-O. id.	Idem.
15	11	14	10		6		N. idem.	Id. Bruine le matin.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
16	6 $\frac{1}{2}$	14	9	28	5	$\frac{1}{2}$	N.N-O.	B. de nuag.
							médioc.	pl. méd. le f.
17	7	15	10		3		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl.
								par interval.
								tout le jour.
18	8	15 $\frac{1}{2}$	10		1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	9	16	12	27	10		S. <i>id.</i>	Couvert.
20	11	12	10		8		<i>Id.</i> fort.	<i>Idem.</i> Pl.
								tout le jour.
21	9	16	13		9		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
								petite pl. par
								par int. tout
								le jour.
22	11	13	11 $\frac{1}{2}$		11		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Tonn.
								foib. la nuit.
23	10 $\frac{1}{2}$	15	12		9		O. le m.	B. de nuag.
							S. le soir	pet. pl. par
							méd.	interv. tout
								le jour.
24	9	17	12	28	0		S-E, méd.	B. de nuag.
25	12	19	16	27	11		<i>Id.</i> à l'E.	<i>Idem.</i>
26	15	23	17		10		E. au S.	<i>Id.</i> Pluie,
							méd.	écl. & tonn.
								méd. à 6 h. f.
27	14	19	15	28	0		S. au S-	B. de nuag.
							O. <i>idem.</i>	pl. médioc.
								tout le mat.
28	13	18	13	27	11	$\frac{1}{2}$	O-S-O.	Brouillard
							<i>idem.</i>	ép. le m. &
								hr. pl. écl. &
								tonn. méd.
								à 4 h. du f.
29	13	18	12 $\frac{1}{2}$		10		<i>Idem.</i>	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
30	14	18	12 $\frac{1}{2}$	27	9		E. <i>idem.</i>	petite pl. à 6 h. du soir. Id. Pl. méd. le mat.
31	12	18	13		11		S-E. <i>id.</i>	Id. Pl. par intery. le f.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé. 2 fois du N.
3 fois du N-E.
3 fois de l'E.
4 fois du S-E.
8 fois du S.
3 fois du S-O.
8 fois O.
8 fois du N-O.

Il y a eu 30 jours de nuages.
1 jour de couvert.
1 jour de brouillard.
2 jours de bruine.
18 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1761, par
M. VANDERMONDE.

On a observé, pendant ce mois, des fluxions de toute espece, dont les effets se manifestoient principalement à la tête & à la poitrine; les vents froids qui ont soufflé, pendant quelques jours, les ont occasionnées. Les saignées, les délayans, les diaphorétiques, les purgatifs & le régime ont terminé le traitement. Celles qui se portoient à la poitrine, étoient très-opiniâtres; elles ne cédoient à aucun remede. Les saignées cependant paroissoient y être salutaires, mais non curatoires. Nous avons observé deux de ces fluxions, avec douleur au côté, sans fièvre ni toux, qui n'ont été combattues avantageusement qu'avec les vésicatoires; d'où l'on peut conclure que la douleur, les élancemens étoient plutôt produits par une sérosité âcre, que par un engorgement. Les béchiques incisifs y ont assez bien réussi, après les saignées qui soulageoient toujours, quoiqu'elles ne parussent pas parfaitement indiquées. Nous avons également eu lieu d'observer un coryza, qui a résisté au traitement le plus méthodique, & qui n'a été détruit que par l'usage d'un emplâtre épispastique à la nuque.

Il a régné aussi des fièvres putrides-bilieuses, parmi les enfans & les jeunes gens; elles ont été guéries par les délayans, les purgatifs répétés, & quelques anti-septiques. Celles qui étoient accompagnées de constipation, étoient ordinairement fort opiniâtres; & elles se terminoient par des urines abondantes, & des sueurs copieuses & critiques.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Avril 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a guères eu plus de pluie ce mois, que le précédent. Elle n'a été remarquable, que six ou sept jours, dans la première moitié du mois; & ce n'est que le 10 & le 14, qu'elle a été continue.

Les vents ont été plus souvent *Nord* que *Sud*; c'est pourquoi tout le mois a été froid, au point que la liqueur du thermometre ne s'est trouvée, les matins, pendant presque la moitié du mois, qu'à deux ou trois degrés, au-dessus du terme de la congelation; &, dans le point de la plus grande chaleur du jour, elle n'a guères monté au-dessus de 12 degrés, si ce n'est le 18, qu'elle s'est élevée à 15 degrés, & à 17, le 19.

Le mercure, dans le barometre, a été plus souvent observé, au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous. Il a monté à 28 pouces, 6 lignes, & même au-delà, le premier, le 2 & le 24.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

94 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 6 lignes: la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'E.

1 fois de l'Est.

5 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'O.

5 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

1 jour de grêle.

3 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne, la première moitié du mois, & une grande sécheresse, à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Avril 1761, par M. BOUCHER.

Les maladies qui ont régné ce mois, ont été relatives à la sécheresse du tems, & aux vents du Nord, qui ont soufflé le plus souvent: c'étoit des fièvres catarrhales rémittentes, portant à la tête & à la poitrine, des points de côté, des pleuropneumonies, avec grande oppression & crachemens de

sang. Le sang tiré des veines étoit généralement coëneux & ferme, & il s'est même trouvé d'une texture assez ferrée, dans les fièvres intermittentes légitimes, qui ont aussi été fort répandues, sur-tout, les fièvres tierces : de façon qu'on a été obligé, même dans ce genre de fièvres, de tirer plus de sang, que la cure des fièvres intermittentes ne l'exige d'ordinaire. Cette circonstance du sang a rendu les fièvres inflammatoires, plus opiniâtres & plus dangereuses. Nous nous sommes encore bien trouvés, dans ces cas, de l'application des vésicatoires, après les saignées suffisantes. Il s'est néanmoins trouvé des sujets où la pleuropneumonie, participant de l'espece bilieuse, les saignées ont dû être ménagées.

Il y a eu encore quelques fièvres putrides, avec un caractère de malignité, ou de fièvre lente nerveuse, dans nombre de sujets; les fièvres, tant continues, qu'intermittentes, se sont terminées par une éruption cutanée, en forme de petite gale.

La rougeole a été très-commune, ce mois, parmi les enfans, sans être fâcheuse, quoique le visage & la gorge en fussent tous couverts, dès l'entrée du second jour, & que la toux fut assez violente, ainsi que la fièvre. Les grains de rougeole ne subsistoient guères, dans leur vigueur, que deux fois vingt-quatre-heures; ensuite de quoi l'épiderme

s'écaillait d'abord au visage, & puis sur la poitrine, &c. L'eau d'orge, avec un quart de lait de vache, le bouillon de poulet, les laits de poule, & le looch blanc, ont été presque les seuls secours dont on ait eu besoin. On donnoit, le quatrième jour, un minoratif de manne, qu'on réitéroit, deux ou trois jours après.

Nous avons vu aussi beaucoup de fluxions rhumatismales, en diverses parties du corps, consistant dans l'épaississement de la lymphe, & dans le ralentissement de sa circulation.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet.

A Paris, ce 25 Juin 1761.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. I. v. 63. 64.

A O U S T 1761.

TOME XV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOÛT 1761.

HISTOIRE

De dix-sept personnes mordues par un loup enragé, & Précis des effets du mercure, dans la rage; par M. HOIN, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, à Dijon.

LE 31 du mois d'Août 1753, un loup mordit, dans un bois, près de Luce, à quatre lieues de Dijon, quatre enfans du charbonnier Hévon. Pierre fut blessé légèrement à la tête; Denis & Marie, eurent le visage déchiré d'une manière affreuse: le quatrième enfant fut tué sur la place, & trouvé sous des feuilles, dont on prétend que le loup l'avoit couvert.

700 PRÉCIS DES EFFETS DU MERC.

Cet animal , au sortir du bois de Luce , traversa la campagne de Spoy , où il mordit Marie Tiffier à la face , à la tête & au bras ; Jean de Bielle , au visage ; Jean Cureau , à la même partie , & Jean Maitrot , à la tête : ensuite il courut du côté de Brognon , & fit une énorme plaie au visage de Claude Guillemint. Le loup termina ses ravages de la soirée , en mordant à la face & à l'avant-bras Etienne Euguenit , près de la Chaume ; & au bras gauche , Jean Ramoufset , du côté de S. Julien.

Le lendemain , premier Septembre , à la pointe du jour , le même loup se montra au fauxbourg S. Pierre de Dijon , & se jeta sur la veuve Baron , la nommée Frelet , & deux femmes de Courcelles-lez-Cîteaux , qui apportoit des œufs à la ville ; elles en furent terrassées & mordues au visage : le loup s'arrêta auprès d'elles , à la vue de leurs paniers renversés , & mangea tranquillement les œufs cassés par la chute ; mais ces femmes ne tardèrent pas à se relever , & à chasser l'animal féroce. Il pénétra bientôt après dans le jardin , sans clôture , de Jacques Boulée , qui , baissé pour son travail , se sentit saisi au visage , & étranglé par le loup , avant qu'il se fût défilé des approches d'un si cruel assaillant. Le jardinier fit tous ses efforts pour se défendre : il introduisit une main dans la gueule béante de

l'animal, dont il vouloit arracher la langue; mais il en fut mordu si vivement, qu'il lâcha prise, après avoir souffert trente-deux blessures, tant au visage, qu'aux bras & aux mains.

Le loup s'enfuit, & se fit voir, peu de tems après, sur le bord de la riviere de Plombieres. Une femme qui lavoit du linge, s'appercevant que l'animal, dont elle ne connoissoit pas les fureurs, & qu'elle avoit vu boire, passoit auprès d'elle, & marchoit du côté du village, le prit par la queue, & essaya de le faire changer de route. Le loup ne se jetta point sur elle; mais il courut à la veuve Ternand, qui tiroit du chanvre, à quelque distance. Celle-ci le voyant approcher, entra dans la riviere, & s'éloigna du bord, d'environ cinq ou six pas: le loup la suivit dans l'eau, lui déchira la partie postérieure de la tête, dont un lambeau, de plus de trois pouces de largeur, lui pendoit sur le col; ensuite il l'abandonna, pour traverser Plombieres, où il blessa légèrement aux mains les deux Vilbichot, pere & fils. Alors des paysans le poursuivirent jusqu'à Velars, où, après avoir encore mordu François Taillardet, à la lèvre & au bras, il fut tué d'un coup de fusil. On reconnut, après sa mort, que c'étoit une jeune louve, d'environ deux ans.

Les dix-sept blessés vinrent à Dijon,

chercher un asyle & du secours. MM. les directeurs de l'hôpital, attendris sur le sort de ces malheureux, leur ouvrirent les portes de cette maison de charité, & donnerent les ordres les plus précis, pour qu'on leur fournît toutes les choses propres à détruire, s'il étoit possible, le germe de l'affreuse maladie qu'ils venoient de recevoir.

Nous étions alors en exercice, M. *Dechaux*, médecin, & moi. Les plus anciennes religieuses de l'hôpital nous assurèrent que, malgré les soins assidus de nos prédécesseurs, elles n'avoient jamais vu guérir aucun des blessés de cette espece, qu'on y avoit conduits. Les prétendus spécifiques de la rage, que nous avons réduits à leur juste valeur, dans un Mémoire lu à une des assemblées publiques de l'académie de Dijon, avoient échoué entre les mains de ces habiles praticiens. Nous en avons été quelquefois témoins. Nous craignîmes de n'avoir pas un meilleur succès, sans que notre zèle à servir les pauvres, en fût ralenti : nous le sentîmes plutôt redoubler, à la vue des horribles plaies, dont plusieurs de ces malheureux étoient défigurés.

Ce fut le matin du premier Septembre, que Ramouffet, Guillemillot, Boulée, la veuve Baron & Anne Frelet, vinrent les premiers à l'hôpital. Nous brûlâmes leurs plaies, avec le fer rouge, après les avoir

nettoyées avec une dissolution de sel marin dans le vin, où l'on avoit mêlé de la thériaque. La cautérisation fut suivie d'une lotion semblable, & d'un pansement avec des plumasseaux couverts de thériaque & de basilicum. Les malades furent mis à la diette, & réduits à la tisane émulsionnée & nitrée, pour boisson ordinaire. Les blessures d'Euguenit, furent pansées de même, lorsqu'il arriva, le soir; mais elles ne furent pas cautérisées.

Le 2, quelques-uns de ces malades furent saignés, aussi-bien que Marie Tiffier, qui ne fut conduite à l'hôpital, que ce jour-là. Ses énormes plaies, à quelques-unes desquelles on avoit fait, la veille, des points de suture, furent pansées, comme celles d'Euguenit.

Le 3, le turbith minéral, que nous avions demandé, n'étoit pas encore préparé. Nous lui substituâmes le kermès minéral, pour faire vomir ces sept malades. Il n'y en eut qu'un seul, sur lequel il ne produisit point d'évacuation. Ce fut le même jour que nous vîmes arriver Cureau, Maitrot, de Bielle & la veuve Ternand, qui furent assujettis au traitement général.

Le 4, les deux Vilbichot, François Taillardet, & les trois enfans Hévon, se joignirent aux autres. Dès ce jour-là, nous commençâmes à panser toutes les plaies, avec parties égales d'onguent mercuriel &

de basilicum ; & nous étendîmes de ce mélange , sur leur voisinage , jusqu'à un pouce environ de leurs lèvres.

Le 5 fut le premier jour que nous donnâmes le turbith minéral ; aux uns , en qualité d'altérant , & mêlé avec le camphre ; aux autres , en celle d'évacuant. Il en fit vomir plusieurs , tandis qu'il purgea simplement les autres. Nous continuâmes de faire prendre ce remède , les jours suivans , tantôt une fois , tantôt deux par jour , selon l'effet qu'il produisoit sur les malades , & son effet varia beaucoup. Par exemple , la veuve Baron vomit cinq fois , pour avoir avalé un seul grain de turbith , associé à quatre grains de camphre , & en fut fort affoiblie , tandis que cinq grains de cette même préparation mercurielle , donnée seule , n'occasionnerent point le vomissement à Ramon , ni à de Bielle : deux grains pris en deux fois , firent beaucoup suer Guillemot & Maitrot. ; Vilbichot , pere , eut une salivation commençante , après en avoir pris trois grains , en deux doses. Nous avons observé , plusieurs autres fois , ces variétés dans l'action du turbith.

Le 6 , nous retranchâmes la tisane émulsionnée , qui déplaçoit aux malades : nous leur en donnâmes une simplement nitrée. Les plaies qui guérissoient trop tôt , furent pansées au précipité rouge avec le basili-

cum. Les femmes prirent le bain d'eau tiède , pour la première fois , & il leur a été continué plusieurs jours de suite.

Le 7 , & les jours suivans , les hommes baignés de même.

Le 8 , il y avoit déjà cinq de nos malades qui salivoient ; ils eurent une émulsion , le soir , ce qui fut souvent répété dans la suite.

Le 12 , nous donnâmes des frictions mercurielles , à plusieurs d'entr'eux ; & depuis ce jour , jusqu'au 24 , presque tous ces blessés , accoutumés , non sans peine de leur part & de la nôtre , au nouveau genre de vie que nous leur faisons mener , se rejouirent , dans l'espérance d'une guérison prochaine ; consolèrent ceux de leurs compagnons que la salivation incommodoit , prirent tantôt le turbith , tantôt le bain , & reçurent quelquefois des frictions ; le tout , à la fin , avec assez de docilité.

Le 25 , tout changea de face : l'alarme devint générale.

OBSERVATION I. La rage , avec toutes ses fureurs , se manifesta sur Marie Hévon , âgée de cinq ans , dont le visage avoit été presque entièrement déchiré par le loup. Il n'avoit pas été possible de lui faire prendre d'autres remèdes , que quelques purgations , & quatre grains de turbith en tout , & à différentes fois. Une fièvre presque habituelle

nous avoit empêché d'y substituer les frictions mercurielles. Ses plaies avoient été pansées à la vérité , avec l'onguent mercuriel ; mais depuis le 20 , on avoit été forcé de le supprimer , tant elles en étoient irritées. A peine put-on travailler à la secourir dans sa rage , qui fut de très-courte durée. Elle s'annonça le matin du 25 , & cet enfant mourut le matin du 26 , dans un accès horrible.

OBSERV. II. Denis Hévon , son frere , âgé de quatre ans , encore plus cruellement blessé au visage , que sa sœur , & qui n'avoit pas pris plus de remèdes qu'elle , fut menacée d'un pareil sort , dès le soir du 25. Nous recourûmes aux frictions , au turbith , à la poudre chinoise , qui n'empêcherent pas l'hydrophobie de paroître le 29 ; & l'enfant mourut le 3 Octobre , dans une rage très-violente.

Le 26 , un autre enfant augmenta les frayeurs des malades.

OBSERV. III. Pierre Hévon , âgé de dix ans , n'avoit reçu que de très-petites blessures , en différentes parties de la tête. Il ne voulut jamais souffrir les frictions , ni prendre au-delà de sept grains de turbith , que nous lui avions donné , en trois différens jours. Il avoit été baigné neuf fois dans l'eau tiède , quand il fut attaqué d'hydrophobie , le matin du 26. Nous essayâ-

mes si le turbith à grande dose, les frictions mercurielles & la poudre de Cobb pourroient alors le guérir. Nos tentatives furent inutiles ; cet enfant eut des accès de rage affreux, & périt le 29.

Quoique la mort des trois enfans Hévon eût effrayé les quatorze malades qui s'étoient soumis au traitement déterminé, il ne nous fut pas difficile de les rassurer, en leur représentant qu'ils avoient été témoins que les Hévon n'avoient presque point fait de remèdes, pour se garantir de leur funeste sort, & qu'ils avoient refusé de s'affujettir au régime que les autres avoient suivi. Ceux-ci reprirent plus d'espérance, que nous n'en avions-nous-mêmes ; & nous redoublâmes nos soins, pour les préserver d'une maladie, dont nous venions d'acquérir la certitude qu'ils avoient reçu le germe.

Le 27, nous les fîmes presque tous vomir, avec le syrop de Charras.

Les jours suivans, nous leur donnâmes le turbith, qu'ils prirent pour la plûpart, avec beaucoup plus d'exactitude, qu'auparavant : nous lui associâmes quelquefois la thériaque, & presque toujours le camphre : les frictions mercurielles furent continuées avec assiduité ; & le régime fut aussi sévère qu'on put le prescrire à des gens qui étoient presque tous guéris de leurs

blessures , & qui prenoient des remedes , sans aucune maladie apparente.

Nous nous flations d'un plein succès , quand , le 15 Octobre , un de ces malades nous fit voir qu'il ne seroit pas complet.

OBSERV. IV. Jacques Boulée , âgé de trente-huit ans , avoit souffert trente-deux blessures , le premier Septembre ; & toutes ses plaies avoient été cautérisées , le matin du même jour. La fièvre & les effets violens du turbith sur son tempérament délicat , étoient cause qu'on ne lui avoit pu donner , dans tout le cours de son traitement , jusqu'au 3 Octobre , que vingt-trois grains de ce remede , & deux frictions mercurielles , de demi-once d'onguent chacune. Ce jour-là , il eut des menaces d'hydrophobie. La poudre de Cobb , donnée le 3 & le 4 , les fit évanouir : le 6 , le 10 & le 13 , il reçut trois nouvelles frictions , après lesquelles il saliva beaucoup moins , que lorsqu'il prenoit le turbith que nous avions été forcés de supprimer. Le 15 , l'hydrophobie commença ; elle ne fut pas forte ; cependant elle ne céda point à une sixieme friction & à la poudre chinoise en bol. Le 16 , ce dernier remede opéra mieux. Le 17 , les accidens reparurent ; la même poudre ne les diminua point. Le 18 , son effet fut plus marqué : nous conçûmes alors

d'autant plus d'espérance , que les symptomes de la maladie de Boulée ne paroissent presque rien , eu égard à ceux de la rage des enfans Hévon ; cependant , le soir , les jambes devinrent paralytiques ; les bras eurent le même sort , le 19 , après quelques mouvemens convulsifs peu considérables : ceux-ci passerent au visage ; & le même jour , Boulée mourut , sans avoir donné aucun signe de fureur dans ses accès , excepté une seule fois , qu'il demanda son couteau , pour tuer , disoit-il , le loup qu'il croyoit voir.

La mort de ce malade nous effraya pour les autres qui en avoient été témoins. Un d'entr'eux menaçoit encore de devenir hydrophobe , & n'en étoit pas soupçonné par ses compagnons. Ceux-ci craignoient peu : ils sçavoient que Boulée n'avoit pas supporté , comme eux , le remède sur lequel ils comptoient , pour se préserver d'un sort aussi funeste. Cependant , comme il y avoit cinquante jours qu'ils avoient été blessés , l'ennui s'étoit emparé du plus grand nombre , à l'hôpital ; quelques-uns même l'avoient déjà quitté , depuis peu de jours : nous n'eûmes pas intention de pousser plus loin la cure prophylactique , & nous fîmes partir tous ceux qui restoit , excepté une femme , dont la plaie exigeoit encore des

soins assidus, & celui chez qui nous voyions déjà les avant-coureurs de la rage.

OBSERV. V. C'étoit Etienne Euguenit, âgé de vingt-trois ans, d'une assez bonne constitution. Il avoit été mordu, le soir du 31 Août, à la tempe droite, à la joue gauche, à la lèvre inférieure, & en deux endroits de l'avant-bras gauche : la seule blessure de la lèvre étoit un peu considérable. Ce malade qui avoit été saigné, & mis à une diette exacte, n'avoit encore pris que cinq grains de turbith minéral, dans les premiers jours de son traitement, que la salivation s'étoit déjà déclarée chez lui. Nous eûmes recours aux bains : nous lui donnâmes encore deux grains de turbith, après lesquels il n'en voulut plus. Il fallut lui substituer les frictions mercurielles, dont il ne se défit pas : il attribuoit au turbith la salivation qu'elles entretenoient. Il en avoit reçu quatre, de demi-once chacune, lorsque les enfans Hévon furent attaqués de la rage, sur la fin de Septembre. Le 28, il en eut une cinquième, de trois gros ; & il consentit à prendre trois grains de turbith, en deux fois ; ensuite il refusa de continuer ce remède. Quatre nouvelles frictions, de trois gros chacune, furent placées, depuis ce tems jusqu'au 15 Octobre : le malade salivoit abondamment. Le 17, il reçut une

dixième friction, de demi-once ; & l'hydrophobie s'annonça le 19. Il prit la poudre chinoise : le même remède fut réitéré le 20, quoique l'horreur de l'eau ne fût pas bien forte. Euguenit avoit aussi la fièvre : il fut saigné deux fois. Le 21, mêmes accidens, legers en apparence : la poudre de Cobb fut encore employée. Le 22, l'hydrophobie augmenta : il y eut quelques mouvemens convulsifs dans les membres ; la fièvre devint plus vive : le malade fut encore saigné, & ne voulut avaler aucun remède. Le 23, tous ces accidens disparurent : Euguenit vit de l'eau, sans la craindre ; il la but sans répugnance : aucun étouffement ne suivit la déglutition ; le poulx étoit extrêmement foible, & ce malade étoit dans un abattement considérable : il passa presque toute cette journée, caché sous sa couverture, qu'il ne repoussoit que pour boire & manger : il ne voulut pas répondre aux questions que nous lui fîmes sur les circonstances de son état. On s'aperçut, le soir, en lui donnant une friction de demi-once d'onguent, que ses jambes étoient paralytiques ; ses bras le devinrent le 24. Il n'eut point d'aversion pour les liquides ; point de convulsion pendant cette journée : il prit, à la vérité, peu d'alimens & de boisson ; mais ce qu'il avala, il le fit sans peine : la prostration des forces & la

petitesse du pouls étoient des plus marquées : il n'eut aucune espece de délire ; le peu qu'il dit , étoit sensé : la potion cordiale ne put le ranimer ; & sans avoir montré les plus léger mouvement de fureur , pendant le cours de sa maladie : il mourut tranquillement , le matin du 25 Octobre.

OBSERV. VI. Jean de Bielle revint à l'hôpital , peu de jours après la mort d'Euguenit. Cet homme , âgé de soixante-uns ans , d'un tempérament bilieux , n'avoit eu que deux petites plaies au visage , qui étoient guéries au bout de vingt-cinq jours , malgré nos précautions pour retarder leur cicatrisation. Les remedes qu'il avoit pris , depuis le 5 Septembre jusqu'au 13 Octobre , qu'il avoit voulu retourner à son village , étoient bornés , outre les bains & quelques émulsions , à dix-huit grains de turbith minéral en tout , & à quatre frictions , de trois gros d'onguent mercuriel chacune ; c'étoit le plus rétif de nos quatorze malades : il est vrai qu'il étoit fatigué par une salivation abondante , qui s'étoit établie dès le jour qu'il eut avalé les trois premiers grains de turbith , & que les deux derniers , pris le 2 Octobre , lui avoient occasionné une diarrhée si copieuse , que nous avons été obligés de l'attaquer par des remedes appropriés. Nous fûmes surpris , le 28 Octobre , de le voir revenir nous demander ,

avec

avec instance, des secours contre les inquiétudes qui le tourmentoient. Il nous dit que, la veille, étant au cabaret, où il étoit allé souvent, depuis son départ de Dijon, il s'étoit apperçu, pour la première fois de sa vie, d'une répugnance pour le vin, qu'il avoit eu bien de la peine à vaincre, & que, la nuit précédente, l'image du loup dont il avoit été blessé, l'avoit si fort effrayé pendant son sommeil, qu'il ne pouvoit point la bannir de sa mémoire : son horreur de la boisson n'étoit pas insurmontable. Il fut saigné deux fois, & nous lui donnâmes la poudre de Cobb; le lendemain, l'hydrophobie fut à son plus haut point : les accès de rage furent même si affreux, pendant deux jours, qu'il fallut lier fortement le malade, & qu'il refusa toute espece d'aliment & de remède : un calme parfait leur succéda ; mais il étoit accompagné d'un accablement si excessif, que de Bielle, sous le prétexte de sa foiblesse extrême, n'accepta aucun remède, & se contenta de quelques alimens légers. Il devint peu-à-peu paralytique de tous ses membres, resta deux jours dans cet état, pendant lesquels il n'eut aucun signe d'hydrophobie, aucun mouvement convulsif, aucune aliénation d'esprit, aucune fureur, aucune douleur même. Il vit venir sa dernière heure, l'attendit, avec les sentimens de piété, que l'on

entretenoit par des exhortations assidues, & mourut en paix, le 2 Novembre, après avoir eu quelques heures d'agonie.

Des quatorze malades que nous espérons préserver de la rage, nous ne vîmes mourir à l'hôpital, que Boulée, Euguenit & de Biellé, tous trois n'ayant pris qu'une très-petite quantité de mercure, pendant leur traitement prophylactique. Nous scûmes, peu de tems après, qu'un quatriemé malade, qui étoit dans le même cas, avoit péri dans son village.

OBSERV. VII. Claude Guillemiot, âgé de dix-huit ans, d'une complexion délicate, avoit été cruellement mordu au visage, le soir du 31 Août. Son nez détaché à sa racine par le loup, ne tenoit plus à la face, que par le bas des ailes des narines. Nous avions cautérisé cette plaie, le premier Septembre, autant qu'il avoit été possible de le faire, eu égard à la nature des parties qu'elle intéressoit. Ce jeune homme, pendant son séjour à l'hôpital, prit le turbith, reçut les frictions en moindre quantité, que le plus grand nombre; le tout s'étant réduit à vingt-six grains de l'un, & deux onces & demie d'onguent mercuriel pour les autres, parce qu'une diarrhée très-opiniâtre, des sueurs, une salivation fort copieuse, souvent même la fièvre, nous obligeoient de suspendre, pour un tems

considérable l'administration de ces remèdes ; le malade fut presque toujours plongé dans une tristesse inquiétante : le 2 Octobre, elle augmenta ; l'accablement se mit de la partie : le 3, il s'y joignit une irritation dans les cicatrices formées aux joues, & une répugnance à boire. Nous le crûmes menacé d'hydrophobie : nous lui donnâmes la poudre chinoise ; elle fut réitérée le lendemain ; & dès le 5, il nous parut en meilleur état. Il partit de Dijon, le 19 Octobre, encore très-languissant & fort maigre, à la suite d'une fièvre double-tierce, qu'il avoit eu dès le 8. Guillemiot commençoit à engraisser ; il étoit devenu fort gai, il travailloit même un peu aux ouvrages de la campagne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie, dont nous avions inutilement tenté de le préserver ; mais ses symptômes ne furent pas violens. M. le curé de Brognon, qui a administré ce jeune homme, la veille de sa mort, nous a écrit que ses principaux accidens avoient été une grande foiblesse, & quelques frissons ; qu'on s'étoit néanmoins aperçu, qu'une fois il mordoit ses draps & la couverture de son lit : au reste, il ne dit point qu'il y ait eu aucun signe d'horreur de la boisson. Guillemiot expira, le matin du 11 Novembre.

OBSERV. VIII. François Taillardet n'e tarda guères à éprouver le même sort. Cette

femme , âgée de cinquante ans , d'assez bonne complexion , d'un caractère inquiet , & naturellement triste , fut la dernière que le loup blessa , le premier Septembre. Il la mordit en trois endroits de l'avant-bras gauche , & à la lèvre supérieure. Une heure après son accident , un chirurgien de campagne cerna ses quatre plaies , avec un bistouri , & emporta non seulement les bords , mais encore le fond de ses plaies. Il coupa même une portion de la lèvre , de la longueur de près d'un pouce : le 9 , elles furent toutes cicatrisées , après les pansemens faits aux onguens mercuriel & basilicum. Les autres remèdes fournis par le mercure , que nous avons employés pour cette malade , à l'hôpital , sont trente-huit grains de turbith minéral , & quatre onces d'onguent pour les frictions : ils porterent à la bouche , dès le commencement de l'usage qu'elle en fit ; mais ils n'exciterent jamais qu'une salivation très-legere , & ils ne furent point interrompus : la malade prit aussi dix bains d'eau tiède , quelques purgatifs , &c. Elle paroissoit jouir d'une santé parfaite , le 19 Octobre , quand elle partit pour son pays. Nous avons appris , par M. le curé de Velars , qu'elle s'y étoit très-bien portée , pendant un mois ; mais qu'après trois jours de maladie , durant laquelle François Taillardet avoit été dans un état de

paralysie, qui avoit commencé par les jambes, s'étoit plaint d'un mal de gorge, avoit grincé les dents, & secoué la tête plusieurs fois, sans menacer ni mordre personne, elle étoit morte le 23 Novembre.

Tel a été le triste sort des malades que nous n'avons pas pu conserver, malgré nos soins. Ils ont été plus efficaces sur les neuf autres, puisque ceux-ci n'ont jamais eu aucun accès de rage, & qu'ils jouissoient encore de la meilleure santé, quand nous les avons vu plusieurs fois, après leur accident. L'histoire de ces blessés, quoique moins chargée de circonstances, est plus satisfaisante que celle des autres.

OBSERV. IX. Jean Ramouffet, âgé de vingt-cinq ans, domestique à Saint Julien, y avoit reçu, le soir du 31 Août, six petites plaies à un bras, & deux au visage : ces dernières étoient si peu profondes, que nous soupçonnâmes qu'elles avoient été faites par les griffes du loup : elles furent toutes brûlées avec le fer rougi au feu, le lendemain matin, pansées avec le digestif thériacal, ensuite avec le digestif mercuriel ; & cicatrisées en huit jours. Après un vomitif, nous fîmes passer ce malade à l'usage du turbith minéral, dont il a pris en tout, & à différentes fois, quarante-un grains, ou avec le camphre, ou avec la thériaque, ou seul : dans ce dernier cas, le

remède le faisoit vomir; dans les autres, il le purgeoit assez doucement. Ce blessé prit aussi plusieurs bains d'eau tiède, qui furent suivis ou entre-mêlés de douze frictions, reçues de trois ou quatre jours l'un, & pour lesquelles on employa six onces moins une dragme d'onguent, à la moitié de mercure. Quoique ces remèdes portassent quelquefois à la bouche, Ramoussset n'a jamais eu de salivation décidée, & s'est toujours bien porté, pendant le cours de son traitement. Il sortit de l'hôpital, le 20 Octobre 1753. M. le prieur de S. Julien nous a écrit, le 15 Février 1755, que la santé de Ramoussset lui avoit toujours paru fort bonne, depuis son retour de Dijon, & que cet homme lui avoit dit souvent qu'il ne ressentoit aucune incommodité, quoiqu'il fût fort inquiet. Depuis ce tems-là, nous avons vu plusieurs fois Ramoussset, se portant à merveille, & guéri de toute inquiétude sur la suite de ses anciennes blessures.

OBSERV. X. Anne Rouget, veuve de Paul Baron, sage-femme à Courcelles-lez-Cîteaux, âgée de quarante-huit ans, fort maigre, d'une complexion très-délicate, fut mordue au visage & au bras gauche, le premier Septembre, à Dijon. Nous cautérisâmes toutes ses plaies, au nombre de neuf, peu d'heures après son accident. Cette femme, fort inquiète, rêva, la nuit suivante,

que le loup la dévorait, & jetta des cris affreux, en dormant ; elle s'éveilla dans le tems de ces agitations ; & il lui en resta , toute la journée , une grande douleur de tête , & un peu de fièvre : elle fut mise à une diette exacte & à l'usage d'une tisane émulsionnée ; on la saigna aussi le même jour. La veuve Baron eut , pendant la nuit , des tremblemens considérables de tout le corps ; ils ne durèrent pas ; elle passa le jour suivant , comme la veille : on l'avoit fait vomir par le kermès minéral : le lendemain , elle fut plus tranquille , & sans fièvre : un seul grain de turbith , qu'on lui donna , le 5 , la fit vomir copieusement , l'évacua aussi par les selles , lui laissa des chaleurs dans l'estomac ; & quoique sans fièvre , elle étoit dans une grande foiblesse. Par un nouveau grain de turbith , qu'elle prit le 6 ; elle vomit cinq fois , & ses selles furent en pareil nombre. L'effet violent que ce remède produisoit sur cette femme , nous força de le lui donner à plus petite dose : on le lui fit prendre à un demi-grain , de deux jours l'un , & mêlé avec le camphre : il occasionnoit toujours des évacuations abondantes , quelquefois même le vomissement ; d'ailleurs il l'échauffoit beaucoup , malgré les émulsions qu'elle prenoit , l'usage qu'elle faisoit tous les jours des bains , la grande quantité de tisane qu'elle buvoit. Presque toutes ses

plaies, pansées avec le digestif mercuriel, furent guéries dans le cours de Septembre. Le 23, la veuve Baroñ ressentit à celle du front, qui n'étoit pas encore cicatrisée, des douleurs pongitives, & une douleur gravative dans son voisinage. La nuit du lendemain, elle rêva qu'un chien enragé la poursuivoit, qu'elle luttoit contre lui, & qu'elle le tuoit. Le 26, la plaie du front avoit ses bords élevés; les yeux de cette femme étoient hagards; elle se plaignoit d'un léger mal de gorge, de la fièvre, depuis la nuit, & sa respiration étoit gênée. Le 27, nous la fîmes vomir, avec le syrop de Charras: tous ses accidens disparurent: elle fut fort gaie. Nous commençâmes alors à lui donner des frictions mercurielles, sans interrompre l'usage qu'elle faisoit du turbith minéral, à plus forte dose, que dans les premiers jours. Elle nous dit, le 30, que depuis quelque tems, elle avoit des treffaillemens dans les membres, qui se renouvelloient à différentes heures. L'après-midi du 2 Octobre, la fièvre la prit par un frisson; elle fut accompagnée d'ardeur d'entrailles, de douleur au col, & d'agacement aux dents. Nous fîmes saigner la malade; elle dormit bien la nuit: nous la trouvâmes, le lendemain, fort tranquille. Le 4, après midi, nous apperçûmes que sa vue s'égaroit, que son poulx étoit serré; qu'elle

treffailloit à la moindre approche ; que l'inquiétude étoit peinte sur son visage, quoiqu'elle voulût nous montrer un air assuré : elle s'efforça même de boire en notre présence, sans que nous l'y invitations, pour nous prouver, disoit-elle, que le mal ne la tenoit pas : en effet, elle but beaucoup, mais avec contrainte, avec quelques treffaillemens légers, qui nous effrayèrent. Nous lui fîmes prendre, le soir du même jour, une demi-prise de poudre de Cobb : elle but abondamment pendant la nuit, & le lendemain, nous la trouvâmes dans un très-bon état. Tels sont les seuls accidens que la veuve Baron ait éprouvés, pendant tout son traitement qui fut continué jusqu'au 13 Octobre, que nous lui permîmes de se retirer dans son pays. La quantité de remedes qu'elle a pris, n'est pas considérable, eu égard à leur bon effet ; car, pour ne citer que le turbith minéral, & l'onguent mercuriel en frictions, elle n'a usé que quatorze grains de l'un, & quinze dragmes de l'autre, ce qui l'a fait un peu saliver. « C'est une vérité, nous mandoit le M. curé de Courcelles, le 24 Février 1755, « que la veuve Baron & Anne Fre-
» let sont toutes les deux vivantes, qu'el-
» les travaillent toutes les deux, & qu'on
» ne s'est apperçu d'aucun accident, depuis
» qu'elles sont revenues de Dijon ; » ce qui

nous a été confirmé, plusieurs années après, par la veuve Baron, qui nous est venue voir souvent, & qui nous a dit avoir repris ses fonctions ordinaires de sage-femme, qu'elle avoit interrompues par inquiétude, pendant la première année de sa guérison, dont elle se désoit alors, & de laquelle elle ne doutoit plus.

OBSERV. XI. Anne Foret, femme de Jean Frelet, demeurant à Courcelles-lez-Cîteaux, âgée de cinquante ans, d'un tempérament pituiteux, fut mordue, à Dijon, le premier Septembre. Le loup lui fit dix petites plaies, dont trois étoient au visage, & les autres aux deux bras : elles furent toutes cautérisées, le même jour, & pansées comme celles de la veuve Baron : la cicatrisation parfaite de la dernière des plaies fut observée le 26 du même mois. Nous soumîmes cette femme au traitement général. Nous avons employé pour elle, en remèdes mercuriels, cinquante-un grains de turbith minéral, & deux onces & demie d'onguent en frictions, qui ne lui occasionnerent ni salivation, ni diarrhée. Anne Frelet sortit de l'hôpital, le 13 Octobre, où elle n'a jamais eu aucun accident relatif à la rage : sa parfaite guérison est attestée & confirmée dans la X^e Observation.

OBSERV. XII. Marie Rouillot, veuve de François Ternand, âgée de soixante-

cinq ans, demeurant à Plombières, y fut mordue, le matin du premier Septembre. Elle avoit trois plaies à la tête, dont la plus considérable étoit à lambeau, presque circulaire, & portoit environ quatre pouces de diamètre. Nous traitâmes cette malade, comme les autres. Le turbith minéral, à petite dose, la fit vomir quelquefois : il excita d'autres fois des selles très-copieuses ; mais la plus abondante évacuation qu'il ait occasionnée à la veuve Ternand, fut une salivation des plus fortes ; cependant elle n'avoit pris que dix grains de turbith, en sept jours, quand le pyalisme se déclara si vivement. Il est vrai qu'on employoit beaucoup d'onguent mercuriel pour le pansement de ses plaies. Dans la suite de son traitement, nous ne lui donnâmes que dix autres grains de turbith, & deux onces d'onguent en frictions. Le 20 Octobre, nous cessâmes l'usage des médicamens tirés du mercure, à la réserve de celui dont on continua de se servir pour ses pansemens. Il fallut plus de cinq mois de soins, pour obtenir la cicatrisation de sa blessure principale : encore s'est-elle ouverte plusieurs fois, depuis ce tems-là ; c'est le seul inconvénient qui ait suivi la morsure du loup. Nous avons vu cette femme, dans le cours de 1759 ; il y avoit plus de trois ans, que sa cicatrice étoit solide.

OBSERV. XIII. François Vilbichot, pere, âgé de soixante ans, d'une bonne constitution, vigneron à Plombières, y avoit reçu, le premier Septembre, à la main droite, huit coups de dents du loup, qui n'avoient intéressé que les tégumens. Il ne vint à l'hôpital, que quatre jours après; & le 10, ses blessures étoient absolument guéries. Ce malade n'avoit pris que quinze grains de turbith minéral, & les bains, quand nous consentîmes qu'il retournât, le 18, à Plombières, où ses vendanges l'appelloient. Il les fit, but beaucoup, & se porta bien. Le 30, il revint à l'hôpital, continuer les remèdes interrompus. Après un vomitif, nous le remîmes à l'usage du turbith, dont il prit encore quarante-quatre grains, dans l'espace de dix-neuf jours, sans que la salivation survînt, quoiqu'on lui ait donné en même tems deux onces & demie d'onguent mercuriel en frictions. Le 20 Octobre, il sortit de l'hôpital, en parfaite santé. Il nous a certifié, plusieurs années après son départ, qu'elle avoit toujours été constante, malgré l'habitude où il étoit encore de beaucoup boire.

OBSERV. XIV. François Vilbichot, fils, âgé de trente ans, d'une très-bonne complexion, du même pays que son pere, y fut blessé, à côté de lui, par le même loup. Treize plaies qu'il avoit aux deux mains,

n'étoient pas profondes, & furent cicatrisées le 14 Septembre. Huit grains de turbith minéral, que nous lui fîmes prendre en deux jours, excitèrent la salivation que les bains diminuèrent : elle fut augmentée par cinq autres grains du même remède, & deux frictions d'une demi-once d'onguent mercuriel chacune. Alors le fils Vilbichot ne voulut plus employer aucun préservatif d'une maladie qu'il craignoit si peu, qu'étant parti pour les vendanges, il refusa de revenir avec son pere plus effrayé que lui, de la mort des enfans Hévon, qu'ils avoient apprise. Il n'a pas eu lieu de se repentir de sa sécurité; nous l'avons même vu souvent, depuis ce tems-là, s'en applaudir.

OBSERV. XV. Jean Maitrot, milicien, âgé de vingt-deux ans, fut mordu à Spoy, son pays, le soir du 31 Août. Il eut trois petites plaies à différens endroits de la tête, qui, traitées comme les autres, furent entièrement guéries le 16 Septembre. Il a fait usage de quarante-un grains de turbith, & de quatre onces moins un gros d'onguent mercuriel pour les frictions : ces remèdes ont quelquefois porté à la bouche, sans occasionner une salivation décidée. Maitrot n'a ressenti aucune autre incommodité à l'hôpital, d'où il sortit le 13 Octobre; & sa parfaite guérison sera bientôt attestée.

OBSERV. XVI. Jean Cureau, âgé de huit ans, du même village de Spoy, où le loup lui fit une seule plaie déchirée à la joue gauche, fut conduit à l'hôpital, le 3 Septembre, & pansé comme les autres blessés. Le 19, la cicatrice fut formée : nous donnâmes le turbith à cet enfant ; mais la difficulté d'avaler les bols, lui fit bientôt refuser de le prendre. Après quelques bains, nous en vinmes aux frictions ; cependant la peur qu'il eut de mourir, comme Hévon, son compagnon d'infortune, lui facilita la déglutition des nouveaux bols de turbith minéral, que nous lui présentâmes. Nous en avons employé dix-huit grains & demi, pour cet enfant de huit ans ; & la quantité de l'onguent de ses frictions a été du poids de trois onces & demie, sans que jamais le mercure ait porté à sa bouche. Aucune indisposition n'a troublé son traitement qui a fini le 20 Octobre ; & il n'y a pas deux ans, que sa mere nous a confirmé la guérison complète de son fils.

OBSERV. XVII. Marie Tiffier, demeurant à Spoy, âgée de dix-sept ans, d'une complexion délicate, avoit des blessures très-considérables au visage ; à la tête & au bras gauche : elles étoient au nombre de douze. Il y en avoit une horrible, qui commençoit à la racine du nez, se prolongeoit par déchirement sur la joue droite ; &

obliquement, jusqu'à l'angle de la mâchoire inférieure : elle se réunissoit auprès du grand angle de l'œil, à une autre plaie du front, qui coupoit le sourcil du même côté. Cette malade portoit encore une plaie presque circulaire, d'environ quatre pouces de diamètre, au sommet de la tête, dont les tegumens avoient été arrachés, & où le péri-crâne étoit découvert. Ses neuf autres blessures n'approchoient pas de celles que nous venons de décrire. On avoit fait des points de suture à la grande plaie de la face, quand cette fille fut conduite à l'hôpital, le 2 Septembre. Nous ne jugeâmes pas à propos de les couper, malgré les douleurs qu'elle souffroit, & qui avoient occasionné la fièvre : une saignée les diminua ; le régime fut sévère, & la fièvre ne dura que quatre jours. Le 6, les plaies du bras parurent brodées : cette fille étoit triste, rêveuse ; son œil fixe, son air morne, & sa respiration très-gênée, concouroient, avec les autres remarques, à nous inquiéter sur son sort. Le lendemain, nous la fîmes vomir par le turbith ; la respiration devint libre, & dès le soir même, la malade fut fort gaie. Nous lui fîmes prendre les bains, le turbith & les frictions : quatre onces d'onguent ont servi pour celles-ci : la quantité du turbith dont elle a fait usage, a été de quarante-six grains, distribués en petite dose, avec

beaucoup de camphre. Cette préparation de mercure a procuré à Marie Tiffier d'abondantes évacuations par les selles, sans la faire saliver. Lorsque nous y joignîmes les frictions, il y eut un très-léger ptyalisme, quoique ses plaies fussent encore pansées avec beaucoup de digestif mercuriel, pendant le séjour que fit cette malade à l'hôpital qu'elle quitta le 20 Octobre, sans être guérie de la large plaie de la tête, la dernière à cicatriser, & qui ne l'a été que plus de trois mois après son retour dans son pays. « Je vous assure, (nous écrivit M. le curé de Spoy, en Février 1755,)
 » que depuis que vous m'avez renvoyé Marie Tiffier, Jean Cureau & Jean Maitrot,
 » que vous avez eu la charité de traiter à
 » l'hôpital de Dijon, pour prévenir les suites fâcheuses des morsures du loup qui
 » les avoit blessés si vivement, sur-tout
 » Marie Tiffier, ils ont tous trois joui d'une
 » santé parfaite, n'ayant eu, ni les uns ni
 » les autres, la moindre atteinte de la maladie, que leur; blessures entraînent souvent
 » après elles : &, pour vous donner des
 » preuves plus complètes, j'ai parlé à leurs
 » peres & meres, avant que de vous répondre ; & ils m'ont tous assuré que leurs
 » enfans étoient fort tranquilles, depuis
 » leur retour de Dijon. Jean Maitrot, milicien, l'un d'entr'eux, n'a pas laissé, depuis
 » ce

» ce tems, de boire quelquefois plus qu'il ne
 » devoit, de quoi je l'ai vivement repris. »
 Le 25 Août 1769, nous vîmes à Spoy,
 Marie Tiffier, devenue depuis plusieurs
 années, la femme d'un habitant de ce vil-
 lage, & tenant entre ses bras un fils aussi-
 bien portant qu'elle. Cette femme nous
 assura que jamais elle n'avoit eu aucune
 atteinte du mal dont de Bielle, son com-
 patriote, étoit mort ; que la santé de Jean
 Cureau étoit aussi bonne que la sienné, &
 qu'elle avoit perdu de vue, depuis quelque
 tems, Jean Maître, dont elle n'avoit rien
 appris qui pût l'inquiéter.

Nous nous contentons d'exposer ces faits
 véritables, sans prévenir ici aucune des
 justes conséquences, que les personnes éclair-
 rées en peuvent tirer.



OBSERVATION

*Sur l'usage des pilules de Ciguë, dans une
 tumeur squirrheuse ; par M. AUBRELI-
 QUE, médecin à Noyon.*

Les expériences faites sur la ciguë, par
 M. Storck & par plusieurs médecins hardis à
 marcher sur les traces, & les merveilles
 opérées par son secours, doivent encoura-
 ger toutes les personnes de l'art à la mettre

en usage dans les circonstances où elle paroît appropriée ; c'est ce qui m'a déterminé à l'employer dans la maladie dont je vais faire le détail.

Une demoiselle de cette ville, de vingt-cinq à trente ans, portoit, depuis quatre ans, une tumeur dans la région hypogastrique, qui par degré parvint à un volume si considérable, que le ventre étoit aussi gros que celui d'une femme prête d'accoucher. Elle essuyoit des pertes habituelles, par la gêne que cette tumeur portoit à la circulation ; & ces pertes étoient quelquefois si abondantes, que la malade nageoit dans son sang. Le médecin qui la traitoit pour lors, est un de mes confrères, qui jouit, dans ce canton, d'une réputation justement méritée. Il mit sa malade long-tems à l'usage du riz, pour toute nourriture, dans la vue de diminuer ses pertes ; elles augmentèrent, au contraire, avec la tumeur. Le 28 de Janvier dernier, on me pria de lui donner mes soins. La situation dans laquelle je trouvai cette demoiselle, étoit digne de compassion ; le ventre d'une grosseur énorme, la fièvre violente, l'insomnie habituelle, les jambes & les cuisses enflées ; elle souffroit considérablement : la fièvre portoit son désordre sur toute la tumeur squirrheuse, qui étoit très-douloureuse ; la moindre pression la faisoit beaucoup souffrir ; le plus léger mouvement

lui étoit insupportable ; elle étoit obligée de garder toujours la même position : on la portoit de son lit dans son fauteuil & de son fauteuil au lit : elle essuyoit , outre cela , des foibleffes fréquentes , qui allar- moient , avec raison , toute sa famille.

Cet état me parut d'abord désespéré. Je craignois une suppuration dans la tumeur squirrheuse ; me rappelant cependant les cures opérées par la ciguë , & voulant d'ail- leurs répondre à la confiance que me témoi- gnoit la malade , je me déterminai à la traiter. La violence de la fièvre , & la viva- cité des douleurs auroient exigé quelques saignées , pour diminuer l'engorgement inflammatoire ; mais l'état déplorable où étoit la malade , & les foibleffes fréquentes qu'elle essuyoit , sans parler de l'enflure , s'y opposoient : je me bornai donc aux remèdes suivans. Je lui fis préparer des bouillons délayans , avec les plantes chi- coracées , & demi-gros d'arcanum , pour deux bouillons. Je lui fis appliquer des fo- mentations émollientes sur la tumeur , & on lui donna des lavemens avec la même décoction : elle prit pour boisson de l'eau de lin nîtrée : je la réduisis aux bouillons , pour toute nourriture : ces secours légers produisirent un effet satisfaisant : la fièvre diminua sensiblement , les douleurs furent moindres , les urines coulerent avec plus

de facilité, la malade commença alors à goûter un peu de repos. Je profitai de cet état, pour la purger deux fois : je le fis, avec tout le succès possible : cette conduite étoit indispensable ; car la malade, avec un dégoût universel, & une fièvre habituelle, mangeoit cependant, sous le prétexte mal entendu de remédier à sa foiblesse : ces purgations faites, elle commença à se trouver évidemment mieux ; l'engorgement étoit moindre, la sensibilité presque entièrement disparue. Je pensai alors à fondre la tumeur : j'ajoutai aux bouillons, les racines de pissenlit & de chardon-roland : je les fis réduire à un petit volume, pour leur donner plus de vertu, & je fis appliquer l'emplâtre de ciguë ; mais je fus obligé de le faire lever, après deux fois vingt-quatre heures : la malade souffroit trop, & l'on apperçut une érysipelle qui occupoit d'abord toute la tumeur, s'étendit ensuite jusqu'au milieu des cuisses, & monta jusqu'à la poitrine : j'employai alors les fomentations convenables ; & l'érysipelle dissipée, je passai aux pilules de ciguë, en continuant cependant les bouillons apéritifs, avec un gros d'arcanum, pour deux bouillons, afin d'évacuer par degré les matieres fondues. La malade prit d'abord deux pilules, de trois grains chacune ; ensuite je lui en fis prendre trois, & enfin quatre.

Pendant ce traitement, j'avois la satisfaction d'appercevoir tous les jours de la diminution dans le volume du squihrrre. La malade commençoit à marcher, les forces revenoient, l'appétit étoit bon, elle dormoit bien; les pertes cessèrent insensiblement, à proportion que la tumeur diminuoit, & le cours des règles se rétablit à la fin.

Il n'est point inutile d'observer que la malade alloit régulièrement à la selle, deux, trois fois par jour; malgré cela, je la purgeai trois fois, pendant l'usage des pilules: elle prit aussi quelques demi-bains; & enfin je terminai tous ces remèdes par les eaux minérales ferrugineuses. Aujourd'hui la malade jouit de la plus parfaite santé, au grand étonnement de toute la ville.

E X T R A I T

*D'une Dissertation de M. KESSE
MEYER, sur la portion des végétaux,
qui sert à la nutrition.*

Si tous les animaux ne se nourrissent pas immédiatement de végétaux, du moins est-ce le plus grand nombre; & ceux qui mangent ou vivent d'autres animaux, paroissent choisir, par préférence, les frugivores. Toutes les plantes ne sont pas propres

à fournir une substance nutritive ; de-là le choix que fait chaque espèce d'animal, de tel ou tel végétal ; toutes les parties des végétaux ne sont pas non plus également bonnes & nutritives ; c'est une partie constituante des plantes , absolument distincte des autres parties , qui se trouve en plus ou moins grande abondance , dans un degré de pureté , plus ou moins exquis ; d'où résultent l'aptitude à nourrir , & la préférence entre les plantes qui jouissent de cette propriété.

Les médecins ont , de tout tems , été convaincus de ces vérités , & se sont appliqués à découvrir la nature de la portion nutritive des plantes. Les Galénistes l'ont cherché dans les degrés de sécheresse & d'humidité , de chaud & de froid ; d'autres ont eu recours au système ridicule de l'acide & de l'alcali : quelques-uns ont encore plus donné carrière à leur imagination , en supposant , dans les plantes , des principes qui n'existoient pas : un grand nombre a cru devoir juger des végétaux , par les effets qu'ils produisoient , en tant qu'alimens ; les chymistes enfin ont pris pour principes nutritifs quelques-uns des produits que leur analyse destructive leur fournissoit.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut étudier la nature ; en général , on ne lui enleve

jamais ses secrets, on la prend sur le fait. Développer les parties constituantes des végétaux, sans les détruire, examiner celles qui, par leur analogie avec les substances animales, paroissent devoir être plus disposées à s'y convertir; voir si pareille substance détermine, par ses degrés d'abondance dans les plantes, leurs degrés d'aptitude à la nutrition; telle est la marche qu'indique la saine physiologie; telle est celle qu'avoit déjà suivi M. Becari, célèbre membre de l'institut de Bologne. Peut être trouveroit-on le procédé de ce physicien, inséré dans le premier volume des Mémoires de son académie, un peu difficile. Voici comme on peut trouver dans les semences farineuses, telles que le bled, la portion nutritive, analogue au *gluten* des animaux.

Délayez trois livres de farine de bled dans suffisante quantité d'eau; étendez ce mélange, & versez l'eau devenue laiteuse; versez de nouvelle eau, autant de fois qu'elle blanchira, & décantez-la chaque fois; il vous restera enfin une substance très-ténace, d'une couleur jaunâtre, sans odeur ni saveur sensible, difficile à dissoudre dans la bouche, adhérente aux dents, composée de lames transparentes, comme seroit une gelée d'animaux, qui conserve, sous l'eau, sa souplesse & la figure qu'on

lui donne, mais qui, hors de l'eau, s'affaïsse, se durcit, peut se convertir, par l'évaporation, en une vraie gelée, qui enfin, si on s'en sert pour sceller quelque chose, est très-difficile à détacher; toute la portion de farine enlevée par l'eau, s'y dépose peu-à-peu, & se trouve être un véritable amydon. Nous avons déjà insinué que M. Beccari étoit le premier qui eût parlé de la première substance gelatineuse. Il nous semble que l'on n'a pas assez traité de la portion amilacée.

Cet amidon digéré avec l'eau, donne, au bout de quelques jours, une odeur acide, fait effervescence avec les alcalis, & rougit le syrop violat; il donne un esprit acide à la distillation; la partie gelatineuse, au contraire, donne à la distillation un esprit & un sel volatil, & par la digestion dans l'eau, présente tous les phénomènes d'une substance qui entre en putréfaction; l'eau de sa digestion fait effervescence avec les acides, & laisse assez ordinairement précipiter des flocons blanchâtres: l'eau ne dissout plus cette substance gelatineuse; l'esprit-de-vin lui donne plus de ténacité; le jaune d'œuf, le sucre & la crème de tartre la rendent dissoluble dans l'eau, ce qui en fait une espèce de savon acide. Il semble que la combinaison variée d'un acide végétal avec la substance gelatineuse,

en forme différens mucilages, puisque pareil mucilage artificiel donne, en se desséchant, une portion d'amydon; ce qui sembleroit aussi indiquer l'origine de cette gelée. Il est aisé de voir quelle analogie elle a avec la sérosité des animaux.

Comme on ne mange jamais de farine, que sous la forme de pâte fermentée & cuite, nous avons essayé de séparer d'un pain la substance nutritive, sans avoir jamais pu y réussir; ce qui démontre que la fermentation, aidée de la coction, combine les deux substances, gelatineuse & amilacée, d'une manière inséparable.

De tout ce qui précède, tirons quelques corollaires relatifs à la médecine. C'est à la ténacité de la gelée du bled, qu'il faut attribuer les maux que ressentirent Galien & ses compagnons, pour avoir mangé du bled cuit. (*De alim. facult. lib. 1, cap. 7.*)

Quels ravages cette gelée ne doit-elle pas causer dans l'estomac des enfans qu'on nourrit avec des bouillies? C'est encore pour cela que nous ne voyons pas qu'on ait jamais prescrit de décoction de bled aux fébricitans. Enfin, on sent la raison qui a engagé les hommes à préférer à tout autre végétal le bled pour leur aliment.

Autant que nous avons pu l'éprouver, la saveur du pain & sa bonté dépendent de la

proportion de la substance gelatineuse dans la farine. Celle dans laquelle elle entre pour un tiers, est certainement la meilleure ; & nous nous sommes nourris uniquement, pendant huit jours, de pain fait avec une pareille farine, sans ressentir aucune des incommodités dont menacent Nonnius & Simon Pauli ; au contraire, nous nous sommes trouvés dans un état de santé parfaite.

Pour ne rien négliger, nous avons fait bouillir du bled entier dans de l'eau, en décantant celle qui devenoit visqueuse, & en en ajoutant de nouvelle, jusqu'à ce que toute la viscosité fût enlevée, ce qui a duré cinq heures ; au bout desquelles nous avons fait évaporer nos décoctions, & nous avons obtenu un extrait gelatineux & douceâtre, qui, à la distillation, n'a rien produit d'acide.

Les différentes sortes de bled, ou ceux qui sont d'années plus ou moins favorables, donnent des proportions très-variées de gelée.

Quoiqu'il soit démontré par l'expérience de peuples entiers qui ne mangent que du pain de seigle, que cette espèce de grain peut fournir une substance nutritive, nous avons cependant, qu'en soumettant cette farine, ainsi que celles d'orge, d'avoine, de maïs, de fèves, de pois, de lentilles, de panais & de *solanum tuberosum* à l'examen que nous avons décrit, pour la farine de bled,

nous n'en avons absolument pu obtenir aucune substance gelatineuse ; toutes donnoient une farine visqueuse , & le sédiment n'étoit point un amydon ; leur décoction réitérée fournissoit pareillement un extrait muqueux , sans que jamais la portion gelatineuse pût se séparer de la partie amilacée ; car il est hors de doute que la cause de notre peu de succès n'est pas qu'il ne se rencontre aucune substance gelatineuse dans ces farines , mais qu'elle y est combinée avec l'amydon , par l'intermede du sel acide essentiel , qui la convertit en un savon acide , pareil à celui que nous avons obtenu , en combinant la gelée du bled avec l'acide végétal ; nous disons végétal , car aucun acide minéral n'a pu produire pareil effet.

Notre intention étoit de passer ainsi en revue les autres végétaux , qui servent communément d'aliment aux hommes ; mais nous avons cru devoir différer de publier ce que nous avons fait à ce sujet , afin d'être plus certains de nos résultats , & de prendre nos plantes dans leur pleine vigueur.



O B S E R V A T I O N

*Sur un Cadavre , par M. BORDENAVE ,
ancien chirurgien-major du régiment de
Beaujolois , infanterie , & de celui de
Bezons , cavalerie.*

Jeanne Vellay , femme de Jacques Bœuf ,
jardinier , habitant au village de Morange ,
paroisse du bourg d'Arlene , en Auvergne ,
grosse de sept mois , & de son premier en-
fant , accoucha d'une fille morte , le 6^e
Mars 1761.

Cette petite fille avoit deux têtes , de
grosseur égale , situées sur un seul corps ,
dont la poitrine & le ventre étoient fort
larges & aplatis ; les deux têtes étoient
jointes ensemble , seulement par les enve-
loppes communes , depuis les parties supé-
rieures & antérieures des temporaux , les os
zigomatiques , les mâchoires inférieures , jus-
qu'à trois ou quatre lignes des symphises , & les
parties latérales des cols , jusqu'à leur inser-
tion ; les yeux , les nez , les bouches & les
oreilles étoient , dans chaque tête , formées
très-distinctement , aussi-bien que leurs par-
ties chevelues ; les parties postérieures des
cartilages des oreilles droite de l'une , &
gauche de l'autre , se touchoient , sans être
adhérentes.

L'ouverture du ventre de ce petit cadavre offrit d'abord le foie, d'une grandeur prodigieuse, n'étant point divisé en lobes, comme on le trouve toujours à tous les sujets, mais seulement une grosse masse charnue, de couleur fort noire, & sa vésicule infiniment plus petite qu'à l'ordinaire.

La matrice & ses parties dépendantes, très-bien formées, à l'exception de l'ovaire droite, qui étoit flétrie; tous les autres viscères de cette cavité étoient dans l'état le plus naturel; le thymus, à l'ouverture de la poitrine, parut extraordinairement petit, contre l'ordinaire; les lobes du poumon flétris, ainsi que sont ceux de tous les enfans qui n'ont pas respiré; le cœur étoit d'une grosseur monstrueuse, & l'oreillette droite considérablement dilatée.

La trachée-artère, l'œsophage & l'aorte ascendante étant parvenues à la première vertèbre dorsale, se divisoient chacune en deux branches, & chaque branche alloit joindre le col particulier à chaque tête; l'artère vertébrale se divisoit aussi en deux branches, avant d'enfiler les trous pratiqués dans les apophyses transverses des vertèbres des cols; chaque carotide parvenue à la même hauteur, se divisoit également en deux; je n'entre point dans le détail que fournissent, en passant, ces artères dernières à leurs parties voisines, ce détail n'étant pas de mon sujet.

La premiere vertebre dorsale , une fois plus grosse que son inférieure , & devenue commune aux deux dernieres des cols , étoit percée aux deux endroits où elles appuyoient , pour le passage de la moëlle épiniere ; l'un & l'autre des cols avoit la même quantité de vertebres.

L'ouverture du crâne n'offrit rien d'extraordinaire ; cet enfant vint par les pieds ; & la sage-femme , en le tirant , sentit une grande résistance , sans en connoître la cause. Il est vraisemblable que cette résistance étoit occasionnée par l'adhérence de l'arriere-faix à l'épine du dos & aux épaules de l'enfant ; car il resta attaché à ces parties une portion de l'arriere-faix.

O B S E R V A T I O N

*Sur un défaut de conformation , par M.
MAIGROT , chirurgien à Ransonnere ,
près de Langres.*

Au commencement du mois d'Avril dernier , on me fit voir , à Pouilly , près de Bourbonne-les-Bains , un enfant mâle , vivant , & né depuis plusieurs jours , dont la tête étoit monstrueuse. Dans l'examen que j'en fis , je m'apperçus que le coronal , les pariétaux & les temporaux manquoient entièrement ; qu'à la place de l'occipital , à

y avoit un os d'une figure irréguliere ; que le cerveau n'étant point borné par les os qui forment la plus grande partie de la boîte osseuse, avoit végété & forcé la peau qui le recouvre, d'obéir & de s'étendre au mouvement continuel que lui communiquoit le battement des arteres, de façon que la tête étoit fort allongée, comme en pyramide par le haut, & très-large à l'endroit des temporaux : la face étoit fort aplatie, parce que des os qui la composent, il n'y avoit que les deux maxillaires supérieurs, manquant des angles qui concourent à la formation de l'orbite ; la mâchoire inférieure étoit dans l'état naturel ; le nez étoit sans solidité, n'étant composé que de chairs : sur chaque joue, on appercevoit, vis-à-vis les narines, les globes des yeux prééminens, hors de la tête, recouverts d'une membrane rougeâtre, & soutenus seulement par le nerf optique, qui leur servoit de pédicules ; ces nerfs sortoient par deux ouvertures de la peau, proportionnées à leur volume : dans le milieu de chaque globe, qui n'avoient point d'orbite, se voyoit une cornée fort opaque, qui ne pouvoit recevoir l'impression de la lumière : les oreilles étoient situées sous les angles de la mâchoire inférieure ; le devant étoit tourné en haut, & le derriere étoit situé en dessous ; toutes les autres parties du corps

étoient saines & bien conformées, & la grandeur & grosseur de cet enfant prouvoient qu'il étoit venu à terme.

J'interrogeai la mere sur tout ce qui pouvoit m'instruire, & me faire connoître la cause d'une semblable disposition de son enfant : elle me dit que, dans les commencemens de sa grossesse, elle avoit reçu des coups par tout le corps, dont elle avoit perdu la connoissance, & n'étoit revenue que difficilement. On trouvera aisément, dans cet aveu, la cause de la difformité ; & n'est-il pas visible que ce mauvais traitement a troublé l'ordre de la génération ; la mollesse & la délicatesse des parties de l'embryon ne sont point à l'abri des coups violens, sous les parties contenant du bas-ventre de la mere, & dans l'uterus ; & dès qu'une fois l'organisation est dérangée, dans une partie quelconque d'un fœtus, elle perd sa figure & ses proportions naturelles, parce que les sucs destinés à l'accroître & à la perfectionner, n'y circulent qu'imparfaitement : ici, les os propres du crâne manquoient, à cause que les coups avoient décomposé leur premiere forme & linéamens.

La structure de toutes les autres parties avoit conservé l'ordre naturel, sans doute pour n'avoir pas été frappées :

L'imagination de la mere blessée par quelque

SUR UNE INCONTINENCE D'URINE. 145
quelque objet, y auroit-elle contribué ?
C'est ce que je n'entreprendrai point de
décider, quoique, des auteurs célèbres
croient la chose possible, & disent avoir vu
des femmes faire des monstres, pour en
avoir fixé pendant leur grossesse.

OBSERVATION

*Sur une incontinence d'urine, à la suite
d'une couche & d'un lait répandu sur la
vessie ; par M. HAZON, docteur en
médecine de la faculté de Paris.*

J'étois à nos écoles, un samedi, pour la
visite des pauvres, selon un ancien décret
toujours exactement observé : se présenta à
moi, une femme de trente-cinq ans,
grasse, assez saine, bien constituée : elle
me consulta sur une maladie qui l'incom-
modoit, principalement la nuit : elle ne
pouvoit retenir ses urines, en dormant ;
elle se trouvoit toujours mouillée. On sent
assez de quelle exigence est cette maladie :
elle me dit que cette incommodité ne lui
étoit venue, que quelque tems après être
accouchée ; que ses voidanges n'avoient
pas bien coulé ; & que depuis ce tems,
elle avoit des douleurs de ventre habituelles,
principalement du côté gauche. Je remis

à l'examiner chez elle. Tout le ventre , du côté gauche , étoit gonflé & sensible ; mais la région de la vessie ne l'étoit pas ; le poulx étoit embarrassé , mais sans fièvre marquée ; elle me dit qu'elle avoit fait plusieurs remèdes , entr'autres , du corail dans du vin , sans aucun succès. Le lait répandu qui auroit causé inflammation de vessie , & rétention d'urine dans une autre , avoit occasionné en elle relâchement. Je ne pensai à remédier à l'accident , qu'en attaquant la cause , qui étoit le lait épanché sur la vessie & les parties adjacentes. J'ordonnai des purgatifs hydragogues gradués , en commençant par une once & demie de manne , deux gros de sel de seignette , & demi-once de syrop de rhamno : je purgeai quatre ou cinq fois , en augmentant chaque fois la dose des purgatifs , & la malade fut parfaitement guérie de son incontinence d'urine , en évacuant l'humeur qui faisoit la maladie.

OBSERVATION

Sur une fracture de la jambe , compliquée avec plaie & luxation , & suivie de gangrene ; par M. BAUDIN , maître chirurgien-juré de la ville de Draguignan.

Le nommé François Balon , travaillant à élaguer des oliviers , le 24 Mai 1759 ,

tomba du plus haut de l'un d'eux , fut l'angle d'un mur , & se fracassa la partie inférieure du tibia , à trois doigts de la malléole de la jambe gauche ; le peroné souffrit un écartement considérable par la chute ; la distension des ligamens montra cet os luxé , avec une grande plaie qui occupoit tous les environs de la fracture. Dès le même jour , un renoueur remit l'os luxé , à sa place ; & sans avoir égard à la fracture , suivie d'une plaie , avec quantité de chairs dilacérées , il le contint à l'os , par un bandage des plus serrés , & des emplâtres agglutinatifs , qui intercepterent bientôt le mouvement des liqueurs , d'où les vaisseaux étranglés , aux environs des parties meurtries , amenèrent , sans beaucoup tarder , des vives douleurs & un gonflement considérable dans tout le long des muscles voisins. Le malade ayant été transporté , dans cet état , à l'hôpital de cette ville , & commis à mes soins , je substituai d'abord un bandage moins serré , qui servit à contenir le peroné , sans trop comprimer les parties contuses ; & ayant reconnu un fracas considérable dans l'étendue du tibia , avec plusieurs fragmens d'os , qui débordoient le niveau des chairs , j'enlevai les plus mobiles , & après avoir remis le restant dans leur situation naturelle , je les contins du mieux que je pus , en plaçant

la jambe dans une boîte garnie des coussins ; & ne me servant que d'un bandage à dix-huit chefs, pour ne pas trop comprimer les chairs des environs de la plaie : j'appliquai ensuite des compresses défensives, & trempées dans une décoction des plantes vulnéraires & résolutives ; & pour prévenir tout accident, je fis suivre tout cet appareil, des saignées & du régime convenable.

Ces précautions parurent sages ; le malade ne se plaignant plus de ses douleurs, je pensai que la tuméfaction des muscles se feroit dissipée ; & j'étois dans une sécurité sur son sort, que rien ne troubloit, lorsqu'ayant visité sa jambe, vingt-quatre heures après, j'apperçus une gangrene décidée, qui occupoit tous les environs de la plaie. La tuméfaction des muscles gémeaux & soléaires, toujours dans le même volume, étoit cependant beaucoup plus molle, & sembloit tenir de l'œdeme ; des phlictenes s'élevoient de part & d'autre : je ne pus méconnoître, à ces signes-là, les progrès d'une mortification prête à s'emparer de toute la jambe. Je mis aussi-tôt les scarifications en usage : je débridai les parties étranglées, & donnai du jour, par leur moyen, aux liqueurs arrêtées : je pansai la plaie avec un digestif animé, & fomentai chaudement toute la jambe, avec des compresses trempées dans l'esprit-de-vin cam-

phré, pendant vingt-quatre heures : tous ces soins n'ayant pu arrêter le progrès de la gangrene, que je voyois dégénérer en sphacèle, les phlictenes qui se répandoient de part & d'autre, laissant écouler une sanie ichoreuse, les environs de la plaie, & la cuticule dépouillée de son épiderme, n'ayant plus qu'un aspect noirâtre & blafard, je déterminai, dans cette perplexité, d'avoir recours au quinquina, & de combattre la mortification par ce remède anti-septique pris intérieurement. Quelques praticiens ont paru blâmer l'administration du quinquina, ou ne conviennent pas de sa vertu contre certaines gangrenes de cause interne; d'autres se sont bornés à publier qu'il n'a réussi que dans les pays étrangers; mais, *malgré leurs clameurs*, sa vertu, constamment avérée aujourd'hui, ne souffre aucune exception : c'est ici son triomphe, sur-tout dans les plaies contuses, lorsqu'il faut établir des suppurations louables, procurer du ressort aux solides affaiblis, rétablir leurs oscillations, redonner aux liqueurs les mouvemens qu'elles ont perdus, en un mot, combattre la gangrene & s'opposer à ses progrès.

Les observations dont ce Journal est enrichi, exciteront toujours ceux qui ont envie de sauver leurs malades, d'y recourir incessamment, loin d'adhérer à l'avis de ceux

qui, pour ne l'avoir peut-être jamais éprouvé par eux-mêmes, en contestent la vertu. Le sujet étoit dans la vigueur de l'âge : j'employai donc la décoction de quinquina, donnée dans des espaces réglés, & me conduisis dans tout le reste, comme j'ai dit ci-dessus.

La gangrene parut bientôt s'arrêter, & ne faire plus de progrès; cette lueur de succès m'anima davantage : je continuai la même méthode, tout le tems qu'il fallut; insensiblement la tuméfaction fut moins considérable : les chairs prirent, aux environs de la plaie, un meilleur aspect, & la suppuration commença à s'établir; mais le désordre étoit si grand dans la fracture de l'os, & l'action du bandage avoit tellement comprimé les chairs, que les muscles gémeaux & soléaires, le péronier, le plantaire, &c. tombèrent la plupart en fonte; il se fit des fusées de part & d'autre, des longues traînées de pus, qui offenserent la gaine du tendon d'Achille; & je vis le moment qu'il alloit être mis à nud par la suppuration; celle-ci devint même si abondante, pendant les jours caniculaires, que je fus obligé de panser le malade, deux ou trois fois le jour : quantité d'esquilles, des petits fragmens d'os se détachèrent de la partie fracturée; entr'autres, j'en tirai, un jour, une partie, de deux à trois travers de

doigt, c'est-à-dire, toute la partie inférieure du tibia, que je garde encore.

J'avois lieu de croire que la nature répareroit difficilement une si grande déperdition de substance, & que la formation du cal ne seroit pas suffisante, pour empêcher que cette jambe ne fût plus courte que l'autre ; mais, après bien des soins & des peines, & plusieurs mois de pansement, je parvins à amener la cicatrice, & je fus agréablement surpris de trouver la jambe offensée, au niveau de la saine : le malade boita quelque tems, & reprit, six mois après, ses travaux ordinaires.

PERTE DE SANG

*Arrêtée par l'enveloppe d'un drap mouillé ;
par M. OLIVIER, docteur en médecine,
à Saint-Tropez.*

Je fus appelé à un village, pour une femme enceinte de quatre mois, & travaillée d'une pleurésie putride, pour laquelle elle fut saignée six fois, & purgée avec les précautions qu'exigeoit son état, ne perdant point de vue le caractère de la maladie, qui demandoit des évacuations par les selles, & des ménagemens relatifs à la grossesse ; cependant l'avortement s'en ensuivit.

Dans la nuit du septieme jour, elle fut prise de coliques & d'une perte. J'étois venu coucher chez moi, pour y voir quelques malades, & retourner le matin auprès d'elle. J'y arrivai trop tard; elle avoit avorté, une heure avant mon arrivée. La sage-femme, par mégarde, rompit le cordon au bord des lèvres du vagin; il ne fut plus possible de le saisir pour le nouer, ou exciter un tiraillement, pour détacher le délivre. La femme perdoit prodigieusement de sang, après six jours de fièvre & de diète, dans lesquels on avoit placé nombre de saignées & purgations. Je me hâtai donc de faire faire l'extraction de ce corps étranger, par la main. L'opération faite, l'hémorragie s'arrêta pendant deux heures; mais elle revint, par l'action du redoublement, avec tant de violence, que la malade alloit périr. Dans une extrémité si pressante, je n'hésitai point d'envelopper la malade, d'un drap mouillé dans l'eau vinaigrée, appliquant sur les parties des compresses trempées dans ladite eau, que je faisois renouveler, quand elles avoient perdu leur froid. L'expédient réussit: le froid resserra les vaisseaux ouverts; cette constriction porta même sur le sphincter de la vessie; car notre malade ne put uriner le soir: il fallut la sonder; & manquant d'algali, on mit en usage des pincetes, dont on leva l'appareil des plaies,

pour dilater l'orifice de la vessie, qui donna abondamment de l'eau.

La fièvre parcourut ses termes : elle céda au quatorzième jour : la malade fut puguée bénignement, ajoutant aux médecines le bois de santal, pour soutenir les forces qu'on relevoit, selon le besoin, avec un peu d'extrait de genièvre.

Cette enveloppe froide me paroissoit contre-indiquée, par le symptôme pleuritique dont la maladie étoit accompagnée. Le drap mouillé se terminoit aussi à la région épigastrique ; la douleur n'en fut pas plus augmentée ; mais, le lendemain, la fièvre fut beaucoup plus considérable, sans augmentation du point latéral.

Ce cas ne prouveroit-il pas qu'on nuit aux malades, en les tenant trop chaudement, & appliquant des linges chauds sur la partie lancinante ? Sydenham vouloit que les malades changeassent de place dans le lit, de tems à autre, lorsque la fièvre participoit de l'inflammation. Dans cette circonstance, la fièvre de la malade étoit du nombre des putrides, très-faciles à produire des plaies inflammatoires ; celle qui étoit déjà formée dans la plèvre, n'augmenta pas ; le sang refoulant de l'extérieur à l'intérieur, par le froid de l'eau, sembloit pourtant devoir augmenter cet engorgement ; mais ce sang n'étoit plus si chargé des parties ignées. On convient que les parties du feu sont

agitées du centre, vers la circonférence, par un mouvement de vibration & de ressort, & que la chaleur d'un corps se communique au froid qui le touche, jusqu'à l'égalité; mais il en perd par cette communication; & c'est ce qu'on a en vue, en rafraîchissant par des boissons froides (a), qui n'opèrent pas si promptement qu'un changement de place, parce que le corps transmet de toute sa superficie une partie de sa chaleur aux corps attenans, par la tendance du feu, du centre vers la circonférence, & de ses efforts pour se communiquer; cette communication est relative au degré de froid du corps touché; l'eau qui en a le plus, le reçoit avidement: il s'incorpore avec elle, & y passe jusqu'à extinction (b).

(a) A Malte, on guérit les dyssenteries & les ardeurs d'urine, par l'eau à la glace; mais il faut au moins vingt-quatre heures: au lieu que Sydenham, dans le traitement de la petite vérole, lorsque les malades ne pouvoient pas uriner, ou qu'ils pissoient du sang, les faisoit promener en chemise dans la chambre, afin que le corps perdît sa chaleur, en la communiquant à l'air ambiant; & bientôt après, les urines couloient.

(b) Le chevalier de Serainchamps avoit de très-violentes chaleurs d'entrailles & dans les reins, depuis dix ans. Il rendit, par l'eau glacée, des urines si chaudes & si brûlantes, que les pots de chambre de verre se cassoient, & les selles du soir bouilloient encore le lendemain; c'est que cette eau se chargeoit des parties ignées des hu-

Je ne prétends pas soulager les malades par un excès de froid qui les privât de cette chaleur si nécessaire, qui tient nos humeurs dans une convenable liquidité, & les résoud, quand elles sont épaissies ; mais je pense qu'on les soulageroit mieux, ne les tenant pas trop chaudement, & appliquant sur les douleurs de côté une vessie presque remplie d'une eau dégourdie, que de les chauffer, dis-je, avec des linges brûlans : cette application ne s'opposeroit point à la transpiration ; il la favoriseroit plutôt, & se chargeroit en outre, des parties ignées, qui lui passeroit du corps, jusqu'à proportion égale ; & quand elle auroit acquis ce degré de chaleur égal au corps, il conviendrait de la renouveler : on entretiendrait par-là de plus un bain local, qui résoudroit l'humeur stagnante.

meurs, proportionnellement à son poids, & devenoit prodigieusement chaude, jusqu'à ce qu'ayant absorbé cet excès de chaleur, les humeurs fussent à une température naturelle, ce qui arriva après le quarante-huitième jour de cette boisson. *Lettre de Malte, à M. le bailly de Mesmes, & du Mercure de France, du 28 Juillet 1724.*



LANGUE MONSTRUEUSE,

Par M. MAURANT , chirurgien à Martigues en Provence.

C'est à l'imagination de la mere qu'on a attribué les marques qui s'impriment sur le corps de l'embryon ou du fœtus , durant & après la conception. Hippocrate dit expressement , que le desir d'une femme enceinte est capable d'imprimer à son fruit les marques de la chose qu'elle a désirée. *Bartholin. histor. anatom. cent. III*, rapporte qu'une femme ayant eu peur d'un chat , dans le tems qu'elle étoit enceinte , mit au monde un enfant qui avoit la tête d'un chat.

Guillaume Fabricius , entre plusieurs pareilles histoires , rapporte qu'une femme enceinte ayant été frappée de crainte , à la vue d'une personne qui tomba dans un accident d'épilepsie , accoucha d'un garçon qui fut aussi-tôt attaqué des paroxysmes de la même maladie , qui causerent sa mort.

Ambroise Paré , Skenkius , Turner , & tant d'autres sont remplis d'histoires étonnantes , au sujet des marques que les enfans apportent , en venant au monde , qu'ils attribuent à l'imagination de la mere. Personne n'ignore l'histoire de cette dame qui,

ayant eu la curiosité d'aller voir rompre un criminel, accoucha d'un enfant qui avoit les os des bras & des jambes rompus, au même endroit où elle les avoit vu rompre au criminel. J'ai vu à Athènes, un Grec, âgé de vingt-cinq ans, qui avoit toute la moustache du côté droit, blanche, tandis que le côté gauche étoit noir.

Si les marques proviennent de l'imagination de la mere ou non, je ne prétends pas décider cette question. Mon but est d'exposer au public la figure d'une de ces marques la plus hideuse qui ait jamais paru à mes yeux, quoique j'aye voyagé pendant neuf années, dans presque toutes les parties du monde.

L'on verra dans la figure ci-jointe, une langue de l'épaisseur de deux pouces, sortant de la bouche, de la longueur d'environ quatre travers de doigt, avec la même épaisseur, à quelques lignes près, jusqu'au bout. A l'endroit où elle commence à sortir de la bouche, elle a sa plus grande épaisseur, & les mammelons nerveux sont farcis d'un limon noirâtre & épais, qui ressemble à une croûte, d'où découle continuellement une salive gluante, & si abondante, qu'elle pourrit bientôt tous les linges & toiles cirées, qu'on met pour la recevoir.

Comme les meres trouvent toujours dans leurs imaginations, quelque chose qui a du rapport avec les marques qu'elles voient

imprimées sur leurs enfans , la mere de celui-ci attribue cette monstrosité à une forte envie qu'elle eut de manger d'une langue de bœuf, dont son mari se régaloit , à son insçu , avec ses amis.

Je pense que tous ceux qui verront cette figure , demanderont comment cet enfant a pu vivre , avec une pareille langue ; comment il s'y prend pour mâcher les alimens solides , & les avaler , & s'il peut articuler des sons pour se faire entendre.

On ne sçauroit trop admirer les efforts de la nature , pour la conservation de son individu. Cet enfant mâche & avale les alimens , tant solides que liquides , avec facilité , parle & chante même : voici comment tout cela s'exécute , à ce que je crois.

Les dents incisives & canines des deux mâchoires sont tombées , & ne sont plus revenues ; s'il en reste quelques-unes , ce sont des chicots , qui ne débordent guères les alvéoles : la mâchoire inférieure s'est recourbée dans son milieu , ce qui forme une échancrure où se loge cette monstrueuse langue , tandis que les dents molaires des deux mâchoires s'entre-touchent , & servent à la mastication.

La grande liberté que l'enfant a dans le mouvement de la mâchoire inférieure , fait qu'il la porte beaucoup plus en avant , & plus en arriere que les autres hommes : la langue qui pend hors de cette bouche , suit les

mouvemens de la mâchoire, & lui facilite la déglutition. Je crois qu'on peut attribuer à la même facilité des mouvemens de la mâchoire inférieure la production des sons, puisque dans les divers mouvemens, la langue remplit plus ou moins la voûte du palais, & laisse le vuide nécessaire pour que l'air qui sort du larinx puisse frapper contre la même voûte, s'échapper & former des sons articulés.

Cette langue, après la naissance de cet enfant, paroissoit plus longue & plus épaisse qu'à l'ordinaire, & l'empêchoit de tetter. Le chirurgien qui fut appelé alors, l'ayant examinée, trouva qu'elle étoit adhérente aux gencives de la mâchoire inférieure, par une tumeur spongieuse, grosse comme une petite aveline. Il fit tout son possible pour séparer de la langue cette tumeur; mais l'hémorragie qui fut considérable, l'intimida. Dans la suite, ce qu'on avoit commencé de diviser, se réunit: la tumeur s'accrut d'un jour à l'autre, & envahit, pour ainsi dire, le corps de la langue, avec laquelle elle parut ne faire qu'un même tout; de sorte qu'en peu de tems, on ne put faire de différence entre la tumeur & la langue.

Dans cet intervalle, l'enfant ne vivoit que des alimens liquides, ou de la bouillie, qu'on lui introduisoit fort avant dans la bouche, pour la lui faire avaler; ce qu'il exé-

cutoit, en retirant la mâchoire inférieure, beaucoup plus en arrière, que la supérieure; par ce moyen même, il parvenoit à lier, comme l'on dit, le mammelon, à tetter; & c'étoit un plaisir, à ce qu'on rapporte encore, de voir avec quelle vîtesse & quelle dextérité, le jeune enfant, instruit par le besoin, avançoit & reculoit la mâchoire inférieure, pour sucir le lait. A mesure que l'enfant croissoit en âge, sa langue croissoit aussi; enfin elle est parvenue au point, où l'on la voit aujourd'hui dans la figure.

Ce seroit un grand bien pour ce jeune homme, & un grand honneur pour la chirurgie, si quelque main habile pouvoit entreprendre de le délivrer de cette incommodité. L'hémorragie me paroît être la principale chose qu'on doit craindre dans cette opération. Je sçais qu'un habile chirurgien, de notre voisinage, après avoir emporté un ulcère cancéreux, qui occupoit presque tout le corps de la langue, s'avisa heureusement, après avoir inutilement employé tous les moyens les plus forts, que nous indique la chirurgie, pour arrêter l'hémorragie, d'appliquer de la glace, & qu'il parvint, par ce moyen, à se rendre maître du sang. Dois-je, en suivant son exemple, espérer le même succès? La différence en grosseur de la partie qu'il
coupa,

coupa, avec la langue dont il s'agit ici, me paroît trop grande, pour espérer la même réussite. Ne dois-je pas craindre encore, même après avoir arrêté l'hémorragie, que cette langue ne croisse de nouveau, & dégénere en un cancer dangereux. Turner rapporte divers exemples des marques emportées avec l'instrument tranchant ou le cautere tant actuel que potentiel, qui ont dégénéré en carcinome, & causé enfin la mort à ceux qui les portoient. Enfin, je serois curieux de sçavoir si dans le cas même qu'on pût parvenir à couper cette langue, arrêter l'hémorragie, & guérir l'ulcere qui s'ensuivroit, sans aucune mauvaise suite, la difformité de cet enfant ne seroit pas plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, & s'il auroit encore le plaisir de parler & de remplir les mêmes fonctions qu'il exécute avec cette langue monstrueuse.

R É P O N S E

A la Lettre de M. LECAT, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Rouen, &c. par M. PONTEAU, ancien chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu de Lyon, de l'académie royale de chirurgie, de celles de Rouen & de Lyon.

Vous vous êtes proposé, Monsieur, ainsi
Tome XV. L

que moi , de mettre l'inoculation de la petite vérole , à l'abri des reproches d'incertitude , auxquels paroissent l'exposer quelques petites véroles survenues après une insertion infructueuse. Mais pour remplir cet objet , nous avons suivi l'un & l'autre une route bien opposée. Je n'ai pas craint de porter l'œil le plus sévère sur la méthode d'insertion ; par laquelle j'avois inoculé deux jeunes demoiselles qui , après avoir résisté pour lors aux impressions du virus variolique inoculé , ont eu , deux ans après , une petite vérole naturelle.

L'une d'elles avoit été inoculée , par une incision à chaque bras , qui n'effleuroit que le corps de la peau , sans la pénétrer ; l'autre avoit été inoculée deux fois , 1^o aux jambes , par le moyen des vésicatoires ; 2^o plusieurs jours après , par incision au bras , comme la première.

Quoique l'une & l'autre de ces méthodes soit également adoptée , & quoique les occasions où elles n'ont pas eu un plein succès , ne puissent être regardées que comme des exceptions très-rares d'une règle très-générale , je me suis cru fondé à douter de la validité de ces deux méthodes , pour tout malade quelconque à inoculer. Je sçais que dans une matiere qui intéresse de si près l'humanité , il ne faut rien donner aux conjectures ; & j'ai cru éviter cet écueil , en apportant pour preuve de mon sentiment

les exemples d'inoculation, qui n'ont réussi qu'après deux, & même trois insertions faites consécutivement, dans le cours de trois semaines. Les premières ont sans doute été trop superficielles; ou si elles ont toutes été pratiquées de la même façon, il a du moins fallu suppléer à l'insuffisance de chacune en particulier, par des répétitions défagréables, & qui pouvoient encore rester infructueuses.

Ma propre expérience, à laquelle j'en ai toujours volontiers appelé, lorsque celle des autres ne fixoit pas mon incertitude, m'a montré trois jeunes personnes du même sang, inoculées le même jour, & sans aucun succès par les vésicatoires; je fus donc obligé de les inoculer une seconde fois, huit jours après la première insertion; cette seconde ayant eu tout son effet, le sixième & le septième jour, après qu'elle eût été faite, tems ordinaire de l'apparition des premiers symptomes de la petite vérole inoculée, je n'hésitai pas de conclure avec moi-même, que la première insertion par les vésicatoires, avoit été trop superficielle, puisqu'elle n'avoit donné lieu à aucun symptome varioleux, quoique faite avec le même levain, que la seconde; portant de-là un coup d'œil rétrogradé sur les deux autres personnes qui ont eu la petite vérole naturelle, deux ans après une inoculation faite

sans succès, il m'a paru que j'étois bien fondé à croire que ces trois sœurs auroient eu le même sort que les deux premières malades, si je m'en étois tenu à la première tentative faite avec les vésicatoires.

A l'appui de ces faits, s'est présentée une réflexion très-simple & très-naturelle sur le plus ou le moins de disposition que chaque personne peut avoir à contracter la petite vérole : je les'ai suffisamment développés, dans une lettre écrite à M. Morand, le fils, & qui vient d'être insérée dans le huitième cahier de l'Année littéraire ; c'est cette même lettre dont vous n'avez vu que l'extrait dans celui que je vous envoie de l'assemblée publique de notre académie.

Si ces dispositions étoient uniformes chez tous ceux qu'on inocule, il est certain qu'en supposant une méthode d'insertion, capable de donner la petite vérole à une personne, cette même méthode auroit infailliblement le même effet sur toutes ; mais si les dispositions à recevoir les impressions du virus sont moins prochaines chez quelques-uns, que chez quelques autres, la même espece d'insertion, qui donnera la petite vérole aux sujets qui y seront disposés, comme cinq, six, sept & au-delà, sera insuffisante pour communiquer le mal à ceux qui ne sont disposés, que comme un, deux, trois & quatre.

Pourroit-on révoquer en doute ces différens degrés, de susceptibilité pour la petite vérole, sans révoquer en même tems l'observation journaliere ? Elle ne nous présente que trop souvent des personnes surprises par la petite vérole naturelle, à l'occasion de la plus legere communication avec quelques varioleux, après avoir affronté impunément, pendant plusieurs années, tous les dangers d'une communication beaucoup plus interne. Qu'on élève, si l'on veut, l'inoculation ordinaire jusqu'au degré d'activité de cette dernière communication qui a donné la petite vérole ; & on sera encore forcé de conclure, qu'une insertion qui n'auroit pas eu plus d'énergie, eût été tout-à-fait impuissante, dans le tems que le sujet a résisté à des communications antérieures beaucoup plus immédiates.

Des faits si authentiques, & des réflexions qui dérivent de ces faits, avec tant de facilité, n'indiquent-ils pas la nécessité de chercher une méthode d'inoculation assez sûre, pour qu'elle ait son effet sur tous les tempéramens, soit qu'ils aient des dispositions prochaines à la petite vérole, soit qu'ils n'en aient que d'éloignées ? Cette mesure d'inoculation, commune à toutes les constitutions, ne peut se trouver, à mon avis, qu'en pratiquant des incisions qui ouvrent toute l'épaisseur de la peau, jusqu'aux cel-

lules graisseuses , exclusivement ; on fraie , par ce moyen , de larges voies au virus variolique , pour pénétrer dans la masse du sang. Qu'on suppose ensuite que l'action de ce virus se développe par irritation sur les filets nerveux , ou qu'on prétende que la transmission de ce venin dans les humeurs se fait par une espèce d'aspiration des vaisseaux , à l'embouchure desquels il est appliqué , une incision plus que superficielle présente toujours des avantages supérieurs à celle qui seroit plus legere.

Quoique je n'aye jamais pensé qu'il soit nécessaire d'ouvrir la voie des cellules graisseuses au levain variolique , je ne regarde pas néanmoins cette partie du corps , comme inhabile à absorber le virus varioleux ; ces cellules graisseuses , semblables à celles d'une éponge , forment des réservoirs , dans lesquels la graisse reste en dépôt , sans véritable circulation ; mais cette graisse est destinée à être rapportée dans la masse du sang ; & si elle a contracté quelque impression varioleuse , elle est très-propre à la faire passer avec elle dans tout le système de la circulation. D'ailleurs , Monsieur , comme vous l'avez très-bien observé , on ne parvient à la graisse , qu'en passant au travers de la peau ; & le virus introduit jusqu'à la premiere , ne peut manquer de faire impression sur la seconde.

Voilà , Monsieur , avec quels armes j'a-

vois effayé de repousser les traits des détracteurs de l'inoculation ; mais vous venez encore à mon secours, & vous prétendez que j'ai trop aisément pris l'alarme sur le compte de cette pratique salutaire. Une insertion superficielle, soit par incision, soit par les vésicatoires, vous paroîtra toujours suffisante ; & vous ne pensez pas qu'il soit essentiel à la cause de l'inoculation, que ceux qui n'ont pu recevoir la petite vérole par cette méthode, ne puissent jamais l'avoir naturellement, ou que ceux même qui ont eu cette maladie de l'inoculation, soient absolument exempts de la naturelle. Vous citez à cette occasion l'exemple irrécusable de M^{lle} votre fille, qui a eu deux fois, sous vos yeux, toutes les horreurs de la petite vérole naturelle, & que vous avez eu deux fois le bonheur d'arracher aux ravages de cette maladie. Vous concluez de-là, que l'art n'étant pas plus puissant que la nature, il n'est pas surprenant qu'un sujet qui aura résisté dans certaines circonstances au virus inoculé, cède dans d'autres dispositions à un virus qui lui viendra par les voies ordinaires ; vous êtes persuadé en conséquence, que la petite vérole inoculée ne garantit pas plus de la récidive, que la petite vérole naturelle, & qu'ainsi l'on ne doit mettre aucune différence entre le sort des personnes inoculées, & celui des sujets qui ont

ou la petite vérole naturelle, soit que l'insertion ait produit ou non son effet ordinaire ; & si c'est un phénomène de voir quelques-uns d'eux exposés de nouveau à la petite vérole, cet accident tient une place parmi les événemens rares.

Je conviens avec vous, Monsieur, que ç'en est bien assez, pour concilier à l'inoculation tous les avantages de la petite vérole naturelle ; mais de si bonnes raisons seront encore insuffisantes pour calmer les inquiétudes de ceux qui auront été inoculés sans succès. Ce furent les premières qui se présenterent à mon esprit, lorsque j'eus à répondre aux objections pressantes des parens alarmés par une maladie dont ils croyoient leurs enfans bien affranchis ; cependant je ne pus les faire valoir, avec cette confiance que donne la persuasion ; & cette partie du public qui ne raisonne que par les événemens, ne les a prises que pour des subterfuges.

J'étois trop vivement affecté de l'insuffisance apparente de l'inoculation, pour n'en pas chercher d'autres causes. Je tâchai d'arracher de dessus mes yeux le bandeau de l'amour-propre ; & ne me faisant aucune grâce sur la conduite que j'avois tenue dans la pratique de ces inoculations infructueuses, je crus trouver le moyen de parer à de nouveaux événemens de cette espece, en pratiquant l'insertion d'une manière

moins superficielle. Je n'ai qu'à me louer des précautions dont j'ai fait usage depuis ce tems-là. Quel inconvénient en effet peut-on trouver, en ouvrant le corps de la peau, au lieu de l'effleurer ? Celui de la douleur est, à si peu de chose près, le même pour le malade, qu'il ne doit être d'aucune considération. Je n'ai observé aucune différence pour le tems, ni pour la qualité de l'éruption, & encore moins pour sa quantité ; la guérison de ces petites plaies n'en est ni plus longue ni plus difficile ; & j'ai eu l'avantage de présenter le virus variolique à une plus grande surface de vaisseaux absorbans, & à des vaisseaux d'un plus ample diamètre.

Comme il est essentiel de *forcer ici la nature à s'expliquer* sur les dispositions varioleuses du sujet, non content de la première insertion, je la réitere à la levée du premier appareil, au bout de quarante-huit heures. Il suffit pour cela de mettre de nouveau dans la plaie, du levain variolique ; cette seconde insertion étaye la première, qui peut avoir été affoiblie par quelques gouttes de sang, dont le fil variolique a pu s'envelopper, la qualité gelatineuse de ce fluide ayant pu donner une couche de vernis, capable de défendre les chairs de l'impression du virus varioleux.

J'ose porter bien loin la prééminence de l'insertion, telle que je viens de la détail-

ler; & je n'hésite pas d'avancer qu'une personne inoculée, avec les précautions qu'elle exige, doit être plus rassurée sur ses craintes de la petite vérole, lorsqu'elle ne prendra pas cette maladie, que lorsqu'elle en aura éprouvé tous les symptômes, plus rassurée même encore, que si elle avoit eu la petite vérole naturelle. Vous allez sans doute, Monsieur, vous récrier contre une proposition qui tient si fort du paradoxe; mais écoutez mes preuves, & j'espère que vous leur trouverez toute la solidité qu'on peut attendre des lumières de la théorie.

Il paroît que de tous les hommes qui naissent, il n'y en a qu'une portion privilégiée, dont les humeurs n'ayent aucune affinité avec le virus variolique. Le plus grand nombre est destiné à éprouver, une fois en sa vie, les horreurs de la petite vérole, pour en être exempts, de quelque façon qu'ils affrontent dans la suite la contagion de cette maladie. Enfin nous supposons qu'une troisième partie née, sous de malheureux auspices, doive courir deux & trois fois, ou même plus encore, tous les dangers de la petite vérole naturelle ou inoculée.

Les cas de récidives pour la petite vérole étant très-rares, on ne sçauroit douter que l'effervescence qui se fait dans les humeurs, pendant le cours de cette maladie, jointe à la dépuration qui la termine, n'en dé-

truisse le plus souvent le principe , de la façon la plus entière , soit qu'on regarde ce germe comme inné , soit qu'il consiste dans une disposition particulière des fluides ou des solides , qui les rend susceptibles de la contagion.

Des faits bien avérés , & toujours en trop grand nombre , prouvent que cette effervescence ne procure quelquefois qu'une dépuration imparfaite , de façon que les dispositions à la récidive ne sont pas entièrement étouffées ; & puisqu'il est constant par l'observation , qu'on peut avoir plus d'une fois la petite vérole naturelle , on ne doit pas regarder l'inoculation comme défectueuse , si une petite vérole naturelle survient , après une petite vérole inoculée.

Mais , par les précautions que j'ai indiquées , pour donner à l'insertion toute la sûreté qu'on peut en attendre , on force la nature à s'expliquer sur les dispositions varioliques de celui qu'on a inoculé ; alors si la petite vérole se développe , il entre dans la classe de ceux qui l'ont eu naturellement ; c'est à dire , qu'il restera encore à craindre que la dépuration n'ait pas été totale , & que quelques restes de miasmes varioleux ne donnent , avec le tems , naissance à une seconde petite vérole , puisqu'il est prouvé , ne fût-ce que l'exemple de M^{lle} votre fille , qu'on peut avoir deux fois la petite vérole ; mais lorsqu'aucun symptôme variolique ne

paraîtra après l'insertion, l'inutilité de cette opération deviendra la meilleure preuve possible, qu'il n'y a aucune affinité entre le virus variolique & les humeurs de celui qui aura été inoculé sans succès.

Qu'on ne dise pas que les dispositions varioliques du sujet ne sont pas encore développées, qu'elles n'attendent, pour entrer en jeu, que quelques causes occasionnelles ; cette objection est sans force, après une insertion bien faite, qui a été l'occasion la plus pressante à l'explosion du virus ; ces dispositions d'ailleurs ne sont pas des dispositions qui s'acquierent ; ou elles sont nulles, ou elles sont inhérentes, dès la naissance, à la constitution ; & cette assertion fera toujours plus vraisemblable que celle qui nous tiendrait dans des alarmes continues de contracter de nouveau ces dispositions, malgré la dépuration la plus complète.

On n'objectera pas, contre ce que je viens d'avancer, l'exemple de ceux qui ont pris naturellement la petite vérole, après avoir été inoculés infructueusement. Ce seroit oublier que je prétends rejeter tout le blâme de ces défauts de succès sur la méthode trop superficielle, par laquelle l'insertion aura été faite.

Que la dépuration qui termine une petite vérole naturelle ou inoculée, puisse n'être pas suffisante pour éteindre dans le

fang, jusqu'à la moindre étincelle variolique, plusieurs raisons d'analogie viendroient en donner des preuves : c'est ainsi qu'un grand nombre de petits accès de fièvre intermittente travaillent inutilement à détruire le levain fébrile ; mais que l'art ou la nature rende la fièvre beaucoup plus active, & bientôt la fièvre se détruira par sa propre violence. Combien de fois voit-on de fausses convalescences tromper les espérances des malades & des médecins ? On attribue alors communément la rechute à quelque erreur dans le régime ; mais les praticiens éclairés trouvent la cause de cette rechute dans une coction imparfaite de l'humeur fébrile ; & ils ne voient, dans le retour de la fièvre, que les restes indomp- tés d'une humeur qui a échappé aux précédens efforts que la nature a fait pour s'en débarrasser.

Cette comparaison entre la fièvre & la petite vérole, doit servir de boussole, lorsqu'on prépare les malades qui veulent se faire inoculer. Comme la petite vérole est alors communément peu abondante, que ses symptômes sont très-legers, comparés à ceux de la petite vérole naturelle, & qu'on force la nature à se débarrasser, avant le tems du virus variolique, on doit se garder de l'affoiblir, par des préparations trop recherchées ; ce seroit s'exposer à l'énerver, & la priver de cette activité néces-

faire pour la coction & l'éruption complète de tout miasme variolique. S'il est quelquefois fort difficile de tenir un juste milieu entre une préparation trop lâche, & celle qui seroit trop sévère, la préférence doit être pour celle qui conserveroit le mieux les forces de la personne à inoculer. L'art trouve, dans le besoin, les ressources les plus promptes & les plus naturelles, pour abbaïsser, autant qu'il est nécessaire, la fougue des humeurs d'un malade; mais celles dont il peut faire usage, pour ranimer des forces trop affoiblies, sont des ressources précaires, & qui dans leurs moyens ne sympathisent, ni avec la constitution particulière du malade, ni avec le génie de la maladie, contre laquelle il lutte : autant donc il convient d'être sévère sur la qualité relative des alimens, qu'on permet à ceux qu'on doit inoculer, autant il est nécessaire d'avoir quelque indulgence sur la quantité, sur-tout lorsqu'on a des enfans à inoculer. Dans cet âge, destiné à l'accroissement & au développement de toutes les facultés animales, l'estomac & les intestins abondent en sucs dissolvans; la bile, sur-tout; qui joue un si grand rôle dans l'ouvrage de la digestion, est d'une activité singulière; & si par une diette trop sévère, on fait une trop grande soustraction de la quantité ordinaire des alimens, la bile & les autres sucs digestifs ne sont plus éteints dans une quan-

tité suffisante de matiere chyleuse ; ils repassent presqu'en nature dans le sang , avec le chyle , & ils intervertissent par leur acrimonie tout le systême de la préparation ; les forces vitales qui doivent dompter , par le moyen de la fièvre , le virus variolique , ne sont plus assez actives ; les différens périodes de la petite vérole sont plus foibles & plus longs , la convalescence est languissante & laborieuse ; & c'est sur-tout après une petite vérole de cette espece , que la récidive est à redouter , parce qu'il y a beaucoup à craindre que les forces de la circulation trop épuisées , n'aient été insuffisantes pour l'explosion entiere du virus variolique.

Les remedes altérans ne tiennent pas toujours une place indispensable dans la préparation , à cause de la précaution qu'on a de ne permettre l'inoculation qu'à des tempéramens bien constitués. Mais on ne peut se dispenser de faire usage de quelques évacuans : l'émétique sur-tout , dont vous faites valoir si justement les avantages , lorsqu'on est surpris par la petite vérole naturelle , m'a toujours paru un remede essentiel ; & pour suivre de près les errements qu'on est obligé de tenir dans la petite vérole naturelle , je fais prendre un léger émétique , la veille , ou le lendemain de l'insertion , & je ne donne ensuite aucun purgatif. Je dois

sans doute à cette pratique , jointe aux soins de conserver les forces du malade , le succès constant des inoculations que j'ai faites ; elles n'ont jamais été traversées par le moindre accident , soit pendant la plus grande violence des symptômes , soit dans le cours de la convalescence , qui a toujours été facile , prompte & entiere.

Vous voyez , Monsieur , à quel titre j'ai suspecté la validité de la méthode d'inoculation , qui a été sans effet sur les deux personnes qui ont pris , deux ans après , la petite vérole. Ces soupçons ne sont-ils pas suffisamment légitimés par l'exemple de ceux qui n'ont ressenti les effets de l'inoculation , qu'après deux , & même trois insertions ? Ne le sont-ils pas sur-tout , par l'insuffisance de l'insertion faite par les vésicatoires , à trois personnes du même sang , lorsqu'on voit une nouvelle insertion plus immédiate , faite plusieurs jours après , par incision , produire , au tems ordinaire , des symptômes qu'on avoit inutilement attendus de la première ? Ne rejettons pas les similitudes ; & la plus terrible expérience nous rappellera que le venin de la rage , ainsi que celui de la vipere , est d'autant plus à craindre , que la morsure a été plus profonde.

Permettez-moi donc d'insister sur les insertions qui pénètrent jusqu'aux cellules grasses , *exclusivement* , & de les étayer à la
levée

levée du premier appareil, en plaçant dans la plaie un nouveau fil variolique ; c'est acheter au moindre prix possible une sécurité qui donne un nouveau relief aux avantages de l'inoculation, & que toute autre méthode ne promet pas au même degré.

Je ne passerai pas sous silence l'agrément de pouvoir prédire, à la levée du premier ou du second appareil, quel sera le succès de l'inoculation ; il ne se présente point aussi à découvert, en suivant toute autre méthode. Si la personne inoculée doit prendre la petite vérole, on trouve la plaie de l'infection, pâle, sèche, le fil variolique ne s'en détache pas facilement, & les bords de cette petite plaie sont durs & engorgés. J'ai même vu quelquefois le levain du fil varioleux, agir sur les chairs, comme caustique, rester adhérent à ces chairs, pendant huit jours, & entraîner avec lui, au bout de ce tems, une espèce d'escarre. Le malade qui m'a présenté cette circonstance, de la façon la plus étendue, étoit un enfant de dix ans ; elle n'eut cependant que trente grains ou environ, de petite vérole.

Cette observation montre, dans le venin variolique, une acrimonie singulière, mais qui ne peut avoir son effet, qu'autant qu'elle trouve quelque affinité avec les chairs, sur lesquelles on l'applique. C'est ainsi que l'eau-forte dissout l'argent, & n'a-

git point sur le plus pur des métaux. La même observation prouve encore qu'une incision qui ouvre tout le corps de la peau, donne plus de prise au virus variolique, sans rien changer dans la quantité, ou dans la qualité du ferment varioleux, qui doit se développer, quelques jours après.

La nature interrogée sur les dispositions varioleuses du sujet, d'une façon si pressante & si énergique, ne sçauroit tergiverser dans ses réponses. On a mis ces dispositions à la plus grande épreuve possible, ou du moins à une épreuve beaucoup plus étendue & beaucoup plus pressante; que par toute autre méthode.

Si cette double & profonde insertion ne développe aucun ferment variolique, pourquoi craindrait-on d'en conclure que les miasmes varioleux n'ont trouvé aucune sorte d'affinité avec les fluides & les solides de la personne inoculée? La contagion de la petite vérole sera donc pour elle moins à redouter à l'avenir, que si elle avoit passé par tous les périodes de cette maladie naturelle ou inoculée. L'expérience a prouvé que, dans ces dernières circonstances, il est possible qu'une petite portion de virus, semblable à quelques étincelles d'un incendie, qu'on a cru bien éteinte, renouvelle un jour l'embrasement; mais la flamme variolique n'est plus à redouter, dans le cas où l'on s'est bien assuré qu'il manque

RECETTE POUR LES VERRUES. 179
jusqu'à la matiere premiere de l'embra-
sement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R E C E T T E

*Pour la guérison des Verrues ; par M. DE
SAINT-MARTIN, vicomte de Briouze,
conseiller du Roi, médecin, docteur de
la faculté de Caën.*

Les verrues sont un mal moins fâcheux qu'incommode, moins dangereux qu'opiniâtre. On vante plusieurs moyens de s'en défaire. 1^o On les lie avec un crin ou de la soie ; cette façon de les guérir, est longue & douloureuse ; elle ne peut pas servir à toutes sortes de verrues, & il s'en faut de beaucoup qu'on réussisse toujours. 2^o On les brûle ; mais ce traitement ne convient pas aux personnes délicates, parce qu'il cause beaucoup de douleur, attire souvent l'inflammation, & quelquefois des accidens plus considérables, sur-tout quand les verrues sont voisines des parties tendineuses. 3^o On les coupe ; mais elles renaissent souvent, & on s'expose à une cicatrice désagréable. 4^o On applique dessus différens topiques, comme les fleurs de souci, les feuilles d'héliotropium, le lait de thitimale, le suc de grande-chélidoine, &c. Quelques-uns y font appliquer la solution de sel marin ou

180 RECETTE POUR LES VERRUES.

de sel ammoniac, l'esprit de nître, l'huile de vitriol, le précipité rouge, la pierre infernale, la pierre à cautere ; mais de ces différens remèdes, les premiers sont souvent inefficaces ; les autres ne sont pas toujours sans danger ; ainsi ces différens traitemens ont leurs inconvéniens. Voici un remède qui n'en a pas ; il réussit, & n'est accompagné d'aucun danger : *Prenez* des feuilles de campanule ; broyez-les, frotez-en les verrues ; réitérez deux, trois ou quatre fois, & même davantage, si le mal est opiniâtre. Dans peu, vous verrez les verrues se dissiper, sans qu'il en reste le moindre vestige. Cette plante, à qui les auteurs qui traitent de la propriété des plantes, ne donnent, je crois aucune vertu, est admirable pour détruire les verrues. Des expériences réitérées, & toujours heureuses, m'ont convaincu qu'il n'y avoit pas de remède pour ce mal, plus efficace, que celui-là. Cette plante est connue des botanistes, sous les noms qui suivent : *Campanula cymbulariæ foliis vel folio hæderaceo ; species cantabricæ anguillaræ J. B. 2. 797. Campanula foliis cordatis, quinque lobis, petiolatis, glabris caule laxo. Dali-* bart. Paris. & Lin. Sp. 169.

P. S. Je ne sçais d'où il m'étoit venu que le sang de taupe est aussi spécifique pour la guérison des verrues. J'en avois fait une note à la marge d'un livre de matiere médicale,

sur l'article qui traitoit des propriétés médicinales de la taupe. Peu de tems après que cette note m'étoit tombée sous les yeux, un jeune seigneur me demanda un remede pour les verrues. Je lui conseillai d'essayer le sang de taupe : il le fit, & guérit.

THESE DE MEDECINE.

Problema pathologicum : Utrum sit secunda vena in indigestione ?

Cette These dans laquelle on discute les avantages de la saignée, dans les indigestions, a été soutenue le 5 de Mars de cette année, dans les écoles de Douai, par M. Triboulet. L'auteur admet l'usage de la saignée dans les indigestions accompagnées de pléthore, & dans celles où la fièvre est trop forte, & où il y a des accidens urgens. M. d'Aubers, premier président du parlement de Flandres, a bien voulu agréer la dédicace de ce petit ouvrage. Ce grand magistrat, que l'on nomme, à juste titre, le pere du peuple & le protecteur des sciences, a témoigné à la faculté de Douai, par les discours les plus obligeans, la satisfaction qu'il avoit ressentie, en voyant l'émulation qui régné dans ces fameuses écoles, autant célèbres par les professeurs qui les dirigent, que par le grand nombre de bons médecins qu'elles produisent.

 LIVRES NOUVEAUX.

Pharmacopée du collège royal des médecins de Londres, traduite de l'anglois, sur la seconde édition donnée avec des remarques; par le docteur *Pemberton*, professeur en médecine au collège de Gresham: augmentée de plusieurs notes & observations, & d'un grand nombre de procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens; première partie, 1 vol. in-4°. Prix relié 10 livres 10 sols. A Paris, chez *Jean-Thomas Herissant*, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire, 1761, avec Privilège du Roi.

Caroli Strack, méd. doctor, & in universitate Moguntinâ, chirurg. professor. public. ac celsif. princip. ac elector Mogunt. consil. jud. Aulic. &c. Tentamen medicum de dyssenteria, & quâ ratione eidem medendum sit; brochure in-8° de 127 pages. A Mayence, chez *Hœffrer*; à Paris, chez *Vincent*.

Abrégé de l'histoire des Plantes usuelles, &c. par feu *Pierre-Jean-Baptiste Chomel*, docteur-régent, & ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, &c. nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée; A Paris, 1761, 3 vol. in-12, chez la veuve *Didot*, *Nyon*, *Damonville*, *Leclerc*, &c. Prix relié 7 liv. 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	13	13	11 $\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couv. pet. pl. à 8 h. f.
2	11	12	10			0	Idem.	Id. Pet. pl. par intervall. tout le jour.
3	11	13	11		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
4	11	16	12 $\frac{1}{2}$		2		N-O. au N. foible.	B. de nua- ges.
5	12 $\frac{1}{2}$	17	13		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
6	13	17	14				Idem.	Idem.
7	14	20	13				O. méd.	Idem.
8	13	17	10		1		O. au N- médioç.	Idem.
9	9	16	12		2		N + E. méd.	Idem.
10	8 $\frac{1}{2}$	17	13		1		Idem.	Id. Pl. méd. à 1 h. f.
11	13	20	13 $\frac{1}{2}$	27	11	0	Idem.	Id. Petite pl. le mat. & le soir.
12	13	19	15		10		O. méd.	Id. Quelq. goutt. de pl. le mat.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	14	14	12	27	11		O. méd.	Couv. pl. méd. tout le mat.
14	11	14	12½	28	0		S-E. au O. méd.	<i>Idem.</i>
15	12	17	14		1		S. méd.	B. de nuag.
16	12½	19	14				O. au S- O. méd.	<i>Idem.</i>
17	13	18	13		0		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i> Pl. forte, tonn. & écl. à 1 h. du soir.
18	13	16½	14	17	11		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. par interv. le mat.
19	13½	18	15	28	0	½	S-O. fort.	<i>Id.</i> Pet. pl. par int. tout le jour.
20	14	18½	15		3		O. N-O. méd.	<i>Id.</i> Petite pl. à midi.
21	14	19	16		4		N. au N- E. méd.	B. de nuag.
22	14½	22½	17½		3	½	N. méd.	<i>Idem.</i>
23	15½	25	19½				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
24	17	26	21				N. au E. foible,	Très-peu de nuag.
25	17½	25½	20		3		E. foib.	<i>Idem.</i>
26	16	25	20½		2	½	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Ecl. à 9 h. s. petite pl. la nuit.
27	17	23	17½		2	0	O. méd.	<i>Id.</i> Pet. pl. à 3 h. du s. écl. tonn. &c

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	17	22	16 $\frac{1}{2}$	28	3	0	Idem.	pet. pl. à 7 h. du soir. B. de nuag. pluie méd. à 3 h. f.
29	16	19	16 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	O. au N- O. méd.	B. de nuag.
30	15	19	16 $\frac{1}{2}$		3	0	Idem.	Id. Pet. pl. par int. le f.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 17 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

4 fois du N-E.

1 fois du S-E.

1 fois du S.

4 fois du S-O.

15 fois O.

6 fois du N-O.

Il y a eu 25 jours de nuages.

5 jours de couvert.

16 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1761, par
M. VANDERMONDE.

On a observé , pendant ce mois , des diarrhées séreuses , & des dysenteries , sur-tout , dans le petit peuple. La plupart de ces maladies se déclaroient sans fièvre , & n'en étoient pas moins accompagnées & suivies de douleurs aigues , de déjections glaireuses , sanguinolentes , de ténésme & de défaillances. La première saignée soulageoit : la seconde étoit inutile , ou rarement produisoit un succès marqué : la troisième paroissoit nuire à la maladie , & sur-tout à la convalescence. Nous avons fait usage , avec avantage , des gommés , des alimens mucilagineux , & sur-tout , de la purée de lentilles. L'opium , en substance ou en teinture , nuisoit aux malades : la thériaque ou le diascordium donnoient quelque calme. On a été obligé quelquefois d'avoir recours à l'ipécacuanha , pour provoquer le vomissement.

On a également observé des coliques hépatiques habituelles , qui dégéneroient quelquefois en cholera-morbus , ou du moins en superpurgation , par haut & par bas , de matiere verte & bilieuse. Après deux ou trois accès violens , il survenoit une jaunisse universelle. Les malades avoient la langue chargée , le visage en feu , les yeux battus ; & les attaques de colique reparoissoient , quoique moins forts , jusqu'à la fin de la maladie. Ces accidens opiniâtres n'ont cédé qu'aux saignées , aux bains , aux bouillons apéritifs , aux anti-spasmodiques & calmans , & aux purgatifs unis aux fondans , & aux eaux ferrugineuses.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mai 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a guères eu de chaleurs ce mois, que dans les premiers jours. Le 3, la liqueur du thermometre a été observée à 19 degrés; & le 24, elle a monté à 21 degrés: elle ne s'est guères portée au-dessus du terme de la température, depuis le 15 jusqu'au 25.

Le tems a continué d'être au sec, la premiere moitié du mois: nous n'avons eu, du premier au 16, que trois ou quatre fortes ondées; mais le 16, il est tombé, ensuite d'un orage, une pluie forte, qui a continué dans la nuit, & tout le jour suivant; la pluie a repris, presque tous les autres jours du mois, par des intervalles plus ou moins longs.

Le barometre a été observé, au-dessus de 28 pouces, ou précisément à ce terme, du premier au 16; & il est toujours resté au-dessous de ce terme, le reste du mois.

Les vents ont beaucoup varié jusqu'au 25. Les six derniers jours du mois, ils ont été presque constamment *Nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au-des-

188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

fus du même terme : la différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'E.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud-Est.

8 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'O.

10 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

22 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande sécheresse jusqu'au 20, & une sécheresse moyenne, le reste du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1761, par M. BOUCHER.

Les pleurésies & péripneumonies légitimes ont continué à régner ce mois, surtout, dans la premiere quinzaine, en conséquence de la sécheresse du tems. Ces maladies, vers la fin du mois, tenoient plus

du caractère de la fluxion de poitrine, & s'annonçoient d'une manière insidieuse : les malades soutenoient moins bien les grandes saignées.

Nous avons eu lieu d'observer, ce mois, combien le contraste de la constitution de l'air, eu égard à la sécheresse & à l'humidité, influe sur le corps humain, du moins en cette contrée. Dès les premiers jours de pluie, l'on se plaignoit généralement d'une pesanteur de tout le corps, de lassitude spontanée, d'oppression, ou d'une espèce de constriction de la poitrine, d'une tête chargée, d'éblouissemens ou de mouvemens vertigineux, &c. Les personnes sujettes à l'asthme & à l'épilepsie, ont ressenti des accès fréquens de ces maladies : les femmes grosses ont été sujettes aux pertes, & quelques-unes ont avorté. Il y a eu aussi des apoplexies & des morts subites. Ces révolutions fâcheuses ont été d'autant plus marquées, que le terme de la sécheresse, qui avoit précédé le retour de l'humidité, avoit été plus long ; à quoi il faut ajoûter le développement de la saison, & les chaleurs assez vives, qui se sont fait sentir tout-à-coup, dans les premiers jours du mois.

On a vu aussi repulluler les fièvres putrides, la plûpart de la nature de la fièvre double-tierce-continue, & quelques-unes, avec un caractère de malignité. Ces fièvres

n'ont rien exigé de spécial dans la cure.

Les fièvres tierces ont persisté, & ont été observées plus opiniâtres qu'elles ne le sont ordinairement dans cette saison : elles ont dégénéré en doubles-tierces, dans quelques sujets.

La petite vérole & la rougeole n'étoient point anéanties. Cette dernière maladie a été suivie, dans nombre d'enfans, de toux rebelle, d'oppression, de fièvre lente, & d'autres symptomes de langueur, lorsque le traitement n'en a pas été bien suivi.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août.

A Paris, ce 21 Juillet 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. : Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1761.

TOME XV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1761.

COLLECTION

De différentes pièces , concernant la Médecine pratique , la Chirurgie , l'Anatomie , extraites principalement des ouvrages étrangers , tome premier. A Paris , chez Le Breton , Imprimeur du Roi , rue de la Harpe. Prix broché 1 livre 4 sols.

IL n'est pas douteux que la médecine & ses différentes branches prennent leurs sources dans l'observation, & que les ouvrages en ce genre, ont un degré d'utilité, supérieur à tous les autres écrits sortis de la main des médecins. On ne doit pas craindre d'en abuser, en les multipliant ; car plus

on rassemble d'expériences & d'observations, plus on retire de lumières, & plus la médecine doit faire de progrès rapides. C'est dans cette vue, que M. Simon a cru devoir publier cette Collection, à l'exemple de la Collection académique, & de la Bibliothèque choisie de M. Planque.

Les principales sources dans lesquelles l'auteur a puisé, sont les Ephémérides d'Allemagne, les Académies de Londres, de Petersbourg, de Bologne, de Gottingen, de Mayence, de Stockolm, les Actes Helvétiques, & les Journaux étrangers. M. Simon annonce cependant, que pour rendre cette Collection plus intéressante, il y inférera les observations des auteurs les plus accrédités, & différens Traités rares & fort intéressans; de façon que c'est une espèce de Journal étranger. Il paroît que l'auteur, en composant son recueil, a formé le dessein de rendre hommage à la célébrité des écoles d'Allemagne, dans lesquelles il a puisé les principaux matériaux de sa Collection.

La première observation contient des expériences sur la ligature des nerfs, par M. de Brunn, médecin de Schaffouse. On n'y trouve qu'une répétition de celles que M. Haller a publiées à ce sujet, c'est-à-dire, que la ligature du nerf excite des douleurs considérables, & souvent la mort,

qu'elle affoiblit & détruit le mouvement & la sensibilité dans la partie, sans abolir l'irritabilité.

Les observations qui suivent, sont de M. Barde, chirurgien. Elles tendent à prouver que le cal se forme très-difficilement dans les femmes grosses, & que sa formation est beaucoup plus prompte, après l'accouchement.

M. Gambs rapporte ensuite l'histoire d'un tonnelier qui fit une chute, dont il abandonna le soin à la nature. Il eut une commotion violente au cerveau, & le coronal fut brisé en plusieurs pièces. Il a éprouvé une déperdition de substance, considérable : quand il touffoit, il sortoit du sang de la plaie : il dormoit, quand il avoit mangé ; le vin lui faisoit mal ; malgré ces incommodités, il s'est marié, a eu trois garçons & trois filles, qui se portent bien : cette plaie & les suites ont duré quarante ans.

Une gonorrhée qui survint tout d'un coup, dans un sujet qui portoit des ulcères rongeurs, aux bras & aux pieds, & qui devint une crise salutaire, fait l'objet d'une quatrième observation.

M. Wall, médecin à Worcester, a vu deux personnes attaquées de la rage, guéries par l'usage du musc. Ce praticien enhardi par l'exemple des Chinois, donne ce remède dans les convulsions, à douze

grains, & en a vu de très-bons effets. M. Reid a fait des épreuves du musc, à grande dose, dans les convulsions les plus violentes, & a été très-heureux. On sçait que ce remede est connu pour la guérison de la rage.

L'observation suivante est un fait rapporté par M. Toggenburgen. Il s'agit d'un homme qui devint stupide. Après bien des remedes inutilement employés, M. Mutzell, médecin de l'hôpital où il étoit, lui fit l'inoculation de la gale, & le guérit.

A la page 63, on y trouve le détail des fractures causées par des convulsions épileptiques. Dans une attaque, les os du bras & de la jambe gauche, se briserent, & sortirent, en perçant la peau, sans avoir jamais pu être réunis.

A la page 78, il y a une Dissertation de M. Jadelot, médecin à Pont-à-Mousson, sur les causes de la mort subite. Ce pieux médecin commence par des réflexions sur la mort des payens, & il en fait voir la différence d'avec celle des chrétiens. » Nous sçavons, *dit-il*, qu'en sortant de » cette vie mortelle, il faut paroître au » tribunal redoutable de Dieu, &c. » Après cette espece de profession de foi, M. Jadelot examine les causes qui peuvent conduire à une mort subite. Cette Dissertation qui est très-longue, est puisée dans presque

tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière. M. Jadelot n'a pas cru, dans un objet aussi intéressant, y devoir mettre rien de son propre fond. Il dit que le cœur, le poumon & le cerveau étant les causes de la vie, c'est de leur altération qu'on doit déduire les causes de la mort subite. L'auteur paroît si fort persuadé de son sentiment, qu'il n'a pas cru même devoir répondre aux objections victorieuses, que les physiologistes ont fait contre ce système. M. Jadelot rapporte beaucoup d'exemples de mort subite; mais il ne donne aucun indice pour les prévoir, & aucun moyen pour les prévenir.

M. Triller, médecin à Wittemberg, a publié une Dissertation sur les tumeurs, occasionnées par la suppression des règles, dont on trouve le détail à la page 131 de ce recueil. L'auteur y rapporte l'histoire d'une nourrice qui, toutes les fois que ses règles arrivoient, ressentoit de très-violens maux de tête, des oppressions; son visage s'enflloit & s'enflammoit : il survenoit au pli du bras droit une tumeur dure, rouge, douloureuse, qui peu-à-peu s'élevoit en pointe; enfin cette tumeur s'ouvroit d'elle-même; & pendant deux, trois ou quatre jours, il en sortoit quelquefois plus de sept onces de sang. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tout dispaeroissoit après le tems

des règles , & il ne restoit aucun vestige à la cicatrice. Une demoiselle , âgée de quinze ans , qui n'avoit pas encore eu les règles , avoit , tous les mois , des douleurs assez vives à la tête , & à l'avant-bras droit , une tumeur dure , rouge , & qui faisoit la pointe. Quelques jours après , cette tumeur s'affaisoit & disparoissoit entièrement , sans qu'il se fît aucune ouverture , & sans qu'il en sortît du sang.

A la page 153 , on trouve des observations sur l'usage intérieur du phosphore d'urine , par M. Mentzius. L'auteur a employé ce remède dans une fièvre maligne , à la dose de deux ou trois grains , avec de la thériaque , comme cordial & diaphorétique ; dans une suppression de transpiration , à trois grains , comme diaphorétique ; dans une fièvre catarrhale maligne , comme diaphorétique & analeptique. Il paroît que les malades en ont fait usage avec succès , dans tous les cas où il y avoit épuisement , abattement & suppression de transpiration.

Ce recueil , comme on voit , est rempli d'observations choisies & intéressantes. Si M. Simon , qui les a extraites des différens ouvrages des médecins étrangers , les eût rangées par ordre de matière , le public en auroit retiré un plus grand avantage. Il auroit également pu se dispenser de publier cette longue Dissertation de M. Jadelot ,

qui contient un demi-tiers du volume , & qui est d'une inutilité complete ; d'ailleurs, on ne peut qu'approuver au zèle & aux talens de l'éditeur de ce petit recueil , & l'encourager à continuer son ouvrage.

M Ê L A N G E S

DE PHYSIQUE ET DE MORALE,

Contenant l'Extrait de l'homme physique & moral ; des Réflexions sur le bonheur ; un Discours sur la nature & les fondemens du pouvoir politique , & un Mémoire sur le principe physique de la régénération des êtres. À Paris , chez Guérin & Delatour, Imprimeurs-Libraires, 1 vol. in-12. Prix relié 3 livres.

Il n'est point de médecin instruit dans sa profession , qui ne soit forcé d'avouer que la physiologie est la partie la plus systématique de la médecine , & celle sur laquelle il paroît qu'on a fait le moins de progrès , depuis très-long-tems. On a adopté presque autant d'hypothèses , qu'on a trouvé de phénomènes à expliquer. Elles ont été successivement élevées & détruites , sans que l'œconomie animale en ait été placée dans un plus beau jour. D'où peut provenir cette fatalité ? Les

auteurs se font-ils copiés servilement ; ou font-ils partis dans leurs recherches de points ténébreux qui les ont égarés ? Ne s'est-on pas trop attaché à rendre raison des détails , & n'a-t-on pas négligé l'ensemble de la machine humaine ? Ou enfin falloit-il trouver un principe fondamental , universel , qui dessillât les yeux des médecins sur un objet aussi important , & qui présentât d'un coup d'œil tous les mystères de la nature ? Il en est de la médecine pratique , comme de la physique expérimentale ; toute connoissance qui n'a pas pour base & pour appui l'observation , est sujette à être contestée ; & ces deux sciences n'éprouveront aucune révolution utile , que quand elles auront l'expérience pour guide. On doit penser de même de la physique & de la médecine raisonnées. Moins leur étude est chargée de fictions & de systèmes , plus les connoissances en deviennent positives. Un principe unique qui peut se rapporter à toutes les questions , à mesure qu'elles se présentent , qui peut servir à résoudre les difficultés , quand on les propose , devient souvent plus fécond , plus lumineux que ce vain échafaudage d'hypothèses brillantes , & cet enchaînement informe de fausses opinions & de théories imaginaires.

L'auteur de cet ouvrage , pénétré sans doute de ces réflexions , & peu satisfait des

ressources physiologiques, qu'il a été à portée de puiser dans les différens traités de médecine, a cherché & rencontré dans la nature, dans l'exacte observation de sa maniere d'être & d'exister, ce principe heureux qui se prête avec aisance à tous les phénomènes, & qui sert de germe à ces explications simples & naturelles, dégagées des entraves des systèmes & des préjugés. L'auteur a déjà publié deux Traités sur cet objet, qui ont été singulièrement bien accueillis du public; mais comme les vérités nouvelles doivent être discutées avec sévérité & scrupule, elles se sont trouvées enveloppées dans des détails qui les ont obscurcies, & qui les ont dérobées à l'esprit du commun des lecteurs. Pour éviter un inconvénient qui ne pouvoit être que préjudiciable à nos connoissances, l'éditeur qui paroît être un prosélyte, aussi zélé qu'éclairé de l'auteur, a cru devoir publier une seconde fois, dans ce nouveau recueil, ces deux Traités en extrait; & plusieurs autres Differtations morales qui tiennent par le même principe, & qui semblent sortir du même tronc, & être unis par les mêmes liens.

L'auteur prétend que dans le premier instant que l'homme respire, il s'établit un balancement réciproque entre le diaphragme & les intestins; qu'en un mot, le jeu de

la respiration est la première & la principale cause de l'action constante des organes & de l'exécution de toutes les fonctions animales. Dans le tems de l'inspiration, la masse intestinale & ventrale se trouve comprimée, forme une espece de ballon qui réagit ensuite dans l'expiration sur le diaphragme, & qui établit un ressort contrasté, une élasticité positive & continuelle pendant toute la vie, pourvu que ce ressort soit entretenu & renouvelé, comme il convient, par l'usage des fix choses non naturelles.

C'est par cette réaction réciproque que l'auteur explique le mécanisme de la digestion. Les alimens sont ballotés, broyés, divisés, réduits en chyle, & poussés fortement dans le sang; l'estomac & les intestins s'affaiblissent, en proportion qu'ils se vident: l'action du diaphragme & des muscles du bas-ventre devient supérieure à la réaction de la masse intestinale: de-là résultent des tiraillemens irréguliers, & la sensation de la faim; le point, à-peu-près juste, de cet équilibre intérieur, se manifeste d'abord par la cessation de la faim, & par un sentiment de force & de bien-être qu'il fait éprouver; ce qui doit fixer la nature & la quantité d'alimens que l'on doit prendre, & ce qui explique parfaitement les différens changemens en bien ou en mal, qu'éprouvent

les alimens , & les altérations que les organes & les humeurs doivent ressentir.

L'auteur explique ici le repos & le mouvement. Il suppose que l'organe extérieur, c'est-à-dire , l'ensemble de toutes les parties musculaires externes, contre-balance sans cesse le ressort de toutes les parties internes , & que cet effort se concentre , ainsi que l'action musculaire de la tête , dans la région du diaphragme. Il résulte de-là , que l'état de repos est celui dans lequel l'action se trouve à - peu - près répartie dans tous les organes , selon leur constitution & leur fonction.

La cause du sommeil & de la veille ne paroît être , selon l'auteur , qu'une vicissitude d'action qui se porte aux parties extérieures , aux intérieures ; & *vice versâ* , les organes extérieurs fatigués à un certain point de l'action qu'ils ont éprouvée pendant la veille , viennent à se relâcher , & à n'être plus susceptibles d'une nouvelle action , ni capables d'une réaction convenables ; alors cette action qu'ils ne peuvent plus recevoir , est nécessairement déterminée vers les organes internes , qui en devoient manquer , à proportion que les organes extérieurs en avoient attiré davantage , & se trouver par-là , moins en état de réagir convenablement sur les organes extérieurs.

A l'égard des sécrétions & excrétions elles suivent , en général , le mouvement déter-

miné par le mécanisme de la digestion , ou par les suites de ce mécanisme , à l'exception de celle du lait , des règles , de la matière féminale , qui ont leur mécanisme particulier , mais pas tout-à-fait indépendant de la digestion.

L'auteur passe de-là au jeu des mouvemens & des passions de l'ame. La tête a deux sortes de fonctions à remplir ; les unes qui lui sont propres , & les autres , relatives au reste des fonctions de l'œconomie animale ; d'un côté , ce sont les impressions faites sur les sens ; de l'autre , c'est la durée produite par ces impressions. Il y a des loix de rapport de la tête avec toutes autres parties du corps , & principalement avec le centre diaphragmatique ; la correspondance d'action entre ces deux principaux centres , est telle , qu'ils ne sçauroient se soutenir dans l'état convenable à leurs fonctions , qu'autant qu'ils sont dans une justesse d'action respective , & que les causes propres à l'ordre & à la durée de cette action , viennent la renouveler à propos. « L'effet produit , à » tout instant , dit l'auteur , dans l'état de » veille , par une suite constante de sensa- » tions , de réflexions , de craintes , d'espé- » rances , sert à entretenir le ressort de la » tête ; & il est bien certain , qu'à proportion que cet effet nous manqueroit , la tête ne seroit pas en état de contre-balancer la réaction des autres organes ; ce

» seroit donc autant de diminution dans l'ac-
 » tivité des sens & de toutes les parties orga-
 » niques, de maniere qu'avec une priva-
 » tion totale de l'effet des sensations, la vie
 » même ne pourroit subsister que dans une
 » espece de sommeil forcé; & par-là, elle
 » ne seroit que d'une bien courte durée,
 » d'où il résulte que pour vivre, il faut né-
 » cessairement, ou d'idée ou d'action, ten-
 » dre, sans cesse, à quelque objet. » On
 conçoit les désordres qui doivent naître,
 dans l'action respective de ces deux centres,
 du fréquent abus de cette contention, & en
 même tems les avantages des fréquens su-
 jets de réflexion, pour tenir lieu de sensa-
 tions nouvelles. On voit aussi combien une
 habitude convenable de réflexion est, dans
 la physique & dans la morale, un présér-
 vatif nécessaire contre l'impétuosité & les
 abus des sens; dans la physique, par la
 diversion habituelle qui se fait vers la tête,
 d'une partie du jeu des organes du senti-
 ment : dans la morale, par les solides ins-
 tructions qui doivent naître d'une suite de
 mûres réflexions. Que ces idées sont vrai-
 ment philosophiques ! Quelle fécondité dans
 ce principe ! On peut dire que l'auteur a
 trouvé la clef & la solution de tous les phé-
 nomènes de la machine humaine, & que
 toute cette explication n'est fondée que sur
 ce que tout homme éclairé sent ou doit

ressentir. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails qu'il donne pour faire entendre le mécanisme de nos passions. Nous pensons qu'on ne sçauroit les bien comprendre, qu'en lisant l'ouvrage même. Ces idées neuves & ingénieuses perdroient beaucoup de leur brillant, si on vouloit les extraire. Elles ont besoin même d'être étendues, car elles se plient à toutes sortes d'explications. Il s'ensuit des principes établis par l'auteur, que nos passions ne sont que le produit de nos besoins vrais ou imaginaires. L'effet le plus favorable que nous en puissions éprouver, n'existe réellement qu'autant qu'il rétablit ou augmente l'harmonie de nos organes, & que nos passions seront nuisibles dans tous les cas où leurs effets excéderont le besoin de rétablissement de cette harmonie.

L'auteur donne ensuite des observations sur les règles générales, pour la conservation & le rétablissement de la santé. Il fait d'abord une digression sur la mauvaise éducation physique & morale, qu'on donne aux enfans, & en propose une plus judicieuse & plus conforme au naturel de l'homme. Il établit, d'après la théorie, une conduite nouvelle dans la pratique. Il paroît proscrire la méthode usitée des évacuans de toutes especes, il semble incliner pour les stimulans ou les relâchans. Il prétend que, comme
il

il y a une réciprocité exacte entre l'estomac, la masse intestinale & le jeu des organes du corps ; il est dangereux d'entreprendre des crises décisives, avant qu'on ne soit assuré par des signes propres, que les parties relatives aux viscères principalement affectés, sont en état de concourir à cette révolution. Dans les maladies humorales, on se laisse instruire par le pouls, & par les autres especes d'indications, du moment où il faut arrêter, exciter, favoriser ou produire la crise : dans les maladies plutôt nerveuses qu'humorales, il arrive alors que le mécanisme critique se trouve d'autant plus écarté, que les forces qui doivent concourir à la digestion & aux autres fonctions des viscères, sont plus interceptées : telles sont les maladies causées par une suite de tristesse, de chagrin, de veilles, d'exercices immodérés, de boissons fortes, ou par une vie trop licentieuse. Au reste, l'auteur, dans tout ce chapitre, examine la nature des crises, & part toujours d'après ces excellens principes, pour raisonner, & prouve qu'il est très-instruit dans la doctrine des anciens, c'est-à-dire, dans la médecine Hippocratique.

Le chapitre suivant roule sur la nature & les propriétés du tissu cellulaire. L'auteur considère cette membrane, comme le terrain dans lequel toutes les parties du corps sont plan-

tées pour y être nourries , soutenues & animées , comme elles doivent l'être. Il regarde cette membrane , comme le principal siège des maladies éruptives ; & il prétend que le tissu cellulaire peut être affecté , soit par lui-même , soit par la part que les autres organes , tant membraneux que nerveux , prennent à ces lésions , de manière à produire une forte fièvre , accompagnée d'accidens considérables. De-là il croit que le tissu cellulaire est le siège principal de toutes ou de presque toutes les maladies. L'auteur rapporte à ce sujet une observation qui doit donner la plus grande conviction à tous ceux qui adopteront ces principes. On traitoit un malade attaqué du mal vénérien : le malade , entr'autres symptômes , avoit une grosse exostose à la partie supérieure , du côté gauche de la tête. Après quelques jours de traitement avec des pilules mercurielles purgatives , l'exostose disparut tout d'un coup , & reparut , peu de tems après , sur la clavicule du même côté : on continua le traitement ; l'exostose fut se placer sur les dernières vraies côtes du côté droit ; elle céda enfin entièrement à des fumigations locales. Une infinité de preuves , & des observations viennent à l'appui des raisonnemens & des prétentions de l'auteur , sur les usages & les propriétés du tissu cellulaire en santé , comme en maladie.

L'auteur enfin conclut qu'il n'y a de différence réelle entre les maladies chroniques & aiguës, que celles qu'y mettent la tournure & le degré d'activité du spasme qui les produit. Il distingue les maladies en gastriques ou humorales, & en phréniques ou nerveuses ; & il développe les effets des remèdes, relativement à ces deux maladies, & la marche que suit la nature, pour y opérer des crises. De-là, il étend ses principes aux modifications de l'ame, dont il explique les passions & les mouvemens, avec la plus grande facilité.

L'auteur, après les détails physiologiques, fait quelques réflexions sur le bonheur, & dit que l'art d'être heureux, tient essentiellement à l'art de vivre, à l'art de menager & d'employer à propos tous les moyens de soutenir la vie. Il regarde tous nos mouvemens, toutes nos actions, comme déterminées par la crainte de la douleur, & l'amour du bien-être ou du plaisir : il ne prétend pas étouffer ou anéantir les passions ; il ne veut que les diriger à des objets propres à rendre les hommes meilleurs, en les rendant plus heureux. Être heureux, selon lui, c'est avoir le sentiment le plus complet & le plus favorable de son existence : ce sentiment résulte de l'accord parfait du jeu des organes, & d'un équilibre exact entre le ressort de la tête

& celui de l'estomac. L'excès dans la quantité ou la qualité des alimens, dans la durée ou dans la force des sensations, détruit cet équilibre. On peut juger par-là, combien il importe d'être modéré, pour être heureux. La vie se passe, en desirant & en jouissant : la plus grande partie en est remplie par le desir, on jouit pendant le reste du tems ; ainsi, en mettant l'objet de ses desirs dans l'idée de se bien acquitter des devoirs de son état, & de ceux qu'on a à remplir envers la société, tout homme peut éprouver du plaisir, entretenir le ressort de sa tête dans une juste activité, renouveler & soutenir le sentiment de son existence, & par conséquent se rendre heureux.

D'après les mêmes principes, l'auteur a fait un Discours sur le pouvoir politique, dans lequel il envisage l'ensemble de tous les hommes qui constituent un état, comme ne faisant qu'un seul & même corps. Il suppose que la vie générale dont il jouit, résulte, ainsi que celle de tout animal, du concours de toutes les vies particulières de ses différens organes. Le gouvernement monarchique est celui où il est le plus essentiel d'établir une réciprocité d'intérêt entre le prince & ses sujets, en identifiant les obligations des sujets envers le prince, & envers le public ; on assure doublement, & par les liens les plus solennels, l'union, la

paix & l'harmonie dans l'Etat. Ainsi, un homme qui est exact à ses devoirs, est heureux; celui qui remplit toutes les obligations que ses devoirs lui imposent, se rend utile à son roi & à sa patrie. Il est donc évident que les principes de l'auteur concourent à maintenir l'harmonie dans toutes les branches du gouvernement.

Le dernier Mémoire contenu dans ce recueil, a pour objet le principe physique de la régénération des êtres. Il a déjà paru, depuis plusieurs années, dans le *Mercur* de France. « L'auteur regarde la fécondation de la liqueur séminale des animaux, » comme l'esquisse active qui y est imprimée » par le fluide éthérien, réfléchi de toutes les » parties du corps du corps, vers les organes » de la génération, au moment même de » l'excrétion de cette liqueur. » Il observe que ces organes deviennent le centre de presque tout le mouvement & le sentiment du corps. Il croit que le fluide éthérien ou élastique est le principe de toute fécondation. Au reste, ceci n'est qu'une conjecture, & doit être bien distingué du système général de l'auteur. On n'en est pas moins obligé de convenir qu'il y a dans cet ouvrage des idées neuves & fécondes, des préceptes importans, qui naissent de l'observation & répandent un grand jour sur la physique en général & en particu-

lier. Le style en est vif , expressif , serré , & tel qu'il convient qu'il soit dans un traité de ce genre. On ne sçauroit qu'applaudir aux talens de l'auteur , qui n'est pas moins célèbre par ses ouvrages , que par la médecine qu'il a exercée dans cette capitale , avec distinction & succès.

OBSERVATION

Sur les effets de l'Huile de noix & du Vin d'Alicante , contre le Ver solitaire ; par M. BINET , docteur en médecine , de l'académie royale des sciences , inscriptions & belles-lettres de Toulouse , correspondant de la société royale des sciences de Montpellier , & médecin ordinaire de M. l'évêque de Rieux.

De tous les vers qui s'engendrent dans le corps humain , il n'en est aucun qui mérite plus d'attention , que le ver plat , qu'on appelle solitaire. Il cause souvent les accidens les plus fâcheux , & précipite quelquefois (a) son hôte infortuné dans des maladies mortelles. Il est d'autant plus redoutable cet insecte singulier , qu'on trouve beaucoup de difficulté à s'assurer de son exis-

(a) J'ai vu ces sortes de malades tomber dans l'alcite ou dans le marasme.

tence ; & lors même qu'on est parvenu à la constater , on n'en est pas plus avancé ; ce ver élude également toutes les ressources de la médecine. Aussi a-t-on toujours regardé , comme une entreprise des plus louables , celle de rechercher un moyen propre à combattre un ennemi si dangereux. Plusieurs médecins en ont tenté un grand nombre ; mais combien en ont-ils trouvé qui fussent (a) toujours efficaces ? Cette importante observation a été publiée par M. Passerat de la Chapelle , médecin des armées du Roi. Cet habile praticien a publié la recette d'un remède qui (b) , tout simple qu'il est , n'est pas moins efficace. L'observation suivante confirme le succès qui en accompagne l'usage. Quelle reconnoissance le public ne doit-il pas à ce médecin , citoyen , de la générosité avec laquelle il a sacrifié ses intérêts au bien de l'humanité ! En mon particulier , je lui en fais bien des remerciemens.

Une dame de mes proches parentes , âgée d'environ vingt-deux ans , d'un tempérament sanguin & robuste , avec l'embonpoint de la plus brillante santé , s'étoit apperçue , avant & après son mariage ,

(a) M. Andry avoit découvert un spécifique ; mais il en fit un secret. *Voyez p. 246 du Traité de la génération des vers , seconde édition.*

(b) *Journal de Médecine , vol. VI , pag. 305.*

qu'elle rendoit, de tems en tems, de petits corps blancs, dont la sortie étoit toujours précédée d'une demangeaison insupportable, qu'ils excitoient au fondement; comme elle n'en ressentoit point d'autre incommodité, elle ne s'en plaignit à personne. Elle avoit d'ailleurs un appétit dévorant, & son embonpoint augmentoit, à mesure qu'elle avançoit dans sa grossesse.

Elle accoucha fort heureusement de son premier enfant, dans le mois de Juin 1757. Pendant qu'elle étoit en couche, sa garde remarqua dans les selles un ver dont la figure lui parut si extraordinaire, qu'elle le conserva pour me le montrer. Je reconnus que ce prétendu ver n'étoit qu'une portion de cette espèce de solitaire, qui est découpé par anneaux, & qui a sur un des bords de l'espace contenu entre les anneaux une espèce de mammelon ouvert, en forme d'entonnoir, qui se termine par un vaisseau bleuâtre, vers le milieu de la largeur du corps : ces mammelons sont toujours inégalement rangés; ces petits corps blancs, qui ne sont que des portions détachées du ver, ressembloit assez bien à de la graine de citrouille. (Nombre d'auteurs, d'ailleurs respectables, les ont pris, sans fondement, pour des vers particuliers, & leur ont donné le nom de cucurbitins ou cucurbitaires.) Relévé de couches, la dame continua de

rendre des portions du ver, plus ou moins considérables. Il lui tarδοit infiniment d'être débarrassée de cet ennemi domestique, dont elle redoutoit les atteintes, depuis qu'elle avoit été instruite de son nom; mais le peu de succès que j'avois eu, en traitant par les remèdes usités les maux que cet insecte produit, m'avoit ôté le desir de tenter par les mêmes moyens la guérison de cette dame. J'étois sur le point d'employer la poudre d'étain, si vantée par un sçavant professeur d'Edinbourg (a), lorsque je trouvai, dans un des Journaux de Médecine, de l'année 1757 (b), que je venois de me procurer, la recette du remède de M. de la Chapelle. Je le proposai, avec une confiance d'autant plus légitime, qu'elle étoit fondée sur les expériences réitérées de l'auteur & sur l'éloge qu'en avoit fait M. Vandermonde, auteur de ce Journal.

Je ne négligeai rien de ce qui pouvoit contribuer à faire réussir mon expérience. Le pere de la dame se procura du bon vin d'Alicante; [la chose n'est pas aisée, dans un pays où l'on n'apporte ordinairement que du vin frêlaté ou contrefait] (c); & nous

(a) M. Alston, Essais & Obs. d'Edinbourg, tom. V, pag. 103, &c.

(b) Tom. VI, pag. 305, & suiv.

(c) On peut voir la maniere dont on contrefait ce vin dans les Mémoires lus dans l'Assemblée publique de la société royale des sciences de Montpellier, le huitieme Mai 1749, pag. 57 & 58.

attendîmes à l'automne suivant, pour avoir de l'huile de noix toute fraîche.

La malade commença l'usage de ce remede, dans le mois de Novembre 1757; elle étoit pour lors dans le second mois de sa grossesse. Elle prit exactement les deux drogues, pendant treize jours, de la maniere prescrite dans le Mémoire de l'auteur.

Le ver tomba en dissolution, les trois premiers jours, & sortit par le fondement, en différentes portions, dont la quantité étoit prodigieuse. Elle continua son remede; mais il me parut que les premieres doses avoient chassé hors de son corps tout ce qui restoit de ce ver, puisqu'elle ne rendit plus rien les dix jours suivans.

Il est à remarquer que l'huile de noix excitoit journellement des legeres nausées, que le vin d'Alicante dissipoit dans l'instant; que la malade a rendu par le fondement, l'huile de noix toute pure, les huit derniers jours, pendant lesquels elle ressentit, de tems-entems, quelques attaques de colique ventreuse, qui furent assez vives, le neuvieme, & sur-tout le treizieme jour, mais qui se dissipèrent d'elles-mêmes; cependant je crus devoir suspendre le remede, d'autant mieux qu'il me parut avoir produit tout l'effet que je pouvois en attendre.

En effet, depuis l'usage de ce remede (a),

(a) Commencé en Novembre 1757.

jusqu'aujourd'hui (a), cette dame qui a accouché deux fois, & qui a été d'ailleurs fort attentive à faire examiner ses déjections, n'a plus rendu de ces petits corps blancs, auxquels on reconnoît la présence du ver solitaire, ni senti cette demangeaison qui annonçoit leur sortie; son appétit diminua presque dans le moment, & il continue d'être fort modéré. D'ailleurs elle ressentit, dans ses premières couches, des maux d'estomac continuels, avec des syncopes fréquentes, qu'on attribuoit à la diète qu'elle observa pendant la fièvre de lait, parce qu'on ignoroit encore qu'elle fût attaquée du ver solitaire; mais dans les deux dernières couches, elle n'a ressenti aucun de ces accidens, & elle a bien supporté la diète qu'on prescrit ordinairement aux femmes qui ne veulent point allaiter leurs enfans.

L'heureux succès dont cette cure a été couronnée, est une nouvelle preuve de l'efficacité de ce remède; mais avant que de le publier, ce succès, j'ai voulu m'assurer s'il étoit aussi durable, qu'il avoit été rapide. J'ai laissé passer plus de trois ans; ce terme me paroît suffisant pour constater la guérison de cette dame, & pour juger de la bonté du remède. Je me propose de faire de nouvelles tentatives, lorsque j'en aurai la faci-

(a) Le 23 Mars 1761.

lité; pour l'occasion, elle ne manque pas : cette espèce de vers est assez commune dans ce pays.

Sur le venin du Crapaud, par M. DELAMAZIERE, conseiller-médecin du Roi, docteur-régent de la faculté de médecine, en l'université de Poitiers, & docteur de Montpellier.

Tout le monde convient que le crapaud est un animal venimeux. Plusieurs observations en font foi. Rondelet, célèbre professeur de Montpellier, Ambroise Paré, M. l'abbé Rousseau, en ont communiqué qui ne peuvent être revoquées en doute. J'ai moi-même eu occasion d'observer, à la fin du mois d'Août dernier, combien ce poison est subtil.

Un habitant de Chasseneuil, à deux lieues de Poitiers, trouva dans sa cuisine un crapaud, d'une médiocre grosseur; il le jeta d'un coup de pied, dans le feu qui, n'étant pas considérable, ne fit point périr l'animal; celui-ci, quoiqu'à demi-brûlé, eut assez de force pour se retirer du foyer. Quelque tems après, le bourgeois rentrant dans la chambre, fut surpris de trouver cet animal hors du feu: il l'y jeta de nouveau, il y périt. Un instant après, la servante

fut allumer une chandelle dans la cheminée ; où s'étoit passée la scène , ralluma le feu presqu'éteint ; n'ayant pas de soufflet , elle souffla de sa propre bouche , pour faire prendre le bois : une demi-heure s'étant écoulée , cette fille ressentit un mal-aise & des anxiétés , qu'elle ne pouvoit exprimer ; elle devint froide , son visage se gonfla considérablement , ses oreilles devinrent si tuméfiées , qu'elles ne paroissoient plus faire qu'une masse informe de chair : cette malheureuse se jetta de tous côtés , & ne gardant plus de bienséance , elle jetta par terre sa coëffure & son mouchoir de col , criant qu'elle étoit empoisonnée. La maîtresse fort embarrassée , dépourvue de tout secours , s'imaginant que cette fille avoit avalé quelque araignée , en mangeant des raisins , lui fit prendre un gobelet d'huile d'olives , avec de l'eau tiède , dans l'espérance de procurer le vomissement : le succès ne répondit pas à l'attente : aux abois , ignorant la cause du mal , elle fit placer la malade auprès du feu , lui fit faire des frictions aux extrémités , avec des linges chauds , lui fit prendre un gobelet de bon vin , & la fit coucher immédiatement après. Il survint à la malade , une sueur abondante ; & le lendemain , elle fut entièrement guérie. Le maître de la maison , qui étoit parti pour la campagne , avant que sa servante se plai-

gnit d'aucun symptome, & à qui l'on raconta l'histoire, se rappella qu'il avoit jeté un crapaud dans le feu : on découvrit par-là, la cause d'un accident qu'on auroit imputé à toute autre chose.

Qu'y a-t-il actuellement de surprenant dans l'histoire que rapporte Ambroise Paré, de trois marchands qui furent empoisonnés, pour avoir bu vin, où ils avoient fait infuser des feuilles de sauge, sans les laver, sur lesquelles des crapauds avoient laissé échapper de leur salive; & dans celle de Rondelet, qui rapporte qu'une femme mourut, pour avoir mangé des herbes, sur lesquelles un crapaud avoit soufflé & répandu son venin. Dans ces observations, les particules, tant subtiles que grossières du poison, étoient adhérentes aux feuilles des plantes, dont les personnes firent usage; dans celle que je communique, ce ne sont que les parties les plus subtiles, répandues dans l'atmosphère, qui agissent. Ce fait prouve donc incontestablement que le poison est très-pénétrant, (puisque attiré par la seule inspiration, il produit des accidens si fâcheux,) qui doit engager un chacun à ne point faire usage d'herbes ou de fruits exposés aux miasmes vénéneux de cet horrible animal, sans les avoir lavés & nettoyés, comme il convient.

OBSERVATIONS

*Sur l'usage intérieur de l'Extrait de Ciguë ,
par M. LANDEUTTE , médecin du Roi ,
dans ses hôpitaux militaires , employé à
Bitche , membre du collège royal des
médecins de Nancy.*

L'expérience semble confirmer & assurer incontestablement à l'extrait de cigue, pris intérieurement, la vertu anti-squirrho-cancéreuse, que M. Storck lui a découvert le premier. Toute l'humanité reconnoissante attend de ce médecin, les modifications promises pour la perfection de son usage. La propriété stupéfactive de ce remède paroît exiger des correctifs, non seulement en faveur de l'estomac des personnes valétudinaires, foibles & délicates, mais aussi en considération du penchant au relâchement qu'ont, en général, leurs solides. Les meilleures choses ne furent jamais à leur degré de perfection, dès le commencement; ce fut le tems & l'usage qui les rectifierent.

L'extrait de ciguë, en enrichissant la médecine d'un moyen de plus de conserver les hommes, semble donc demander des précautions & de l'attention de la part du

médecin qui l'emploie. L'article du tempérament, de l'âge, du sexe & des complications, doit toujours lui être présent, avant & pendant l'usage qu'il en fait faire. Ce précieux médicament ne m'a point du tout paru indifférent dans son opération. En voici un exemple.

Le nommé Belle-Étoile, soldat de la compagnie d'Auche, au bataillon de Semur, âgé d'environ vingt-quatre ans, traînoit une vie languissante, depuis près de deux ans, pour avoir fait un travail forcé, étant en garnison à Veissembourg : les tems rudes de l'hiver dernier empirèrent son état ; sa poitrine, sur-tout, sérieusement lésée, l'obligea d'entrer à l'hôpital, le 20 Février. Il ne pouvoit se coucher ; & rester que sur le côté gauche ; toute autre situation lui étoit à charge & insoutenable : la fièvre lente, devenue inflammatoire, fut suivie, par reprise, d'expectoration purulente ou de vomique : le bas-ventre, qui s'étoit météorisé pendant l'établissement de la suppuration tuberculeuse du poumon, se ramollit, & me permit par-là d'examiner l'état de ses différens viscères ; ils me parurent sains, la rate exceptée, qui étoit d'un volume très-considérable, & d'une dureté décidément squirrheuse ; les pieds étoient, en même tems, un peu enflés vers les malléoles. Je mis en usage les remèdes propres à

à cet état compliqué : ils opérèrent , avec le tems , tout ce que je pouvois en attendre ; les impressions ulcéreuses sur la poitrine , s'effacèrent , l'organe en resta pourtant foible , à en juger par le son de voix : la fièvre lente se dissipa ; & la nature , secourue , parut vouloir gagner le dessus. Pour le lui faire obtenir , je voulus étayer , au commencement d'Avril , l'action des béchiques & des fondans toniques , par celle de l'extrait de ciguë , en les unissant ; je cherchois par-là à lever puissamment les embarras squirrheux de la rate : ce remède fit des merveilles : je fis même couvrir la région de ce viscere durci , de l'emplâtre de ciguë. Les choses étoient en si bon train , que je crus pouvoir prendre le parti , les derniers jours de Mai , de ne plus employer que l'extrait de ciguë , desfrant qu'il eût seul la gloire de perfectionner cette guérison , en résolvant à fond toutes les obstructions : je le continuai donc , sans aucune addition ; la dose étoit pour lors d'un scrupule , par jour , en trois prises ; je l'augmentai ensuite , chaque jour , de quatre grains : à peine fut-elle du demi-gros , que l'appétit du malade se déranger , disparut ; le dévoiement fut aussi-tôt de la partie ; une fièvre éphémère , de deux jours , s'y joignit : je suspendis l'usage de notre extrait : je purgeai ; la médecine fit merveille : l'appétit revint un

peu : le cours de ventre se calma , au moyen de quelques stomachiques ; enfin je vis le moment de revenir à la ciguë : je n'y remis mon malade , que par degrés ; mais à peine en eut-il pris trente grains , que le dévoiement reparut : les stomachiques furent administrés de nouveau , & réussirent : le volume de la rate sembloit avoir encore un peu diminué : je tardai pourtant quelques jours , avant que de retourner aux pilules de ciguë : je les fis reprendre au malade ; j'allai en avant , sans aucun inconvénient , mais je n'arrivai pas plutôt au demi-gros , que , tout-à-coup , la fièvre se mit sur pied , la respiration devint laborieuse , & fut accompagnée d'une toux pressante , pendant la nuit ; le visage se bouffit , les jambes enflèrent , le bas-ventre s'inonda , ainsi que le côté gauche de la poitrine , dont les tégumens s'infiltrèrent de plus d'un pouce de haut : le malade suffoquant ne pouvoit rester que sur le côté. Il mourut enfin le quatrième jour de cette fatale révolution , qui ne fut qu'une détente précipitée des ressorts organiques , que je crois pouvoir attribuer moins à l'extrait de ciguë , qu'au mauvais tempérament d'un homme usé de maladies.

Ne peut-on pas conclure de cette observation , qu'il se présente bien des cas , où il faut des correctifs à l'extrait de ciguë , & aller doucement avec ce remède quand

on a affaire à des valétudinaires, & à des personnes de foible complexion, ainsi que dans la cure des vieilles obstructions des viscères, en restant un certain tems sur les petites doses, en ne les augmentant, pour ainsi dire, que par grain, & en observant même des pauses pendant cette augmentation ? Il faut aussi faire attention de ne point administrer ce nouveau médicament trop près des repas, de crainte d'engourdir les forces digestives, & de déranger leur travail.

Je viens de voir s'opérer sous mes yeux, par le seul extrait de ciguë, la guérison d'une tumeur squirrheuse, de la grosseur d'une noix, que portoit au sein une jeune dame de cette ville, épouse de l'entrepreneur des fortifications. Après deux mois, environ, de l'usage de ces pilules, elle ressentit des douleurs lancinantes dans le sein, à l'endroit de la tumeur : elle m'en parla ; j'en eus de l'inquiétude ; mais les suites heureuses ont prouvé qu'elles ne provenoient que de l'épaississement des humeurs endurcies dans les glandes, dont la nature cherchoit à se débarrasser, en les forçant à rentrer dans les routes de la circulation. Cette seconde observation établit une nouvelle preuve d'efficacité de l'extrait de ciguë, dans les maladies des corps glanduleux.

E X T R A I T
D'UN PETIT TRAITÉ

Sur la nouvelle maniere de guérir la Cataracte, &c. composé en hollandois ; par GERARD TEN HAAFF, chirurgien de Rotterdam, & membre de l'académie des sciences de Harlem.

Autant la nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte est au-dessus de l'ancienne ; autant demande-t-elle une connoissance plus étendue, une main plus ferme, une vue plus perçante, & un esprit plus courageux.

Je pratique la nouvelle opération de la cataracte, de la maniere suivante, qui est simple & facile, sans être moins sûre, & qui réussit toujours à souhait.

Suivant la remarque d'un très-expert oculiste, il ne faut jamais entreprendre l'opération, que préalablement le corps ne soit bien préparé, afin qu'on n'ait point à se reprocher des accidens qui pourroient survenir ; & cette préparation doit se faire en règle, c'est-à-dire, que s'il y a plénitude de sang, il faut, avant toutes choses, ouvrir la veine, & prendre un régime rafraîchissant. Si les humeurs dominant, les purgatifs & les remedes qui purifient le sang, seront

très utiles. Sur-tout, il est très-nécessaire de tenir le corps libre, & d'empêcher que les humeurs ne se portent à la tête : c'est à quoi on peut aussi parvenir par le moyen des clystères, & en pratiquant la saignée au pied.

Le malade ayant été préparé avant l'opération, je le place en plein jour, dans un endroit bien éclairé, sur une chaise passablement haute, sa tête étant soutenue sur la poitrine d'un aide : je ferme l'œil sain d'un emplâtre ; l'aide qui soutient la tête du malade sur sa poitrine, tient d'une main la tête ferme, & de l'autre main, par le moyen d'un double crochet, qui n'est point tranchant, & qui représente assez une lorgnette (*oog spiegel* ;) je lui fais plier en un paquet, la paupière supérieure, & en quelque façon soutenir le globe de l'œil.

La plupart des oculistes pensent qu'on ne doit point se servir du double crochet pour faire cette opération, parce qu'on a remarqué que par la pression qu'il occasionne sur le globe de l'œil, pendant que l'on coupe la cornée, l'humeur vitrée s'échappe de l'œil, avant même qu'on ait fini l'incision ; mais j'ai éprouvé que par l'usage de mon instrument, il n'y a aucun danger à courir, quand d'ailleurs on est très-attentif, & quand l'aide qui tient l'instrument, ne fait point d'effort, & qu'il ne l'appuie, qu'autant qu'il est nécessaire pour élever la pau-

piere, & pour soutenir doucement le globe de l'œil.

Je suppose que je veuille faire l'opération à l'œil gauche : je me place devant le malade ; je tire en bas la paupiere inférieure, avec l'index de ma main gauche, & je place le doigt du milieu dans le grand angle de l'œil ; par cette position, des deux doigts, & avec le secours de l'aide, l'œil est en quelque sorte, fixe & arrêté ; ce qui est très-nécessaire, parce que la plupart des malades, par la crainte de l'opération, ne tiennent point leur œil tranquille, & même souvent le retirent en dedans. Quoi qu'il en soit, il faut prendre garde que l'œil ne soit point trop gêné.

En 1759, je fis l'opération en présence de Messieurs C. Van Putten, A. Noot, P. Imchoor, médecins très-expérimentés, & de Duferto, habile chirurgien, à une fille d'environ quarante ans, qui étoit affligée de la cataracte sur les deux yeux, depuis sa naissance. A l'âge d'environ dix-huit ans, la cataracte de l'œil gauche avoit été pressée en bas, à plusieurs reprises, par Schouwerman, fameux oculiste de ce tems-là, mais avec très-peu de succès. Par les tiraillemens convulsifs auxquels elle avoit été sujette dans son enfance, il lui étoit resté des mouvemens involontaires dans les yeux ; ces mouvemens étant sans la moindre interrup-

tion, l'opération que j'entreprendois sur l'œil droit, paroissoit presqu'impossible ; mais quelque difficile qu'il fût de placer la pointe du couteau dans l'endroit requis, sur un œil qui étoit dans un mouvement continuel, j'en suis cependant venu à bout, & l'opération a eu des suites si heureuses, que la malade, quoique déjà si avancée en âge, a pu apprendre & exécuter tous les petits ouvrages qui conviennent au sexe.

Quelques-uns se servent d'un petit crochet double, qu'ils placent dans la première membrane de la partie inférieure de l'œil, sous la cornée transparente, & par le moyen duquel ils peuvent arrêter l'œil ferme, & pour ainsi dire, le tirer à eux ; mais je crois, qu'autant qu'il est possible, on ne doit se servir de cet instrument, que dans une grande nécessité, sachant que les crochets peuvent déchirer, & par-là occasionner de grandes incommodités.

Ayant placé ou tourné l'œil, de la manière que je crois la plus convenable, & l'ayant affermi dans cette bonne position ; par adresse ou par art, je prends un couteau qui est très-fin, bien coupant, & qui a la pointe très-tranchante des deux côtés, & qui est un peu courbe. L'ouvrier doit avoir soin que la pointe ne soit point trop délicate, autrement elle ne pourroit pas résister contre la cornée ; mais elle s'émousse.

roit, & occasionneroit de grandes incommodités.

Je prends cet instrument comme une plume à écrire, & avec le côté tranchant, tourné en bas, je porte la pointe sur la cornée transparente, environ à une demi-ligne de l'opaque, vis-à-vis la prunelle; je perce promptement la cornée, & j'entre ainsi, en ligne droite, dans la cellule antérieure de l'œil: je poursuis en ligne directe, par le diamètre de la prunelle, en poussant vers le grand angle de l'œil, où il arrive souvent de couper, en passant, la capsule de la cataracte: je perce, pour la seconde fois, la cornée transparente, de l'autre côté de la prunelle, à une égale hauteur & largeur de l'opaque; en sorte que la pointe du couteau sorte dehors, de la septième partie d'un pouce: je tourne ensuite un peu en dehors le côté tranchant du couteau, pour ne point blesser l'iris; je le fais aller en avant & en arrière, pour couper en biseau la moitié de la cornée transparente, faisant, par ce moyen, dans la cornée une plaie qui a la figure d'un croissant C: dans le même instant que je finis l'incision, & que je tire le couteau dehors, je presse doucement contre le globe de l'œil, avec le doigt index, qui tient la paupière inférieure abaissée; cette pression ne manque guères d'obliger le crySTALLIN obscurci & altéré, à

s'échapper , en même tems que l'humeur aqueuse , par la prunelle , jufques dans la cellule antérieure de l'œil , & de-là quelquefois jufques fur la joue ; mais quand , après l'incifion faite , la cataracte ne fuit pas la preffion legere du doigt , & qu'elle refte dans fa place , il ne faut point fatiguer l'œil par de nouvelles preffions ; mais il convient d'ouvrir la cellule où le cryftallin eft enfermé. Pour y réuffir , M. la Faye recommande une lancette enkystée , d'une invention très ingénieufe : d'autres prefcrivent , pour la même fin , une aiguille plate & tranchante ; mais nous avons remarqué qu'on peut très-convenablement le faire avec la pointe du couteau dont on s'eft fervi pour faire l'incifion de la cornée , & que l'on tient encore en main. Si la cataracte , après l'incifion de fa capsule , ne feroit point encore , ce feroit une preuve qu'elle feroit attachée à l'iris , par des liens dont il faudroit alors la débarrasser. Pour cet effet , on fouleve , par le moyen d'un petit cuiller ou d'une petite pince , le morceau coupé de la cornée transparente , & enfuite , par le moyen d'une aiguille tranchante , on débarrasse la cataracte des liens qui la retenoient enfermée , ayant bien foin que les ligamens ciliaires ne foient point offenfés.

L'œil étant ainfi débarrassé de la cataracte

ou du cryftallin opaque, d'une maniere plus ou moins facile, il faut alors retourner le malade, en lui plaçant le dos du côté de la lumiere; ensuite on lave l'œil, avec une éponge trempée dans de l'eau tiède. Si l'humeur aqueuse n'est pas sortie entièrement, si l'œil n'est point embarrassé avec du sang, & si l'iris n'a point pris une figure contre nature, il ne manquera guères d'arriver que le patient puisse voir & distinguer les objets qu'on lui présentera, immédiatement après l'opération; si au contraire la prunelle change de figure, si l'œil est rempli de sang qui trouble l'humeur aqueuse, le patient pourra bien voir, mais il ne pourra rien distinguer. Dans ce cas, il faut tâcher de retirer le sang avec le petit cuiller, pour prévenir les accidens, comme l'inflammation & la supuration qui en est la suite. On tâche, avec le petit cuiller, de redresser la figure de la prunelle, en remettant à leur place les plis qui sont faits dans l'iris, par la pression du cryftallin; cela étant fait, on ferme l'œil, & après avoir lavé le visage, on recouvre l'œil d'un plumasseau arrondi de charpie humectée du remede suivant:

R℞. Trochisq. alb. Raz. ʒj. Acet litharg. & Sp. matricar. aa ʒj. Aq. rosar. & Sambuc. aa ʒij. m.

Par-dessus le plumasseau de charpie, je mets un emplâtre bien collant, une com-

presse & une bande , pour boucher & pour fermer les yeux. J'ordonne ensuite au malade de se tenir tranquille & en repos. S'il arrivoit que le malade , sur-tout si c'étoit une personne du sexe , fût attaqué dans le genre nerveux , il seroit très-à-propos de donner un grain d'opium , tout de suite après l'opération. Quelques heures après , si le patient est sanguin , je fais ordinairement une ample saignée au bras , & j'ordonne l'usage des alimens doux , & d'une boisson rafraichissante.

Nous sçavons que la guérison vient en meilleure partie de la nature ; c'est pourquoi si le patient ne se plaint d'aucune peine , s'il ne se fait point de déchargement de l'humeur aqueuse , & qu'il ne sorte point de larmes hors de l'œil , je laisse le premier bandage vingt-quatre heures , quelquefois trois joursentiers , ayant souvent remarqué , qu'en voulant débarrasser l'œil , & faire voir trop promptement , on a occasionné des accidens notables , que l'on auroit prévenus , en laissant l'œil fermé.

Dans le mois de Juillet de l'année 1760 , je fis l'opération à la femme de B. G. en présence de M. Vander Winkel , chirurgien très-expérimenté. L'opération fut très-heureuse , & achevée en moins d'une minute , la malade pouvant distinguer les objets ,

immédiatement après l'opération, qui ne fut suivie d'aucun accident ; c'est pourquoi je laissai le premier appareil jusqu'au quatrième jour, & je trouvai alors l'œil dans un état charmant : il ne manquoit plus, pour une parfaite guérison, que de fermer l'œil encore pour quelques jours, & de le préserver des rayons de lumière. S'il arrivoit que la nature n'eût pas toute seule opéré la guérison de la cornée, j'introduis dans l'œil, à plusieurs reprises, par le moyen du duvet d'une plume, le remède suivant :

R. Syrup. sacchar. candi ʒj. Mel rosar. ʒß. Balf. Péruv. guttæ iv. m.

Je laisse ce collyre dans l'œil, comme dans le premier appareil, jusqu'au dixième ou douzième jour, selon que je le juge à propos : ensuite je fais tenir l'œil ouvert ; mais par le moyen d'un petit morceau de taffetas verd, & d'un chapeau rabatu par-devant, je le préserve des rayons de lumière, afin qu'il n'en soit point trop frappé d'abord, mais qu'il s'y accoutume comme par degrés.

On trouve souvent que le quinzième jour après l'opération, l'œil est très-enflammé & affoibli, de sorte que le malade ne peut soutenir le moindre rayon de lumière. Il semble que cela vienne de ce qu'on a tenu l'œil trop long-tems fermé ; car dans cet

état, il est comme dans un bain continu, qui gonfle & affoiblit tellement les vaisseaux, que ceux qui, dans l'état naturel, ne reçoivent que des globules d'eau, donnent alors passage à des globules de sang, qui bouchent ces vaisseaux fins & déliés, & donnent ainsi naissance à une inflammation, par le relâchement des vaisseaux, & par l'extravasation des humeurs.

Pour guérir cette inflammation, il est très-à-propos de laver l'œil plusieurs fois le jour, avec de l'eau froide, par le-moyen de laquelle les vaisseaux qui étoient relâchés, se resserrent & se raffermissent, & les globules de sang, qui s'y étoient introduits, sont chassés dehors. On peut aussi, pour parvenir à ce but, deux ou trois fois par jour, avec un tuyau de plume, laisser tomber dans l'œil, quelques gouttes du collyre décrit ci-dessus.

Le quinquina pris intérieurement, s'il n'y a point de maladie intérieure, qui empêche de le donner, en en prenant une dose de demi-dragme, trois ou quatre fois le jour, produit tout l'effet qu'on peut attendre de quelque remède que ce soit, pour la faiblesse de la vue & pour la guérison de l'inflammation dont j'ai parlé.

Enfin, quand l'œil est délivré de l'inflammation, & qu'il peut supporter les

rayons de lumière, on laisse quelque tems le malade en repos, sans rien entreprendre, jusqu'à ce que l'œil se soit disposé de lui-même à réparer & à remplacer le crySTALLIN.

Nous voyons tous les jours que, l'œil travaille lui-même pour réparer ce qui lui manque, & que même dans ceux qui se servent de lunettes pour conserver leur vue, l'œil même rectifie les défauts des verres. Cela peut servir d'avertissement à ceux qui se servent de lunettes, d'être prudents dans le choix des verres, afin que l'œil ne se fatigue point, pour s'accoutumer à un verre mal poli.

A proportion que l'œil, par la perte du crySTALLIN, est devenu plus ou moins plat, le malade peut, pour discerner plus distinctement les objets, se servir de lunettes, plus ou moins convexes.



DISSERTATION

Sur l'abus que les anciens ont fait du Cautere ; par M. MOUBLET, bachelier de la faculté de médecine de Paris, docteur de Montpellier, & médecin à Tarascon.

Plus les topiques empruntent leur action du feu, plus ils agissent puissamment sur l'habitude de notre corps. De ce genre, nous en connoissons de trois especes ; les vésicatoires, ou épispastiques qui raréfient la lymphe, & l'air intérieur, enflamment la peau, l'exulcerent, & attirent des sérofités nuisibles & superflues, en faisant naître des phlyctenes ; les septiques ou cauterés potentiels, dont les parties intégrantes plus homogènes, plus solides, alcalinées, ignées, ou acides fixes, dissoutes par nos humeurs, conçoivent une effervescence, & susceptibles d'un grand mouvement, coagulent les fluides, roidissent les fibres par leur causticité, froncent les vaisseaux, rongent, détruisent & consomment ; & le cautere, ou cautere actuel, qui fait le sujet de cette Dissertation, qui est le feu lui-même, par principe & par essence.

Son usage nous vient des (a) Arabes. Les

(a) *Valentin*, p. 195. *Marcell. Virgil. Florentin*, de caut.

Asclépiades sont ceux qui l'ont employé les premiers (a) ; & son application est ce qu'ils ont appelé cautérisation.

L'intensité de son action dépend de la quantité & de la vélocité de ses particules ignées, & augmente par un contact plus intime & par une plus longue durée de son opération : elle peut être complète ou incomplète, comme l'avoient observé (b) les anciens. Elle est incomplète, lorsqu'elle se réduit à irriter les fibres nerveuses, à agiter les esprits, à absorber des sérosités superflues, à stimuler les vaisseaux, & à rendre le tissu des solides, plus serré, plus fort, plus élastique : elle est complète, lorsqu'agissant avec toute la force, il brûle, noircit, consume, réduit en forme de charbon l'endroit où on l'applique, dont les débris forment une croûte, qu'on nomme escarre.

De ces différens degrés d'action, les anciens remplissoient autant d'indications, ce qui n'est pour nous que les suites & les effets successifs d'une même cause, étoit pour eux des causes primitives. Pour faire subsister tant de qualités adverses dans le

(a) Dioscorid. l. ij, c. 7. Paracels. l. ij, c. 8 ; p. 121.

(b) Hipp. l. de Art. Albumans, Albucasis, l. 2 ; p. 254. Gab. Fallop. p. 234.

même corps, fans le détruire, ils en imaginerent de relatives à la substance ou à la masse, & de propres aux principes de la matiere, ou aux premiers élémens des mixtes : ils attribuerent à l'inertie & au mouvement de leurs particules intégrantes, des effets qui ne peuvent naître que de la force des corps.

Ils crurent que le feu échauffe par ses qualités actives (a) premières; dissipe, ramollit (b), résout, volatilise par les secondaires; dessèche & refroidit par les (c) premières passives; resserre, astringe, fortifie les fibres par les secondaires; incise, atténue, enflamme (d) par les particules insensibles, qui, sans se manifester par une action occulte, produisent des effets sensibles; enfin, il attire, extravase les humeurs, excite des vésicules, forme l'escarre, par les parties substantielles ou propres à la masse. Il peut encore (e), par accident, détourner les humeurs, intercepter leurs cours, les faire dériver vers une partie, arrêter les flux immodérés du sang, le coaguler, & resserer les fibres & le tissu des solides.

(a) *Mercat. l. 3, de Mulier.*

(b) *Guirland, l. iij, c. 12, p. 97.*

(c) *Amat. cent. 5, cur. 99.*

(d) *Costaus, l. j, c. ij, p. 13.*

(e) *Pyrotechn. de Marc. Aurel. Severin, c. 14;*

Tels sont les effets certains , & les principes peu lumineux , que leur philosophie , qui touchoit encore à sa naissance , avoit adoptés dans les recherches de la vérité ; quelque informe qu'elle fût , l'esprit avoit besoin de ce sel , pour se conduire dans sa marche ; & si elle ne contentoit pas la raison , au moins tenoit elle l'imagination en bride , & en empêchoit-elle les écarts. Ils parloient de principes sûrs , que l'expérience ne contredit point. Les moyens qu'ils employoient , pouvoient les séduire ; mais l'événement ne les trompoit pas. Plus heureux que nous , qui courons après les causes primitives , que nous ne connoîtrons jamais.

A peine eurent-ils abordés la nature , qu'observant qu'elle est toujours simple dans ses opérations , ils chercherent aussi les médicamens les plus simples. Ils jugerent que les particules essentielles des mixtes , différentes par leur combinaison , par leur hétérogénéité , ont des vertus qui s'altèrent , s'entre-détruisent elles-mêmes , qu'elles ne conspirent pas toutes à la même fin , & qu'elles operent des effets quelquefois contraires , & toujours qu'on n'a point en vue.

Cette observation étoit salutaire , s'ils eussent sçu lui imposer des bornes , & l'assujettir à des règles. Cette homogénéité de parties , cette

unité de substance , de forme , de qualités , d'action , qu'ils remarquerent dans le feu , considéré sous le même rapport , & pour la même fin , étoient sans doute des raisons de préférence. Sa simplicité , sa pénétrabilité , la rapidité de son mouvement , son analogie avec la chaleur naturelle , en qui réside le principe de la vie , la vie elle-même , méritoit de fixer leur choix (a) , lorsqu'ils le pouvoient sans risque , & qu'ils avoient lieu d'en attendre de bons effets. D'ailleurs , le cautere actuel n'agit que sur la partie où il s'exerce , & ne peut nuire que par excès ; le potentiel au contraire , dont on ne peut limiter l'action , s'étend aux parties voisines (b) , s'échappe , roule dans nos humeurs , & peut y causer des désordres difficiles à rétablir ; mais l'abus des meilleures choses en pervertit toujours l'usage.

Sans établir de règles générales , ils ont enveloppé toute leur pratique , & ne nous ont laissé qu'un amas de faits mal digérés , également heureux par l'événement , & souvent contraires par les moyens. Pour déterminer l'usage qu'ils ont fait du cautere actuel , voyons , suivant leur système , de quelle manière il doit être composé ;

(a) *Nunquam sat laudandum.* Heurnius , p. 68.

(b) *Hipp. de aff. intern. Petrus Apponensis , p. 208. Gui de Chauliac , l. iij , c. 48 , p. 138.*

quelle figure il doit affecter ; jusqu'à quel point il doit être chauffé ; comment il faut l'appliquer , quelles précautions il faut prendre dans son application , & à quelles maladies il convient.

Les sentimens ont été partagés sur le choix des matieres qui doivent entrer dans la composition : leurs préjugés les rendoient esclaves des anciennes coutumes ; nous pouvons cependant distinguer deux sortes de cauterés actuels (a) , les durs & secs , les mous & humides.

Les cauterés durs & secs étoient pris des métaux , de quelques pierres calcinées , de différentes racines du règne (b) végétal , dures & compactes ; celle d'aristoloche ronde , de gentiane , d'asphalodes , de quelques bois , de celui d'olive , du noyau , du buis , d'un autre , connu sous le nom d'*esca* (c) , des champignons qui croissent sur les chênes , des méches de lin , de chanvre , de coton bleu , entortillées , ou de la moëlle d'une espece de jonc , & de quelques (d) arbrustes , qu'ils trempoient dans l'huile , ou dans quelque suc bitumineux.

Les mous & humides sont (e) les soufres ,

(a) *Fabric. ab Aquapend.* p. 314. *Gabr. Fabric. p.* 315.

(b) Galien , l. v , c. 2. Thynius , p. 145.

(c) Paul Ægin. l. vj , c. 4 , p. 569.

(d) *Hipp. de affect. intern.*

(e) Angerius , l. ij , c. 12. Paracels. p. 314.

les résines, la (a) poix, le plomb fondu, l'huile, l'eau bouillante.

Cet appareil est assez effrayant, & le meilleur choix est de n'en point faire; mais les préjugés, & un aveugle empyrisme qui régnaient dans la pratique, faisoient la base de la leur. Ils les employoient indifféremment (b); & s'ils se servoient plus souvent de quelques uns, c'étoit plutôt parce qu'ils étoient plus accrédités, que par le succès qu'ils en retiroient.

Trois usages principaux en déterminoient la pratique. 1^o Ils s'en servoient pour les opérations chirurgicales (c), 2^o pour créer des fontanelles; ce sont de petits ulcères (d), ou des émonctoires suscités par l'art, pour évacuer & faire dériver, dans les maladies froides & longues, une abondance de sérosité, qui abbreuve le sang; quelquefois, après les opérations, ils entretenoient ces égouts (e), & remplissoient les deux indications en même tems. Les cautères durs & secs, servoient seuls pour faire naître des fontanelles; dans les opérations, tous pouvoient être employés.

Quoique chacun s'en arrogeât de pro-

(a) Avicenn. l. ij, c. 44. Dioscorid. l. ij, c. 7.

(b) Arét. p. 46.

(c) Paul Ægin. l. vj, c. 4, p. 569.

(d) Chirug. de Purmann. p. iij, p. 292.

(e) Sennert. p. j, l. v, sect. 2, c. ix.

(f) Paracels. p. 315. Willis, sect. iij, t. 2, l. vj, p. 181.

pres, les métaux étoient les plus (a) usités. Crédules jusqu'à la superstition, ils jugéient de leur mérite & de leur excellence, par leur prix & leur rareté; & par cette seule raison, ils les consacroient à certaines parties (b). L'or & l'argent, à cause de leur noblesse, étoient réservés pour les maladies de la tête; d'autres, au contraire, sans égard à leurs parties intrinsèques, se servoient de tous indistinctement sur l'habitude du corps, & n'étoient partagés que pour le choix. Aristote (c) préféroit le cuivre, tandis que plusieurs le regardoient comme un poison, pour la sécheresse, l'âcreté de ses parties, & la douleur & la rigidité des fibres qu'il inféroit. Agrigente, Albumasar, & presque tous les Arabes (d) célèbrent le fer & l'acier, à cause de leur dureté & de la durée de leur action; car plus les corps froids sont denses, plus ils retiennent de chaleur (e).

Souvent, pour rendre ces métaux plus doux, & concilier à un seul les qualités que plusieurs renfermoient, ils les amalga-
moient ensemble, & jettoient dans (f) le

(a) Ruland, l. ij, c. 1.

(b) Avicenn. l. ij, p. 237.

(c) Aristot. l. j des Problèmes.

(d) Archigén. dans Fabr. p. 315.

(e) Chym. de Boërh. Phys. de Homberg.

(f) Tagault, p. 413.

même creuset l'or, l'argent, le fer & le cuivre.

Les cauterés étoient si nombreux, qu'ils changeoient, selon la nature du mal, & la figure de la partie (*a*). Ils en faisoient d'autant de sortes, que l'imagination leur en fournissoit des modèles : la forme en étoit illimitée ; cependant (*b*), c'est à elle que Severin croit que ses effets sont attachés : ils sont à la vérité différens sous différentes masses ; mais si elle est la même, la figure n'y fait rien. Ils imitoient ordinairement celle de la partie où ils s'appliquoient (*c*), & se servoient de pointus pour le nez, de ronds pour le menton, de cultellaires pour la poitrine ; quand ils ne pouvoient, avec cette attention scrupuleuse, les mouler sur la partie, ils s'affujétissoient à d'autres règles, & traçoient des (*d*) carrés, des polygones, des figures géométriques, suivant la rectitude du plan & le nombre de cauterés indiqués : celui de cinq étoit le plus ordinaire ; lorsqu'ils en appliquoient douze ou quinze, ils représentoient la lettre Y.

Ils les rangeoient sous deux classes, & les divisoient en simples & en composés. Entre

(*a*) Albuc. l. ij, c. 54. Ambr. Paré, l. 18, c. 27. Gui de Chaul. l. iij, c. 45, p. 138.

(*b*) Pyrot. de Marc. Aurel. Sever. p. 388.

(*c*) Paul Ægin. c. 4, p. 567.

(*d*) Le même, 577.

les simples , plusieurs étoient propres à quelques parties , comme aux abcès de la luelle , de la langue , à l'empyème (a) ; les autres n'étoient déterminés à aucune , & tiroient leur nom de la figure qu'ils affectoient , comme en sels (b) , triangulaires , ponctuels , actuels (c) : quelquefois ils commençoient une opération avec un rond , & la finissoient avec un quarré (d) : les composés étoient , ou à séton ; & alors avec de grosses tenailles , ils élevoient la peau , & passaient le séton à travers (e) ; ou à cannule , & c'étoient un ou plusieurs cauterés joints ensemble , en forme de trident , ou de triangle renfermés dans une gaine.

Mais jusqu'à quel point doivent-ils être chauffés ? Les liquides se versent bouillans , comme le plomb , l'huile & l'eau ; allumés , comme le soufre ; embrasés , comme le bois réduit en charbon (f). Pour ce qui regarde les métaux , le degré de chaleur suivoit la grandeur du mal , la délicatesse de la partie. Hippocrate veut (g) qu'ils

(a) Ambr. Paré , c. x , p. 256.

(b) Lanfranc , p. 203.

(c) *Ex quadrat. cum acu.*

(d) Le même , p. 204. Ambr. Paré , l. ij , p. 260 , c. 27 , l. ij , p. 338.

(e) Paul Ægin. c. 48 , p. 570.

(f) Archigen. dans Gabr. Fallop. p. 312.

(g) *Hipp. de art. sect. j , aph. 112 , p. 195 ; aph. 200 , p. 464 , sect. 5 , aph. 44.*

soient aussi chauds, que les forces du malade pourront le permettre. Pour les os, il prescrit qu'ils soient rouges & transparens; pour les parties molles, d'une chaleur modérée, & proportionnée au tissu des fibres. Avicenne (a) l'appliquoit ardent. Lanfranc (b) attendoit qu'il jettât des étincelles; & il falloit qu'ils l'employassent bien chaud, puisqu'Ingrassias (c) remarque qu'il perd sa vertu, en restant au feu, & que Severin nous avertit (d) de prendre garde qu'il ne devienne mol, en le laissant trop long-tems sur les charbons ardens.

La matiere, dont ils étoient composés, déterminoit la maniere de s'en servir. Les liquides se versoit en telle quantité, pour opérer l'effet qu'ils en attendoient: pour les métaux & le fer, auquel le plus grand nombre se réduisoit, chacun avoit une méthode propre. Albucasis (e) s'en servoit, sans le fixer. Aurelian (f), dans les maladies chroniques, défend de l'appuyer. Celse (g) l'appliquoit, en courant sur les crevasses des hémorroïdes, tandis qu'Hip-

(a) *Avicen. Igniosè ponatur*, l. j, p. 232.

(b) *Aded ignitum ut projiciat scintillas*, Lanfranc, p. 203.

(c) *Ingrass. p. 4, c. 27.*

(d) *Marc. Aur. Sever. p. 361.*

(e) *Albucasis. dans Gal. l. 5, c. 2.*

(f) *Aurel. l. 5 des mal. chr.*

(g) *Cels. l. 7, c. 2.*

pocrate le faisoit (a) appliquer profondément. Aëtius (b), en traitant le rhæas, ne le portoit pas jusqu'à l'os ; ainsi chacun n'avoit que lui-même pour guide, & dans l'instant de l'opération, délibéroit de sa durée ; leurs sentimens étoient seulement réunis, en ce qu'ils suivoient toujours la direction des fibres (c), & les plis de la peau, afin de rendre la réunion plus facile, & la cicatrice moins difforme.

Cette facilité à s'en servir, excluoit les longues préparations. Ils ordonnoient au malade des remedes généraux, dans les maladies chroniques internes ; dans les externes, & quand ils employoient l'huile bouillante, le plomb fondu, la résine embrasée, le soufre liquide, ils faisoient une espece de pâte avec la farine, la terre cimolée, l'argille ramollie, imbue d'huile rosât (d), le mucilage de psillium avec le suc d'ortie, de tormentille, de plantain, où ils trempoient un linge dans l'eau-rose, ou quelque'autre suc rafraîchissant, dont ils mettoient à couvert les parties voisines qu'ils vouloient épargner, & ils enfermoient dans le cercle, celle où devoit couler la matiere bouillante. Quand

(a) *Hipp. de aff. intern.*

(b) Aëtius, l. 5. c. ij.

(c) Paul Ægin. c. 67, p. 577. Gabr. Fallop. p. 334.

(d) Myreps. c. 85, p. 774. Tagault, p. 406, Avicen. p. 232.

ils appliquoient le fer, ils marquoient l'endroit d'ustion, avec de l'encre (a) ou un fil, & se servoient d'un emplâtre fenestré.

La grandeur du mal dispoisoit du choix du cautere; pour effacer des cicatrices (b), des plaques fines, lisses & polies suffisoient; lorsqu'ils vouloient toucher légèrement une partie, ils prenoient un instrument pointu (c), en forme d'épée; & lorsqu'ils en attendoient de plus grands effets, ils les choisissoient oblongs, raboteux, peu épais, & d'une grandeur médiocre (d), afin que l'impression fût plus forte, & que les escarres, en tombant, ne causassent pas la chute des cicatrices.

Son usage étoit si étendu; les vertus qu'on lui attribuoit, étoient en si grand nombre, qu'il seroit difficile de fixer les indications auxquelles il satisfaisoit. Quelques-uns mirent en question (e), s'il convenoit dans toutes les maladies, s'il profitoit dans tous les tempéramens, si on devoit l'appliquer sur toutes sortes de parties.

Costæus résoud le premier problème (f);

(a) Aret. de Cappad. l. j, p. 15, 20.

(b) Gab. Fallop. p. 340.

(c) Hervrn. méth. part. vij, p. 404.

(d) Hipp. l. de art. sect. j, aph. 112, p. 464.

(e) Lanfranc, p. 202.

(f) Costæus, l. j, c. 16, p. 17.

& croit que le caustere convient en toute affection contre nature, qui est ou maladie, ou cause, ou symptôme ; Severin n'excepte qu'un tempérament chaud, quand le sujet est pléthorique, & que la masse du sang est infectée de quelque diathèse putride (a). Fallope ne ménageoit aucune partie, & l'appliquoit également sur les arteres, les veines (b) & les nerfs. Théodoric faisoit toute la chirurgie (c), avec le caustere, & la médecine avoit besoin souvent de son secours, tant les premières connoissances des sciences sont imparfaites.

Ils trouvoient des vertus en lui pour remplir toutes les indications, & conservoient les mêmes préjugés que pour la saignée. Ils avoient des parties affectées pour certaines maladies, afin de le rendre, en même tems qu'il évacuoit (d), révulsif ou dérivatoire. Dans les invétérées & les plus opiniâtres, ils l'appliquoient jusqu'à dix fois tout de suite ; persuadés que celles qui résistent aux remèdes, dont le feu est l'instrument, sont sans espoir de guérison (e).

Toutes les maladies se guérissent, & se terminent par coction (f) & par excrétion :

(a) Marc. Aur. Sev. c. xij, p. 343.

(b) Fall. c. xij, p. 359.

(c) Théod. p. 134.

(d) Lanf. t. 1, n. 13, p. 232.

(e) Hipp. aph. sect. viij, v. 119.

(f) Holler. Com. j, l. v.

les forces vitales n'augmentent que par accident, & s'éteignent d'elles-mêmes. Nous avons donc plus besoin de remèdes qui en raniment la vigueur, que de ceux qui la diminuent. Les anciens produisoient la coction des humeurs, en augmentant la chaleur, en excitant les oscillations des vaisseaux, & le mouvement intestin des liqueurs; leur excrétion, en leur préparant des issues, & en favorisant leur évacuation par le feu.

Il est propre à tous ces effets; mais il faut sçavoir le ménager, pour en tirer avantage. Nous allons parcourir le détail de leur pratique. Si nous la blâmons, ce n'est jamais que l'excès que nous en condamnons en eux. Pour donner plus de clarté, nous suivrons l'ordre suivant dans tout le reste de ce traité.

1^o Ils appliquoient le cautere, pour sécher les solides, absorber de sérosités superflues, astreindre de fibres molles & lâches, leur rendre l'élasticité & le ton qu'elles ont perdu, pour exécuter des mouvemens qui leur soient propres, ou pour contenir d'autres parties dans leur situation naturelle; pour calmer les douleurs, révivifier les forces vitales, hâter la coction des humeurs putrides, croupissantes dans leurs propres vaisseaux, ou épanchées dans quelque cavité; pour favoriser leur résolution, ou accélérer la suppuration.

2^o Pour ouvrir des abcès, des apothèmes, & donner issue à des matieres purulentes.

3^o Pour arrêter le sang dans les hémorragies, & absorber, dans une grande supuration, la sanie trop abondante des ulceres.

4^o Pour éteindre la gangrene, la pourriture, la carie ; pour séparer, consumer des cals, des excroissances fongueuses, des parties superflues, mortes, vénéneuses, ou nuisibles.

Tels sont les cas où les anciens employoient le cautere. On ne sçauroit disconvenir qu'il ne soit indiqué dans tous, quoiqu'il n'y convienne pas toujours. Pouvons-nous donc croire que de si grands observateurs en aient abusé, autant qu'ils le paroissent ? Si leur pratique nous étoit toute dévoilée, nous n'aurions pas à leur reprocher de si grandes erreurs. Tous nos remedes leur étoient connus. Ont-ils donc été cruels sans raison ? Ce n'est pas que je veuille autoriser en tout leur pratique, car ils en ont abusé ; & il suffiroit presque de ce que nous avons dit, pour le prouver ; mais elle est moins fausse, que mal-entendue ; leurs écrits manquent de principes & de régles : nous ne lisons que leurs succès, & ils nous taisent les moyens de les obtenir.

Hippocrate rapporte plusieurs exemples, & des expériences funestes de ce remède (a ; & pouvoit-il toujours réussir dans les mêmes maladies, puisque leur nature & leur caractère varient par tant de symptômes ? Il semble, selon eux, qu'une partie ne peut être lésée que d'une seule manière, que la maladie est toujours la même, reconnoît la même cause, & s'annonce par les mêmes signes. Devons-nous, après cela, être surpris de ce que les modernes n'ont point adopté leur doctrine ?

I. INDICATION. Lorsque nos humeurs sont trop abondantes, sans qu'il y ait pléthore ni cacochymie, la partie rouge du sang se trouve noyée dans une abondance de sérosité ; nos fibres s'en abbreuvent, leur tissu humecté se relâche & produit des luxations, des hernies, des descentes, &c.

Dans ces cas présentés sous un aspect si favorable, le cautere pourroit quelquefois profiter. Mais ces maladies sont-elles toujours produites par débilité, par une collection & une abondance d'humeurs ? Le cautere peut-il convenir dans un tempérament sec, chaud, fort, robuste, athlétique, lorsqu'elles arrivent après des efforts violens, des coups, des contractions for-

(a) Hipp. l. v, sect. viij.

tes & gênées , des mouvemens spasmodiques, & des causes accidentelles extérieures ; ils l'appliquoient cependant toujours dans les luxations, sur l'article où la tête de l'os repose, & à la partie où elle étoit tombée ; souvent même ils l'entouroient de cauterés (a).

Mais en brûlant & irritant ainsi les nerfs, ils attiroient un plus grand flux d'esprits animaux à la partie ; les vaisseaux étoient tirillés, tendus, le cours du sang précipité, tout le membre tremouloit, s'agitoit, étoit secoué : de là les douleurs aiguës, l'engorgement, l'inflammation, les ankyloses, l'érétisme, la rigidité des tendons, des ligamens, la sécheresse des cartilages, les mouvemens convulsifs, d'autant plus forts, que le membre avoit plus souffert, & que les fibres étoient plus roides & plus contractiles ; accidens qui s'opposent même à la réduction.

Dans les hernies, quelles quelles fussent, crurale, exomphale, inguinale, complète ou incomplète, formées par l'épiploon, l'intestin seul ou tous les deux ensemble, ils appliquoient quatre, cinq cauterés, pour en procurer la (b) réduction, ou pour con-

(a) Paul Ægin. p. 576.

(b) Léonidas, dans Aëtius, *serm.* 14, c. 7. Théod. c. 29.

tenir la hernie , après l'avoir réduite auparavant.

Pouvoient-ils la réduire , lorsqu'elle est formée par des coups violens , des excès , des chutes , des travaux douloureux & pénibles , par une forte pression du diaphragme & des muscles du bas-ventre ? Lorsqu'il y avoit étranglement , n'augmentoient-ils pas les symptômes fâcheux , qui accompagnent ces maladies ? Les matieres fécales qui distendent , qui gonflent l'intestin par une chaleur immodérée , une grande fermentation , ne le dilatent-elles pas encore davantage par leur volume qui se raréfie ? ne l'irritent-elles pas par leur acrimonie qui s'exalte ? Quand ils l'avoient réduite , si l'intestin avoit beaucoup souffert , qu'il fût noir , livide , tendant à la putrescence , ne causoient-ils pas la gangrene & la mort ?

Cette méthode étoit vraiment cruelle , puisqu'elle étoit sans fruit , & sur-tout dans la chute du fondement. Plusieurs retiroient le rectum , tant qu'ils pouvoient , quand il ne sortoit pas assez : ils faisoient exprimer le malade , jusqu'à ce que par des efforts réitérés , il sortît en partie ; alors ils coupoient (a) l'intestin en long , en deux ou trois endroits , & appliquoient six , huit cauteres , sur la tunique veloutée. Quelle

(a) *Hipp. de art.*
Tome XV.

douleur ne devoit-il pas en naître ! Le mal n'étoit pas un moindre mal que le remède. Dans la piqueure, la distraction des tendons, ils s'en servoient encore (a) ; ils favorisoient les tiraillemens, les convulsions, & s'opposoient à leur réunion.

Attentifs seulement à la cause difficile à saisir, dont ils croyoient les symptômes s'expliquer en leur faveur, ils entrevoyoit toujours quelque convenance ou quelque succès, pour autoriser leur pratique : tout est raison pour des esprits prévenus ; & croyoient ils pouvoir abuser d'un remède qui n'étoit assujetti à aucune règle ?

Ils avoient toujours en vue d'augmenter la chaleur naturelle, de fortifier les solides ; & le moyen le plus prompt leur paroissoit le meilleur. C'est ainsi qu'en accélérant le cours du fluide nerveux dans une partie, en redoublant les vibrations des vaisseaux, ils croyoient aussi résoudre ou amener en maturité les dépôts, les humeurs arrêtées dans les tuniques des vaisseaux, ou épanchées hors du cercle de la circulation, les tumeurs humorales, de quelque cause qu'elles provinssent, inflammatoires, œdémateuses, squirrheuses & enkistées.

Que l'événement devoit les surprendre ! car si ces tumeurs sont formées par infiltra

(a) Paul Æginet. p. 574.

tion, fluxion, congestion dans les vaisseaux, les follicules des glandes, ou dans quelque cavité, la cure doit différer; cependant, chez eux, elle est toujours la même. Combien légèrement s'en servoient-ils, à la moindre intempérie, dès qu'un membre languissoit, & qu'il y avoit la moindre dissension dans le mécanisme des organes! Aussi que de maux légers par eux-mêmes, sont-ils devenus graves & dangereux, par les suites qu'ils ont eus!

C'est des effets, & non de la cause, que les indications doivent se tirer. Combien de fois un remède indiqué par la cause, est-il contre-indiqué par les symptômes présents, ou par ceux qui peuvent survenir!

Dès qu'ils soupçonnoient un engorgement dans une partie, sans égard à sa situation ni à sa texture, ils appliquoient le cautère pour le résoudre. Dans les fluxions des yeux, plusieurs renversoient la paupière (a), & la cautérisoient dans les douleurs de tête: ils l'appliquoient plusieurs fois, & à différentes reprises, sur le vertex, jusqu'au diploë (b).

La sensibilité, la délicatesse de ces parties, la communication des prolongemens

(a) Paul Ægin. p. 556.

(b) Aret. l. ij, c. 20, p. 450. Ruland, l. j, c. 25, p. 151.

de la dure-mere avec le péricrane , qui devoit leur faire craindre des convulsions ; l'inflammation des meninges , le voisinage du globe de l'œil , n'excluoient pas cette condamnable méthode.

Dans les bouffissures , les emphyèmes des cellules adipeuses du bas-ventre , les hydropisies de la poitrine , ils en appliquoient dix , douze (a) , pendant trois jours d'une diète exacte , sur le sternum & les côtes : dans l'ascite , depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au coccyx , & de la dernière fausse côte , d'un côté , à la dernière de l'opposé.

Le sang , dans ces maladies , appauvri , épuisé , presque toujours en fonte , privé de sa partie balsamique & mucilagineuse , annonce un état de cachexie ; les pieds bouffis , œdémateux , tendent à putrescence. Quand l'humeur infiltrée , ou extravasée , croupissante depuis long-tems , étoit douée de quelque acrimonie , ils causoient bien des secousses au genre nerveux , des vibrations violentes , des spasmes , des douleurs ; mais ils ne pouvoient dissiper ces humeurs ni les vaisseaux capillaires trop obstrués ; elles ne pouvoient reprendre les routes de la circulation.

Quels tristes accidens ne produisoient-ils

(a) Septal. l. 6 , p. 107 . Aëtius , c. 13 , p. 335 .
Avicenn. t. 1 , l. 3 , p. 786. Heror. p. 68.

pas (a) ? En tâchant de résoudre par le feu ces dépôts & ces fluxions, outre la mortification de la partie, qu'ils procuroient, en détruisant les petits vaisseaux & interceptant le flux & le reflux des liqueurs, souvent l'évacuation étoit si abondante, qu'ils mettoient la partie à siccité, qu'ils en évacuoient la lymphe nourricière, & qu'elle tomboit en marasme.

Dans les phlegmons (b), y a-t-il des humeurs froides à résoudre ? Les ramifications des artères sont obstruées, les molécules sanguines, épaisses, les vaisseaux capillaires imméables, la chaleur vive, les contractions du cœur fortes & fréquentes : ils redoubloient l'action des vaisseaux ; mais que pouvoit-elle produire ? Ne dissipoient-ils pas les particules les plus fluides, qui auroient pu servir au sang de véhicule, séparer la cohésion des globules entr'eux, & faciliter leur cours ? N'augmentoient-ils pas leur viscosité, l'engorgement, les embarras de la circulation ? Ne faisoient-ils pas dégénérer le sang en atrabilaire ? N'étouffoient-ils pas le mouvement, la chaleur & la vie ? De-là la gangrene & la mort.

Les œdemes pouvoient-ils être repris

(a) Amat. Luzitan. cent. 5, cur. 99. Aret. p. 352.
50, 55.

(b) Cels. l. v, c. 11. Théod. Epit. 65.

par les veines absorbantes (a), tandis qu'ils s'opposoient à leur résolution, en exhalant les molécules aqueuses les plus liquides, les plus mobiles; en augmentant la ténacité de l'humeur, la rendant plus épaisse, plus concrète ? Ainsi ces œdèmes devoient s'enflammer ou dégénérer en squirrhes.

Quelques dures & compactes que soient ces tumeurs, elles n'en étoient pas exemptes. Galien (b), Aëtius (c), croient que les squirrhes du foie & de la rate sont formés par une humeur froide & pituiteuse, qui s'épaissit dans ces viscères, par son séjour; qu'on les atténue, les ramollit, les fond par le caustère, & qu'on en favorise l'excrétion.

Ces maladies sont presque toujours héréditaires, dépendantes du vice des liqueurs & de la constitution des solides, où les glandes que ces tumeurs assiègent, sont faciles à s'obstruer. Quel autre effet pouvoit s'ensuivre, que l'inflammation des parties voisines, ou le squirrhe irrité, un ulcère purulent ?

Pouvoient-ils encore amener en maturité les bubons, les parotides, les abcès phlegmoneux, où l'on doit modérer le mouvement des solides, ralentir la rarefscence des fluides, pour diminuer l'engorgement, en

(a) Gabr. Fallop, p. 339.

(b) Galien, p. 287.

(c) Aëtius, c. vj, p. 529.

appliquant le feu ? Ne rompoient-ils pas tout par les vibrations trop vives des nerfs, les battemens, la réaction trop forte des vaisseaux ? L'abcès ouvert ne pouvoit produire qu'un pus âcre, limpide, mal élaboré, sanieux ; & l'ulcère ne devoit présenter que des bords livides, noirs, spongieux, que la gangrene menaçoit.

II. INDICATION. C'est ainsi qu'ils procuroient la coction des humeurs, en augmentant les forces vitales. Le même moyen leur servoit pour en hâter l'excrétion. Ils prenoient des cautères cultellaires, qui s'adaptoient à la tumeur & à la figure de la partie (a), ouvroient des issues à la matière croupissante, toutes les fois que ramassée en assez grande quantité, elle tendoit à suppuration (b) ; le fer devenoit plus tranchant, son opération plus prompte, & communiquant un plus grand mouvement, ils accéléroient la suppuration, sans s'arrêter à la délicatesse de la partie, ni à la qualité de la matière épanchée.

La nature de ces tumeurs inflammatoires ne pouvoit admettre une telle curation ; car par une rupture si violente & si subite, ils enflammoient les parties voisines, le tissu graisseux se corrompoit au loin ; de-là, une

(a) Bertopolita. c. xj., p. 501. Amat. Luzitan. cent. 5, cur. 99.

(b) Hervr. p. 66.

suppuration plus abondante , (si elle pouvoit s'obtenir , & si la gangrene n'y survenoit pas ;) les bords calleux , en se convertissant en une escarre dure & sèche , retenoient le pus qui fusoit dans les vésicules adipeuses , dans les membranes & les interstices des muscles ; formoit des sinus , des fistules , des ulcères anfractueux , dont les cicatrices étoient difficiles à guérir , ou étoit résorbé ; & cette résorption pouvoit produire des métastases , des fièvres lentes , une cacochymie purulente dans un sujet foible , cachectique & mal constitué.

D'ailleurs , pour ouvrir ces tumeurs enkistées , vives & très-douloureuses , les cloux , les bubons & les parotides qui adhérent aux principaux rameaux de la carotide externe , n'avoient-ils pas à craindre la structure des glandes qu'ils défiguroient & lésoient souvent à un point à ne pouvoir plus reprendre leurs fonctions , les artères , les veines & les nerfs dont elles sont composées , & qu'ils brûloient sans ménagement.

Ils regardoient ces glandes (a) , comme les égouts des viscères , à cause de leur texture rare & flasque , & croyoient qu'un dépôt d'humeurs étoit leur maladie ordinaire , parce que les parois de leurs vaisseaux , foibles par eux-mêmes , s'imbibent de sérosité , perdent facilement leur ressort ,

(a) Galien , p. 296.

& favorisent la stagnation de ces crudités, dont on ne pouvoit les déliyrer, qu'en ranimant leur mouvement languissant, & résoulant les fibres débilitées; telle étoit leur opinion sur la structure des glandes miliaires, inguinales, que leur mollesse & leur pulposité leur avoit fait concevoir.

De quels périls n'étoient pas suivies ces ouvertures d'abcès celle de l'empyeme, malgré la platine de l'invention de Paré (a), pour vider le pus épanché sur le diaphragme, ou mûrir (b) les tubercules suppurans des poudons. Dans ces circonstances périlleuses, où les yeux ne peuvent guider la main, est-on maître de la retenir, & jamais sûr de ne la pas trop enfoncer? Dans la pratique, les moindres erreurs sont mortelles.

Car il ne faut pas croire que l'artere, la veine & le nerf soient tellement logés, & cachés dans la scissure de la côte, qu'avec une prudence ordinaire on puisse les éviter. Quelles précautions pour ne pas blesser intérieurement des parties si délicates, si douloureuses, & si faciles à s'enflammer? Dans l'ægilops ou l'abcès au grand angle de l'œil, dans ceux du périné qui deviennent si souvent fistuleux, à cause de la graisse de cette partie; dans les abcès du foie (c) ils brûloient toute la

(a) Ambr. Paré, l. ij, c. x.

(b) Cels. l. ij, c. 7. Tagault, p. 413.

(c) Paul Ægin. c. 47, p. 570.

peau , & enfonçoient le cautere au-dessus de l'aîne jusques au parenchyme de ce viscere: ne devoient-ils pas causer la gangrene & la mort ?

III. INDICATION. Ce qui favorisoit cette pratique , c'étoit qu'ils arrêtoient le sang en faisant ainsi toutes ces ouvertures. Hippocrate s'en est servi dans les abcès du foie : Si vous craignez , dit-il (*a*) , l'hémorragie , employez le cautere cultellaire , & vous ferez l'incision en arrêtant le sang. Ils croyoient par-là gagner beaucoup dans les apothèmes , les tumeurs environnées de gros vaisseaux , parce qu'ils remplissoient deux indications (*b*) à la fois.

Dans les plaies même , quand quelque artere étoit ouverte , que la compression ne pouvoit suffire , & dans les amputations ils faisoient une grosse escarre , (*c*) afin qu'elle ne tombât que tard , quelle n'entraînât point la chute de la cicatrice , & que l'hémorragie ne revînt pas.

Quelque défectueuse que soit cette méthode , nous ne sçaurions leur en faire un crime , puisqu'ils n'avoient que ce seul moyen ; nous ne pouvons blâmer que les mauvais usages qu'ils ont faits des reme-

(*a*) Hipp. aph. 44 , p. 563.

(*b*) Avicen. c. 62 , p. 577.

(*c*) *Med. cauter.* l. 4 , t. ij , p. 157. Gui de Chaul. p. 348.

des , & non les remedes eux-mêmes.

S'ils les avoient employés , avec plus de justesse & de discernement , dans les cas où il convient précisément , nous n'aurions rien à leur reprocher ; mais les uns versent l'huile bouillante , coupoient avec de cauteris cultellaires (a) , & appliquoient encore après des fers rouges. Ainsi les derniers cauteris en détruisant & consumant l'escarre des premiers , l'hémorragie recommençoit : les autres (b) cauterisoient la plante des pieds pour arrêter le sang aux parties supérieures par la révulsion ; mais une artere d'un grand diametre ouverte , le sang y est porté & en coule avec plus de rapidité , puisqu'il y trouve moins de résistance , jusqu'à la mort ou une entiere défaillance.

Les veines dans les hémorrhoides sont distendues , tumefiées , regorgent d'un sang noir , épais , atrabilaitre ; si elles ne paroissent pas assez , Hippocrate ordonne (c) que par les efforts que doit faire le malade , l'intestin sorte , de le couper alors , & de le cautériser ; si elles sont ouvertes , & quelles coulent trop abondamment , de porter dans l'intestin des cauteris à queue d'aronde , de sécher les veines & d'arrê-

(a) Valles. l. 5 , c. 12 , p. 1082.

(b) Zacut. Luzitan dans Willis , t. j , p. 181.

(c) Hipp. de fistul. l. ij.

ter le sang : les autres le tiroient avec une grosse aiguille , en coupoient les commencemens & les issues , & les brûloient avec un fer rouge (*a*) ; ou même sans incision , ils n'employoient que le cautere. Théodoric l'appliquoit jusqu'à dix fois ; mais ce ne devoit pas être sans douleur ni sans peril. (*b*).

Quelquefois dans les plaies il arrive des hémorragies blanches ; une grosse artere lymphatique peut être coupée , & verser une grande quantité de (*c*) lymphé. Les anciens avoient recours au cautere pour l'arrêter (*d*). Une telle cause ne demande pas un remede si violent , & la compression doit suffire.

Quand la plaie étoit livide , sanguinolente , que les veines étoient variqueuses , la sanie subtile , limpide , abondante , ils cautérisoient les bords pour la corriger , afin que le pus devînt doux , blanc , égal , visqueux (*e*) , homogène , sans odeur ; en brûlant à nud les papilles nerveuses , ils procuroient des élancemens , des convulsions , des éréthismes , l'inflammation & la gangrene ; & en voulant augmenter la

(*a*) Hippocr. l. v , sect. viij.

(*b*) Théodor. l. ij , c. 41.

(*c*) Ruisch , act. de l'acad. des scienc.

(*d*) Paul Ægin. p. 580.

(*e*) Aret. p. 55 , 30 , 35.

chaleur pour le rendre plus louable & plus naturel, par son excès ils le rendoient plus âcre & plus corrosif.

IV. INDICATION. Ils ne commençoient enfin aucune opération sans le feu (a). Archigenes (b) verfoit du plomb fondu sur l'ægylops. Aëtius (c) guériffoit les gencives molles & rongées, avec l'eau bouillante. Arete (d) coupoit les verrues, les tubercules avec des ciseaux rouges. Dans les polypes, les excroissances fongueuses du nez, ils dilatoient les narines avec le speculum, & y posoient le caustere jusqu'à ce que tout fût consumé. Gui de Chauliac coupoit l'aine du nez (e) pour avoir plus d'issue, & le mieux appliquer. Dans les tumeurs chancreuses, ils coupoient avec un bistouri (f), & brûloient alternativement.

Cette opération étoit si douloureuse, que les hémorragies & les convulsions emportoient tous les malades. Paré, qui réforma ces moyens cruels par de non moins dangereux (g), voulut qu'après avoir

(a) Gabr. Fallop. p. 338.

(b) Archig. dans Galien, l. 5, c. 2.

(c) Aët. l. 4, c. 2.

(d) Aret. l. 4, p. 686, 687.

(e) Gui-de Chaul. p. 345.

(f) Léonidas dans Aëtius, ferm. 4, c. 45, p. 846, 981.

(g) Ambr. Paré, l. viij, c. 31, p. 180.

enlevé le cancer , on pressât les veines variqueuses qui regorgent d'un sang atrabilaire , pour l'évacuer tout-à-fait , & qu'on y appliquât après le cautere. Je ne sçais , laquelle des deux méthodes présente moins d'accidens fâcheux.

Vallès faisoit toutes les incisions avec le fer-rouge (a). Hervronius s'en servoit (b) pour ouvrir les ulceres malins. Quand la sanie étoit d'une mauvaise consistance , d'une couleur variée , d'une qualité âcre , d'une odeur fétide , & qu'une chaleur étrangere dominoit sur la naturelle , pour rendre le pus d'une bonne fonte , Bertopolita (c) ne connoissoit que le cautere ; & lorsque l'aposthème étoit livide, ses bords spongieux , le sentiment amorti , la chair corrompue , l'odeur cadavéreuse , & que la partie privée du mouvement & de la vie tomboit en mortification , Damocrates le regardoit comme un spécifique (d) , & brûloit jusqu'au sain.

Il n'étoit pas restraint aux maladies des parties molles ; les anciens l'appliquoient dans toutes (e) celles des os. Pline (f) ,

(a) Valles. l. 5 , p. 462.

(b) Hervr. p. 68.

(c) Bertop. p. 240.

(d) Damocr. l. des antid. Gorrhaw , p. 636.

(e) Bertop. p. 249. Gorrh. l. v , p. 96. Aurel. l. ij , c. 4.

(f) Pline , c. 7 , p. 32.

Hervronius (a) le portoient profondément dans la carie , pour hâter l'exfoliation , & pour favoriser la régénération des chairs qui pullulent. Avicenne se servoit d'eau (b) bouillante ; & Dalechamps assure (c) que les Africains cauterisent le sommet de la tête jusqu'à ce qu'il se sépare une esquille de l'os.

Ces faits qui suffisoient pour nous donner une idée de la pratique des anciens , nous prouvent assez , combien ils en ont abusé ; mais nous est-il permis de conclure de-là , qu'il ne convient dans aucun des cas où ils l'ont employé ; & ne pourrions-nous pas tirer parti d'une pratique de tant d'années ? Ces avances , ces ébauches étoient pour nous des engagements de perfectionner leurs travaux ; & notre imagination plus vive , plus vaste , mais moins solide & plus bornée , n'a pu s'affujettir à approfondir leur pratique , & mille biens nous échappent avec elle. Le cautere s'est usé , en s'exerçant ; & on trouve la fin du remede , quand on s'en sert pour tout : ils l'ont mal , & trop long-tems appliqué. Pour réformer leurs abus , nous en avons introduit de nouveaux , & leurs erreurs nous cachent les nôtres.

(a) Hervr. p. 68.

(b) Avicen. l. 3 , t. 4.

(c) Chirurg. de Dalech. c. 7.

L E T T R E

Écrite à M. DE LA CONDAMINE, chevalier de l'ordre de S. Lazare, des académies françoise, des sciences, &c. par M. DE BAUX, médecin agrégé au collège de médecine de Marseille, sur le nombre des inoculés de Provence, avec quelques réflexions sur l'Inoculation des adultes, du 12 Juillet 1761.

Comme je n'ignore point, Monsieur, la part que vous avez à la propagation de l'inoculation, dont vous n'avez donné l'histoire au public, dans deux Mémoires imprimés, que pour l'encourager à profiter de cette utile découverte, je vous envoie la liste des sujets qui ont triomphé de la petite vérole, dans cette ville de Marseille & dans le reste de notre province, par cette heureuse méthode, depuis le mois d'Octobre 1759, jusqu'à la fin de Juin 1761.

Le premier sujet, & le seul inoculé à Marseille & dans notre province, l'automne de 1759, a été mon fils. L'exemple d'un pere, médecin, décida bien des gens en faveur de la nouvelle méthode. Pendant le printems de 1760, dix enfans des deux sexes furent inoculés dans cette ville. Dans le même tems, M^{sr} le duc de Villars, notre

notre illustre gouverneur, animé de cette charité industrieuse, qui ne se borne point à pourvoir aux besoins des peuples confiés à ses soins, mais qui étudie les moyens les plus efficaces pour les conserver, établissoit dans la ville d'Aix, capitale de la province, un hôpital, dans lequel étoient appelés tous ceux dont les facultés ne leur permettoient pas de s'affranchir, par la voie de l'inoculation, du fatal tribut que tous les hommes, à un petit nombre près, sont obligés de payer à la petite vérole. Par ses invitations, & à ses frais, six enfans y furent inoculés, avec un plein succès.

L'automne suivante vit à Marseille treize inoculés, parmi lesquels on comptoit deux belles dames. Leur exemple entraîna la ville d'Arles, où trois sujets, dont deux adultes, se soumirent à la même épreuve.

Le printemps de 1761 vient de nous donner une preuve nouvelle d'une vérité ancienne, que les faits sont plus éloquens & plus persuasifs que les paroles. Trente-huit sujets, des deux sexes, dont sept adultes, ont été inoculés dans cette ville; quatre à Aix; trois à Arles; un à Tarascon, & six à Avignon: enfin, on compte quatre-vingt-cinq sujets des

deux sexes, & de différens âges, depuis trois ans, jusqu'à trente, qui ont été inoculés en Provence, en vingt-un mois. L'événement a été par-tout, à-peu-près, le même, c'est-à-dire, également & constamment heureux.

La somme totale des adultes inoculés dans la province, monte au nombre de treize, parmi lesquels six n'ont point contracté la petite vérole, quoiqu'on ait vu, dans quelques-uns, au moins des signes non équivoques de la communication du venin varioleux extérieur, avec le sang; au lieu que sur les soixante-douze enfans, reste des quatre-vingt-cinq sujets inoculés, il n'y en a eu que trois ou quatre qui ne l'ont pas contractée.

Par les faits que je viens d'exposer, il paroît que les risques de contracter la petite vérole naturelle, sont moindres pour les adultes, en raison composée de leur âge, du nombre des épidémies de cette maladie dans lesquelles ils ont vécu, & de la grande possibilité qu'un adulte ait eu la petite vérole au berceau ou dans sa tendre enfance, sans qu'il s'en souvienne ou sans qu'il en ait eu connoissance; de sorte que plus on est avancé en âge, & plus on a vécu dans un plus grand nombre d'épidémies de la petite vérole, plus aussi

le risque de la contracter diminue : cela s'accorde parfaitement avec ce que tous les médecins ont occasion d'observer fréquemment : Que quelques personnes contractent naturellement la petite vérole à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, mais très-peu à celui de quarante, & au-dessus, parce que quand on a vécu jusqu'à l'âge de quarante ans & au-dessus, on a essuyé huit ou dix épidémies de petite vérole naturelle, & que pendant ce long intervalle, on ne l'a pas prise, on peut présumer qu'on n'a pas la disposition nécessaire. Cependant l'inoculation ne sçauroit déterminer, à l'égard des adultes, dans un âge égal, le nombre de ceux qui sont inhabiles à contracter la petite vérole, parce que plusieurs se soumettent à la méthode artificielle, dans l'incertitude d'avoir eu cette maladie naturellement, pendant leur tendre enfance, ou dans le doute de n'avoir eu que la petite vérole volante, qui en impose souvent par bien des endroits.

Je rapporterai là-dessus, deux cas qui viennent de m'arriver, dans le cours de mes inoculations du printems de 1761. Parmi seize sujets que j'ai inoculés, dont trois adultes, deux, (frère & sœur,) n'ont pas contracté la petite vérole : l'un étoit âgé de vingt-un ans, & l'autre, de dix-huit. On étoit incertain, dans leur famille, s'ils

avoient eu cette maladie dans leur enfance ; ou si l'un d'eux, ayant eu une éruption cutanée , avec tous les symptômes de petite vérole , pendant qu'il en régnoit une épidémie , n'avoit eu que la volante. On me les présenta pour la leur communiquer artificiellement , ce qui fut exécuté aux deux bras , le 21 & le 23 Avril dernier. Cinq ou six jours après l'insertion des fils varioleux , tous les symptômes qui précèdent la maladie & qui l'annoncent , se montrèrent d'une manière très-marquée. L'escarre se forma aux deux lèvres des plaies ; il devint dur & douloureux ; la peau s'enflamma , à plus de deux pouces , autour desdites plaies : l'appétit diminua ; on sentit une douleur très-vive aux aisselles , aux bras , à la tête , au dos & aux reins : on souffrit des pandiculations , des bâillemens , des vertiges , des langueurs , un mal-aise général , des nausées , des frissons , pendant plusieurs jours : l'inflammation de la peau devint érysipélateuse jusqu'au coude ; la fièvre survint , & se termina par une grande sueur : la sœur eut de plus , une seconde fois , de fréquentes envies de vomir qui , après un léger vomissement , aboutirent à une diarrhée considérable , pendant quelques heures. On attendoit , à tout moment ,

l'éruption varioleuse, 'qui ne se fit ni chez le frere, ni chez la sœur. Cependant le quatrieme Mai suivant, tems auquel l'escarre des plaies auroit dû tomber, si l'éruption varioleuse s'étoit faite, elle tomba effectivement. Les plaies devinrent longues de seize lignes, larges de huit, & profondes de quatre : elles ont rendu un pus épais, bien cuit, & très-abondant, & ne se sont fermées que le 5 de ce mois de Juillet. Il passe pour constant, en Angleterre, que les symptomes énoncés dans cette histoire abrégée, quand ils sont suivis d'une suppuration abondante des plaies où le fil imprégné de pus a été inséré, caractérisent une petite vérole réelle, communiquée par l'infertion, mais sous une forme extraordinaire, & sans éruption cutanée ; cependant quelques-uns formoient encore sur cela des doutes, malgré un grand nombre d'exemples semblables, dont les sujets se sont depuis impunément exposés à la contagion ; mais ce qui décide la question sans appel, c'est l'expérience suivante, rapportée par le docteur Maty. Le chevalier Richard Ewil se trouvant précisément dans ces circonstances, & n'étant pas bien convaincu que la suppuration de ses plaies fût l'équivalent de l'éruption, s'avisa de faire

inoculer un enfant, avec le pus qui s'écouloit de ses incisions. L'enfant prit la petite vérole, sous la forme ordinaire; il eut une éruption abondante; & celui qui la lui avoit procurée, fut rassuré. Il n'est pas douteux que mes deux inoculés ne soient dans le même cas.

Quoique l'inoculation ne procure pas aussi sûrement la petite vérole aux adultes qu'aux enfans, suivant les faits que je viens d'exposer, & par les raisons que j'ai alléguées; elle ne leur devient cependant pas moins utile, & cela, par une double raison. Elle les guérit de l'inquiétude, que la crainte de contracter naturellement cette cruelle maladie, répand sur leurs jours; & s'ils sont dans le doute de l'avoir eu, pendant leur tendre enfance, ou de n'avoir eu que la petite vérole volante, l'inoculation les délivre de la perplexité, où les tenoit l'incertitude de leur état, puisqu'une expérience de quarante ans a prouvé qu'on ne contractoit point par cette méthode, la petite vérole, lorsqu'on l'avoit eu une fois naturellement, ou lorsqu'on n'en portoit point le germe au dedans de soi. Je déclare ici, pour prévenir toute dispute, que j'entends, par germe, une disposition naturelle à contracter cette maladie.

Vous voyez , Monsieur , par les progrès rapides , que la nouvelle méthode a faits en Provence , dans trois saisons , que ses habitans ne sont pas moins peres tendres , philosophes judicieux , & bons citoyens , que ceux de votre grande ville de Paris , où l'inoculation a pris naissance en France , sans avoir fait autant de progrès , dans un plus long intervalle de tems. A l'égard de ceux que j'ai inoculés , je puis vous assurer que ce n'a été ni un air de singularité , ni le torrent qui les ont entraînés , eux ou leurs parens , mais que les uns ou les autres ne se sont déterminés , qu'après l'avoir mûrement pesé tous les avantages que cette méthode réunit , & qui en assurent le succès.

J'ai l'honneur d'être , &c.



 LIVRES NOUVEAUX.

Parallèle de la petite vérole naturelle ; avec l'artificielle ou l'inoculée, avec un Traité intermédiaire de la petite vérole fausse, volante ou adúlterine ; par M. *De Baux*, médecin aggrégé au collège des médecins de Marseille. A Avignon, sans nom d'Imprimeur ni de Libraire, 1961. A Paris, chez *Vincent* ; brochure in-12 de 126 pages. Cet ouvrage est dédié à Mgr le Duc de Villars, gouverneur de Provence, & protecteur de l'académie des belles-lettres de Marseille.

Observations sur différens cas singuliers relatifs à la médecine pratique, à la chirurgie, aux accouchemens & aux maladies vénériennes, auxquelles on a joint quelques réflexions en faveur des étudiants ; par M. *Fichet de Flechy*, docteur en médecine, ancien médecin des armées du Roi, en Allemagne, ci-devant médecin en chef des troupes de S. A. S. E. Palatine, à Dusseldorp, inspecteur général de ses hôpitaux, professeur en chirurgie, & démonstrateur d'anatomie. A Paris, chez *Lambert*, Imprimeur-Libraire, rue de la Comédie, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols, 1761.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 4 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	15	19	15½	28	2		O. méd.	Couv. pet. pluie tout le mat.
2	15	22	18	0			N. au E. méd.	B. de nuag.
3	17	20½	15	1			E. au O. méd.	Id. Pet. pl. par interv. le soir.
4	12	17	13	5			N. méd.	B. de nuag.
5	11	19	14	3			Idem.	Idem.
6	11	21	15	2			N. au S. O. méd.	Idem.
7	12	19	12	1			S. méd.	Id. Pl. méd. à 7 h. f.
8	11	20	13	2			O. méd.	B. de nuag.
9	9	21	16	4			N-O. au N. méd.	Serein.
10	12	22½	19	4			E. méd.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. à 3 h. f.
11	17	26	19½	2	½		Idem.	B. de nuag. écl. au S-E. la nuit.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
12	17	24	17	28	2	$\frac{1}{2}$	O. au N. O. méd.	B. de nuag.
13	16	20	16		3		N - O. méd.	<i>Idem.</i>
14	14 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	16		1		O. méd.	Couv. pet. pl. à 10 h. m. jusqu'à 10 h. soir.
15	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14		3		<i>Idem.</i>	B. de nuag. petit. pluie à 6 h. m. jus- qu'à 9 h.
16	12	20	16		4		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
17	14 $\frac{1}{2}$	24	18		2		N - O. méd.	<i>Idem.</i>
18	17	20	13		1		O. méd.	<i>Id.</i> Petite pl. à 8 h. m.
19	12	19 $\frac{1}{2}$	14		2		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
20	13	20	14		3	$\frac{1}{2}$	N - O. méd.	<i>Idem.</i>
21	13	22	17		4		O. méd.	Serein.
22	14	22 $\frac{1}{2}$	18		3		<i>Idem.</i>	Peu de nua. quelq. goutt. de pl. à 11 h. mat.
23	15	22	18		3		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
24	17	21	17 $\frac{1}{2}$		3		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pl. à 7 h. m.
25	16	22	17		2	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag.
26	15	21	13		5		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
27	13	21	15		5	$\frac{1}{2}$	N. au E.	Serein.
28	14	24	20		1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
29	18	23	20		2	$\frac{1}{2}$	S. au S.	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
30	15	20	13	28	5	$\frac{1}{2}$	O. fort par interv. O. méd. & fort par interv.	pet. pl. à 7 h. soir. Id. Pet. pl. à 7 h. mat.
31	12	21	16		4		O. méd.	Id. Pet. pl. à 9 h. soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 28 pouces : la différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

6 fois de l'E.

2 fois du S.

2 fois du S-O.

17 fois O.

5 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein.

25 jours de nuages.

3 jours de couvert.

12 jours de pluie.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1761, par M. VANDERMONDE.

On a observé , dans le commencement de ce mois , plusieurs dévoiemens bilieux , accompagnés d'un dérangement manifeste , des forces digestives. Cette maladie qui étoit sans fièvre & sans accident , attaquoit indistinctement les personnes sobres , & celles qui mangeoient beaucoup. Quelques-unes de ces diarrhées étoient sanguinolentes , & suivies de tranchées & de ténésme. La grande diète , les alimens d'un bon choix , quelques lavemens , des purgatifs répétés , & l'usage des stomachiques , ont rétabli le bon ordre dans les fonctions. Les femmes ont été sujettes à des pertes , ou du moins à des évacuations périodiques plus abondantes , & qui couloient plus long-tems. La plupart se sont bien trouvées d'une infusion legere de mille-feuille , avec du syrop de limon ; quelques-unes cependant rendoient un sang à demi-dissous : elles éprouvoient des foibleesses , des syncopes , des douleurs vagues dans la région hypogastrique , des bâillemens fréquens , des lassitudes spontanées & un mal-aise universel. Un régime doux & humectant , des bouillons mucilagineux , des crèmes de ris , d'orge , &c. & le lait d'ânesse , ont été les remèdes de ces sortes de maladies , qui n'ont cependant pas toutes cédé au traitement , car quelques-unes ont dégénéré en hydropisie ascite ou en anasarque.

On a remarqué des petites véroles sur la fin du mois. Il y a eu peu de confluentes. Elles ont été funestes , dans le petit peuple ; la chaleur & le préjugé en ont été les causes. Les grands n'ont pas été épargnés ; & quelques-uns en sont morts. Ces maladies n'ont rien présenté de particulier.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juin 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été variable ce mois, ainsi que les vents. Il y a eu peu de pluie, du premier au 15, si ce n'est le 2, qu'elle a été continue, de même que le 15, le 17 le 18, & la matinée du 27.

Il y a eu peu de variations dans le barometre, qui a été observé presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces, sans cependant s'éloigner de ce terme : c'est le 18 & le 25, que le mercure a descendu le plus bas, à sçavoir, à 27 pouces 7 lignes.

Le thermometre n'a été observé aucun jour, dans la matinée, au-dessous du terme de la température. Du premier au 22, la liqueur ne s'est point élevée, dans le point de la plus grande chaleur du jour, au-dessus de 20 degrés; encore n'a-t-elle été portée à ce terme, que le 11; mais le 22, le 23 & le 24, elle s'est élevée jusqu'à 23 degrés; & le 25, elle a monté à $25\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $25\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

286 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

le barometre , a été de 28 pouces 1 ligne ;
& son plus grand abaissement a été de 27
pouces 7 lignes : la différence entre ces deux
termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
2 fois du Nord-Est.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
7 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'O.
8 fois de l'Ouest.
13 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nua-
geux.

13 jours de pluie.
1 jour de grêle.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une legere
humidité , au commencement du mois , &
de la sécheresse , au milieu & à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
de Juin 1761 , par M. BOUCHER.*

Il y a eu encore , ce mois , des points de
côté pleuritiques , avec crachement de sang ,
dans quelques-uns. La petite vérole & la
rougeole n'ont point défilé , quoique le
nombre de ceux qui en ont été attaqués , fût
bien moins grand , que ci-devant. Les fem-
mes enceintes n'ont pas été moins sujettes
aux pertes & à l'avortement , ou aux faux-

germes, & les nouvelles accouchées, à divers accidens, & sur-tout à la fièvre continue. Nous avons eu encore quelques morts subites.

La fièvre continue-rémittente, ou double-tierce-continue, a été la maladie la plus commune. Dans les uns, elle tenoit de la fièvre catarrhale & phlogistique; & dans d'autres, elle a été du caractère de la fièvre vraiment putride. Dans les premiers, après les saignées suffisantes, qui présentoient du sang plus ou moins coëneux, on a été obligé de recourir souvent au quinquina, pour arrêter la violence des accès.

— La fièvre putride a régné épidémiquement, dans un ou deux villages situés près de la ville, & y a été maligne. La ville n'a pas été tout-à-fait exempte de cette espèce de fièvre qui, dans quelques sujets, a été accompagnée d'une légère efflorescence cutanée, ses principaux symptômes ayant été, à-peu-près, les mêmes que ceux de la fièvre épidémique, qui a régné dans nos environs, en 1758, & dont la description se trouve dans le Journal de Médecine, Mai & Juin 1759. On s'est bien trouvé d'une méthode curative, analogue à celle qui a été suivie pour cette dernière maladie : je l'ai employée avec succès, à l'égard de quatre sujets que j'ai traités dans deux hôpitaux de charité de cette ville. Je

me suis bien trouvé, à deux de ces malades qui avoient la peau & la langue fort seches, de leur faire appliquer, plusieurs nuits de suite, aux pieds, des épispastiques faits avec du vieux levain de farine, pétri avec du vinaigre & du sel commun, & de leur faire tenir continuellement dans les mains des éponges imbibées d'oxycroton. L'on a appliqué à tous quatre, dans l'état suprême de la maladie, les cantharides aux jambes, dont les plaies ont été entretenues en suppuration, avec avantage, jusqu'à la cessation des principaux symptômes.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre.

A Paris, ce 21 Août. 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLEMONT, Prince du Sang.

Par M. ANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

OCTOBRE 1761.

TOME XV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1761.

RÉMARQUES
ET OBSERVATIONS PRATIQUES

*Sur les Maladies vénériennes, avec une
seconde édition des Maladies de l'uretre,
& la composition de Bougies spécifiques
pour les embarras de ce conduit, & autres
formules nouvelles & très-utiles pour le
traitement des Maladies vénériennes; tome
second. A Montpellier, chez la veuve Gon-
tier, & Faure; & à Paris, chez Cavelier.*

A PRÈS une Introduction où M. Gou-
lard observe avec raison, que le sujet
des maladies vénériennes, quoique très-
souvent traité, n'est pourtant pas encore

épuisé, on trouve un chapitre sur le *Traitement général de ces maladies*. L'auteur se déclare, sans réserve, pour la méthode des frictions, & proteste contre toute invention proposée par des charlatans, gens aussi depourvus de lumières, que de probité; mais il n'a garde, dit-il, de confondre avec ces vils empiriques les médecins & les chirurgiens véritablement dignes de ce titre, que le desir de se rendre utiles à l'humanité, engageroit à proposer quelque nouvelle méthode, qu'ils croiroient préférable encore à celle des frictions. Il dit un mot, à cette occasion, de l'usage du sublimé corrosif, auquel M. le baron de Van-Swieten, a donné de la célébrité pour la cure de la vérole.

Le second chapitre traite de la gonorrhée. L'auteur y donne le détail de la méthode qu'il a établie dans l'hôpital royal des vénériens, pour traiter cette maladie, & il la regarde comme la meilleure de toutes celles qui ont été mises en usage jusqu'ici. Cette méthode consiste dans un régime de vie, des bains & quelques frictions; par ces moyens, on purifie le sang de la cause vénérienne; & on voit souvent tarir les écoulemens, dans peu de jours; s'il s'en trouve qui résistent à ce traitement, on a recours à d'autres moyens, pour en venir à bout. Si on voit les gonorrhées virulentes, dont sont attaquées les personnes qui

ont la liberté d'aller dans le monde, être fort opiniâtres, il ne faut en chercher communément la cause, que dans le mauvais régime qu'observent les malades; c'est une vérité dont M. Goulard s'est, dit-il, convaincu par une longue expérience. Cet auteur croit encore qu'il est imprudent de se fier aux traitemens ordinaires, avec des tisanes & des pilules mercurielles, parce que, dit-il, il arrive tous les jours, que les malades qui ont été traités par cette simple méthode, sont attaqués de symptômes véroliques. On voit encore des malades qui ont été traités, selon cette méthode, & qui ayant cru être guéris radicalement, se sont mariés, & ont communiqué à leur famille des maladies plus fâcheuses que la vérole même.

On voit encore dans le second volume, que M. Goulard rejette l'application des topiques relâchans & émolliens, lorsqu'il est question de combattre les fluxions & inflammations qui attaquent les testicules, à l'occasion des chaude-pissés, & fait voir les inconvéniens de cette pratique. Il prouve ensuite par une longue expérience, que les cataplasmes faits avec l'eau de saturne, qu'il appelle eau végéto-minérale, & la mie de pain, sont le vrai remède pour résoudre & guérir parfaitement ces sortes d'inflamma-

tions, & les empêcher de prendre des tournures très-dangereuses. Il rapporte, à ce sujet, des observations curieuses & intéressantes.

Cet auteur parlant, par occasion, de l'opération de la castration, qu'il a fait assez souvent, se déclare comme d'autres chirurgiens habiles, contre la ligature des vaisseaux spermatiques, en quoi il paroît avoir raison, cependant il y a des cas où elle paroît indispensable, comme lorsqu'on est obligé de couper le cordon trop haut, pour pouvoir profiter du point d'appui que présentent les os pubis.

Le chapitre troisieme traite des bubons, & fait voir, avec le célèbre M. Petit, que le traitement de ceux qu'on appelle primitifs ou consécutifs, doit être égal, puisque les uns & les autres sont des signes certains de la vérole.

Notre auteur revient ici à cette singuliere transudation du pus, à travers les pores de la peau, dont nous avons déjà eu occasion de parler, en rendant compte de son premier volume, & en donne quelques nouveaux exemples. Il n'est pas absolument inoui, qu'on ait vu des abcès bien formés, se dissiper par cette voie; mais on convient que ces cas sont extrêmement rares, au lieu que la transudation opérée par le remede de

M. Goulard, est, dit-il, un événement ordinaire & presque journalier.

Il termine ensuite ce chapitre par des observations sur les bubons gangréneux, qu'il appelle malins; & dont on ne peut quelquefois arrêter les progrès; ce qui est cependant fort rare.

Les chancres sont le sujet du chapitre suivant. L'auteur insiste sur la nécessité du remède spécifique. Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour la pratique, est la méthode qu'il donne pour le traitement de ces sortes d'ulceres. Sa grande expérience lui a fait voir, dans toutes les occasions, que les topiques anodins & émolliens, recommandés en pareil cas, par Boerhaave, produisent un effet très-lent, souvent inutile, & quelquefois pernicieux; au lieu qu'on trouve dans le topique de M. Goulard *un fondant énergique & doux tout ensemble, qui détruit les callosités les plus rebelles, sans faire souffrir les malades, & en même tems le détersif le plus efficace & le plus benin, pour enlever cette mucosité tenace, qui couvre d'ordinaire le fond des chancres, & le plus propre à émousser l'acrimonie rongeante de la suppuration.*

Les topiques de ce chirurgien s'opposent aussi puissamment aux progrès des chancres malins & rongeans, qui marchent avec

beaucoup de rapidité ; & parmi les observations qu'il donne , la trente-troisième de ce chapitre présente l'exemple , peut-être unique , d'un malade , à qui il conserva l'urètre & le gland , quoique les corps caverneux fussent en putréfaction.

Les mêmes remèdes sont très-propres à faire céder l'étranglement des phymosis & paraphymosis ; & on doit regarder comme un point de perfection de la chirurgie moderne , l'invention de l'application du remède de cet auteur , sur ces maladies , puisque par son moyen , on évite constamment les opérations violentes & douloureuses , qu'on faisoit communément à l'occasion des phymosis & paraphymosis ; ce qui est prouvé par l'expérience , dans l'hôpital royal des vénériens , & par celle de plusieurs chirurgiens habiles , qui ont fait usage de sa méthode , comme on peut le voir par les observations communiquées , qui sont dans le second volume.

L'auteur fait remarquer encore , à l'occasion des phymosis & paraphymosis qui se trouvent avec des dispositions gangreneuses , que les spiritueux , dont on fait un si grand usage contre ce dernier accident , sont communément contraires ; au lieu que l'eau vé géto-minérale , étant très-propre à détruire l'irritation , en é moussant l'acrimo-

nie de la suppuration qui vient des ulcères , diminué & détruit la cause de l'inflammation , & par conséquent celle de la gangrene ; c'est un fait de pratique observé par l'auteur , & par différens chirurgiens. *Voyez* la vingt-deuxième observation , par M. Audrin , chirurgien-major du régiment de Brec , Suisse , au service d'Espagne.

On voit enfin que l'auteur s'est principalement attaché à l'expérience , pour le traitement des maux vénériens ; en conséquence , il fait des remarques de pratique sur le traitement de la vérole compliquée du scorbut , de scrophule , sur celui des femmes enceintes , des nourrices , & des enfans qu'elles allaitent ; & il prouve que dans bien des cas , il faut s'éloigner de la méthode ordinaire , pour arrêter la violence ou la férocité des symptômes compliqués ; & il trouve dans la plupart de ces circonstances , le moyen d'allier la méthode des bains & des frictions , donnée depuis quelques années , par M. Hagenot , conseiller , professeur en médecine ; & on peut dire que dans ces occasions , cette méthode , suivie de la méthode ordinaire , produit des effets brillans.

Au surplus , l'auteur s'élève fortement contre la méthode de la salivation , non seulement , parce qu'elle occasionne des vio-

lentes douleurs aux malades, & qu'ils sont quelquefois épuisés par des salivations abondantes, mais encore parce que le traitement par extinction, est plus solide, à cause qu'on peut appliquer une plus grande quantité de remèdes spécifiques. On peut voir, dans son ouvrage, ce qu'il dit sur les préparations des malades au grand remède. Il croit, avec raison, qu'elles sont indispensables, & qu'elles doivent être proportionnées à l'état des malades, & aux progrès de la maladie.

M. Goulard a remarqué plusieurs fois dans sa pratique, que quand le mercure portoit à la bouche, il survenoit une surdité passagère, qu'il attribue à l'état de phlogose & d'inflammation des parties intérieures de la bouche, qui donnent lieu, pour un tems, à l'obstruction de la trompe d'Eustache; la suspension des frictions, & le gargarisme avec l'eau vé gé to-minérale, & un peu d'eau-de-vie, est le vrai remède à cette surdité.

Lorsqu'on considère que le mercure est, après l'or, le corps le plus pesant de la nature, on est étonné de la facilité avec laquelle il se répand, & se souient dans l'atmosphère. M. Goulard a vu souvent, avec surprise, & voit journellement dans l'hôpital royal, que lorsque les malades qu'on prépare aux frictions, sont obligés de

coucher dans les sales de ceux qui sont dans le remède , beaucoup se trouvent pris de la salivation , quoiqu'ils n'aient reçu aucune friction ; ce qui prouve la nécessité de placer les malades qui se préparent , dans des sales différentes de ceux qui sont dans l'usage des frictions , lorsque cela est possible.

M. Goulard termine ses remarques sur les maladies vénériennes , par un chapitre curieux , sur l'usage intérieur des préparations de plomb , appuyé sur une expérience de près de vingt ans ; & il traite de mauvaise déclamation , tout ce qu'on trouve de contraire à cet usage , dans une infinité de livres , & tout ce que les plus habiles praticiens ont dit avoir expérimenté , puisqu'il en fait constamment usage pour le traitement des ulcères du col , du sphincter de la vessie , & des incontinences d'urine , qu'il a toujours guéries radicalement , quoiqu'elles eussent été traitées par les plus habiles gens de la profession , & regardées comme incurables ; pour cela , il fait mettre douze ou quinze gouttes d'extrait de saturne sur une pinte d'eau commune , que les malades boivent dans la journée ; & dans le même tems , on fait des injections de l'eau végeto-minérale dans l'uretre. On trouve , à ce sujet , de très-belles observations dans ce second volume.

Il nous resteroit encore à rendre compte du *Traité des maladies de l'uretre*, qui compose la moitié de ce second volume ; mais comme ce *Traité* est connu depuis long-tems du public, nous nous dispenserons d'entrer dans le détail de ce qu'il renferme. Il nous suffira d'avertir que cette dernière édition est très-supérieure à l'ancienne. La première étoit une simple esquisse ; & celle-ci est un tableau vaste & bien ordonné. La partie théorique y est beaucoup plus développée, & la composition des bougies de son invention, & les autres moyens curatifs, dont l'auteur s'étoit réservé la connoissance jusqu'à l'année 1751, y sont publiés sans aucune réserve. On trouvera, en général, dans ce dernier volume, plus de variété, de méthode &c. de correction ; & nous pensons qu'ils méritent l'un & l'autre toute l'attention du public, à cause de leur grande utilité pour la guérison des maladies de l'uretre. Il paroît que l'auteur n'a pas été assez en garde contre les répétitions, & qu'il n'a pas toujours assez soigné son style ; mais on pardonnera aisément ces légers défauts à un homme entièrement occupé de son objet, & qui a plus d'habitude avec ses malades, qu'avec les Muses.

SECOND EXTRAIT.

Si l'on ignoroit les découvertes de ceux qui nous ont précédés, les beaux arts resteroient toujours au berceau; car ce n'est qu'en profitant de leurs travaux, que nous faisons valoir l'insuffisance d'une vie trop courte, pour le progrès des sciences; mais comme la base de nos connoissances dépend des faits que l'observation accumule, on ne sçauroit être trop attentif à les recueillir: c'est aussi dans cette vue, que des hommes illustres & éclairés sur toutes sortes de sciences, s'en font une étude particulière, & que des sociétés sçavantes s'occupent à enrichir les beaux arts de leurs découvertes; mais ces fruits précieux de leurs travaux regardent différens genres de littérature, qui n'intéressent pas tout le monde. D'ailleurs, comme leurs recueils s'accumulent tous les jours, ils deviennent si nombreux, qu'il est peu de personnes en état d'en faire l'acquisition. Il seroit donc avantageux pour le public, qu'on formât des collections, concernant chaque espece de science. C'est le projet qu'exécute actuellement M. Planque, docteur en médecine, à l'égard de sa profession, dans un ouvrage intitulé : *Bibliothèque choisie*

de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant françois qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares, & des remarques utiles & curieuses; le tout enrichi de figures en taille-douce. A Paris, chez la veuve D'Houry, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue S. Severin, près la rue S. Jacques.

La nécessité des découvertes physiques, anatomiques, mécaniques & chymiques, pour avancer dans l'art de guérir, n'a pas besoin de preuve. L'on est persuadé que la théorie médicinale est établie sur ces connoissances; que la pathologie & la thérapeutique ont pour fondement les observations exactes, & que de ces observations répétées naît l'expérience qui est l'ame de la médecine.

Ce sont les avantages qu'on trouve dans la Bibliothèque choisie de médecine. L'auteur y a rassemblé les plus excellens morceaux, qui regardent toutes les parties de cette science. Les sources où il a puisé, sont les Journaux & les Recueils que publient chaque année les sociétés sçavantes de l'Europe. Il a fait revivre un grand nombre de pièces intéressantes, qui, noyées dans une infinité d'autres pièces de différens genres, étoient inconnues & perdues pour la médecine. Ce ne sont pas des productions mises au jour, pour sonder le public,

dit l'auteur, dans son *Prospectus* ; ce sont des observations rares & singulieres, qui sont le fruit des veilles & de l'expétiencie des génies les plus consommés dans la médecine & dans la physique : ce sont des Dissertations sçavantes, qui n'ayant point assez d'étendue pour former un volume, ont pris place dans la fameuse récolte des *Journaux*.

La seconde source où l'auteur a puisé, n'est pas moins précieuse ; ce sont les ouvrages des célèbres académies, qui ont répandu dans l'Europe des trésors inestimables ; ce sont des mémoires, qui sont d'autant plus parfaits, que leurs auteurs sont très-éclairés & très-versés dans la matiere qu'ils traitent ; ce sont des morceaux produits par les plus grands génies de leur siècle, & nés aux acclamations de tout le monde sçavant.

Mais ce qui relève encore les avantages de cette Collection, c'est qu'en réunissant tous ces morceaux intéressans & répandus dans une infinité de volumes, elle épargne le tems si précieux à ceux qui s'appliquent aux sciences ; elle ménage la peine des recherches que chacun n'a pas occasion de faire, sur-tout dans les provinces, & elle en rend l'acquisition facile & peu onéreuse.

Quant à l'exécution de l'ouvrage, l'auteur l'a rendu commode, par l'ordre alphabétique qui en régle les matieres ; & de

peur que le lecteur ne s'ennuie, en fixant trop long-tems son imagination sur un même objet, l'auteur renvoie une partie des sujets trop étendus, aux mots synonymes, à celui qu'il emploie le premier; par exemple, du mot, *abcès*, on passe à celui d'*apostème*; & du mot, *accouchement*, à celui d'*enfantement*.

En entamant chaque matiere, l'auteur rapporte quelque généralité, & donne quelque explication, concernant le sujet des Dissertations suivantes.

La plupart des pièces sont suivies de remarques curieuses, qu'il a tirées des meilleurs praticiens, & qui, en combattant ou confirmant le sentiment de l'auteur de la Dissertation, ne servent pas peu à éclaircir la matiere. On trouve parmi ces remarques bien des observations, qui, quoique moins intéressantes, déplairont d'autant moins au lecteur, qu'elles sont courtes, & qu'elles le mettront à portée de juger de quelque morceau, dont le titre spécieux le lui feroit plus regretter qu'il ne mérite.

Les observations capitales ont à la marge une note qui indique la source d'où elles ont été tirées; & la même note se trouve plus étendue à la fin de chaque observation.

Ce recueil a commencé à paroître en 1748, & continue avec succès. Il forme ,
à

à présent, six volumes *in-4°*, qui sont enrichis d'un très-grand nombre de planches bien gravées.

Le premier volume contient quatre articles: *Abscès*, *Abstinence*, *Accouchement* & *Accroissement*.

L'article des abscesses renferme vingt cinq observations. La première regarde les abscesses du cœur. On y voit les raisons pour lesquelles ils sont plus rares que ceux de toute autre partie du corps.

Dans la seconde & troisième observation, il s'agit des abscesses du cerveau : dans les remarques de la seconde observation, l'auteur rapporte l'histoire d'un domestique, âgé de quinze ans, dont une partie du cerveau se gangrenoit, & qui s'étant enivré, s'arracha cette partie presque jusqu'au corps calleux; cette pourriture emportée, fut cause de sa guérison.

La quatrième observation traite d'un abscessus intérieur de la poitrine, accompagné de symptômes de phthisie, & d'un déplacement notable de l'épine du dos & des épaules : le tout terminé heureusement par l'évacuation de l'abscessus par le fondement.

On lit ensuite une observation, concernant un abscessus à l'épigastre, qui renfermoit des hydatides; celle-ci est suivie de plusieurs autres, touchant différentes sortes d'abscessus, savoir, deux abscessus au foie, un

à l'apophyse mastoïde, un autre à l'ouverture duquel le muscle crotaphite fut coupé, sans accident ; un abcès dans l'aîne ; un à la partie interne de la main ; un sous la langue ; un autre à la racine de la langue , où étoit renfermée une pierre ; deux au genou ; un dans l'aîne droite ; un dans les ovaires ; un autre à la région supérieure & moyenne de l'hypogastre , avec pétrification ; un au bras , qui renfermoit une pierre ; un aux bourses. Il y en a quatre autres remarquables par leur cause. Le premier étoit situé vers l'hypocondre , au côté gauche d'un enfant âgé de douze ans. A l'ouverture que le chirurgien en fit , il en sortit d'abord beaucoup de pus , & ensuite un corps verd & roide ; c'étoit un épi d'orge tout entier , aussi verd que quand le petit garçon l'avoit avalé , trois semaines auparavant.

Le second étoit situé vers l'épaule gauche d'une vache de trois ans : on perça la tumeur , qui rendit beaucoup de pus ; & trois jours après , l'on vit , avec étonnement , la lame d'un couteau qui sortoit entre deux côtes : cette lame rentra dans la vache , qui ensuite maigrit & mourut : on l'ouvrit , & l'on trouva dans son corps cette lame , avec son manche qui l'avoit empêché de sortir.

Le troisième , où étoit renfermée une

épingle, étoit à la fesse d'une femme : ces corps étrangers avoient été avalés, aussi-bien que l'affiloir d'un vigneron qui, cinq ou six mois après, sortit par un abcès qui se forma à son hypocondre droit. Ce vigneron eut encore deux autres abcès, l'un à l'hypocondre gauche, où étoit le pied d'une marmite de fer ; l'autre, à côté des vertèbres des lombes, d'où sortit un couteau de poche avec sa gaine. Ces dernières observations, dit M. Planque, prouvent bien les ressources immenses de la nature.

Le second article sur l'*Abstinence*, contient douze observations ou dissertations. La première prouve que le jeûne & l'abstinence conviennent à la santé. Dans les observations suivantes, il s'agit d'une léthargie extraordinaire, dans laquelle le malade n'a pris aucun aliment liquide ni solide ; d'une fille folle & sourde, qui guérit, après avoir été cinq jours dans un bois, sans nourriture ; d'une abstinence de quatre ans, qu'observa une fille qui avoit été blessée par un chariot qui lui passa sur le dos ; d'une abstinence de sept ans, causée par un dégoût pour les alimens, qui cessa au bout de ce tems : de l'abstinence d'une jeune fille, pendant quatorze mois ; de l'abstinence d'une fille qui n'a ni bu ni mangé, pendant six ans : cette observation est suivie d'une dissertation, pour expliquer

ce phénomène. On rapporte ensuite l'histoire d'un jeûne de quarante jours, & d'une fille du Dauphiné, qui a été quatre ans, sans boire ni manger. On y trouve aussi deux observations au sujet d'une fille sauvage, qui ne vivoit que d'herbages, de racines ou de feuilles d'arbres. Toutes ces abstinences extraordinaires peuvent s'expliquer de la même manière.

L'article des *Accouchemens* vient après. On lit d'abord une lettre au sujet d'un accouchement contre nature, où l'enfant présentoit le bras gauche jusqu'au coude. Dans les remarques, l'on agite une question où il s'agit de l'écartement des os pubis dans l'accouchement.

Il s'agit, dans l'observation suivante, d'un accouchement empêché par une pierre dans la vessie. On fit d'abord l'opération à cette femme; & deux heures après, elle accoucha d'une fille, qui avoit l'impression du calcul sur la peau qui recouvre les parietaux.

On lit ensuite un accouchement de deux enfans, de trois, de neuf, de dix, de onze. On y parle d'une histoire assez mémorable, dans la maison des *Pourcelets*, où l'on a vu neuf enfans naître d'une même couche, & devenus de forts grands hommes. On trouve une nouvelle découverte sur la manière d'arrêter les pertes de sang, qui surviennent

aux femmes, après l'accouchement. Cette découverte est suivie d'un discours sur l'ainé des jumeaux. Après plusieurs exemples d'accouchemens fâcheux, on rapporte l'histoire d'un fœtus, dont les os furent rendus par le fondement de la mere. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on ne sçait quelle voie la nature a prise, pour conduire ce fœtus par l'anus. A l'ouverture du cadavre de la mere, on vit que la matrice n'étoit point percée, & n'avoit aucune marque qu'elle eût été rompue. Une tumeur au nombril d'une autre femme donna aussi passage aux os d'un fœtus. Il sortit encore du nombril d'un autre femme, une grande quantité de matiere purulente, des cheveux, des dents & plusieurs os à moitié cariés. Il vient ensuite l'histoire de l'enfant de Toulouse, qui étoit resté vingt-fix ans dans le sein de sa mere. On y trouve une thèse soutenue sous la présidence de M. Dubois, où l'on demande si un fœtus engendré hors de la matrice, peut être tiré, sans causer la mort à la mere.

Cet article est terminé par une grande quantité de pièces sur les accouchemens monstrueux. Ce titre donne occasion à l'auteur de parler de plusieurs difformités, comme le déplacement général de toutes les parties contenues dans la poitrine & dans le ventre d'un soldat, âgé de soixante-

douze ans. L'auteur en rapporte plusieurs autres exemples, & d'enfans nés sans cerveau ou sans tête. Nous renvoyons le lecteur aux observations nombreuses & curieuses qu'on y lit sur les monstres, aussi-bien qu'aux exemples des accouchemens avancés & difficiles.

Le dernier article touchant l'*Accroissement*, commence par des exemples d'enfans prématurés; telle est cette fille qui, à l'âge de quatre ans, avoit trois pieds & demi de haut, les mammelles & les parties de la génération, comme une fille de dix-huit ans. On fait mention d'un enfant de six mois, qui commençoit à marcher : à quatre ans, il paroissoit capable de génération; à sept ans, il avoit de la barbe, & la taille d'un homme. Un autre enfant, à quatre ans, avoit quatre pieds huit pouces & quatre lignes, sans souliers; il prenoit des bottes de quinze livres de foin, qu'il jettoit dans les rateliers des chevaux. Un autre garçon de onze mois, qui avoit plus de quatre pieds & demi de hauteur, & plus de quarante pouces de grosseur. Ces faits joints à beaucoup d'autres, conduisent à des remarques sur l'existence des géans. Il est question dans ces articles, d'une tête monstrueuse; de la découverte du squelette d'un géant, de quatre-vingt-seize pieds de longueur, dont la tête contenoit six mesures

de bled , qui équivalent à dix boisseaux & demi de Paris ; de remarques , sur les géans ; de l'histoire générale des géans ; d'une dissertation sur un os du front , d'une grandeur prodigieuse.

Ces remarques curieuses sont suivies de plusieurs observations sur les nains. Il est parlé d'Andromede , nain de Julie , petite-fille d'Auguste , qui n'avoit guères plus d'une coudée de hauteur ; cette princesse le faisoit porter dans une cage à perroquet. Il est ensuite question d'une observation faite à Toulouse , sur la destruction totale des os de Bernade d'Armagnac ; de la relation de la même maladie , de l'ouverture de son corps qui s'est trouvé tout racourci ; d'un ramollissement des os , devenus flexibles comme de la cire ; d'une lettre sur la différence de la hauteur d'un homme mesuré , le matin & le soir , &c.

Comme cette matiere est singulièrement utile & curieuse , nous avons cru devoir renvoyer de plus longs détails au Journal prochain , persuadés qu'un livre aussi important que l'est celui-ci , aux médecins & à l'humanité , ne peut être trop fidèlement & trop longuement extrait & suivi.



OBSERVATION

Sur une Fièvre hémitritée ou demi-tierce, mal traitée & guérie par une crise inespérée, avec de nouvelles observations sur le pouls nasal ; par M. DESBREST, médecin de Montpellier, à Cusset en Bourbonnois.

Le 28 Février dernier, je fus appelé pour voir un malade d'un tempérament bilieux, vif & pétulant. Il étoit dans le quatrième jour de sa maladie, qui étoit survenue à la suite de plusieurs voyages qu'il avoit faits à cheval, & qui avoit commencé par un frisson considérable, qui fut suivi d'une chaleur brûlante, & de beaucoup d'agitation. Il est essentiel de remarquer que, la veille du frisson, le malade avoit vomi son souper, & que pendant le frisson de la fièvre, il avoit eu des nausées. Le médecin qui fut appelé le second jour de la maladie, à compter du jour du frisson, le fit saigner deux fois au bras : la saignée au bras fut répétée le troisième jour ; & dans l'ardeur du paroxysme où le malade déliroit, on le saigna au pied ; sur le déclin du redoublement, il fut purgé avec la manne, le sel de Glauber & le tartre stibié : ce remède l'avoit

abondamment vuïdé, par haut & par bas. Il avoit auffi fait ufage de plufieurs lavemens émolliens, dans les premiers jours de fa maladie.

Tel étoit l'état du malade, lorsque j'arrivai : la tête étoit libre, la langue faine, la refpiration aifée, le pouls inégal & intermittent ; inégalité qui doit être attribuée au purgatif qui agiffoit encore par le bas, *c'eft le pouls intefestinal de l'auteur des Recherches*. L'opération du remede étant finie, le pouls devint fouple, doux, élevé, égal & bien développé ; la nuit fut tranquille, quoique fans fommeil ; le malade eut cependant quelques petits faignemens de nez, comme il en avoit déjà eu précédemment : le cinquieme jour, encore quelques faignemens de nez, qui étoient précédés du pouls rebondiffant, & que j'avois même annoncé : fur les quatre heures du foir, le pouls fe refferra ; il étoit fréquent, comprimé, petit & point développé : le friffon revint, & dura près de deux heures : on obfervoit même de petits tremblotemens dans les tendons des mufcles ; cependant le malade étoit brûlant, quoiqu'il fe plaignît d'un grand froid : la chaleur ayant fuccédé au friffon, le malade étant d'ailleurs dans une grande agitation, il fut figné au bras ; les voies de la tranfpiration s'ouvrirent, & il devint tranquille, fur les trois heures du matin.

Comme la nuit avoit été orageuse, que le malade étoit fort inquiet, il avoit envoyé, dans l'ardeur de sa fièvre, chercher un médecin à la capitale, quoique nous fussions déjà trois, car on en avoit appelé un second, quelque tems avant mon arrivée.

Le sixieme jour, même tranquillité que dans les jours de rémission; le poulx étoit doux, souple, égal & développé; la langue fort bonne; la tête saine, si on en excepte un *certain embarras*, dont le malade se plaignoit. Quoique cet état n'eût rien d'alarmant, l'expérience de ce qui s'étoit passé, nous fit songer aux moyens de prévenir les accidens du septieme jour, qui étoit le jour du redoublement. Le médecin ordinaire opina pour la saignée, quoique le second médecin & moi n'approuvassions pas cette saignée, qui ne paroissoit du tout pas indiquée; elle fut cependant faite au bras, parce que le malade lui-même inclinoit beaucoup pour cette espece de remede, qui étoit, disoit-il, son salut dans toutes ses maladies. Il eut, ce jour même, le sixieme, un petit redoublement, le soir, sans frisson, comme il en avoit eu les jours de rémission.

Le médecin de la capitale étant enfin arrivé, (le sixieme jour, au soir,) nous conférâmes tous ensemble, sur les moyens qu'il y avoit à prendre pour vaincre cette maladie qui devoit redoubler le jour suivant.

Les avis furent très-partagés. Le médecin ordinaire insista sur la saignée, alléguant pour raison, que le malade étant naturellement bouillant & impétueux, le sang ayant d'ailleurs visiblement porté à la tête, la saignée étoit le seul remede qui pût prévenir l'inflammation dont le cerveau étoit menacé : le médecin de la capitale proposa la purgation, comme l'unique remede convenable, pour expulser les matieres putrides des premieres voies, qui, en passant dans le sang, occasionnoient les redoublemens : le second médecin & moi, n'approuvâmes ni la saignée ni la purgation, parce que le malade avoit déjà été saigné plus qu'il ne falloit, pour détruire la pléthore, & que le délire que l'on vouloit prévenir par ces saignées si souvent répétées, nous paroissoit au contraire occasionné par des particules âcres que nous soupçonnions, peut-être avec raison, irriter le genre nerveux, & que les abondantes saignées ne feroient qu'affaïsser les nerfs, & s'opposer à l'effort que la nature faisoit visiblement pour se libérer par les sueurs, qui terminoient chaque redoublement : la purgation paroissoit d'autant moins indiquée, qu'elle étoit proposée pour le septieme jour, qui étoit le jour de redoublement, jour critique, & qu'elle devoit déranger l'effort de la nature : *Omnis medicatio ita instituenda, ne*

unquam motui critico salutari obſit, ſed eundem potius deficientem juvet & excedentem moderetur... Hoffman. *de Febre ſemiter-tianâ*. Fondés ſur ce principe, qui eſt celui de tous les bons praticiens, nous propoſions qu'on ſe contentât de donner au malade quelques apoſèmes tempérans, qui, en modérant la fougue des humeurs, facilitaffent la criſe qui terminoit chaque redoublement : ces remèdes parurent trop indifférens, pour qu'on voulût s'y arrêter : dans un cas auſſi urgent, on ne trouvoit point de milieu entre la ſaignée & la purgation ; il fallut donc abſolument déſérer à l'avis du médecin de la capitale, qui étoit d'ailleurs notre doyen, & en qui le malade avoit une confiance aveugle. Le malade fut donc purgé avec un minoratif ; le redoublement fut plus violent, que de coutume ; le friffon fut preſqu'imperceptible, le pouls extrêmement concentré, fréquent, vif & ferré, le délire bien marqué, tout le genre nerveux dans un ſpaſme preſqu'univerſel, ſoubrefauts dans les tendons, la bouche & le nez en convulſion, le malade d'ailleurs dans une agitation continuelle, quoiqu'il fût fort aſſoupi : le ſang qu'on avoit tiré au malade, avoit toujours été d'un rouge fort vif, preſque ſans ſéroſité ; celui de la dernière ſaignée, étoit d'un rouge pâle, auſſi ſans ſéroſité.

Le soir de la purgation, pour remédier aux ravages qu'elle avoit faits, il fut décidé unanimement, qu'on appliqueroit des vésicatoires aux jambes du malade, & qu'on les feroit précéder d'une saignée au pied; (c'étoit la septieme.) Je n'approuvois point ce prélude; mais la pluralité des voix l'emporta. Quelques heures après la saignée, le pouls devint encore plus déprimé, plus misérable, plus enfoncé; le délire continuoit, & les convulsions étoient plus marquées; cependant, le huitieme jour, les vésicatoires ayant bien mordu, le pouls étoit élevé, souple & assez développé, & la tête libre.

Malgré les mauvais effets de la purgation du jour précédent, le médecin de la capitale vouloit encore purger le malade; mais comme il étoit seul de son avis, & qu'il ne voulut pas se charger de l'événement, le malade fit usage ce jour, le huitieme, d'apozèmes faits avec les plantes nîtreuses, & d'une potion tempérante, faite avec les sels neutres, le suc de limon, les yeux d'écrevisses, le corail, &c. ce jour fut tranquille; le neuvieme, qui étoit celui du redoublement, on continua les mêmes remèdes: le redoublement vint; mais il n'eut rien d'effrayant, point de délire, égalité dans le pouls, sans convulsion.

Cependant je fus obligé de partir ce même

jour, avant l'arrivée du redoublement. Comme tout avoit été tranquille, je rassurai le malade sur son état, & je tâchai de lui persuader combien il étoit important pour lui de suivre le même régime qu'il avoit fait ces deux jours, & de s'opposer aux saignées & aux purgations, si on les lui proposoit, l'assurant que par ce moyen, il seroit bientôt guéri.

Le dixieme jour, jour de repos & de rémission, notre doyen qui avoit toujours à cœur la médecine qu'il avoit proposée pour le huitieme jour, & qui n'avoit pas eu lieu, revint à la charge, insista sur la nécessité d'une nouvelle purgation, pour emporter les restes de putridité qu'il voyoit encore dans les premieres voies. En vain lui objectoit-on que la coction n'étoit pas faite. La coction étoit, selon lui, un mot vuide de sens, tout au plus propre à en imposer aux simples. C'est inutilement qu'on vouloit lui faire entendre que la nature travailloit elle-même à se libérer par les crises. Il n'ajoutoit non plus de foi aux crises, qu'à la coction; & pour faire passer sa médecine, il s'appuya de mon autorité, disant, qu'avant mon départ, je ne l'avois point désapprouvée. Je proteste ici de nouveau contre cette assertion, sans vraisemblance, puisqu'il est notoire, qu'avant mon départ, je recommandai fortement au malade de ne

se point purger ; le malade fut cependant purgé avec un minoratif. Cette opération faite , le médecin assura le malade , qu'il étoit absolument hors de danger ; & pour l'en convaincre , il lui fit ses adieux , & partit à neuf heures du matin. A midi , le malade tomba dans un grand assoupissement , qui fut suivi du délire , de la petitesse du pouls , & des convulsions : on profita d'un moment de tranquillité , pour lui administrer les derniers sacremens. J'oubliois de dire que , ce même jour , le malade fit mettre du blanc rhafis sur ses vésicatoires , pour les dessécher , ce qui contribua encore à aggraver le mal , en repoussant à l'intérieur l'humeur qui fluoit par ces vésicatoires. Le soir du même jour , on appliqua un autre vésicatoire entre les épaules.

Le onzieme , au matin , le délire avoit cessé , & le malade paroissoit être un peu mieux ; cependant , comme on attendoit un redoublement , il avoit été résolu que , pour le rendre moins violent , on feroit une saignée à la jugulaire , que l'on répéteroit , si le cas l'exigeoit ; la ligature faite , le malade eut une heureuse syncope , qui empêcha la saignée. J'avois été mandé dans la nuit ; je n'arrivai que le onzieme , à deux heures , après midi , & je trouvai le malade *in agone mortis*. Il étoit couché sur le côté droit , la bouche & les narines ouvertes ,

les yeux ouverts, ternes, fixes, tournés & mourans, le visage cadavéreux, la respiration vive, forte, fréquente, sonore, entrecoupée & extrêmement laborieuse : il rendoit par les narines ce qu'on lui faisoit avaler avec une cuiller : le corps étoit dans un mouvement spasmodique universel ; d'ailleurs, il ne voyoit, n'entendoit, ni ne parloit ; il avoit enfin tous les symptômes d'une mort prochaine. Comme ce malade étoit d'un tempérament fort robuste, la nature avoit une dernière ressource, dont elle fit usage, contre l'attente de tout le monde : elle s'ouvrit une voie par les sueurs ; pendant l'agonie, le malade sua si abondamment, qu'il nageoit dans un bain ; la sueur perça trois matelas, un lit de plume, & même la paillasse se trouva mouillée. Après avoir sué pendant près de trois heures, il fit quelques efforts pour se tourner sur le côté gauche, & il y parvint. Quelque tems après, on s'aperçut qu'il entendoit : il commença à avaler quelques cuillerées de liqueur, & il recouvra enfin l'usage de la parole & la connoissance. Depuis cette heureuse crise, le malade a toujours été de mieux en mieux ; tous les jours, quelques petites sueurs qu'on aidait avec une décoction de bourroche, de chicorée, de scorfonnerie, &c. Je partis le quatorzième jour, & laissai le malade absolument

sans

SUR UNE FIEVRE HEMITRITÉE. 321
sans danger. Il a été purgé depuis, & il
jouit actuellement d'une bonne santé.

R É F L E X I O N S.

En donnant l'histoire de cette maladie, je n'ai pas prétendu faire une satire, ni générale, ni particulière. Mon principal objet a été de faire sentir combien il est dangereux, dans les maladies aiguës, de troubler la nature dans ses opérations, par des remèdes déplacés : *In acutis circa duo potissimum peccant medici, vel in nimia atque tumultuaria remediorum ferragine, vel potius in intempestivo, & amethodo eorundem usu; unde tot incommoda in ægris, & tam variæ atque inconstantes morborum periodi, & incredibiles ad invicem permutationes, quas quidem rudes medici naturæ morbi, non vero inconstantibus suis, ac speculativis medendi methodis attribuant, sed longa dies majora patefaciet.* Bagliv. *de Febr in gen.* Cette maladie qui étoit une fièvre hémitritée bien caractérisée, n'offroit cependant rien de bien effrayant : tout se seroit passé doucement, si on n'eût point dérangé les crises par des saignées trop répétées, & des purgatifs déplacés ; mais malheureusement pour les malades, il est quelques médecins qui ne-éroient point aux crises. Selon eux, les saignées & les purgatifs sont des remèdes avec lesquels

on peut guérir presque toutes les maladies ; & quoiqu'on s'apperçoive bien des progrès que fait le mal , on ne soupçonne même pas que le traitement puisse y avoir part : on accuse la malignité de la maladie , lorsqu'on ne devroit s'en prendre qu'à la maladresse du médecin : *Si in methodo error fiat , multorum symptomatum auctor erit medicus , non morbus.* Bagliv. de *Prax. med.* La vérité de ce principe a été bien marquée dans la maladie dont il est ici question. Dès qu'on s'en est tenu aux remèdes tempérans , tout s'est passé tranquillement. Troubloit-on les crises auxquelles la nature travailloit ? Tout étoit en désordre : plus de régularité dans le cours de la maladie : les jours de rémission devenoient aussi dangereux , que les jours de paroxysmes ; & je suis encore à concevoir comment la nature a été assez forte pour opérer la crise , à laquelle le malade doit la vie. Si la saignée de la jugulaire avoit été faite , comme on se l'étoit proposé , il est vraisemblable que le malade auroit succombé dans le redoublement du onzième jour. Ce n'est point ici le lieu de m'étendre sur les erreurs que quelques médecins commettent tous les jours , dans le traitement des maladies. Je me contenterai de les inviter , pour le bien de l'humanité , & l'avancement de l'art , d'étudier la nature

un peu plus attentivement qu'on ne fait ordinairement : *Res corporeæ admirabili quâdam , eâque æternâ & constanti regulâ gubernantur. Naturæ itaque leges , si hominibus non verba dare , sed reapsè eos juvare volumus , notare , meditari , observare , eisque adamussim obsequi , ac servire opus est.* C'est encore l'excellent Baglivi qui donne ce précepte , qu'on ne sçauroit assez méditer , ainsi que tout ce qu'il a écrit sur la pratique de la médecine.

J'ai dit que le malade avoit eu , pendant le cours de sa maladie , plusieurs petits saignemens de nez , & que j'en avois annoncé quelques - uns ; ces petites hémorragies étoient toujours précédées du pouls rebondissant de Monsieur Bordeu ; c'est aussi d'après ce rebondissement de l'artere , que je les ai annoncés. Je dois même dire que cette espece de pouls m'étoit connue , long-tems même avant que j'eusse lu les observations de cet auteur. Il est vrai que je ne regardois pas ce pouls , comme annonçant toujours une hémorragie : je le nommois pouls de *dissolution* , & je regardois l'hémorragie qui le suivoit , comme une nouvelle preuve de la dissolution du sang ; aussi , lorsque je rencontrois cette espece de pouls , je ne faisois jamais saigner mes malades : je leur demandois toujours

s'ils n'avoient point eu de saignemens de nez ; & je ne manquois jamais de prescrire des anti-septiques qui faisoient ordinairement de bons effets. J'ajouterais que le pouls nazal, que j'appellois pouls de dissolution, a un caractère singulier, dont l'auteur des Recherches ne fait point mention, mais que j'ai observé constamment ; c'est que ce pouls rebondissant fait éprouver au doigt qui le touche attentivement une sensation désagréable, un petit engourdissement bien marqué, dont tous les observateurs qui ont le tact délicat, s'apercevront aisément ; d'ailleurs ce pouls n'a point de consistance ; il cede aisément au doigt qui le presse, & il se fait sentir alors dans presque toute la partie du doigt qui appuie dessus, mais particulièrement dans les endroits où il est moins gêné, c'est-à-dire, dans les deux parties latérales du doigt qui, à cause de leur convexité, appuient moins fortement que la partie moyenne de ce même doigt. Je l'ai observé tel dans les hôpitaux de l'armée, pendant plus de quinze jours de suite, chez les mêmes malades attaqués de fièvres malignes épidémiques ; lorsqu'il reste constamment tel, je crois que l'on pourroit le nommer pouls de dissolution.

OBSERVATION

Au sujet d'une fille que l'on a cru possédée, & qui jouit maintenant d'une bonne santé ; par M. GERARD, médecin à Carrouge.

Françoise Thebaut, fille, âgée de douze ans, née de parens pauvres, de la paroisse de Lignere-la-Doucelle, au diocèse du Mans, d'un tempérament sanguin, d'une complexion assez robuste, pieuse, sage & docile à la voix de son pere & de sa mere, à contribuer de son mieux, par le travail de ses doigts (a), au besoin d'une nombreuse famille, éprouva le 8 Décembre 1760, un point de côté, sans fièvre, auquel succéda le même jour un mal de gorge, avec difficulté d'avaler & les liquides, & les solides. Une saignée au bras, qui fut faite le lendemain de l'attaque, mit aussi-tôt fin à ces premiers accidens de la maladie. On la crut guérie; mais ce n'étoit qu'un calme trompeur, qui fut le prélude des différentes révolutions de la maladie. Trois jours après la saignée, on fut tout étonné de voir cette fille prise tout-à-coup,

(a) Cette fille fait du point de France, vulgairement dit ici, Velin.

d'un hoquet, qui imitoit si parfaitement le jappement d'un chien, qu'on s'y seroit mépris, sans la voir (a). Dans cet état, elle ne se plaignoit de rien autre chose, que d'une grande foiblesse dans les jambes, qui l'obligeoit à garder le lit. L'appétit se soutenoit; les fonctions du corps se faisoient comme à l'ordinaire. Quand on lui demandoit pourquoi elle contre faisoit le chien, ce qui lui arrivoit quantité de fois le jour, elle répondoit qu'elle ne s'en appercevoit point. Cet état dura huit jours; le naturel prit ensuite le dessus; mais on jugea bien qu'il ne seroit pas de durée, par la foiblesse des jambes qui persévéroit. Aussi vit-on l'hydre renaître, au bout de dix jours, & la malade imiter de nouveau l'abboïement du chien, pendant huit autres jours.

Jusqu'ici, le pere & la mere de cette fille avoient été fort discrets sur son état. Il n'y avoit eu qu'un des vicaires de la paroisse, & quelques autres personnes charitables, à en avoir connoissance; mais ils furent forcés de rompre le silence. Le huit Janvier dernier, cette infortunée fille fut attaquée, le matin, à son réveil, de cette espece de convulsion, nommée par les

(a) Une Observation, à-peu-près semblable, est rapportée par M. Raulin, dans son *Traité des Affections vaporeuses du sexe*, p. 125, seconde édition.

Grecs ; *Opisthotonos*. La contraction de tous les muscles extenseurs de la tête , du col , des épaules & du dos , lui faisoient faire le saut de carpe , le corps renversé en arriere. L'accès fut d'un quart d'heure , & fixa la durée des suivans. La nuit , comme le jour , la malade en éprouvoit des retours , qui laissoient à peine une demi-heure d'intervalle entr'eux. Ils étoient annoncés par deux ou trois bâillemens , accompagnés d'une extrême difficulté de parler , sans souffrances , & suivis de douleurs de tête & de mal à l'estomac. Dans l'état le plus violent , la malade voyoit & entendoit tout , & en conservoit même le souvenir. Dans quelques-uns des accès , elle s'est imaginée voir deux spectres , à figure d'hommes mal intentionnés , prêts à se jeter sur elle , ce qui l'obligeoit , disoit-elle , à vouloir s'élancer hors du lit , pour se soustraire à leur malignité. Presque tous ceux qui l'ont vue dans cet état , n'ont eu qu'une voix. C'est une fille enforcée , disoit-on hautement. Il n'y a que le démon qui puisse l'agiter ainsi. Tel étoit le langage de la plupart des spectateurs ; mais on ne s'en tint pas-là : on prit conseil. Un prêtre fut consulté sur cet événement , par un autre prêtre , son ami , qui sçait joindre à sa qualité de chanoine le talent supérieur de briller dans l'art de la chaire. L'exposé du

consultant ne fut pas plutôt achevé, qu'il prononça hardiment qu'il y avoit obsession & possession. Que l'illusion est à craindre, quand le préjugé nous domine !

Je fus consulté à mon tour. Je vis, pour la première fois, cette prétendue favorite de Circé, le 19 Janvier. Elle m'avoit été recommandée par M. le bailli du lieu, qui n'est pas moins le pere des pauvres, que le protecteur des loix. J'appris, à mon arrivée chez la malade, que l'orage venoit de se dissiper, & que le calme succédoit à la tempête. Je profitai de cet heureux moment, pour faire mon examen. Je n'eus de tems que ce qu'il m'en fallut. Je vis ensuite la malade dans l'état violent, rapporté ci-dessus. Hors l'accès, elle avoit le pouls petit & vif, sans être irrégulier ni inégal ; dans l'accès, il étoit fréquent & très-peu sensible ; hors de l'accès, comme dans l'accès, on auroit jugé la malade dans l'état de santé, à la seule inspection de son visage ; le mal n'en altéroit, ni les graces des traits, ni celles du coloris.

Il ne me restoit plus qu'à désabuser les parens de cette fille, sur la cause de sa maladie, & à les rassurer sur ses suites, pour ensuite prescrire les remèdes qui me paroïssent indiqués. Il m'étoit bien moins facile de réussir dans mes premières vues, que de remplir les secondes. J'eus beau leur

dire & redire qu'il n'y avoit de bien extraordinaire dans cette maladie ; que l'idée qu'on y avoit attachée ; que le maléfice n'y entroit du tout pour rien , & que par l'usage des remedes que j'allois prescrire , j'espérois que la malade guériroit. Je m'aperçus à merveille, que mes raisons n'avoient pas le don de la persuasion , & que ceux à qui je parlois , n'étoient point susceptibles d'un examen suffisant pour détruire la prévention qui les induisoit en erreur. J'abandonnai cette premiere vue. Je proposai des remedes ; on me promit de les faire , & de les appliquer , comme je vou-
drois : on m'a tenu parole ; c'étoit ce que j'avois à desirer. Je les ai tirés des anti-spasmodiques relâchans , soutenus d'une saignée au pied : je les ai employés extérieurement & intérieurement ; ils ont eu tout le succès qu'on pourroit en attendre. Les vapeurs convulsives qui faisoient le caractère de la maladie , cessèrent le dernier jour de Janvier , & la prétendue obsédée & possédée a repris son train de vie passé , avec cette différence néanmoins qu'elle n'est plus si docile à la voix de ses paréns. Ce vice du caractère est un effet de la maladie , qui s'effacera sans doute avec les impressions de la cause. Je ne dois pas omettre que cette fille avoit été mise sous l'invocation de S. Denis , devant l'image duquel on a fait dire la messe , & fait faire des neuvi-

nes, & que ceux qui croyoient au maléfice, dans cette maladie, en attribuent la guérison plutôt au pouvoir du Saint, qu'à l'efficacité des remèdes. Quoi qu'il en soit, je suis beaucoup moins jaloux de l'honneur de cette guérison, que de la gloire qu'on ne sçauroit me refuser, d'avoir coopéré avec le Saint, pour l'obtenir.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Plique polonoise ; par M. LAN-
DEUTTE, médecin du Roi, dans ses
hospitiaux militaires ; employé à Bitche ;
membre du collège royal des médecins de
Nancy.*

La plique est une maladie des cheveux, endémique en Pologne ; elle y attaque communément, hommes, femmes & enfans, & plus souvent encore, les chevaux ; elle est très-rare dans d'autres pays. On en voit quelquefois en Hongrie, en Suisse & en Alsace. Le comté de Bitche, (cette partie de la Lorraine allemande, qui confine tellement avec la basse Alsace, qu'elle semble la terminer, en fermant, pour ainsi dire, & en s'étendant dans les mêmes chaînes de montagnes,) en a produit plusieurs exemples. Celui que je viens de voir, paroîtroit être héréditaire, puisque la mere, l'on-

cle & deux tantes de la femme , qui fait le sujet de mon observation , ont été attaqués de cette maladie.

Cette femme est l'épouse du nommé Remy Pierron , bourgeois de cette ville , âgée de soixante-deux ans , d'un tempérament assez délicat , sujette à de fortes migraines : elle porte actuellement la quatrième plique , depuis l'âge de seize ans ; elle est si mince , vers son insertion à la partie supérieure de l'os occipital , qu'elle semble devoir encore bientôt tomber. Il s'en présente déjà une à côté , de trois pouces de long , pour la remplacer. Celle que je décris , est bien longue de quatre pieds , & a deux bons pouces de circonférence , avec trois ou quatre nœuds fort larges , dans son étendue ; tous ses autres cheveux ne sont pas de la longueur d'un pied. Les parens de cette femme ont toujours soigneusement observé de ne point faire couper leurs pliques , de crainte , disoient-ils , de perdre la vue ; & ils sont tous morts avec cette excrescence.

On a souvent vu ici , autrefois , un vieillard du village d'Égelsharte , situé à deux lieues de cette ville , dans la montagne , qui portoit une plique assez étendue , flottante sur ses épaules , très-hérissée & blanchie par les années.

La plique polonoise , appelée *Kolton* dans le pays , ne diffère en rien de celle

que je décris. C'est un entortillement si confus des cheveux, qu'ils sont absolument inséparables. Malgré cet état, ils croissent très-rapidement, & semblent, en s'allongeant, se mêler plus confusément. Cette maladie des cheveux n'attaque pas toujours tous ceux de la tête; elle est plus ordinairement particulière à certains endroits, de sorte qu'il en résulte autant de mèches, que de points attaqués. La partie de la Pologne, qui y est la plus sujette, est la Lithuanie; la Moscovie & la Tartarie, quoique très-voisines, ne se sont jamais ressenties de cette maladie.

Les maladies nationales, ou propres à certains peuples particuliers, ont quelque chose de si singulier, qu'on n'a pas encore trop osé en tenter la définition. On leur a trouvé, en outre, si peu de rapport avec l'histoire des maladies ordinaires & communes à tous les hommes, qu'on ne s'est point encore assuré de leurs causes, ni de leurs symptômes, & que par conséquent la thérapeutique en a été négligée.

Les Polonois, sans beaucoup réfléchir, se sont transmis, depuis plusieurs siècles, des histoires fort extravagantes, sur l'origine & les causes de la plique. Ils prétendent que cette maladie ne date parmi eux, que depuis l'an 1279, tems auquel les Tartares s'emparèrent de leurs pays, en massacrerent la plus grande partie des

habitans , dont ils arracherent les cœurs , les empoisonnerent , & les jetterent dans un certain fleuve , & que tous ceux qui burent ensuite de son eau envenimée , gagnèrent la plique , qui , depuis , par héritage & contagion , prétendent-ils , est devenue épidémique & familière à leur royaume.

Cette tradition fabuleuse est , dit-on , confirmée par l'usage qu'ont les Polonois de faire garder par des troupes un certain fleuve de leur pays , lorsqu'il doit passer quelque armée par la Russie rouge , de crainte que les soldats ne boivent de ses eaux. Il y a bien d'autres contes puériles sur l'origine de cette maladie singulière.

En Pologne , sur-tout , on est non seulement très-persuadé de la contagion & de l'hérédité de la plique ; mais on l'est encore plus du danger que l'on court , en cherchant à la débrouiller , à la peigner , & sur-tout à la couper. On a généralement l'idée , que ce seroit fixer & arrêter par-là le cours d'humeurs dangereuses & malignes , qui s'échappent salutairement du corps. Les Polonois appuient leurs raisonnemens par des exemples frapans. Ils citent , entr'autres , celui d'un évêque de *Posen* , qui s'étoit fait couper une plique , dans sa jeunesse ; sa vue s'en affoiblit considérablement sur le champ , & il ressentit , en outre , des douleurs très-aiguës dans les mem-

bres, avec rétraction des jambes ; ces cruels effets diminuerent avec le retour d'une nouvelle plique, qu'il fit recouper une seconde & troisieme fois, avec augmentation de vivacité, chaque fois, des symptomes ci-dessus.

Considérant la plique comme produite par des matieres impures, il n'est pas douteux qu'il peut être dangereux de la séparer du corps, avant l'épuration du sang ; mais le danger ne doit être proportionné qu'à la quantité actuelle d'impuretés restantes ; & je pense qu'on ne courroit aucun risque de se débarrasser de la plique, si on pouvoit sçavoir le moment du rétablissement de la premiere pureté de la masse.

Les médecins de nos jours ne paroissent point d'accord avec les anciens auteurs ; car ils n'envisagent point la plique, même la Polonoise, comme une maladie bien dangereuse. Je n'ose pas trop croire non plus, qu'elle provienne du vice du sang ; elle a plutôt l'air d'être l'effet d'un défaut dans la texture du cuir chevelu, & de l'obturation de ses pores transpirans ; ce qui fait que les humeurs qui s'y portent, s'y amassent en trop grande quantité, y croupissent, s'épaississent & s'alterent ; qu'elles irritent & compriment ensuite le péricrâne, par leur volume & leur qualité, de sorte qu'il en résulte les différens maux de tête, auxquels sont presque tous sujets les porte-plices :

ces humeurs ne trouvant aucune voie d'évaporation, & les routes de la circulation étant très-gênées, elles forcent, dilatent & enfilent insensiblement les vaisseaux nourriciers des cheveux, en général, ou seulement de certains points; de là, ils s'allongent en spirale, se mêlent & augmentent souvent encore en grosseur, par la surabondance de la nourriture étrangère qui s'y porte.

Je me crois autorisé, tant par le raisonnement, que par plusieurs médecins éclairés, à imaginer que la cause la plus ordinaire de la plique, (chez les Polonois surtout,) est la mal-propreté & le peu de soin que l'on a de favoriser & d'entretenir ouverts les pores cutanés de la tête; les froids qui la saisissent, peuvent aussi y donner lieu : cela est d'autant plus naturel à croire, que cette maladie est, (suivant ce qu'en disent ceux qui en ont écrit,) accompagnée de rhumatismes, & qu'elle ne se montre guères dans les pays chauds, rarement dans les tempérés, & fort peu chez les gens élevés ou à leur aise.

L'hérédité de la plique ne peut être donc qu'une succession de mal-propreté, ou l'héritage d'un vice dans le tissu de la peau de la tête, ou une disposition particulière dans certaines familles, au défaut de transpiration de cette partie.

O U V E R T U R E D E C A D A V R E ,

Par M. JUVET, médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains en Champagne, & associé au collège royal des médecins de Nancy, de l'académie des sciences de Dijon,

Une femme, âgée de cinquante ans, que l'on croyoit ascitique, depuis plusieurs années, ayant le ventre si gros, qu'il avoit près de cinq pieds de circonférence, excitoit autant l'attention du public, que la compassion, par son état & sa pauvreté. Elle mourut : on l'ouvrit.

On lui tira d'abord cent dix livres d'eau claire, mêlée de quelques lambeaux qui paroissoient lymphatiques : ce fut un grand sac qu'on vuida en entier ; en effet, la section des parties contenant du ventre faite, on n'en trouva point, ou très-peu : les quatre angles de cette section relevés, ce sac présentoit une sorte de caverne, dont la paroi intérieure & profonde ne laissoit appercevoir aucun des viscères.

Elle étoit formée par le péritoine, qui se trouva détaché, dans toute son étendue, des muscles transversaux & de la face antérieure des reins.

Il fallut l'ouvrir à part , comme on avoit ouvert les autres enveloppes. On examina les viscères , qui se trouverent aussi sains , que le dépérissèment général du corps le pouvoit permettre , nullement environnés d'eaux , desquelles ils étoient séparés , comme par une cloison élevée entr'eux & elles par le péritoine , dont tous les vaisseaux étoient variqueux , ce qui lui donnoit un couleur rouge brune ; il n'étoit qu'un peu plus épais qu'à l'ordinaire , si ce n'est que vers la région ombilicale , du côté droit au côté gauche , sur un espace de huit à neuf pouces de long , & cinq ou six pouces de large , il étoit inégalement squirrheux & épais de douze ou quinze lignes.

Cette hydropisie , qui , comme vous voyez , M^r , occupoit plus de deux tiers de cette partie du péritoine , qui tapisse les parois intérieures du ventre , est bien différente de celles qui se forment dans l'épaisseur de son tissu cellulaire , à la faveur de ses cellules qui s'épanouissent en feuillets très-fins , qui deviennent quelquefois si larges & si épais par maladie , qu'on les prendroit pour autant de lames particulieres du péritoine.

Ces cellules donnent lieu à des hydropisies qui ont été observées , qui , quoiqu'elles paroissent ascites , sont néanmoins enkistées ,

comme on en juge par l'évacuation des eaux. Lorsqu'on vuide, par exemple, le côté droit, le gauche reste encore tendu par les eaux, & réciproquement; ou bien, après avoir vuide la partie inférieure du ventre, la supérieure reste aussi pleine & aussi tendue qu'auparavant.

La ressemblance de celle-ci avec l'ascite, devoit encore subsister après l'évacuation, puisqu'elle étoit unique, & occupoit tout le ventre; elle ne pouvoit se manifester précisément que par l'ouverture du cadavre.

Les signes d'une ou plusieurs hydropisies enkistées, dont le siége est dans le tissu cellulaire du péritoine, & sur-tout de l'espece dont il s'agit, pour les distinguer de l'ascite, ne sont pas aisés à saisir. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent souvent moins obscurs & plus multipliés, ils influeroient infiniment, & sur le pronostic, & sur le traitement de la maladie.

Dans l'ascite, la soif est grande, les urines sont rares, quelquefois jusqu'à l'ischurie, bourbeuses & briquetées, si la fièvre s'en mêle: dans l'hydropisie enkistée, le cours des urines est libre, leur couleur naturelle change peu ou point, il n'y a point de fièvre: dans l'ascite, les forces manquent assez promptement, la respiration devient difficile; la toux s'y joint, en

proportion de ses progrès, qui ne sont pas si lents que dans l'hydropisie enkistée ; où la respiration & les forces se soutiennent assez bien & long-tems ; l'appétit & le sommeil sont toujours bons dans celle-ci, & manquent tôt ou tard dans celle-là : dans l'ascite, les extrémités inférieures & les parties génitales deviennent fort oedémateuses, souvent même elle commence par là : dans l'hydropisie enkistée, l'oedème de ces parties, s'il survient, est toujours léger, n'arrive qu'à la suite de ses progrès, où tout le mal est consommé, parvenu au dernier période : l'hydropisie enkistée a souvent une figure circonscrite ; le malade ressent une douleur sourde, une pesanteur & comme un point dans la partie cellulaire du péritoine, où est le kiste : cette femme, dans les commencemens de son hydropisie, qui a duré six ans & plus, eut ces signes vers la région ombilicale ; ils disparurent, le kiste devenant ou étant devenu aussi grand que les muscles transversaux, & le péritoine qui leur est adhérent ; l'ombilie devint éminent, & tel qu'il est dans ses hernies, beaucoup plus qu'il ne l'est dans les ascites ; mais tous les autres signes subsisterent, si ce n'est quelque tems avant la mort, où le désordre dans la machine devint si grand, que la confusion des signes prit la place de leurs différences caractéristiques.

Trois ou quatre ans avant la mort, l'hydropisie avoit déjà fait des progrès si considérables, que le signe qui fait prononcer sur l'ascite, & qui en imposa toujours depuis, se présenta, toutes les fois qu'on touchoit le ventre, la vague ou la colonne d'eau déterminée par la main, d'un côté du ventre à l'autre, répondoit de la maniere la plus certaine, d'où ce signe, s'il n'est pas ordinairement équivoque, pour se décider sur l'existence d'une ascite, peut souffrir des exceptions qu'on ne lui a point données jusqu'à présent.

La ponction faite à propos, auroit vraisemblablement sauvé cette femme. Elle a guéri des ascites, elle guérit plus aisément des hydropisies enkistées. On en sent les raisons, parmi lesquelles la macération & même la digestion des viscères, qui sont inséparables d'une longue ascite, où leur lésion n'est pas toujours de la partie, en est une très-forte. J'y ajouterois volontiers l'impossibilité de faire l'extraction totale des eaux embarrassées & retenues dans les convolutions des intestins, les loges & les détours des viscères; extraction d'ailleurs qui n'excluerait pas toujours tout danger.

Les viscères étoient sains, l'appétit & l'estomac ont toujours été bons; les forces, les premières années, ne sembloient point diminuées par l'hydropisie, qui gênoit plus

la malade par son poids, qu'elle n'intéressoit sa santé. Les parens, les amis, les voisins, les personnes charitables la plaignoient, gémissaient sur son sort; le spectacle d'un ventre monstrueux les effrayoit: la douceur & la patience de la malade les surprenoit; elle remercioit, consolait par ces témoignages secrets & intérieurs, qui partent autant d'une bonne ame, que d'un bon corps, dont l'organisation est encore ferme & solide: *Je n'ai point de mal, je ne sens point de mal, j'ai l'estomac bon, je trouve tout bon, je ne souffre point*; témoignages ingénus, qui inspiroient pour elle une vénération qu'on ne passe presque qu'aux saints, qu'on lui accordoit comme à une martyre vivante, & victime de la plus cruelle destinée qu'elle suivoit en paix.

La ponction qui lui avoit été conseillée plusieurs fois, auroit pu prévenir la détente absolue des fibres, & l'inondation immense, qui enfin a supprimé la circulation, par la gêne des viscères & des grands vaisseaux, parmi lesquels la veine cave & ses dépendances étoient du double plus grosses qu'à l'ordinaire; ces organes mis en presse par le péritoine repoussé fortement contr'eux, par le volume & la surcharge des eaux, devoient céder un jour.

En supposant que la ponction auroit été

infructueuse, de façon à ne point opérer une cure radicale, une fistule qu'on auroit établie à sa place, comme on en établit, avec un succès infailible dans d'autres circonstances, pour l'écoulement des urines, pour donner une issue aux matieres sterco-
rales ou autres, donnoit à la malade de longues années, avec d'autant plus de fondement, que la cause de son hydropisie étoit procatarctique, remontoit à des fardeaux portés par la malade, qui lui avoient blessé le ventre.

Au surplus, cette espece d'hydropisie paroîtra devoir être placée à côté des faits qui demontrent jusqu'à quel point la fibre est susceptible d'extenſion, tel que celui d'une tumeur au bras, qui pesoit environ deux cent livres, cité par M. Quesnai, dans son Mémoire sur le vice des humeurs, pag. 88. des *Mém. de l'acad. de chirurg.* tome I, &c.



L E T T R E

De M. FERRAND, lieutenant du premier chirurgien du Roi, pour la ville de Caudebec, à M. VANDERMONDE, sur une Plaie d'arme à feu.

MONSIEUR,

J'ai été surpris de trouver dans votre Journal de Juillet, (pag. 54,) une observation, par un chirurgien de Bolbec, sur une plaie d'arme à feu, pénétrante dans la capacité de la poitrine. Comme cette observation m'appartient absolument, je me suis cru en droit de la revendiquer, afin de substituer à l'exposé qui vous a été envoyé, l'histoire fidelle & circonstanciée de cette plaie, de ses symptomes & accidens, & des procédés curatifs que j'ai mis en usage.

Je fus mandé, le premier Janvier 1759, pour aller au secours du nommé le *Maffif*, de la paroisse de *Gruchet*, qui venoit de recevoir, presque à bout touchant, un coup de fusil chargé à petit plomb. Étant pour lors absent, un de mes fils y alla. Il trouva le malade qu'on venoit de transporter dans la maison paternelle, baigné dans son sang : (il en avoit perdu environ quatre pintes ;) il étoit dans une sueur froide, & son pouls se faisoit à peine sen-

tir. Mon fils vit au côté gauche une grande plaie contuse, dont les bords étoient mâchés & noirs, ainsi que les tégumens d'alentour, comme cela arrive en pareil cas. La sortie de l'air, celle d'un sang vermeil & écumeux, & le crachement de sang, firent bientôt connoître le désordre, je veux dire, la pénétration dans la capacité de la poitrine & la lésion du poumon. Il se hâta de laver la plaie avec l'eau vulnéraire, & de la panser avec de la charpie brute, &c. Il fit ensuite une legere saignée; la nuit se passa dans un grand abattement, & cette foiblesse salutaire a duré plusieurs jours.

Le lendemain matin, je me rendis chez le blessé. Le chirurgien de cette maison y vint aussi. Quoique le pouls fût très-petit, & la foiblesse extrême, la fièvre néanmoins commençoit à se manifester, avec une toux convulsive & une dyspnée considérable; le crachement de sang continuoit. Après m'être informé des circonstances de la lésion, & en avoir tiré les inductions nécessaires, je levai l'appareil, sur lequel je trouvai des grains de plomb, ainsi que sur les lèvres de la plaie, qui étoit située au côté gauche, précisément au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate, & pénétrante entre la dernière des vraies côtes, & la première des fausses.

Les muscles, grand dorsal & intercostaux étoient perforés de la longueur d'environ un demi-pouce. Quoique je n'eusse pas besoin du témoignage de la sonde, pour m'assurer de la pénétration, j'y en introduisis cependant une mouffe, pour connoître la direction qui étoit oblique de bas en haut. Je remarquai, avec le bout du doigt, que les deux lèvres du bord supérieur de la première des fausses côtes, étoient inégales & comme ruginées; l'hémorragie étoit pour lors presque cessée. Je pansai la plaie avec une tente liée très-molle, un petit plumasseau sec, puis un plus grand, chargé d'un mélange de baume vulnéraire & de digestif animé, des compresses trempées dans l'eau vulnéraire, &c. Une seconde saignée a succédé à ce pansement.

Le malade me fit remarquer, en même tems, une tumeur *du même côté*, directement au-dessus de l'aréole; elle étoit grosse comme un petit œuf de poule. On sentoit, au toucher, qu'il y avoit en cet endroit des corps étrangers; mais on ne distinguoit pas quels ils étoient. Je ne doutai pas que la bourre & quelques lambeaux de ses vêtemens ne se fussent portés-là; & j'étois d'autant plus disposé à le croire, que l'attitude dans laquelle étoit le blessé, lorsqu'il reçut le coup, sembloit l'indiquer. En effet, il étoit courbé pour passer un

fossé, & celui qui tenoit l'arme & le suivait, se trouva placé obliquement, de manière que, lorsque le ressort du fusil vint à se débâter, une partie du coup fut dirigée le long de la surface externe des côtes, tandis que l'autre pénétra dans la capacité de la poitrine.

La plaie pénétrante, & la mauvaise disposition du blessé, me firent suspendre l'ouverture de cette tumeur, que je jugeai nécessaire. Je craignois que la portion du plomb, qui avoit déjà pénétré inférieurement, n'en eût fait autant à l'endroit de la tumeur, en glissant, suivant la même direction le long de la surface interne des côtes. En conséquence, le malade déjà à l'extrémité, eût pu suffoquer & périr dans l'opération. Mû par des considérations aussi raisonnables, & ne voyant aucun risque à différer l'extraction de ces corps étrangers, dont la présence ne menaçoit d'aucun danger pressant, comme il est aisé de le sentir, je jugeai à propos de remettre l'ouverture de la tumeur, afin de donner le tems au blessé de se rétablir un peu de l'état misérable où il étoit réduit.

Le 3, le chirurgien de la maison, effrayé de la présence de ces corps, à qui il attribuoit les douleurs dont le malade se plaignoit, vint persuader aux parens du blessé, que son salut dépendoit d'une prompte incision, & qu'on ne pouvoit la différer, sans

le plus grand risque. Le malade, à qui l'on promettoit l'allégement des douleurs aiguës qui le tourmentoient, y consentit, & le chirurgien tira en effet les corps étrangers que j'avois soupçonnés; mais les douleurs, accidens de la première plaie, subsisterent encore long-tems, après l'extraction de ces corps; preuve certaine que cette ouverture eût pu être différée.

Je n'avois garde d'imaginer, comme on me le fait dire, sans fondement, que tout le coup avoit passé à travers la poitrine, puisque je trouvois du plomb sur l'appareil, & que je déclarois qu'il en resteroit beaucoup qu'on ne pourroit tirer. J'ai toujours pensé que la bourre & les fragmens des vêtemens avoient passé en bloc, le long de la surface externe des côtes, en dilacérant les feuillets du tissu cellulaire & les fibres charnues des muscles, & que ces corps qui n'avoient pu se frayer un passage entre les côtes, quoique le plomb y eût fait une ouverture, avoient coulé, suivant la direction du coup, le long de leur convexité, où ils trouvoient moins de résistance, pour aller se nicher au-dessus du mamelon, *du même côté*; mais cela ne prouvoit pas que la portion du plomb, qui avoit pénétré de dehors en dedans, n'eût pas aussi passé de dedans en dehors; il étoit prudent de le craindre, très-raisonnable d'en douter; & il n'y avoit

348 LETTRE SUR UNE PLAIE, &c.

assurément aucun danger à différer l'ouverture de la tumeur.

L'incision fut pansée avec une tente molle & longue, pour entretenir la suppuration du *sinus*, qui se terminoit à la plaie. Je tirai encore des corps étrangers dans mes pansemens, pendant sept à huit jours : j'ai mis en usage le digestif, dont j'ai parlé ci-dessus, &c. L'*ulcere* a été trois semaines à guérir.

Le blessé ayant eu différens symptômes & accidens, comme fièvre continue, avec redoublemens, délire, toux convulsive, difficulté de respirer, crachement de sang, qui a duré huit ou neuf jours, &c. je l'ai fait saigner cinq fois, dans les douze premiers jours : la fièvre a beaucoup diminué le dix-huit ; l'expectoration est devenue louable ; & depuis ce tems, le malade a toujours été de mal en mieux. Je l'ai assujetti, pendant cinq semaines, à la diète la plus sévère, à l'eau de veau & de poulet, & à une tisane adoucissante, faite avec les figues, l'*althæa* & la réglisse.

La plaie du dos a été guérie, le 19 Février suivant. Il restoit cependant un petit trou fistuleux, qui laissoit échapper une humeur sereuse & limpide ; mais je suis venu à bout de tarir cette petite source, vers la fin de Mars, avec le seul emplâtre diapalme. Actuellement le blessé se porte très-bien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E X A M E N

De l'usage que les modernes ont fait des Caustiques ; par M. MOUBLET, bachelier de la faculté de médecine de Paris , docteur de Montpellier, médecin à Tarascon.

Nous pourrions compter d'âge en âge toutes les pertes qu'a fait le cautere. On n'a pu lui passer quelques applications malheureuses, dont on ne devoit rejeter la faute que sur ceux qui l'administroient ; car les meilleurs remedes sont sans vertu, quand ce n'est pas une main prudente & oeconome qui les prescrit.

Dans un siècle, où souvent la singularité des idées fait tout le mérite, cette simplicité grossiere a révolté des esprits plus polis & plus délicats ; le grand usage en a affoibli le goût. On a voulu apprécier les expériences des anciens à nos hypothèses : on a combattu leurs préceptes appuyés sur des faits ; par des principes qui dépendent de l'opinion, & on a été plus empressé de donner des idées, que de fournir des observations ; comme si c'étoit à notre imagination, que la nature eût remis ses mouvemens & sa conduite.

Ces grands maîtres, qui n'avoient de modesles qu'eux-mêmes, croyoient posséder un trésor dans le cautere, & lui donnoient un dieu pour auteur (a). Leur pratique n'étoit ni problématique, ni spéculative. Si nous ne pouvons la justifier en détail, du moins n'avons-nous pas droit de la condamner toute, puisqu'ils connoissoient tous les secours que nous avons. Nos succès sont-ils plus grands que les leurs? Trouvons-nous une convenance plus intime entre la marche de la nature, & les procédés de notre art? Les remèdes modérés sont sans doute toujours préférables; mais n'y a-t-il point de maladies qui en demandent d'extrêmes?

L'usage du cautere déclinant peu-à-peu, avant de tomber tout-à-fait, a dû être réduit à sa juste valeur; comme on s'en servoit moins, toutes ses applications doivent être heureuses, il n'y avoit qu'à le maintenir dans ce milieu; mais l'imagination étoit frappée, & l'illusion dure encore. En vain Costæus, Sotus, Guirland, Mercuriel, Fien, Fabrice (b), se sont plaints de son abandon; (car il a eu ses partisans dans

(a) Chiron, fils de Saturne & de Phyltris. Marc-Aurel. Sever. p. 337.

(b) Costæus, l. ij, c. j, scd. t. 31. Mercur. Com. d'Hipp. n. 6. Guirl. l. ij, c. vj. Fien, p. 102. Fabr. p. 315.

tous les siècles;) sa pratique étoit devenue suspecte, & cette malheureuse timidité a été cause de sa chute.

Autour de nous encore, tous les peuples emploient le cautere. Les Italiens, les Espagnols en font un usage journalier; & un médecin du siècle passé (a) l'auroit peut-être renouvelé, s'il n'avoit trop rigoureusement suivi la première pratique. Il y a même une espèce de cautere pratiqué des anciens (b), connu sous le nom de *moxa*, qui renaît en Europe. Les Scythes, les Chinois, les Japonois (c) s'en servent communément, souvent par précaution & sans nécessité. Il s'est introduit, de nos jours, en Angleterre & en Allemagne, & un sçavant de notre siècle (d), prévenu des cures merveilleuses que Kempfer (e) lui a vu opérer, nous invite d'en faire des expériences en France.

Ce *moxa* est un goupillon d'étoupe ou de laine fort fine (f), d'une espèce d'agarc; d'autres prétendent (g) des feuilles

(a) Raymond. *Restauran. de inuisionibus.*

(b) Hippocr. L. 7, sect. viij. Gal. aph. 60, de art.

(c) Alpin. L. 3, p. 209.

(d) M. de Maupertuis, t. ij, chap. de la méd.

(e) Kempf. p. 559.

(f) Chirurg. d'Heist. t. j, p. 428.

(g) Thérapeutiq. d'Astruc; p. 243.

seches d'armoïse, dont la texture rare, à force d'être froissée, se défunit facilement, sans se rompre, & devient molle & douce comme l'amadou. On en fait de petits cônes, d'une couleur cendrée, très-inflammables, qu'on oint, à la base qu'on applique sur la peau, de salive, de gomme Arabique ou adragant (*a*), qui sert de glu pour les retenir. De cette brûlure, il naît des ulcères, qui sont des égouts superficiels, pour extraire des sérosités superflues.

On se sert communément des caustiques & des vésicatoires, pour remplir ces indications. De tous les cauterés actuels, il ne nous reste plus que ceux des métaux; ce qui est remarquable, les modernes qui l'ont négligé, sont ceux qui en ont perfectionné l'usage (*b*).

Ils ont retranché cette foule de cauterés inutiles & incommodes; & on n'entend plus par ce nom, que le fer chaud: on a limité sa grandeur; sa figure ne varie que suivant la maladie, & est déterminée par celle de la partie: plus l'usage en a été rare, plus les précautions ont été justes (*c*).

On a observé que la partie qu'on cauterisoit, devoit avoir une conformation naturelle, propre à en recevoir l'impression,

(*a*) Chirurg. de Purman. p. iij, p. 292.

(*b*) Mistichell. Scultet, *obs.* 34.

(*c*) Rivier. de *Apoplex.*

& à en favoriser l'effet, sans que sa fonction en soit blessée, ni les parties voisines. On a épargné les gros vaisseaux, les parties ligamenteuses, tendineuses, membraneuses, nerveuses, toutes celles qui, douées d'un sentiment exquis, sont susceptibles d'une grande irritation : on l'a éloigné de certaines parties, comme les sutures du crâne, les os mous & spongieux, comme le sternum & les côtes : on a été plus circonspect sur l'âge, les forces, le sexe, le tempérament du malade, la nature, la cause & les symptômes du mal ; & on a éteint & calmé la douleur, dès que l'effet a été produit : toutes ces précautions sont judicieuses, & ne pouvoient tourner qu'au profit du malade, & de la chirurgie. Qui diroit qu'elles sont inutiles, faute d'application ?

On a borné toute l'action du caustère à l'escarre : on n'a vu que la destruction des solides, l'extravasation & la coagulation des fluides, qu'il ne produit qu'au plus haut degré de son opération ; & on n'a pas cru devoir l'appliquer à d'autres maladies, qu'à celles où cet effet peut être utile.

Les topiques n'agissent-ils qu'extérieurement ? Des connoissances si bornées ne sont que pour des esprits superficiels. Les uns l'ont banni tout-à-fait (a) de leur pra-

(a) Opérations de Dionis, p. 835. La Nauche, l. 7, c. 1, p. 52.

tique, & n'en parlent que pour en inspirer de l'horreur; les autres le réduisent aux gangrenes (a) & aux caries les plus dangereuses; ainsi a dégénéré ce remède qui faisoit la sûreté des anciens, & le secret de plusieurs: on ne l'emploie qu'à l'extrémité, & souvent quand on n'en peut plus rien attendre, tant le préjugé a de force; mais le préjugé n'est pas une règle.

Ce n'est pas qu'on ne doive commencer par les remèdes modérés, lorsqu'on prévoit que les efforts de la nature, secondés (b), pourront vaincre le mal; mais il est aussi barbare d'appliquer des remèdes légers sur des maux extrêmes, que des remèdes extrêmes sur des maux légers.

Renou a reconnu, au détriment de l'art (c), que plusieurs maladies sont incurables, depuis qu'on néglige le cautère; & Vanhelmont (d), au contraire, abusé par l'opinion & la coutume, estime que le cautère est inutile, même dans les cas désespérés, & indigne d'être employé, comme si les remèdes tiroient leur prix d'eux-mêmes, & non du bon usage qu'on en fait: rien n'est borné, quand on sçait en tirer avan-

(a) M. Lamorier, Mém. de l'acad. des scienc. ann. 1729, p. 421.

(b) Hippocr. l. 5 de la méth. c. 15.

(c) Renou, c. xij, p. 182.

(d) Vanhelm. p. 236, 718.

tage; si c'est la violence de son action qui le fait redouter & bannir, sa douleur n'est que momentanée, & les maladies opiniâtres & invétérées sont toujours plus douloureuses par leur durée, que son application.

I. INDICATION. Sans remonter aux premiers principes, nous pensons que la privation de nos connoissances a causé les erreurs des anciens, tandis que notre faux jugement est plus à craindre que l'obscurité de leurs préceptes. On est d'accord que le cautere convient dans des tempéramens humides, pituiteux, dans des affections de cause froide, où les solides éternés languissent, où la sérosité abonde, & la chaleur & le mouvement s'éteignent; & on remplit toujours ces indications, par des remèdes chauds, fortifiants, stimulans, spiritueux.

II. INDICATION. On ouvre des issues aux humeurs excrémentitielles par le fer, les caustiques & les vésicatoires. Mais n'y a-t-il point de maladies, où le système nerveux a besoin d'être tellement ébranlé, les esprits agités, les solides secoués, leur tissu resserré, les sérosités absorbées, le mouvement augmenté, que le cautere seul, par une émanation subite des particules de feu, puisse procurer ces effets inconnus aux autres remèdes ?

Quel autre les produit-il à un degré si éminent ? Combien d'accidens fâcheux , dont souvent on ignore la cause , les spasmes , les mouvemens irréguliers, la constriction des solides, la coagulation des fluides, les caustiques, aujourd'hui si vantés, n'amènent-ils pas à leur suite , par l'hétérogénéité & la causticité des leurs. particules ? Pierre Aponensis assure, avec raison , qu'ils causent la gangrene & la mort, & qu'ils pénètrent plus avant que (a) le feu. D'ailleurs , n'est-il pas des cas où ces remèdes insuffisans & dangereux, ne peuvent être remplacés que par lui ?

III. INDICATION. Pour arrêter le sang dans les hémorragies, un grand (b) praticien dit que le caustere est une amulette ; les anciens cependant s'en sont long-tems servi avec succès. Il est vrai qu'il est difficile de lui donner les degrés de chaleur requis ; s'il est trop chaud , il brûle & emporte tout ; s'il ne l'est pas assez, l'hémorragie continue, & peut recommencer, dès que l'escarre tombe , parce que le sang n'a pas eu le tems de se coaguler ; il faut ainsi une grande attention pour prévoir & pour éviter tous ces dangers. Quel est le remède sans

(a) Pierre Aponens. p. 208.

(b) M. de Garangeot, opération de chirurgie, t. II, p. 424.

inconvéniens ? Le moindre de tous est d'être au moins sûr de son action.

Au commencement, dans quels égaremens est on tombé, quand on a voulu s'en éloigner ? Horstius recommande (a) l'opium, sur l'artere ouverte, mais que ce moyen est loin de l'effet qu'il en attendoit. Les caustiques, après Galien, ont été plus accrédités : on appliqua sur les veines ouvertes l'arsenic qui est mortel, à cause de la véhémence des plus fâcheux symptômes qu'il produit ; l'eau de Rabel n'a pas amusé long-tems, & le vitriol est en règne.

Les caustiques n'arrêtent le sang, qu'en resserrant l'orifice des vaisseaux, en absorbant l'humidité, & en coagulant les fluides. Pour agir, il faut que leurs particules, secondées par la chaleur naturelle, soient dissoutes par nos humeurs ; que la matiere éthérée, renfermée dans leurs pores, se dégage ; que leurs sels se meuvent, & qu'ils pénètrent : quelque actifs qu'ils soient, il faut du tems pour qu'ils se développent ; & ils ont les mêmes défauts que le caustique actuel, forment une escarre facile à tomber, irritent les parties tendineuses, membraneuses, nerveuses, aponevrotiques, & causent des élancemens, des irritations, des éréthismes, des douleurs d'autant plus violentes &

(a) Georgius Horstius, l. 9.

irrégulières, que leur substance est moins uniforme, & moins homogène.

Ils ne conviennent encore que, lorsque le vaisseau est libre, & qu'on peut les porter sur son embouchure. Paré, qui comprit ces difficultés, imagina la ligature, qui est sans doute préférable dans certains cas; mais peut-elle convenir dans tous? Les plus grands remèdes ont des exclusions, & n'ont point de règles générales. En évitant ces périls, elle n'en est pas exempte. La ligature est une opération (a) douloureuse, qui produit des accidens fâcheux. Elle convient, après l'amputation d'un membre brisé & fracassé; & pouvoit-elle encore commodément y avoir lieu, pour arrêter le sang artériel, avant que Morel (b) eût inventé le tourniquet?

Doit-on la faire comme Paré (c), qui lioit l'artère avec les chairs? Alors, si elle serre trop, elle se coupe, & n'est plus susceptible de ligature; si elle ne serre pas assez, elle reste sans effet; si dans les chairs on renferme quelque nerf, il naîtra des douleurs, des convulsions, des secousses

(a) Mémoires de l'académ. de chirurg. t. ij, p. 337.

(b) Mémoires de l'acad. des scienc. an. 1732; p. 289.

(c) Ambr. Paré, c. 35, p. 44.

dans la partie, la gangrene (a), & la ligature tombe.

Si on la fait, comme Dionis (b), en liant l'artere à nud, on risque de la couper, ou de ne plus arrêter le sang, faute de compression. Cette méthode est si douloureuse, si longue, si pénible, qu'on n'a garde de la suivre.

De la maniere la plus reçue, telle qu'on la pratique, ces convulsions qui arrivent, douze, vingt jours après l'opération, & les symptomes apaisés, reconnoissent-elles d'autres causes que la ligature qui, serrant & pressant quelque nerf à nud, produit ces douleurs affreuses, les convulsions, les insomnies, le délire & la mort : Aussi de la Mothe, dont le témoignage est une autorité (c), n'a jamais voulu s'en servir.

Peut-on même la faire dans tous les cas, où elle est indiquée ? Si les parois de l'artere ouverte se retirent par leur élasticité, sans boucher l'orifice, ira-t-on la pincer avec des tenettes, comme Paré ? Si elle est auprès des corps glanduleux, situés dans l'os, alors la compression, ou le fongus qui la rend plus exacte, est plus facile à pratiquer.

Mais, suivant le tissu de la partie où est

(a) Ehrenfnd Hagendem, opérat. de chirurg. par M. Garang. t. iij, p. 332.

(b) Opérat. de Dionis, p. 739.

(c) Traité complet de chirurg. t. iij, p. 435.

l'artere ouverte, ne peut-elle pas faire naître une vive inflammation ; & ſçauroit-elle s'exécuter quand l'artere eſt enfouie & confondue dans des chairs molles, ſpongieuſes, œdémateuſes, & qui n'en ſont point ſuſceptibles ?

Dans les amputations des membres ſphacelés, Veſale conſeille (a) de couper avec un cautere cultellaire. Cette méthode paroît barbare à Dionis (b), qui croit que perſonne ne l'a ſuivie ni pratiquée. Hildan cependant, né pour détromper ſon ſiècle de ſes erreurs, & pour inſtruire les ſiècles à venir, l'a adoptée (c), ſe ſervoit de couteaux ignés, brûloit juſqu'à l'oſ, & l'oſ même qui prominoit. Il abbrégeoit par cette manœuvre, l'amputation ; car dans ces opérations douloureuſes, qui ne different que du plus au moins, il faut ſ'attacher à la plus courte & à la plus sûre.

Hippocrate (d) qui l'a approuvée ; Fabricius (e) & Fallope (f) qui l'ont faite, vouloient qu'on coupât, deux doigts au-deſſous du ſain, dans ce qui eſt mortifié : ils appliquoient des cauteres actuels, pour conſumer les reſtes de la pourriture, qui

(a) Veſal. l. 5, c. : 2, p. 1082.

(b) Opérat. de chirur. p. 734.

(c) Fabr. de Hild. c. 19, p. 812.

(d) Hipp. t. xij, p. 446.

(e) Fabr. ab Aquap. p. 340.

(f) Fabr. Fallop. p. 316.

tomboit avec l'escarre, & faisoient l'opération sans douleur, ni hémorragie; accidens funestes qui donnent la mort à plusieurs; ils n'étoient donc pas si cruels. Celse la fit après, entre le sain (a) & le sphacélé; & depuis que le tourniquet est en usage, comme l'artere est comprimée, & le sentiment amorti, on coupe deux doigts au-dessus du gangrené, & on évite de se servir du caustere: je ne sçais si c'est avec plus de succès.

La gangrene vient ou de cause interne, ou de cause externe. Si elle procede de cause interne, on a raison de ne point appliquer le feu, & encore plus de ne point faire l'opération; car si la masse du sang est infectée de ces substances putrides, elle contracte le même vice, tombe en fonte, & c'est une colliquation putride; le malade expire dans l'opération, ou n'y survit que peu.

Si la cause est externe, & que le vice soit local, dans un tempérament sain, fort & bien constitué, la gangrene, dit Sennert, a un terme; les ressources de la nature qu'on peut aider & aiguïser par des anti-septiques internes, suffisent pour séparer le mortifié. Ce n'est qu'aux grands maîtres à reconnoître & à distinguer ces cas, où la nature,

(a) Cels. l. 7, c. 33.

dont on doit tenter prudemment les forces, & non pas s'y fier, agit si efficacement, quoique nous en lisions des exemples heureux dans les Mémoires de l'académie des sciences, dans les Journaux des sçavans, & dans la Chirurgie de la Motte (a). Un chirurgien ne doit jamais être oisif, quand le corps dépérit, & je ne le blâmerois pas de hazarder l'amputation.

C'est ainsi que les modernes ont banni le cautere de toutes les opérations; avec le fer & les caustiques, ils coupent, extirpent, consument toutes les tumeurs & les excroissances des parties molles. Plusieurs ne l'emploient pas même dans les maladies qui altèrent la substance des os, & y substituent la dissolution du mercure, ou l'esprit de nître.

Ces médicamens retardent la guérison, de laquelle on n'est jamais assuré. Parcourons les cas où l'on doit se servir des caustiques; nous verrons mieux par-là l'abus que les anciens en ont fait par la modification & la restriction de leur pratique, & la négligence des modernes, par l'application que nous en ferons. Chassons la timidité d'un art qui n'en comporte aucune avec lui; regardons le cautere comme un remede extrême, mais au moins employons-le comme tel.

La suite au Journal suivant.

(a) Traité complet de chir. t. iij, n. 161, p. 408.

OBSERVATION

Sur la sortie des Osselets des oreilles , à la suite d'une inflammation gangreneuse de la gorge ; par M. HENRY , chirurgien à Auxerre.

Les environs de cette ville ont été attaqués , l'hiver de 1759 , des inflammations de gorge gangreneuses ; beaucoup en ont été la victime : une grande partie de ceux qui ont été saignés , ont péri. Il n'est réchappé que ceux à qui on a fait transpirer les glandes du cou.

Le nommé Jacques Doré , de la paroisse de Quene , âgé de quatorze à quinze ans , fut , le 7 Mars , attaqué d'une fièvre considérable , d'un mal de gorge , chaleur , difficulté de respirer , & dans les vingt-quatre heures , se trouva tout couvert de pustules : il survint un vomissement de matieres noirâtres , & d'une très-mauvaise odeur. Il tomba , le 8 , au soir , dans un transport furieux , les yeux étincellans , la bouche béante , la langue extrêmement gonflée & noire , ainsi que tout le fond de la bouche ; ile en sortoit une vapeur de très-mauvaise odeur. C'est dans cet état , & le trois de sa maladie , que je le vis pour la première fois. Je lui fis donner l'Extrême-onction ; ce garçon passa jusqu'au six ,

dans ce même état , rejetant tout ce qu'on lui présentoit , donnant assez d'occupation à deux ou trois personnes à le tenir. Enfin , le fix de sa maladie , il rendit , le matin , par le nez , un gros morceau de chair pourri ou sang recuit ; cela diminua beaucoup le mauvais état où il étoit. Il commença à dormir , pendant trois heures. A son réveil , il reconnut ceux qui étoient autour de lui , & alors on lui donna quelques cuillerées de bouillon ; le fond de sa bouche , ainsi que sa langue , fut nettoyé : on enlevoit des membranes noires & d'une puanteur extraordinaire ; sa langue se désenfla , & tous les accidens cessèrent. Au bout de dix jours , on s'aperçut que ses oreilles jettoient du pus. Je les examinai : je reconnus que le pus qui en découloit , étoit blanc & de bonne consistance , & qu'en conséquence , il provenoit de quelque abcès : je lui injectai un peu d'huile d'hipericum , & j'y appliquai un peu de coton musqué ; c'est en ôtant ce coton , le lendemain , que j'observai dans les matieres l'enclume détachée de la tête du marteau ; & ayant examiné de près , je trouvai le marteau arrêté dans le canal : je le tirai sans peine , avec mes petites pinces ; le malade n'avoit point senti de douleur fixe dans les oreilles , par rapport à la formation de ses abcès. Il faut que l'inflammation se soit communiquée par les trompes d'Eusta-

chi, dans le fort de sa maladie, & qu'en conséquence, elle aura pourri toutes les membranes qui tapissoient l'intérieur des oreilles; ce qui aura été cause que les osselets se seront détachés & auront suivi l'écoulement des matieres. On doit sentir que ce malade ne doit plus entendre, étant dépourvu de la membrane du tambour, ainsi que des osselets. En effet, depuis sa guérison, il n'a point entendu, de telle force qu'on puisse lui parler. Il va même sous les cloches, sans en rien entendre, qu'un léger bourdonnement; le vent l'incommode plus que toutes autres choses; ce jeune enfant ayant perdu presque tous ses cheveux, le vent entre dans ses oreilles, ce qui fait une double incommodité.

L E T T R E

*De M. DUPUY, médecin à la Rochelle,
à M. VANDERMONDE, sur la mort de
MM. de Surgeres & de Vence, rapportée
dans le Traité de la Colique de Poitou,
de M. Combalusier.*

MONSIEUR,

Il me tomba, il y a quelque tems, entre les mains, un exemplaire de la première partie des Observations & Réflexions sur la Colique de Poitou, par M. Combalusier.

Cette matiere qui , depuis *Citois* , a été traitée de bien des manieres , ne l'a jamais été avec autant de clarté & de profondeur , qu'il vient de le faire. Cette premiere partie qui doit nous faire bien augurer des autres , m'a occasionné , Monsieur , une courte réflexion , dont j'ai cru devoir faire part au public , par la voie de votre Journal.

A la page 283 , il est fait mention du cuivre , comme cause de la mort de MM. les marquis de *Surgeres* & de *Villeneuve-Vence*. Mon intention n'est pas de faire ici l'analyse du cuivre , encore moins de discuter si l'usage des ustensiles de cuisine , faits de ce métal , est venimeux , ou peut le devenir par la négligence des domestiques ; j'ai voulu seulement dissiper l'idée que l'histoire de M. Combalusier a pu vous donner & à bien d'autres , touchant la prétendue cause de mort de ces deux généraux , employés à la Rochelle & sur les côtes d'Aunis , & vous observer en même tems , qu'on a visiblement abusé de la bonne foi de cet auteur , lorsqu'on lui a mandé ou dit que MM. de *Surgeres* & de *Vence* , avoient été les victimes malheureuses d'une colique métallique.

Quiconque a été à même de voir & de fréquenter ces MM. a eu occasion d'observer des hommes naturellement pâles , safranés , maigres , foibles & exténués ; (la

mort n'a dû rien changer à cette habitude ;) nous les avons toujours considérés tels , depuis leur aurore dans la Rochelle , jusqu'à leur couchant ; sans doute que cet extérieur n'a pu seul faire preuve de présence de parties cuivreuses dans les entrailles ; il a bien pu servir à répandre quelque jour sur leur constitution première , qui a dû être identifiée avec le scorbut , ou , ce qui est égal , avec un appauvrissement salé , âcre & muriatique de toute la masse des humeurs. Ces MM. d'ailleurs avoient pour la littérature une ardeur qui tenoit tout le genre nerveux dans une forte contention ; ils prenoient souvent des remèdes ; ils cherchoient la santé , comme les Adeptes le grand œuvre ; ils se faisoient saigner quelquefois , se purgeoient souvent ; & il sembloit , à les entendre , qu'ils avoient senti que toute la tranquillité de leur esprit étoit , en raison de la fréquence des selles. M. de *Vence* faisoit grand cas d'une tisane sudorifique ordinaire , faite avec les bois , qu'il rendoit plus ou moins purgative , avec le séné : il l'appelloit sa chère *Vinache* ; c'étoit une tisane faite à l'*instar* de celle de *Vinache* , qui a été si fameuse , & dont on fait encore usage à présent. Il en écrivoit lui-même la recette qu'il envoyoit chez son apothicaire. Ces MM. comme on vient de le

voir, avoient pris à tâche d'user le velouté de l'estomac & des intestins, d'en affoiblir le ton, au point que, sur les derniers tems, ils ne pouvoient digérer les alimens mêmes les plus légers, toutes leurs digestions tournoient du côté de l'aigre flatulent. Ne seroit ce point cet effet d'indigestions habituelles, qui en auroit imposé au vulgaire pour une colique de Poitou ? Ces MM. enfin ont fini par l'usage des petits laits avec le syrop violat, des bains domestiques tièdes jusqu'à syncope, des saignées au bras, au pied, des lavemens émolliens, &c. Quel caractère de colique métallique ! Quels armés, *grand Dieu*, pour la combattre !

M. de *Surgeres* voulut mourir à *Surgeres*, & ce fut au sortir du bain. L'on procéda à l'ouverture de son corps ; & l'on ne trouva rien qui pût faire soupçonner ce qu'on n'avoit pas même dans l'idée de chercher alors ; il ne se présenta aucune impression causée par les parties cuivreuses ; le chirurgien rapporta seulement qu'il avoit trouvé les vaisseaux absolument vuides de sang. M. de *Vence* mourut à la *Rochelle*, & sa mort avoit précédé de quelque tems celle de M. de *Surgeres* ; ce fut après une saignée au pied. Il ne fut point ouvert : hé, pourquoi ? Ce que je
viens

viens de vous observer, Monsieur, joint à l'omission des moyens connus pour combattre la colique métallique; moyens qui eussent été mis en œuvre, si l'on eût reconnu ou même soupçonné une cause de maladie & de mort, semblable à celle qui est décrite par M. Combalusier. Ce que je viens de vous observer, dis-je, doit servir du moins à suspendre notre jugement sur la vraie cause de la mort de ces deux respectables généraux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE T T R E

EN STYLE FAMILIER,

*De M. DE BORNAINVILLE, médecin de
Lizieux, à Madame *** (a).*

MADAME,

Il est bien juste, qu'ayant été inoculée à Paris, vous sçachiez aussi de quelle façon on s'y prend en province. Ne vous attendez pas à un détail de six semaines de préparations, suivant ce que vous marquez. On y va ici plus rondement, puisque six jours nous suffisent. Vous direz à cela,

(a) Cette Lettre étoit adressée à une des jolies femmes de Paris, qui a exigé de nous, de n'être pas nommée.

fans doute, que c'est parce que je ne sçais pas, comme vos MM. observer exactement les longues & les breves, que je réduis ainsi les poudes en lignes. J'en conviens volontiers, sans qu'il y ait de loi qui m'y oblige. C'est peut-être aussi pour cette raison, ou pour quelqu'autre, que mon malade a été d'un tiers plus mal-traité de la petite vérole, que vous, à trois grains près, car il faut de la précision en tout. Vous en avez eu cinquante au visage, de votre aveu, & lui soixante-douze; le reste, comme chez vous, s'est logé où il a pu. Je doute cependant qu'il y ait, dans cette différence, de quoi chicaner avec fondement.

Tout cela, Madame, ne vous dit pas comment les choses se sont passées. Le voici en peu de mots.

M. l'abbé de la Carvinière, chanoine de la cathédrale de Lizieux, que vous connoissez ou pouvez connoître, n'ayant point encore eu la petite vérole, a voulu, à trente-neuf ans, s'en acquitter par l'inoculation. Il me pria de lui rendre ce service. J'y avois de la répugnance, vu qu'il a passé l'âge où l'on est dans l'usage de pratiquer cette opération; mais m'ayant protesté que son parti étoit pris, & qu'il n'avoit plus de réflexions à faire là-dessus. Je le fis saigner, le 21 du mois de Mai: je lui fis prendre, pendant quelques jours, des bouillons amers, le purgeai le 25, & l'inoculai le 27.

Au bout de sept jours de l'insertion, parurent les signes qui annonçoient que le levain alloit se développer & jouer son rôle : alors je fis encore saigner le malade ; & comme il n'avoit pas observé un régime très-exact , ayant , dans cet intervalle , mangé & bu comme à son ordinaire , malgré mes remontrances , je lui fis prendre un vomitif qui opéra beaucoup , après quoi l'éruption se fit dans son tems , fort heureusement ; & dans tout le cours de la maladie , il n'y eut d'accidens , que ceux qui en sont inséparables : encore ont-ils été si légers , qu'ils ne méritoient pas une grande attention ; de sorte qu'une petite vérole , soit naturelle ou autrement , ne peut être guères plus douce.

Vous voyez , Madame , une description analogue au traitement ; mais vous y avez , en abrégé & dans l'exacte vérité , toute l'histoire que vous demandez.

Permettez , Madame , que j'aie l'honneur de vous faire mon compliment sur votre courage à surmonter les préjugés vulgaires , & sur le succès heureux dont il a été suivi. J'ai aussi celui d'être , comme vous sçavez que j'ai toujours été & serai toute ma vie , avec le plus profond respect , &c.

P. S. Comme vous marquez , Madame , que M. votre médecin est curieux de sçavoir l'histoire de notre inoculation , vous pou-

vez la lui communiquer. Je vous prie en même tems de permettre, fans avoir l'honneur de le connoître, qu'il trouve ici l'assurance de mon respect. Je le supplie de ne pas croire que le début de ma Lettre soit sur le ton sérieux. Je n'ignore pas qu'une longue préparation est, en général, beaucoup plus sûre, & qu'on ne peut prendre trop de précautions, quand on veut se procurer une pareille maladie. Mais j'ai eu à traiter un homme un peu trop vif & trop impatient, pour passer par tous les défilés nécessaires. Ce qui me rassuroit, c'est qu'il est d'un bon tempérament, & qu'il jouit, à l'ordinaire, d'une parfaite santé.

Nota. L'inoculation, dont les progrès sont si lents dans cette capitale, commence à s'accréditer dans les provinces. Les médecins & les chirurgiens font tous leurs efforts pour rendre cette méthode plus commune, & pour en multiplier les avantages. M. Salerne, chirurgien - commis aux rapports, au bailliage de Pont-l'Evêque, chirurgien à Moyaux, près Lizieux, & cousin du médecin de ce nom, qui est mort, il y a dix-huit mois, à Orléans, vient d'inoculer son fils, âgé de sept ans & demi. La petite vérole se manifesta le huit de l'insertion. Il ne parut qu'une quarantaine de boutons; mais il survint au bras inoculé un anthrax & différens furoncles, qui céderent à une suppu-

ration abondante. Cela ne prouveroit-il pas qu'on pourroit , par ce moyen , attirer la force de l'éruption , du côté où se fait l'incision ; & en ce cas , ne vaudroit-il pas mieux la faire aux jambes , pour mettre toujours la tête à l'abri des accidens ? Ce fait semble le prouver. Au reste , l'enfant a été très-bien guéri. Cette action de fermeté de la part de M. Salerne , fait honneur à son esprit , & ne nuit pas à son cœur. C'est prouver qu'on aime ses enfans , que de chercher à leur éviter des maux fâcheux & souvent mortels.

M. Bachelier , chirurgien à Bierné , proche Châteaugontier , a inoculé plusieurs de ses enfans. L'inoculation a parfaitement bien réussi. Ce chirurgien s'est décidé pour l'insertion artificielle , d'après quelques petites véroles naturelles , qui ont très-maltraité sa femme , son frere & deux de ses enfans.

Plusieurs personnes de distinction se sont fait inoculer , ce printems , dans cette ville ; l'opération & la petite vérole ont également bien réussi. M. Hosty , notre confrere , a présidé à la plûpart. Il a tout lieu d'être satisfait des tentatives qu'il a faites à ce sujet.



AVIS DE LIBRAIRE.

Durand, Libraire à Paris, rue du Foin S. Jacques, chez lequel se trouve l'Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du cabinet du Roi, par MM. de Buffon & Daubenton, *in-4°*, avertit le Public, qu'attendu les frais très-considérables des dessins & gravures de cet ouvrage, qui ont toujours augmenté, depuis la publication des trois premiers volumes, dans lesquels il n'y avoit que trente-trois planches, il ne pourra, à compter du premier Octobre 1761, donner chaque volume de cet ouvrage, qu'au prix de quinze livres en feuilles, au lieu de douze livres qu'il le vendoit ci-devant.

Les Tomes VIII & IX *in-4°* de cet ouvrage, contiendront quatre-vingt-quinze planches & seront en vente le premier Octobre prochain.



AVIS DE LIBRAIRE.

Didot le jeune, Libraire, rue du Hurepoix, à Paris, débite, comme nous l'avons déjà annoncé, le *Traité de la Ciguë* de M. Storck, en latin & en françois. Le prix est de 1 livre 16 sols, chacun relié.

Il avertit qu'il a à présent sous presse la suite de cet ouvrage, qui vient d'être publié à Vienne, & qui est traduite ici par un habile médecin.

Le même Libraire qui débite toutes sortes de livres de Médecine, Chirurgie, Anatomie, Chymie, Pharmacie, &c. en fait venir des pays étrangers, & travaille à y établir des correspondances pour tous les livres nouveaux qui paroîtront. Ainsi toutes les personnes qui voudront se procurer les ouvrages étrangers, qui ne se débitent pas ici, ou que certains Libraires vendent exorbitamment chers, pourront s'adresser à lui : ils seront servis avec promptitude & fidélité.

Le Libraire ne prend que cinq pour cent de commission, non compris les frais d'emballage. D'après ces conventions, il est constant que les livres étrangers qui étoient si chers, qu'on n'osoit pas les acheter, se délivreront désormais à un prix raisonnable.

LIVRES NOUVEAUX.

Antonii de Haen, consilarii & archiatri S. C. R. A. majestatis, necnon medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in nosocomio practico, tomus primus, in quo tres primæ partes continentur; & tomus alter, partes IV & V complectens. Accedit ejusdem autoris de Colicâ Pictonum Dissertatio. Parisiis, apud Didot juniorem, bibliopolam, ad ripam Augustianorum, 2 vol. in-12; c'est-à-dire: La Médecine pratique observée dans l'hôpital de pratique à Vienne; par M. de Haen, professeur en médecine à Vienne en Autriche, 2 vol. in-12, dont le premier contient les trois premières parties; le second, les deux autres. A Paris, chez Didot le jeune, Quai des Augustins, Prix relié 5 livres.

Traité de l'Asthme, contenant la description, les causes & le traitement de cette maladie; par Jean Floyer, docteur en médecine: traduit de l'anglois. A Paris, chez Didot le jeune. Prix relié 2 livres 10 sols.

Ce livre qui est déjà ancien, a été traduit par feu M. Jau, professeur au collège royal, & docteur en médecine, connu & célèbre par plusieurs ouvrages.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	13	21	16	28	5		O. méd.	B. de nuag.
2	15	20	17		3		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. par interval- tout le jour.
3	17	22½	20		2	½	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Petite pl. le matin.
4	17	24	21		1		E. méd.	Peu de nua.
5	17	25	17½		1	½	S.E. méd.	<i>Id.</i> Tonn. écl. & pluie forte le mat. pl. forte le f.
6	16	21	16		1	½	O. méd. & fort.	B. de nua- ges.
7	13	19½	12		1		S O. méd.	<i>Id.</i> Pl. méd. la nuit.
8	11	18	14	27	11	½	S.E. méd.	<i>Id.</i> Pl. méd. le soir.
9	12	18½	14½	28	0	½	S. méd.	B. de nuag. tonn. à 3 h. du soir.
10	13	16½	14		2		O. méd.	B. de nuag. pl. médioc. par interv.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
11	13	19 $\frac{1}{2}$	15	28	4	$\frac{1}{2}$	N-O. méd.	tout le jour. B. de nuag.
12	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	N. au N. E. méd.	Serein.
13	14	21	15	27	10	$\frac{1}{2}$	E. au S- E. méd. & fort.	B. de nuag.
14	14	18	14 $\frac{1}{2}$		9		S-O. mé- diocre.	Id. Pl. pet. le mat. forte le soir.
15	14	20	15 $\frac{1}{2}$	28	1		Idem.	B. de nuag.
16	14	19	15		2		O-S-O. méd.	Id. Pl. forte le soir.
17	14 $\frac{1}{2}$	20	16 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pet. pl. le soir.
18	15	21 $\frac{1}{2}$	16		6		O. méd.	B. de nuag.
19	16	21	17 $\frac{1}{2}$		6		N. N-O. méd.	Idem.
20	17	22	17 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
21	13	22	18		4		Idem.	Peu de nua.
22	15	22 $\frac{1}{2}$	19		3		N-E. mé- diocre.	Idem.
23	15	24 $\frac{1}{2}$	21		2		O. fort.	Idem.
24	15	22	16		2	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pl. forte, tonn. foible le soir.
25	14	21 $\frac{1}{2}$	18		1		O. foib.	B. de nuag.
26	15	21	17 $\frac{1}{2}$		3		Idem.	Id. Petite pl. à midi.
27	14	22	18		4		Idem.	B. de nuag.
28	16	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$		2		Idem.	Id. Pet. pl. le s. écl. &c

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par. ties.		
29	16	23 $\frac{1}{2}$	20	28	3		<i>Idem.</i>	tonn. méd. la nuit.
30	16 $\frac{1}{2}$	25 $\frac{1}{2}$	20		0	$\frac{1}{2}$	S-O. méd.	B. de nuag. <i>Id.</i> Quelq. goutt. de pl. le soir.
31	16	20	13 $\frac{1}{2}$		2		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 $\frac{1}{2}$ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 11 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E.
3 fois du S-E.
1 fois du S.
5 fois du S-O.
14 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.
30 jours de nuages.
14 jours de pluie.
4 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pen-
dant le mois d'Août 1761, par
M. VANDERMONDE.*

Il y a eu, pendant ce mois, plus d'indispositions que de maladies. Plusieurs personnes se sont plaint de douleurs aiguës dans différentes parties du corps, des lassitudes spontanées, & un mal-aise général; d'autres ont ressenti des chaleurs aux entrailles & à la poitrine; quelques-uns ont été incommodés d'étourdissemens, d'éblouissemens: nous en avons même observé qui ont eu la tête aliénée, pendant plusieurs jours, & qui avoient perdu une partie de leur mémoire. Les principaux remèdes ont été du petit lait, des bains, des apozèmes tempérans, des tisanes légèrement apéritives, de l'exercice. La grande chaleur a paru avoir occasionné une partie de ces accidens. Aussi a-t-on employé, avec succès, les acides & les aromatiques, pour condenser les humeurs d'un côté, & de l'autre, pour réveiller le ton des fibres relâchées par la nature de l'air.

Il a régné cependant quelques maux de gorge inflammatoires, des péripneumonies vraies, qui ont été traitées par le moyen des anti-phlogistiques, & qui, pour la plupart, n'ont pas eu de suites fâcheuses; cependant quelques-unes de ces affections aux poumons, ont été suivies d'une excréation considérable de crachats épais, mêlés de pituite. Ceux qui n'ont pas éprouvé cette espèce d'évacuation critique, ont eu un asthme humide, pendant quelques jours.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juillet 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été très-favorable pour la moisson : point de chaleurs vives , & le ciel souvent couvert ou nuageux , sans pluie abondante. Si l'on en excepte cinq à six jours , le thermometre ne s'est guères élevé au-dessus du terme de 18 degrés : il a marqué 22 degrés, le 28 & le 29 , & 23 , le 10 : le 11 , il s'est porté au-dessus de 24 degrés.

Le vent a presque toujours été *Nord* , du premier au 13 ; & de ce dernier jour , jusqu'au 31 , il a été le plus souvent *Sud*.

Nous n'avons eu de pluie forte & suivie , que le 13 , le 14 & le 24. Le barometre ne s'est pas éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $24\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés : la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
4 fois du Nord vers l'E.
1 fois de l'Est.
4 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'O.
10 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse, la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1761, par M. BOUCHER.

Nous avons vu, au commencement de ce mois, plusieurs personnes prises de douleurs vives ou d'élancemens dans l'intérieur des oreilles, avec fièvre, & qui ont exigé des évacuations sanguines; ensuite de quoi on employoit avec succès, le lait de femme rayé dans le conduit de l'oreille, ou bien l'on y faisoit couler de l'huile d'amandes-douces, & l'on couvroit l'oreille de cataplasmes anodins, dans quelques-uns; ces douleurs ont répondu à des accès ou à des redoublemens périodiques de fièvre. Il y a eu aussi quelques ophthal-

mies, & les femmes enceintes ont encore été sujettes aux pertes & aux embarras inflammatoires du bas-ventre.

Nous avons eu aussi nombre de diarrhées bilieuses, avec des douleurs de colique, plus ou moins aiguës : elles ont cédé aux boissons adoucissantes & acescentes, telles que les bouillons de veau & de poulet, le petit lait clarifié, les décoctions d'orge ou d'aveine, édulcorées par quelque syrop adoucissant : il étoit souvent nécessaire de faire précéder la saignée ; & enfin l'on purgeoit avec une infusion de rhubarbe. J'ai vu aussi un ou deux *cholera-morbus*, qui n'ont pas été bien violens.

Les maladies les plus communes de ce mois ont été des fièvres-tierces & des double-tierces, dont les accès étoient assez forts, pour que ces dernières donnassent quelques alarmes, & que l'on se soit cru souvent obligé d'en arrêter la fougue de bonne heure, par le moyen du quinquina.

La fièvre putride s'est étendue, ce mois, à la campagne. J'en ai traité, dans nos hôpitaux, deux sujets de la ville, qui avoient des symptomes de malignité : un d'eux a été à toute extrémité, pendant plusieurs jours ; la gangrene s'étant établie dans ses deux jambes, à la suite de

384 MALADIES REGN. A LILLE.

l'application des cantharides , & le malade se trouvant dans un affaïssement affreux , l'usage d'une infusion forte de quinquina dans du vin blanc , coupée avec une décoction de scorfonere , d'orge brut & de corne de cerf , a tout fait changer de face , en peu de tems , & ramené le malade à un état de convalescence.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre.

A Paris , ce 21 Septembre 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Françoisè, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

NOVEMBRE 1761.

TOME XV.*



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1761.

BIBLIOTHEQUE CHOISIE
DE MÉDECINE.

SECOND EXTRAIT.

A LA tête du second volume, on fait voir la nature des acides, & leurs différentes propriétés. Après des réflexions très-essentielles pour la pratique, on termine cet article par plusieurs Dissertations qui semblent prouver qu'il y a un acide dans le sang.

L'air fait le sujet du second chapitre. On y expose sa nature, sa pesanteur, sa nécessité, ses effets, quand il passe dans le sang & dans les poumons. On finit par un grand nombre d'expériences curieuses, sur la respiration.

Les différens alcalis, leur forme, leur usage, viennent ensuite. On y prouve la vertu du sel alcali volatil, pour la guérison de la morsure d'une vipere, faite aux mains d'un homme qui suivoit une herborisation de M. Bernard de Jussieu : ses deux bras s'enflerent jusqu'au près des épaules, malgré dix gouttes d'eau de Luce, que M. de Jussieu imagina de lui faire prendre. On le conduisit à un quart de lieue, & de tems à autre, des étudiants qui l'accompagnoient, lui en faisoient prendre. En arrivant à l'hôtellerie, où on le fit coucher, on lui donna un bouillon, dans lequel on mit du sel alcali volatil : on continua de lui en donner, par intervalle : il eut un léger transport, & vomit ; mais après d'abondantes sueurs, il se trouva mieux. Il faut remarquer que la poitrine & le bas-ventre ne furent point attaqués. Il continua l'usage de l'alcali volatil, après la curation principale, qui fut complete en peu de tems. M. de Jussieu, pour le soulager, & calmer les douleurs & engourdissemens du bras, fit encore dissoudre du sel ammoniac dans l'huile d'olive, & en fit frotter les parties malades ; ce qui fut continué pendant quelques jours, ainsi que l'usage intérieur du sel alcali volatil, qu'on peut donner, sans danger, dans des bouillons & autres liqueurs appropriées. Cette cure est aussi merveilleuse qu'authentique.

L'*alchymie*, à qui la médecine doit beaucoup de découvertes utiles, fait le sujet du quatrième article. On y trouve de quoi satisfaire sa curiosité, sur des choses dont on parle tous les jours, avec admiration.

Dans l'article suivant, il est question des alimens. L'on y fait voir leur nécessité, leur usage parmi les différens peuples. Les excellentes pièces répandues dans cet article, méritent d'être lues.

Viennent ensuite des réflexions sur l'*alkaest*; des remarques sur sa découverte; plusieurs lettres sur la possibilité du dissolvant universel, & sur le mercure des philosophes.

L'amputation fournit des matières plus intéressantes : telle est la Dissertation savante de M. Petit le médecin, où il déduit les différens moyens dont on s'est servi pour faire cette opération, & pour arrêter le sang des artères, depuis Hippocrate jusqu'à la fin du siècle dernier : une autre Dissertation de M. Petit le chirurgien, sur la manière d'arrêter le sang, dans les hémorragies, avec la description d'une machine ou bandage, propre à procurer la consolidation des vaisseaux, après l'amputation des membres, par la seule compression : une Observation au sujet d'un bras brûlé, & d'une méthode particulière d'en faire l'opération : une Lettre au sujet des douleurs qu'une personne ressentoit à

un membre qu'elle n'avoit plus : enfin, une Observation sur la réunion d'un nez entièrement coupé.

L'anévryfme, ses effets, sa formation par dilatation, par épanchement, causé par la saignée, situé au col, sous la clavicule, à la poitrine, à la main, fait la matiere du huitieme article.

Dans l'article suivant, il est question de l'antimoine, de ses différentes préparations, des arrangemens de ses parties, après la fusion, de la quantité de ses souffres, de son emploi chez les anciens, de ses préparations, de ses bonnes qualités contestées, & d'un arrêt du parlement, qui en défend l'usage.

On passe ensuite à l'apoplexie, dont on détaille les especes, les causes & les moyens de la guérir : le tout est suivi de plusieurs observations curieuses.

Le onzieme article comprend différens apostêmes : un du bas-ventre, un vers le nombril, causé par le manche d'un couteau avalé ; un à l'ombilic, d'où il sortit une pierre ; un dans l'aîne, &c.

Les observations suivantes regardent les articulations. On y lit l'histoire d'une anchylose à l'humerus, avec l'omoplate ; une espece d'anchylose, accompagnée de circonstances singulieres : une observation touchant une fracture, dans laquelle il s'est formé une nouvelle articulation.

L'article de l'asthme fournit une observation sur la manière dont se forme l'asthme convulsif; & une lettre au sujet de la difficulté de respirer sur les montagnes.

Les bains, leurs différentes especes, leur usage nécessaire; des réflexions sur une guérison de la petite vérole; par le bain d'huile; des remarques sur des bains d'eau, proposés dans la petite vérole: l'analyse des eaux de Balaruc: une Lettre sur l'analogie qui se trouve entre les eaux de Bourbonnelles-Bains en Champagne, & celles de Balaruc en Languedoc, terminent ce volume.

Le troisieme volume commence par le bec de lièvre, avec plusieurs observations essentielles pour la pratique.

Au mot *Bestiaux*, on lit une Lettre touchant la mortalité du gros betail, qui a ravagé plusieurs provinces du royaume: des remèdes pour préserver les gros bestiaux des maladies contagieuses, & pour guérir ceux qui en sont attaqués: une autre Lettre au sujet de la contagion, qui a fait périr les bêtes à corne, en plusieurs provinces du royaume: des Observations sur la maladie qui attaque les bêtes à cornes & les chevaux, dans la généralité d'Auvergne, & plusieurs autres Observations & Mémoires sur cette matiere.

La découverte d'un nouveau conduit biliaire, la structure de ses vaisseaux, le

mouvement de la bile qui, du foie va se rendre dans la vésicule du fiel & à l'intestin : un grand nombre d'expériences, pour connoître la nature & l'usage de cette liqueur, remplit un chapitre nécessaire pour la pratique.

Au mot *Blessure*, on décide cette question : Sçavoir si l'on doit préférer l'usage du coton à celui du linge, dans les pansemens des plaies ? On lit une Lettre sur une espèce de baume souverain pour les blessures : des Observations sur une plaie de tête ; sur un coup de feu à la tête, avec fracture du pariétal ; sur une plaie à l'œil : sur des plaies du cœur, du bas-ventre, de poitrine : une Observation sur l'union des deux bouts d'un intestin, une portion du canal étant détruite.

Le chapitre suivant fait connoître les propriétés des différentes boissons, comme du thé, du café, du chocolat, du vin & de l'eau.

On passe ensuite à l'examen des différentes fonctions de la bouche : on demande s'il y a du danger de donner, par le nez, des bouillons.

Un grand nombre d'Observations sur le calcul, qui peut s'engendrer dans toutes les parties du corps, occupe une partie de ce volume.

Ensuite on vient à parler du *cancer*, de

la carie, des carnosités de l'uretre, de la catalepsie, de la cataracte, & de la céphalalgie; tous ces articles méritent la plus grande attention.

En traitant du cerveau, on rapporte de nouvelles découvertes touchant la substance de ce viscere, & la moëlle de l'épine : sur la partie principale du cerveau, où l'ame exerce ses fonctions; elles sont suivies de plusieurs observations sur des fœtus nés sans cerveau, & sur des cerveaux pétrifiés.

Ce qu'on lit sur la circulation du sang, n'intéresse pas moins le lecteur, aussi-bien que l'article du cœur, celui de la colique, du coma, de la commotion, de la constipation, de la convulsion, des corps étrangers, du crâne, des dartres, des dents, de la difformité & de la digestion. Chaque article fait un traité complet.

La matiere qui commence le quatrieme volume, regarde la dyffenterie : on y donne l'analyse de l'ipécacuanha : des Observations sur les effets de cette racine, & sur plusieurs autres remedes contre cette maladie.

Cet article est suivi de celui de l'eau & des eaux minérales, dont on indique les meilleures, & les principales propriétés.

Le mot d'*enfantement* fournit beaucoup d'observations qui méritent d'être lues.

On peut encore consulter l'ouvrage sur les mots, *emphyseme, empyeme, engour-*

dissement, épilepsie, épiploon, estomac, fer, fermentation, fièvre, fistule, fœtus, foie & fracture.

Le cinquieme volume renferme dix-huit mots, *gangrene, génération, glace, glande, glaucome, goître, gonorrhée, goutte, hémophilisie, hémorragie, hémorrhœide, hernie, herpe, hoquet, hydâtides, hydrocéphale, hydrophobie & hydropisie.*

Les Observations les plus remarquables, sont, 1^o dans la *gangrene*, une Dissertation sur les assurances de la guérir, sans incision ni amputation : un Mémoire où l'on examine si l'huile d'olive est un spécifique contre la morsure des vipères : un Essai sur la gangrene interne.

2^o Dans la *génération*, un Examen de quelques nouveaux systêmes des philosophes, sur la propagation des especes, sur la génération de l'homme : des Observations sur la génération de l'homme, sur la formation des monstres : une Dissertation sur la maniere dont se produisent les plantes ; contre le systême de la génération, par développement ; sur les parties génitales des deux sexes ; la description de l'uretre de l'homme ; de nouvelles découvertes sur les parties génitales des femmes : une Dissertation sur la génération des insectes.

3^o En traitant de la *glace*, on demande

si son usage est nuisible ? On trouve une foule d'exemples de différentes maladies, même désespérées, qui, en 1725, furent guéries par un Capucin, avec le secours de la glace.

4^o Au mot, *glande*, on lit un Mémoire sur la manière dont se font les sécrétions.

5^o Dans l'article du *glaucome*, on trouve un Mémoire de la cataracte & du glaucome ; des remarques sur ces mêmes maladies ; des Lettres sur la substance de la cataracte ; sur des difficultés touchant la cataracte membraneuse, & sur son opération.

6^o. Dans celui de *goître*, des recherches anatomiques ; sur la glande thyroïde ; & l'histoire d'une guérison inopinée d'un goître.

7^o Dans celui de la *gonorrhée*, des Observations sur cette maladie ; sur la gonorrhée, dans une femme.

8^o Dans celui de la *goutte*, une Dissertation sur cette maladie, & sur le rhumatisme : une Observation touchant la goutte, & sur l'usage du lait, pour sa guérison : l'histoire d'un hydropique, attaqué d'une goutte symptomatique ; la cure d'une goutte symptomatique irrégulière, qui attaquoit l'estomac : une Observation sur des calculs tirés des pieds d'un gouteux.

9^o Dans celui d'*hémophthisie*, une Observation singulière, sur une portion de

veine pulmonaire, rejetée, en touffant; sur une hémophthisie périodique, de plusieurs années; sur l'ouverture du cadavre d'un jeune homme mort, phthifique, à la suite d'une hémophthisie; sur une hémophthisie opiniâtre, & de longue durée, & sur un crachement de sang, & une phthisie contagieuse, provenant d'une peur.

10^e Dans celui d'hémorragie, une Observation sur un vomissement considérable de sang, guéri par des boissons froides; la relation d'une hémorragie singulière & de sa guérison par la poudre de sympathie, avec la description de ce remède; d'une hémorragie extraordinaire: une Dissertation sur les moyens dont on s'est servi & dont on se sert présentement, pour arrêter les hémorragies causées par l'ouverture des veines & des artères, dans les plaies: l'Observation d'une hémorragie par la bouche, qui, en moins d'une minute qu'elle a duré, a été suivie de la mort du malade: une Dissertation sur les changemens qui arrivent aux artères coupées; sur une hémorragie presque par toutes les parties du corps, avec une douleur de ventre, causée par les intestins devenus *épais & cartilagineux*; un remède contre l'hémorragie survenue après une dent arrachée; sur une hémorragie mortelle de l'utérus; sur une hémorragie extraordinaire de matrice; sur

le topique tiré de l'agaric de chêne, pour arrêter les hémorragies. Il y a bien d'autres observations intéressantes, auxquelles nous croyons devoir renvoyer le lecteur, aussi-bien qu'à celles qu'on lit aux mots, *hémorrhôïde*, *hernie*, &c.

Le sixième volume, qui vient de paroître, commence par exposer les différentes sortes de maladies utériques.

L'idio-syncrasie remplit un chapitre des plus curieux, aussi-bien que celui de *l'imagination*, qui n'est pas moins fertile en exemples singuliers. Les autres articles regardent *l'imperforation*, *l'imprégnation*, *l'impuissance*, *l'incube*, *l'influence*, *les intestins*, *les lavemens*, *le mal caduc*, *le mal de tête*, *la maladie*, *les mammelles*, *la manie*, *la matière fécale* & *la matrice*.

Tous ces sujets sont traités avec érudition & sagacité. Il n'y a point de page où l'on ne trouve du curieux & de l'utile. La satisfaction qu'on a à lire ce recueil, nous fait regretter d'être si borné, & de ne pouvoir point entrer dans un détail plus circonstancié.

Il nous reste quelques réflexions à faire sur le parallèle qu'on peut établir entre cette Bibliothèque & la Collection académique, qui, quoique postérieure, ne paroît pas avoir les mêmes avantages : car, 1^o l'ordre alphabétique observé dans la

Bibliothèque choisie de Médecine, la rend moins confuse, & met sur le champ à portée de trouver, à des endroits fixes, des observations qui, dans l'autre ouvrage, sont noyées dans une immensité de matières étrangères; 2^o les sources d'où elle est puisée, sont en plus grand nombre, & présentent des faits plus uniques & plus extraordinaires; 3^o elle est moins volumineuse, & conduit à moins de dépense; 4^e la plûpart des pièces sont suivies de remarques, qui rendent le sujet plus discuté & plus clair, en rappelant les différens sentimens des auteurs, ou des observations favorables ou contraires; 5^o elle ne contient que de la médecine, & elle n'expose pas à être chargé, malgré soi, d'une foule d'objets inutiles, qui pourroient rendre cette acquisition trop dispendieuse. Enfin, le public est sûr du nombre des volumes de cette Collection, & ne risque pas de ne pas la voir finir, puisque le total de l'ouvrage est composé & livré à l'impression. C'est pourquoi nous pensons que cette Collection doit être la base de toutes les Bibliothèques de Médecine, & qu'on ne peut pas faire une acquisition plus utile, ni plus sûre.



DISSERTATION

*Sur la Colique de Poitou en général ; par
M. BONTÉ , docteur en médecine de la
faculté de Montpellier , médecin à Col-
tances.*

*Praxis curandorum morborum per praxim ipsam
promovenda est. (Bagl. de indicationibus ritè
instituentis.)*

Malgré les sçavantes dissertations publiées de nos jours , sur la colique de Poitou , il reste cependant encore beaucoup de difficultés à applanir : nos doutes semblent augmenter avec nos connoissances sur cette maladie ; la théorie n'en est point assez éclaircie ; la pratique recueille avec peine le fruit de tant de travaux ; & les routes qu'on indique dans le traitement , paroissent jusqu'ici incertaines ; quelquefois même opposées. La dénomination générale de colique de Poitou , est trop étendue ; les différences qui en caractérisent les especes , sont si difficiles à saisir , qu'on a une peine infinie à les démêler. Voilà les sources d'une confusion dangereuse , dans la pratique qui a fait adopter une méthode curative générale , par quelques médecins , pour toutes les especes , tandis qu'elles en demandent une particu-

liere ; cette méprise est capable de retarder les progrès d'un art , dont l'avancement est si utile à l'humanité. Un médecin célèbre a voulu commencer à répandre quelque nouveau jour sur cette matiere. On s'est élevé contre lui ; la vérité a été étouffée , au moment qu'elle alloit commencer à se montrer.

La colique de Poitou , en général , ne peut être définie que par la description de tous ses symptomes. Cette description , dans la plupart des maladies , devient toujours plus instructive & plus satisfaisante , qu'une définition tirée de la cause même , souvent conjecturale , & qui , dans les différens âges de la médecine , est sujette à beaucoup de révolutions. Les Grecs ont adopté ce genre de définition. Boerhaave l'a suivi dans la plupart de ses aphorismes : elle paroît plus appropriée à la pratique , qu'elle éclaire davantage. C'est la raison sans doute pour laquelle Sydenham l'observe dans ses ouvrages. Je ne répéterai point ici cette description générale , qu'on peut voir fort au long dans Citois , que la plupart des auteurs ont copié.

L'expérience & l'observation doivent seules faire naître la division de la colique de Poitou. C'est à elles qu'on en doit appeller , pour décider si on doit en admettre plusieurs especes ou non ; si dans diverses coliques ,
nous

nous remarquons un grand nombre de symptomes communs avec la colique de Poitou, en général ; si nous rencontrons dans quelques-unes des symptomes particuliers, qui ne se trouvent point dans les autres, & qui les différencient essentiellement, nous devons nécessairement en admettre plusieurs especes. Cette distinction n'est point le fruit de quelques conjectures hasardées, mais le résultat d'une suite d'observations, qui nous a fait connoître que chacune de ces especes demande une méthode curative particulière. Les divisions si lumineuses dans la pratique, que Morton a données de la phthisie pulmonaire ; celles que Musgrave a faites de la goutte irrégulière, ne sont point appuyées sur des raisons différentes de celles que nous exposons.

Nous diviserons la colique de Poitou, en primitive & secondaire.

La colique de Poitou primitive, est celle qui dépend d'une cause sensible, portée dans le canal alimentaire : elle est de deux especes ; la colique de Poitou minérale tient le premier rang ; la colique de Poitou végétale, ou produite par les boissons, tient le second.

La colique de Poitou secondaire est celle qui dépend d'une cause humorale préexistante dans la masse du sang : on en peut admettre quatre especes, l'arthritique, la

scorbutique, la mélancolique & la fébrile. Plusieurs autres causes peuvent bien contribuer, par leur complication, à rendre la colique de Poitou, plus grave & plus durable ; mais comme elles ne sont point assez actives pour la produire elles seules, nous les rejettons ; la transpiration supprimée, l'affection hystérique ne constitueront donc point deux espèces de colique de Poitou secondaires.

La première espèce de colique primitive, que nous avons appelé colique de Poitou minérale, ne souffre aucune contestation. Presque tous les arts utiles à la société, nous en fournissent des exemples malheureusement trop fréquens : elle est occasionnée par les poussières métalliques qui s'élèvent des métaux, en les travaillant, & qui s'introduisent dans le canal alimentaire : on a peu à désirer sur ce qui concerne cette espèce de colique. On ne peut rien ajouter à la thèse de M. Dubois, publiée en 1751, & aux notes sçavantes, que M. Vandermonde a répandues dans son Journal de Médecine, lorsqu'il y a été question de cette espèce de colique. La pratique la plus heureuse vient à l'appui de la théorie simple & satisfaisante, que M. Dubois donne dans sa thèse. J'ai employé, avec avantage, plusieurs fois, le traitement qu'il y indique. J'ai vu, dans les hôpitaux de l'Hôtel-Dieu

& de la Charité de Paris, que j'ai suivis pendant cinq à six ans, les succès les plus heureux de la même méthode. J'y ai été témoin des cures les plus éclatantes, opérées par MM. Lehoc & de Labreuille. C'est auprès du lit des malades, qu'on reçoit des célèbres médecins auxquels le soin de ces hôpitaux est confié, des leçons instructives, & propres à diriger sûrement un jeune médecin, dans la pratique d'un art où les plus grands maîtres rencontrent des difficultés.

La colique végétale est la seconde espèce de colique de Poitou primitive, que nous avons assignée; elle est produite par l'usage des boissons abondantes en acide tartareux. On ne peut révoquer en doute cette espèce de colique. Quelques efforts qu'on fasse pour la réduire à la colique minérale, l'expérience, cette mere si sage & si sûre dans tous les tems, réclamera toujours contre des suppositions gratuites, & des conjectures chimériques. Il demeurera toujours constant par l'observation, que les boissons de la qualité que nous avons indiquée, ont souvent donné occasion à la colique de Poitou. La colique végétale a dû, être dans l'ordre naturel, la plus anciennement connue: aussi la voyons-nous décrite par les Grecs & les Arabes. Citois l'avoit vu régner fréquemment dans la province de Poitou, où il exerçoit la médecine, par l'usage des

vins blancs. Il lui donna le nom *générique* qu'elle porte aujourd'hui. Cette dénomination est devenue ensuite commune à toutes les especes, soit par la confusion des noms, soit par la similitude des accidens. La colique de Hongrie & de Franconie, dont parle Sennert ; celle qu'on voit décrite dans Charles Pison ; la colique des isles Caraïbes de Townes ; celle des isles de Java & de la vieille biere, dont parle Hoffmann, appartiennent à cette espece, & n'en sont que des variétés. Il en est de même de celle qui est l'effet des cidres, dont Musgrave traite fort légèrement, & comme en passant, & qu'Huxham a décrit ensuite plus amplement.

Des symptomes qui appartiennent à la colique végétale, les uns lui sont propres, les autres, communs avec la colique minérale. Je parlerai seulement de ceux qui lui sont particuliers. Les malades qui sont attaqués de cette espece de colique, ont bu des liqueurs fermentées, abondantes en acide tartareux, ou qui ont subi un commencement de fermentation acide. On ne peut soupçonner, avec fondement, dans ces liqueurs, aucune altération métallique. Les personnes qui s'abstiennent des boissons de mauvaise qualité, que nous venons d'indiquer, ne sont point exposées à la colique végétale : celles qui s'en privent, après en

avoir éprouvé les mauvais effets, n'éprouvent plus aucune récidive : il n'en est pas ainsi, lorsqu'elles en reprennent l'usage.

Les effets de cette colique ne se font sentir que par degrés : les malades deviennent d'abord languissans ; le visage devient pâle & cachectique, d'un jaune plombé, dans la plupart : ils commencent par éprouver un sentiment de pesanteur dans l'estomac ; bientôt après, surviennent des nausées, des éructations fréquentes, quelques douleurs vagues dans les entrailles, une foiblesse dans les genoux & dans les jambes ; le pouls est alors souvent foible & inégal ; les vomissemens suivent de près les premiers symptômes ; les matieres qu'on rejette, sont ordinairement verdâtres, d'un goût aigre & amer ; la langue est sèche, & chargée souvent d'une croûte blanchâtre ; les malades, dans le période, sont tourmentés de hoquets ; les douleurs deviennent, dans cet état de la maladie, très-vives dans la région de l'estomac ; elles gagnent la région ombilicale, où elles semblent se concentrer quelque tems, le ventre est alors fort serré ; les lavemens ne peuvent lui rendre sa liberté : dès que les douleurs du bas-ventre semblent se modérer, elles se communiquent aux membres ; les jambes sont d'abord douloureuses, les genoux comme engourdis : les douleurs se répandent ensuite dans les

bras ; on en éprouve de cruelles dans les reins ; les urines ont même peine à couler : les malades éprouvent des picotemens dans toute l'habitude du corps , quelquefois même avec des frissonnemens : le ventre est tendu ; mais je n'y ai jamais observé cette rétraction , qu'on y remarque dans la colique minérale ; il est toujours très-douloureux au toucher ; à peine peut-on y supporter le moindre attouchement , sans une augmentation sensible de douleurs : vous diriez alors , pour ainsi dire , les malades aëriphobes. On observe le contraire dans la colique minérale : les douleurs du bas-ventre sont des plus cruelles , la pression la plus forte ne les augmente point. Dans l'état de la colique végétale , le pouls , de petit & foible qu'il étoit , même quelquefois lent , devient dur & fréquent ; la tête se prend : on remarque alors des délires sourds ; il arrive quelquefois des mouvemens épileptiques , & des affections comateuses. Les douleurs du bas-ventre viennent-elles à se calmer ? On observe alors les changemens les plus singuliers de cette maladie. Le tems du déclin est arrivé : la fièvre semble , par sa durée & par la nature du pouls , prendre le caractère d'une fièvre lente , les douleurs , répandues dans tous les membres , continuent ; ils commencent à s'engourdir : le mouvement des bras , sur-tout s'affoiblit ; ils

deviennent paralytiques : dans cette paralyfie , le mouvement seul manque , tandis que le sentiment devient exquis & très vif : quelquefois la paralyfie gagne les extrémités inférieures , & même les muscles du tronc ; l'amaigrissement des parties paralyfées est plus prompt que dans les paralyfies ordinaires : il reste encore un cliquetis dans les articulations : la paralyfie arrive toujours dans le déclin de la maladie ; l'épilepsie s'observe dans l'état , comme le déclin ; elle est toujours , en tout tems , d'un très-mauvais augure ; mais , sur-tout dans le déclin , elle est alors souvent funeste ; la jaunisse & l'hydropisie y succedent quelquefois. Je n'ai jamais remarqué l'aveuglement , que dans l'état : c'est une espece de goutte-serene passagere , qui est toujours accompagnée d'une affection comateuse. Charles Pison avoit observé que les hémorragies étoient quelquefois une crise de cette maladie. Je les ai vues , dans quelques sujets , être pleinement critiques , & dans d'autres , apporter au moins un soulagement sensible : les sueurs qu'on remarque quelquefois à la fin de cette espece de colique , occasionnent des pustules rouges à la peau , avec démangeaison : ils ont souvent , ainsi que le rapporte Huxham , une odeur d'aigre ; loin d'être favorables , elles sont ordinairement , suivant la remarque de Baglivi , un

présage comme assuré de la paralysie ; lorsque la diarrhée survient, cette évacuation est entièrement critique & favorable ; il paroît que c'est la voie des felles que la nature affecte, pour se délivrer de la colique végétale.

Quand on ne feroit attention qu'au caractère des boissons, dont on a usé avant la colique de Poitou végétale, son diagnostic deviendroit assez évident ; mais on peut porter ses vues plus loin. Qu'on examine les symptômes qui précèdent cette espèce de colique, & ceux qui précèdent la colique de Poitou minérale, on y verra une différence entière : dans celle-ci, les accidens ne s'annoncent jamais de loin ; la scène s'ouvre, pour ainsi dire, tout d'un coup ; dans celle-là, au contraire, combien d'accidens graves semblent en être le prélude ! Dans l'état de la maladie, on ne remarque pas moins de différences que dans le principe : dans l'une, il n'y a aucune fièvre, aucune altération, nul délire, nul soupçon d'inflammation ; dans l'autre, tout ce que nous annonçons, s'y trouve : tout porte à penser qu'il y a souvent au moins une disposition inflammatoire. Si on s'en tenoit à observer seulement les principales crises qui terminent ces deux espèces de colique, on y trouveroit sans doute une grande similitude ; il semble même que la paralysie &

l'épilepsie sont les deux crises caractéristiques de la colique de Poitou, en général ; mais si on examine la description particulière des symptômes de la colique végétale, que nous venons de donner ; si on prend garde à leur ordre & à leurs successions, verra-t-on la même chose dans la colique minérale ? L'hémorragie est une crise heureuse de la colique végétale ; pourrat-elle être de quelque secours ? Est-elle observée quelquefois dans la minérale ?

Nous avons divisé la colique de Poitou secondaire, en quatre especes, l'arthritique, la scorbutique, la fébrile, & la mélan-colique. Il s'agit d'établir le rapport de ces especes avec la colique de Poitou en général, & d'assigner les différences qu'elles ont entr'elles.

La colique de Poitou arthritique n'est point imaginaire, outre le témoignage d'une foule d'auteurs qui déposent en sa faveur. Consultons seulement l'observation pratique.... La goutte irrégulière, soit qu'elle ait déjà paru aux extrémités, soit qu'elle n'ait encore produit aucun accès, *primigenia aut succedanea sit*, vient-elle à se porter sur les entrailles ? Elle y occasionne la plupart des symptômes de la colique de Poitou en général, des douleurs, des nausées, des vomissemens, &c. Lorsque la première scène est passée dans le canal intestinal, &

que l'humeur goutteuse, reportée dans la route de la circulation, se jette sur les nerfs, loin d'occasionner un dépôt aux articulations, elle produit souvent, à la suite des douleurs de colique, des paralysies, des épilepsies, &c. Ces effets sont communs avec ceux de la colique de Poitou en général; mais elle en a de particuliers qui la caractérisent & la différencient des autres espèces de colique du même genre; la cause ou le principe développe promptement une partie de ce diagnostic particulier. Si le sujet a eu autrefois la goutte, & si plusieurs années se sont ensuite écoulées, sans qu'elle ait produit d'accès; si le malade vient d'en essuyer quelqu'un qui n'ait point eu sa durée ordinaire, on doit regarder, avec raison, la colique de Poitou comme secondaire, & de l'espèce arthritique; il est plus difficile de s'en assurer, lorsqu'un sujet n'a pas encore eu d'accès; on s'informe alors s'il n'est point issu de parens goutteux, de sa manière de vivre: on examine sa constitution; toutes ces circonstances bien pesées, donnent des indices suffisans. On peut encore puiser le diagnostic de cette espèce de colique, dans ses effets. La colique de Poitou arthritique, n'est point accompagnée d'une constipation aussi opiniâtre, que la colique de Poitou, végétale ou minérale; les douleurs en sont très-violentes, mais jamais si dura-

bles; elles sont accompagnées d'espèces de crampes dans l'estomac, & d'une gêne considérable dans la respiration : les douleurs qui se font sentir dans les membres, attaquent spécialement les articulations, & y procurent des douleurs par élancemens. Dans aucune espèce de colique de Poitou, la tête n'est plus vite affectée. Les suites de la colique de Poitou arthritique, sont à la vérité analogues à celles de la colique de Poitou en général; mais elles sont bien différentes, à quelques égards, de celles qui suivent les autres espèces. La paralysie, par exemple, arrive après la colique de Poitou arthritique; mais elle diffère beaucoup de celle qui succède à la colique végétale & minérale : dans les deux espèces, elle est fort opiniâtre; dans la colique arthritique, nous la voyons se guérir, dès que la goutte vient à former un dépôt aux articulations, soit par le secours de l'art, soit par celui de la nature. La goutte régulière est le préservatif assuré de la colique de Poitou arthritique, comme l'éprouvent tous les gouteux de notre ville. Ceux qui ont eu autrefois la colique arthritique, & qui ont cependant une goutte régulière, ressentent les approches de quelques accès, par des douleurs de ventre qui cessent, à mesure que le dépôt se forme dans les articles. On objectera peut-être que la colique de Poitou

arthritique , admettant un traitement bien différent de celui de la colique de Poitou en général , ne devrait point être mise au nombre de ces especes. Nous regarderons d'abord cette objection , comme émanée de l'erreur où bien des médecins ont tombé , en confondant toutes les especes de colique de Poitou , que nous avons assignées. Nous répondrons ensuite que , quand il seroit vrai qu'on eût pu établir une méthode curative générale pour toutes les especes de colique de Poitou , qui ne convient point à la colique arthritique , on ne devrait pas moins la regarder comme une espece de colique de Poitou : de même que la phthisie écrouelleuse , hépatique ou vérolique de Morton , constituent des especes distinctes de phthisie , quoiqu'elles exigent un traitement bien différent de celui qui convient à la phthisie en général.

Doit-on admettre au nombre des especes de colique de Poitou la colique scorbutique ? La description que tous les auteurs en donnent , est , pour ainsi dire , celle de la colique de Poitou en général. On y trouve si peu de différence , qu'à la premiere inspection , elle paroît la même. Voilà donc une grande présomption en faveur de ce sentiment. La colique scorbutique laisse après elle les mêmes symptomes que les autres especes de colique de Poitou ; elle

en a d'autres qui l'en différencient essentiellement : la présomption se change donc en une preuve convaincante. La colique de Poitou scorbutique, n'arrive jamais dans les premiers degrés du scorbut ; on ne la remarque que dans le troisième & le dernier des états de cette maladie : sa cause est donc alors déjà assez développée, pour ne pas se tromper dans le diagnostic ; quand même on s'y méprendroit, ce qui ne peut arriver à un médecin qui aura la moindre notion du scorbut ; les symptômes qui accompagnent cette espèce de colique, sont absolument différens de ceux des autres ; les douleurs qui se font sentir dans les membres, la précèdent de fort loin, & en sont inséparables dans tous ses états ; les urines sont fort rouges : les malades se plaignent souvent de dysuries & de stranguries ; les selles sont aussi quelquefois sanguinolentes. On trouve encore des différences plus marquées entre les suites de la colique scorbutique, & celles des autres espèces de colique de Poitou : la paralysie des membres n'est point durable ; elle a, pour ainsi dire, des alternatives ; elle attaque les extrémités inférieures aussi fréquemment & même plus ordinairement que les supérieures. Pendant que quelques membres sont paralytiques, d'autres sont dans la contraction. La pratique nous apprend que les remèdes appro-

priés aux autres especes de colique de Poitou, ne peuvent guérir celle-ci seuls ; ils ont besoin d'être aidés par les anti-scorbutiques : la différence de méthode curative ne milite nullement contre nous : le traitement de l'apoplexie pituiteuse, & celui de l'apoplexie sanguine est, pour ainsi dire, opposé : ces deux maladies en méritent-elles moins le nom de vraies apoplexies ?

Il est impossible de réclamer contre des faits qui s'observent tous les jours dans la pratique. Rien n'est si ordinaire que de voir les fièvres intermittentes dégénérer en colique, & réciproquement de leur voir reprendre leur premier caractère. Les auteurs qui ont écrit sur les fièvres intermittentes ; ceux qui nous ont laissé des observations sur la colique, nous en rendent un témoignage unanime. Si on consulte les ouvrages de ces auteurs ; si on examine avec exactitude le livre de la nature même, on s'apercevra aisément que la colique fébrile réunit tous les symptomes de la colique de Poitou, en général : en dévoilant davantage son caractère, on verra avec la même facilité, qu'elle a des signes particuliers auxquels on ne peut se tromper, & qui la font reconnoître sans peine : ces signes sont confondus dans la plûpart des ouvrages qui nous ont été transmis avec ceux de la colique bilieuse ; d'où il est arrivé que cette

colique est devenue , chez quelques auteurs , synonyme avec celle du Poitou : la fièvre intermittente qui a précédé , nous instruit de la cause prochaine de cette espèce de colique ; cette fièvre a été invétérée ou arrêtée trop promptement. La colique de Poitou fébrile est-elle arrivée ? Elle se fait connoître par des signes qui lui sont particuliers , & qui la spécifient : la couleur du visage est jaunâtre , la bouche est extrêmement amère , les yeux ont une légère teinte de jaune , la langue est chargée d'une croûte bilieuse , la voix est rauque , les malades sont plus altérés que dans les autres espèces de colique du même genre , les vomissemens bilieux sont fréquens , les urines sont briquetées , la peau est fort sèche : souvent cette colique est accompagnée de redoublemens de fièvre , dont le type est égal à celui des paroxysmes de l'intermittente qui en a été l'occasion ; les douleurs de ventre cessent quelquefois , alors la fièvre intermittente reparoit : la fièvre disparoit-elle ? Les douleurs reviennent , la jaunisse succède fréquemment à cette colique , la paralysie la termine comme les autres espèces de colique de Poitou. L'inspection des cadavres démontre toujours un vice dans le foie , avec une bile épaissie dans la vésicule du fiel , ou extravasée en grande quantité dans le canal intestinal. Tous les médecins recon-

noissent donc , comme nous l'avons fait observer dans la colique fébrile , les symptômes généraux de la colique de Poitou. Nous venons d'assigner clairement ses différences ; quelles raisons restent donc à alléguer , pour la proscrire du nombre des especes de colique de Poitou ?

L'humeur mélancolique portée à un degré d'acrimonie considérable , & dégénérée en matiere atrabilaire , produit souvent des douleurs énormes dans le bas-ventre , avec une infinité d'autres accidens de la colique de Poitou. A ces douleurs succedent la paralysie & des mouvemens épileptiques. La même chose se passe dans la colique de Poitou en général. Ne méritera-t-elle point donc un rang parmi ses especes ? Les signes qui la caractérisent , sont faciles à connoître : la mélancolie ne peut être long-tems cachée ; elle s'annonce , de longue main , par plusieurs symptômes particuliers , qu'on peut voir amplement détaillés dans Boerhaave. Ce n'est que vers son dernier degré qu'elle devient une cause de la colique de Poitou. La colique mélancolique est fort opiniâtre , & sujette à des alternatives singulieres. Pendant plusieurs mois , on voit souvent les douleurs les plus vives succéder à un calme séducteur : la région de l'estomac & du duodenum est la plus sensible ; elle est quelquefois tendue & gonflée comme un ballon.

ballon. Les malades qu'elle attaque, éprouvent des cardialgies, des angoisses inexprimables; ils ont beaucoup de sanglots, des éructations, sans cesse des vents, qui renaissent à chaque instant, & qui ne les soulagent que pour le moment: la tête est prise assez promptement; le délire & l'affection comateuse se succèdent, pour ainsi dire, alternativement: souvent on se plaint de vertiges, de tintemens d'oreilles; les douleurs qui se répandent dans les membres, sont accompagnées de soubresauts: l'épilepsie suit plus souvent cette espèce de colique, que la paralysie qui y succede cependant quelquefois, ainsi que la manie; cette manie est plutôt une espèce d'imbécillité, qu'une vraie folie, ou une manie furieuse. On a observé des urines noires & atrabillaires terminer avantageusement cette colique: l'excrétion de pareilles matières par les selles, a été quelquefois utile. Les signes avant-coureurs de cette espèce de colique, tirés de la nature de la cause; les symptômes essentiels qu'on observe dans son état, différens de ceux des autres; les accidens qui la terminent; les évacuations critiques qui lui sont particulières, doivent-elles faire douter encore si elle peut constituer une espèce de colique de Poitou, différente des autres? Pour établir cette opinion, il suffit qu'elle ait des symptômes

communs avec la colique de Poitou, en général, & quantité d'autres qui lui appartiennent en particulier.

Nous n'avons point fait entrer dans la division que nous avons donnée de la colique de Poitou secondaire, la colique hystérique, ni celle qui suit la suppression de la transpiration. Nous allons en donner la raison, en traitant sommairement de ces deux especes de colique.

L'affection hystérique prend la forme & le caractère de presque toutes les maladies. On la voit se compliquer dans une infinité d'occasions, masquant alors souvent la maladie principale, dont elle rend les symptômes fort irréguliers, elle en impose aux praticiens les plus éclairés. Quoique la colique hystérique ait un rapport exact, à bien des égards, avec la colique de Poitou, elle en differe cependant trop essentiellement, pour l'admettre au nombre de ses especes. Il ne s'agit pas seulement de comparer les accidens de la colique de Poitou, confirmée avec ceux de la colique hystérique; cette comparaison seule induiroit en erreur : on se porteroit même aisément à les confondre. On doit étendre ses vues plus loin, & examiner les accidens qui précèdent ou qui suivent ces deux coliques, & inférer ensuite de cet examen pratique leur similitude ou leur différence. La fièvre continue & la fièvre

intermittente sont toutes les deux précédées d'un frisson, suivi de chaleur fébrile; la durée de la chaleur fébrile exclut seule ces deux especes de fièvre, de la même classe : la difficulté périodique de respirer, dans l'asthme, continuelle dans la dyspnée, établit entre ces deux maladies des especes différentes. Dans le premier exemple, on fait le parallele des signes subéquens : dans le second, des signes antécédens. On doit se comporter de la même maniere, dans la question dont il s'agit, & on appercevra alors des différences essentielles. La colique hystérique n'attaque que les personnes, dont la fibre est sensible & délicate à l'excès, soit par tempérament, soit par accident : celle du Poitou attaque indifféremment toutes especes de sujets. La premiere arrive tout-à-coup ; à peine peut-on distinguer des nuances dans ses différens états ; elle cesse quelquefois sur le champ, pour revenir bientôt après. On y voit des alternatives promptes, des changemens subits & inopinés : on ne l'observe point se terminer par la paralysie ou l'épilepsie : s'il arrive des convulsions épileptiques, elles s'observent dans le commencement même ou l'état de cette maladie, & jamais dans son déclin. Il en est de même de cette espece de paralysie passagere, si on peut l'appeller ainsi, qui arrive quelquefois aux femmes hysté-

riques. Dans la seconde, le principe de la maladie s'annonce de plus loin ; tous les états en sont distincts ; on n'y apperçoit point ces alternatives de rémission & de douleurs si promptes, ces révolutions si subites ; l'épilepsie n'arrive que dans l'état, & plus fréquemment dans le déclin de la maladie, jamais dans son principe ; il en est ainsi de la paralysie qui, dans la colique de Poitou, est incurable ou dure au moins des années : celles de la colique hystrérique n'est que momentanée. On peut citer, pour appuyer l'identité de la colique hystrérique avec celle de Poitou, trois Observations rapportées dans un ouvrage moderne, qui a essuyé de très-vives critiques, & le témoignage de Riviere, que l'auteur a mis à la tête de ces Observations. Mais ne peut-on pas leur opposer le silence de tous les autres auteurs sur le même sujet ? Les Observations citées sont trop succinctes, pour pouvoir être décisives. Elles contiennent des faits étrangers à la colique hystrérique, & à celle de Poitou. Le témoignage de Riviere est encore plus abrégé, & même plus étranger à la colique hystrérique (a).

(a) Ce passage de Riviere ne consiste que dans deux mots : *Est alia colicæ biliosæ species quæ fit ab humore bilioso, &c. in crisi diuturnâ februm, aut à vehementi iracundiâ.*

La transpiration supprimée occasionne, dans l'œconomie animale, une infinité de désordres, dont les exemples sont familiers, & qui sont détaillés dans un grand nombre d'ouvrages, où on peut s'en instruire & y recueillir des choses fort intéressantes dans la pratique ; mais on n'y trouve aucuns exemples de coliques, auxquelles aient succédé les symptômes essentiels à celles de Poitou. Sanctorius, Hoffmann & Gorter ont écrit fort au long sur le bien qui résulte de la transpiration ; ces auteurs n'ont point mis au nombre des accidens qui suivent sa suppression, la colique de Poitou. M. Tronchin est le seul qui nous en rapporte quelques exemples ; encore semble-t-il douter si cette cause seule est capable de la produire, nous disant, dans le commencement d'un de ses chapitres, qui concerne spécialement cette cause, qu'elle la produit fréquemment, comme cause du rhumatisme (a) ; en effet, si la suppression de la transpiration étoit capable d'occasionner la colique de Poitou, la pratique en offriroit souvent des exemples : cependant j'ai lieu de penser qu'ils sont bien rares. M. Vandermonde, dans son Extrait du Traité de la Colique de Poitou de M. Tronchin, conteste, avec raison, cette

(a) *Impedita perspiratio vulgaris dum sit causa rhumatismi.*

cause. Le médecin auquel on attribue la critique de l'ouvrage de l'auteur que nous venons de nommer, ne l'a point observée. M. Default qui nous a laissé quelques observations de coliques occasionnées par la suppression de la transpiration, ne nous rapporte aucun symptôme qui ait le moindre trait avec ceux de la colique de Poitou. Je pourrois alléguer une foible expérience, si elle pouvoit ajoûter quelque poids aux autorités que je viens d'avancer. On doit donc nécessairement convenir que la transpiration supprimée, est à la vérité une cause accessoire de la colique de Poitou, capable de développer les causes immédiates de ces espèces différentes que nous en avons assignées ; mais on doit avouer en même tems, qu'elle ne peut seule, & sans le concours d'autres causes, produire une espèce déterminée de colique de Poitou.

*Au Journal prochain, la suite de cette
excellente Dissertation.*



OBSERVATION

Sur une Anasarque, où l'on a fait usage du vin, avec succès ; par M. FELIX, le fils, docteur en médecine, à Mornas, au Comtat Venaisin.

Si la singularité des remèdes, dont les effets ne sont dûs bien souvent qu'à ce bonheur que l'on nomme hasard, peut surprendre quelquefois l'attention des personnes de l'art, l'observation suivante pourra mériter quelque réflexion, par le concours des événemens qui en ont favorisé la réussite. J'eus appelé le 30 Décembre de l'année dernière, pour voir le sieur Antoine Girard, riche ménager de cette ville, âgé d'environ soixante-dix ans, d'une constitution valétudinaire, d'un tempérament mol & phlegmatique, attaqué, depuis longues années, d'un asthme piteux, dont les attaques devenoient, de jour en jour, si violentes, qu'on craignoit, chaque jour, de le voir expirer ; mais ce n'est point-là la maladie qui faisoit l'objet de ma visite : il étoit atteint, depuis quelques mois, d'une anasarque bien manifeste. Après beaucoup d'interrogations, le malade me rapporta qu'il avoit fait quelques remèdes dans le commencement, mais

sans succès, & qu'il se voyoit dépérir à regret, de jour en jour. J'appris encore de lui que depuis peu, par un accident imprévu, étant auprès de son feu, il se laissa brûler à la partie latérale antérieure droite de la jambe du même côté; qu'à la suite de cette brûlure, une partie de la peau s'étant enlevée, il se forma, en différens endroits, des petites vessies, dont le volume ayant augmenté tout-à-coup, elles se vuiderent bientôt d'une eau claire & limpide; ces mêmes vessies se remplirent de nouveau, & déposèrent de même, à plusieurs reprises répétées. Cet écoulement qu'un accident malheureux avoit fait naître, soulageoit, par intervalle, le malade, & l'enflure lui avoit paru beaucoup moindre. Le malade ennuyé de voir durer si long-tems un écoulement, qui n'avoit été causé, selon lui, que par la brûlure, jugea à propos lui-même d'y appliquer le cérat de Galien, avec l'emplâtre diachylum gommé, dans la vue de fermer le passage à ces eaux salutaires. Il y réussit en effet; les vessies s'applanirent, la peau & l'épiderme revinrent à leur premier état, & sa jambe fut libre, à l'exception de l'enflure, qui augmenta dès-lors par le reflux de cette humeur lymphatique qui, n'ayant plus son issue, comme auparavant, le réduisit dans un état des plus déplorable, joint à cela, les paroxismes cruels de l'asthme,

qui le mettoient à deux doigts de sa perte. Ce fut dans cet état que je le vis pour la première fois. Son état cachectique, son poulx extrêmement foible & languissant, quelquefois même intermittent & inégal, ses urines claires, limpides comme de l'eau pure, tout cela pris ensemble, n'annonçoit rien en sa faveur. Quoique cet état de langueur ne lui eût guères permis l'usage des remèdes, j'aurois cependant voulu le tenter; mais son humeur bizarre & atrabilaire ne me donnoit que la voix de représentation, & se refusoit à tout ce que je pouvois lui prescrire. Je vins à bout, tout au plus, de lui faire continuer la tisane de racine de chien-dent, qu'il s'étoit lui-même ordonné par caprice, & qu'il avoit quitté tout de même. Que faire en pareil cas? Après une longue suite de raisonnemens, j'eus en idée de lui demander s'il n'aimoit pas le vin: il me répondit, en souriant, que cette liqueur ne lui étoit pas indifférente, mais qu'il s'en étoit sevré, depuis le commencement de sa maladie, craignant qu'il ne lui fût pernicieux. Je l'exhortai dès-lors à le reprendre insensiblement, & d'en boire même plus qu'il n'avoit accoutumé de faire. Ce remède flata tellement son goût, qu'il ne lui en coûta pas beaucoup pour se soumettre à l'exécution. L'espérance en étoit incertaine, & le succès très-douteux; mais dans un

426 OBS. SUR UNE ANASARQUE.

pareil cas, j'avois droit de rappeler le précepte de Celse : *Satius est anceps experiri auxilium, quàm nullum* Je fus saisi d'étonnement, lorsque je retournai chez le malade, le 16 Janvier de cette année, & qu'il me dit qu'il se trouvoit beaucoup mieux : son ventre étoit dégonflé de la moitié, ainsi que ses jambes ; ses urines étoient chargées. Je lui recommandai de continuer cet agréable remède ; ce qu'il fit, avec un succès que je n'attendois point ; car, au bout de deux mois, il se trouva entièrement remis, en état de sortir, & de vaquer à ses affaires ; & j'ai eu la satisfaction de le voir jouir depuis ce jour, d'une très-bonne santé, à l'exception de son habitude asthmaticque, qui ne doit finir qu'avec lui.

L E T T R E

De M. POSTEL DE FRANCIERE, docteur en médecine, à Barenton, proche Mortain, sur l'Abus des remèdes populaires, adressée à M. VANDERMONDE, auteur du Journal.

MONSIEUR,

L'Observation de M. Bonté, sur les effets du *Rapuntium urens Soloniense*, insérée dans votre Journal de Médecine, au mois

d'Avril dernier, m'a fait naître quelques idées que je prends la liberté de vous adresser. Si vous les jugez dignes de quelque attention, vous êtes le maître d'en faire part au public.

Il n'est point de maladies où les remèdes populaires soient plus nombreux, que pour la fièvre. Le monde est plein de gens à secrets, qui se disent tous avoir des recettes sûres pour la guérir, ces remèdes n'étant, pour la plûpart; que différentes compositions, dont le quinquina combiné & varié, fait la base, il n'est pas surprenant qu'ils réussissent assez bien quelquefois, sur-tout si les malades ont été préparés; & alors un médecin qui en connoît la composition, peut déferer à la confiance que les malades auront en pareils remèdes. Mais il en est d'autres d'une espece différente, auxquels le médecin ne peut se prêter, soit à cause de leur absurdité, soit pour le danger de s'en servir. Tels sont les remèdes superstitieux, les astringens, les purgatifs drastiques & virulens, les poisons mêmes, &c. Le *Rapuntium urens* doit être assigné à cette classe.

Cette plante appelée par les payfans de nos cantons, l'*Herbe S. Martin*, leur est connue, depuis long-tems, pour fébrifuge. Il y a près de trente ans, que dans une constitution épidémique, de fièvres quartes,

qui , pendant une automne , se répandit sur le peuple , un certain buraliste , aux aides de notre bourg , en faisoit prendre à plusieurs , de la façon indiquée dans le Mémoire de M. Bonté , c'est-à-dire , qu'il en mettoit une poignée écrasée , ou hachée , à infuser dans du cidre ou du poiré , & en donnoit l'infusion coulée , le matin , jour d'intermission , ou quelquefois le jour même de la fièvre , loin de l'accès. Les malades étoient fortement purgés , haut & bas ; d'autres n'éprouvoient que le vomissement : quelques-uns en furent guéris , quelques autres n'en reçurent aucun soulagement , & furent obligés d'avoir recours au quinquina. Je n'eus pas lieu de remarquer aucun des mauvais effets , qu'a vu M. Bonté. Peut-être la dose étoit-elle mieux ménagée , ou les complexions plus robustes que celles des payfans d'auprès de Coutance.

Nous ne dirons rien des remèdes superstitieux : tout le monde physicien en connoît la puérilité ; mais pour les astringens , il se trouve des malades qui n'en craignent point les dangers , & s'y livrent aveuglément , pour se guérir de la fièvre. Ils se servent pour cela , des racines de plantain , de tormentille , de quinte-feuille en substance , ou du suc exprimé de ces plantes , seul ou mêlé avec un peu d'eau-de-vie. La méprise d'un curé , qui prit le *lotus pratensis* , pour la

quinte-feuille, se trouva justifiée par la guérison de la fièvre, qui s'ensuivit; & il ne fut détrompé de son erreur, que lorsque je lui eus montré la vraie quinte-feuille. Tous ces astringens, en supprimant trop brusquement les oscillations des fibres nerveuses & musculieuses de l'estomac & du duodenum, dont le soulèvement spastique & désordonné, est la cause conjointe & constitutive des accès, sont suspects & nuisibles, parce que par la forte astringence qu'ils impriment aux fibres nerveuses, & aux sécrétoires de l'estomac, ils accumulent les sucx vicieux dont ils sont engoués, multiplient les obstructions, & augmentent la saburre; vices qui constituent souvent la cause antécédente des fièvres: ainsi le moindre mal qui puisse arriver de l'emploi de ces remèdes, c'est une prompte & plus dangereuse rechute, qui cependant devient alors salutaire au malade, puisque les oscillations se relevant, comme avant l'action des astringens, dont la vertu s'est dissipée & détruite, la nature dégagée de leurs entraves, travaille, par de nouveaux accès, à lever les embarras qui tenoient en échec tout le mécanisme des sécrétions, & met le malade en état de profiter des remèdes plus appropriés. Le quinquina lui-même par sa qualité astringente, quoique corrigée & modifiée par un principe amer, incisif, balsamique & ana-

logue à la bile, donné trop tôt ou à contre-tems, n'est pas exempt de ces mauvais effets, en suspendant, & comme étouffant plutôt les accès, qu'il n'en détruit la cause; d'où l'on voit tant de rechutes, tant de fièvres se prolonger des années entières, quoiqu'on ait employé des livres de quinquina. On s'en prend souvent à l'apothicaire, & au mauvais choix de ses drogues, tandis que c'est à la méthode seule de le donner à tems & à propos, après avoir rendu la voie des sécrétions libre, levé les embarras des viscères, & sagement attendu que la fièvre se soit elle-même vaincue de ses propres forces, *donec se suo Marte debellaverit*; c'est, dis-je, à cette méthode négligée ou mise en oubli, qu'on doit attribuer l'opiniâtreté & la longueur de ces fièvres, qui font la croix de bien des médecins, ennuiant & fatiguent les malades, qui, rebutés de l'inefficacité des remèdes de l'art, se livrent à ceux de la superstition ou de la charlatanerie.

Les autres fébrifuges populaires les plus fréquens, sont les vomitifs les plus forts. J'ai connu un chirurgien qui donnoit pour la fièvre, trois, quatre ou cinq grains, plus ou moins de verre d'antimoine broyé en poudre fine, & infusé dans du cidre ou poiré, brouillant le tout ensemble, pour l'avaler; les malades en étoient beaucoup

purgés, par en haut & par en bas, & souvent la fièvre ne revenoit plus, sur-tout, s'ils prenoient ce remede de bonne heure, & vers les commencemens. Il y en a quelques-uns qui ont le cœur de boire leur propre urine, ce qui les fait vomir; d'autres font rougir un gros sol, qu'ils éteignent une ou deux fois, dans un verre de cidre; le vomissement ne manque guères de s'ensuivre, & quelques-uns en ont été guéris. Le verdet, ou plutôt l'*as ustum*, qui résulte de cette opération, est vomitif & astringent, selon Dioscoride, & par ces deux qualités, peut guérir la fièvre; néanmoins toute préparation cuivreuse est très-suspecte, pour ne pas dire un vrai poison. Voici encore un autre remede, dont madame de Hauteport de Bellingant, si célèbre dans l'histoire, & qui a séjourné long-tems dans nos quartiers, se servoit pour la fièvre: elle faisoit prendre en bol, ou délayé dans un peu de vin ou de cidre, de la toile d'araignée, avec son cocon, après l'avoir hachée, ce qui faisoit beaucoup vomir les malades. Enfin, un autre remede que bien des buveurs vantent, & que quelques-uns pratiquent très-mal-à-propos; c'est, comme ils parlent, d'enyvrer la fièvre, c'est-à-dire, de s'enyvrer avant l'accès: ce remede, ou plutôt cette témérité est très-pernicieuse. J'en ai vu plusieurs effets funestes, & des malades

périr dans l'accès même, qui suivoit cet essai.

Tous les prétendus fébrifuges de cette dernière classe ne me paroissent avoir cette vertu, qu'autant qu'ils sont vomitifs & drastiques, & n'être pas supérieurs à l'émétique, *gilla vitrioli*, *ipécacuanha*, &c. après lesquels on voit souvent la fièvre cesser, parce qu'ils évacuent la saburre des premières voies, cause antécédente de la fièvre, ou bien parce qu'ils redressent le ton des fibres nerveuses de l'estomac, changeant leur détermination vicieuse, & rétablissant le jeu oscillatoire : & il est à remarquer que ces vomitifs n'ont guères lieu que les premiers jours ; car si la fièvre est invétérée, a moins d'indices d'appareil d'humeurs, ces remèdes sont plus capables d'affoiblir les forces, jeter les fibres dans la langueur & l'inertie, & dépraver toutes les fonctions animales, que propres à rétablir la santé, & à bannir la fièvre.

Or, si l'ample boisson de vin, cidre, biere ou autre liqueur fermentée, bue avant l'accès, fait indigestion, & qu'un estomac robuste en étant irrité, entre en contraction, & s'en débarrasse par un effort prompt & violent, il peut arriver, & on l'a vu quelquefois, que la fièvre se trouvera guérie par cette espece de vomitif ; mais il arrive souvent que
l'estomac

l'estomac excédé & surchargé du poids de ces liquides fermentatifs, n'a pas la force de les rejeter ; & alors l'accès se joignant de surcroît à l'indigestion & à l'ivresse, le sang poussé tumultueusement, réoule vers la tête, engorge les vaisseaux du cerveau ; & les malades périssent, pendant l'accès, dans un assoupissement comateux. J'ai vu plusieurs exemples de ces tristes événemens. Il est encore un autre remède plus sûrement pernicieux ; c'est la boisson d'une liqueur spiritueuse, mêlée avec les aromats, & pris au commencement de l'accès, pour faire, dit-on, suer les malades, au déclin de la fièvre. Il y a peu d'années, qu'un jeune garçon, valet de meûnier, prit pour la fièvre-tierce, avant l'accès, par le conseil d'un paysan, un petit pot d'eau-de-vie, (c'est la huitième partie d'une pinte ou bouteille,) dans laquelle il brouilla un gros ou deux de poivre moulu. Il périt dans l'accès, sans connoissance ni sentiment (a).

Excluons donc à jamais du titre de remèdes, des drogues si dangereuses ; reléguons à la classe des poisons tous simples, dont la causticité, la corrosion, la stypticité trop fortes, sont connues, toutes les plantes

(a) J'oubliois que la cardinale bleue est encore connue ici pour une propriété ; c'est qu'écrasée & infusée dans le lait, elle guérit la gale, en s'en frottant.

narcotiques & virulentes , tous forts drastiques. Ne cherchons point à adoucir les poisons , comme quelques-uns l'ont entrepris sur le sublimé corrosif, les cantharides , tithymales , &c. La médecine est assez riche de ses propres fonds , sur-tout pour la fièvre , depuis la découverte heureuse de l'écorce du Pérou , sans vouloir apprivoiser des agens si formidables ; cette tentative ne risque qu'à être toujours malheureuse & funeste , à moins que ce ne soit pour dompter des maladies incurables ou rebelles , qui ont toujours éludé tous les autres remèdes. En ce cas , on doit applaudir aux heureux essais , que MM. Storck & Lambergen , ont fait sur la ciguë & la bella-dona , parce que les cancers & les scrophules ont toujours été le *non plus ultra* de la médecine.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

Sur un Enfant monstrueux ; par M. THIBAUT , lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , à Noyon.

Le 25 Mars 1758 , la femme du nommé Antoine Fortin , vigneron à Belsericourt , près Noyon , étant en travail d'enfant , m'envoya prier de l'aller voir. Je la trouvai avec des douleurs fortes & très-fréquentes , & les eaux percerent presque aussitôt que

je fus entré ; mais les douleurs ayant discontinué , & l'enfant étant encore fort éloigné , je m'en retournai : le soir , les douleurs ayant considérablement augmenté ; après bien des douleurs , cette femme accoucha d'un enfant en vie , mais des plus difformes , puisqu'il présentoit une longue tête , qui n'étoit composée que du panicule chevelu , & du cerveau , sans coronal , pariétaux , ni occipital , mais seulement des os de la mâchoire supérieure , sphénoïde & etmoïde , qui servoient de base au cerveau : les bras & avant-bras n'avoient pas plus de trois pouces de longueur , avec deux mains , de la grandeur & figure de la patte d'une taupe ; les cuisses & les jambes avoient environ quatre pouces ; & les pieds , comme les pattes de derrière , d'une taupe , qui , au lieu de s'allonger à l'ordinaire , & d'avoir leur articulation avec l'ischion , étoient directement de côté , & s'écartoient en dehors , de manière qu'elles faisoient une ligne droite avec le périnée ; en sorte que si cet enfant ne se fût pas présenté par la tête , comme il faisoit , j'aurois été très - embarrassé pour en délivrer la mere. Dans ce cas , j'aurois été obligé de me servir du crochet ; mais la chose m'a réussi , sans son secours ; & la mere jouit d'une santé parfaite , & elle a eu depuis plusieurs enfans bien conformés , dont elle est accouchée heureusement. E e ij

OBSERVATION

Sur un Corps étranger , pesant trois livres , sorti de la matrice d'une femme ; par M. LECLERC , chirurgien-accoucheur à Buchy , près Saëns.

Le premier Juillet 1756 , je fus requis pour aller visiter la femme d'un habitant de ce bourg , pour lors âgée de trente-trois ans , attaquée , pendant sept heures , d'une violente perte par le vagin ; elle en étoit si épuisée , que de momens à autres , elle tomboit en syncope. Cette femme avoit perdu ses règles depuis six mois , & cette perte suivoit un écoulement sanguin par la même voie , qui avoit duré trois semaines : elle ne soupçonnoit pas de grossesse , pendant ce tems ; elle sentoît une plénitude , qui insensiblement s'étoit fixée à la région de la matrice.

La foiblesse de la malade fit cesser l'hémorragie peu-à-peu , sans qu'elle pût dormir l'après-midi , ni la nuit suivante , étant dans un grand mal-aîse , ne sçachant précisément où elle avoit mal ; sur les trois heures du matin , son mari me vint éveiller , pour aller secourir sa femme , disant qu'elle lui avoit dit qu'il se présentoit quelque chose au passage. Etant arrivé dans sa

chambre, je la trouvai dans son lit, sur son pot, dans lequel elle rendoit une masse, de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau né : elle étoit du poids de trois livres, & toute empreinte de sang. Je versai de l'eau fraîche dessus, pour la nettoyer ; elle devint de couleur cendrée : je remarquai à fond, ce qui composoit toutes ses parties ; pour peu que je me misse en état de les désunir, elles se rapprochoient les unes des autres, comme du trai de grenouille, en ayant assez la couleur & la ressemblance : je détachai plusieurs globules ou hydatides, (d'une membrane très-fine, qui les tenoit unies ensemble ;) elles étoient de la grosseur du raisin mulcat ou du gui ; d'autres, un peu plus, un peu moins : il me fut impossible de les compter ; toutes ces hydatides, en forme de grappe, étoient suspendues, par chacun un filet rouge, pâle, ou cordon, avec leur membrane commune, à une autre masse plus petite, de couleur & consistance de placenta : j'ai ouvert, ou déchiré les membranes des plus grosses hydatides ; il en a sorti une glu semblable à du blanc d'œuf.

La femme fut plus malade dans cette couche, qu'elle ne l'avoit été dans ses précédentes ; elle eut des lochies, comme dans un accouchement naturel. Il est à remarquer que deux de ses enfans sont devenus rachi-

tiques, & que je l'ai accouchée deux fois, depuis cette mole, d'enfans bien vivans.

Nota. M. Dardignac, médecin à Trie en Gascogne, a rapporté une Observation, à quelques circonstances près, semblable, *Journal de Médecine, Juillet 1758, p. 54.* M. Lieutaud, dans son *Précis de Médecine, seconde édition, livre 3, sect. 1, p. 664*, rapporte qu'on a observé que le placenta pouvoit se convertir en hydatides, ou prendre une autre forme, & qu'il pouvoit acquérir, par le tems, un volume extraordinaire. Dans la masse dont il s'agit, j'ai remarqué distinctement un placenta séparé de la mole ou grappe hydatide, par un cordon d'où partoient plusieurs filets d'un rouge pâle, liés ensemble, au moyen d'une membrane commune, comme est le réseau d'un pêcheur : au bas, étoient les vésicules ou hydatides ; ce n'est donc pas un placenta converti en hydatides. Il a fallu une forme de génération, pour engendrer cette production. Des filles & femmes, sans hommes, n'ont jamais conçu de mole de cette espèce.



OBSERVATION

Sur une Commotion des plus violente, par laquelle le malade a resté pendant vingt-cinq jours, sans connoissance; par M. HENRY, chirurgien à Auxerre.

Le 18 du mois de Septembre 1760, le nommé Edme Chauviot, vigneron, de la paroisse de S. Gervais, fauxbourg de cette ville, tomba de son grenier, de la hauteur de dix pieds, sur le rebord d'une feuillette pleine de bled, dans sa grange. Il se fit une plaie assez considérable, à la naissance du muscle crotaphite droit, dont les fibres se trouverent déchirées ou comme mâchées, tel qu'on l'observe ordinairement dans les coups contondans : il resta sans mouvement, & sans aucune connoissance : il rendit une quantité de sang par sa plaie, par l'oreille, du même côté, & par la bouche : il vomit, lorsqu'on l'eut relevé, tous les alimens qu'il avoit pris, dans la journée, & même de la bile. J'y fus appelé, environ une heure & demie après la chute ; & après l'examen que je fis de la plaie, je trouvai que l'os n'étoit point fracturé, quoiqu'il fût découvert un peu au-dessus de la naissance du muscle crotaphite : je débridai le péricrâne, le

plus qu'il me fut possible, tant celui au-dessus du muscle, que le feuillet qui l'enveloppe; persuadé que le tiraillement de cette membrane occasionne les mêmes accidens que ceux qui arrivent, lorsqu'il y a du sang épanché sur la dure-mere: je saignai deux fois, dans le reste de la journée, le malade; le lendemain, trois fois; mais comme j'appréhendois l'épanchement de sang sur la dure-mere; je mandai M. Brisset, mon confrere, pour consulter sur son état. Nous le vîmes ensemble, sur la fin de la journée: le malade étoit alors dans une grande agitation; le pouls qui, de petit qu'il avoit été, augmentoit fort, & menaçoit d'un transport, nous détermina à le saigner encore deux fois, ce soir-là même: nous sondâmes la plaie, & nous ne trouvâmes rien; l'oreille laissoit toujours couler du sang: nous conclûmes que si le transport arrivoit, qu'il faudroit découvrir la plaie plus amplement; ce qu'on ne pouvoit pas absolument faire, sans disséquer le muscle crotaphite: néanmoins cela fut résolu.

Le troisieme jour, je m'y trouvai: le malade avoit assez bien passé la nuit; il n'avoit eu que ces différentes agitations des bras & des jambes, mais point de transport: c'est pourquoi je ne touchai point à la plaie; je me contentai de la panser à l'ordinaire: le pouls se trouva meilleur & plus tranquille: l'œil droit, c'est-à-dire,

du côté de la plaie, me parut comme mort, n'ayant pu le faire remuer, quelque tentative que je fisse ; ce qui faisoit connoître que la commotion étoit considérable, du côté opposé au coup. Enfin, dans l'espace de quatre jours, je l'ai saigné dix fois, sçavoir, sept fois au bras, deux au pied, & une au col : le malade a resté dans ce mouvement involontaire & assez lent, pendant vingt jours, ainsi que son œil : au bout de ce tems, il a commencé à remuer les paupières, ainsi que l'œil, & à voir, mais foiblement ; & ce n'est qu'au bout de vingt-cinq jours, qu'il a commencé à connoître ses voisins : sa plaie étoit guérie. Ce malade, depuis le quatre de sa maladie, & qu'on a cessé les saignées, il n'a plus eu aucun dérangement dans le pouls, pas même un accès de fièvre, n'ayant eu que quelques agitations des membres. Il en reste à ce malade, l'œil droit très-foible ; la mâchoire de ce côté, est de travers, sur-tout lorsqu'il rit ; cependant les vapeurs, auxquelles il étoit sujet, sont totalement passées, & l'œil commence à se fortifier, ainsi que la mâchoire. Je pense que les fibres du cerveau se rétablissant & reprenant leur ton ordinaire, feront disparoître la foiblesse de l'œil, ainsi que le relâchement dans les fibres du muscle crotaphite.

E X A M E N

*De l'usage qu'on doit faire du Cautere ;
par M. MOUBLET, bachelier de la
faculté de médecine de Paris, docteur de
Montpellier, médecin à Tarascon.*

Pour que le feu produise des effets sensibles sur le corps humain, il doit en surpasser la chaleur naturelle. Combien donc de degrés d'intensité, depuis ce point jusqu'à son entière destruction ? Il peut, par rapport à nos sens, être d'une telle force plus grande, mais limitée, qui n'offre aucune dissipation remarquable, & qui ne fait, par sa vertu expansive, que mouvoir les particules insensibles, les dilater, les raréfier, & en réintégrer le mouvement intestinal, qui est la chaleur même ; ou par une irruption subite, il heurte, ébranle, brûle les corps qu'il rencontre, dégage l'air intérieur, dont il augmente le ressort qui, en sortant avec rapidité, souffre une collision violente, & brise les cellules qui le renfermoient.

Ce sont-là les effets extrêmes du feu ; de sorte que nous pouvons considérer le cautere, comme le centre d'une sphère d'activité, dont les rayons qui en émanent,

ramassés en grand nombre , pénètrent le corps , détruisent les vaisseaux , extravasent les humeurs , les coagulent , consomment , à la partie la plus extérieure , les fibres qu'ils touchent , rompent les liens qui les unissent , & ne laissent qu'un tissu informe , dur , sec & aride , qui n'a ni organisation , ni vie , & qui tombe de lui-même.

Ces effets se continuent , selon leur masse & leur vitesse , où le cauteré n'agit pas immédiatement : ces rayons divergens dissipent les particules les plus ténues , les plus mobiles ; les entraînent , suivant le mouvement & l'action de la matière éthérée ; crispent , froncent les vaisseaux , agitent les nerfs , les fluides , & portent l'inflammation à différens degrés , par - tout où ils s'exercent.

De tous ces effets , ne reconnoissons-nous en lui , que la dilacération de nos fibres ; & ne l'emploirons-nous , que quand nous voudrions consumer & détruire ? Sachons-en modérer l'action ; & nous y trouverons des secours que les autres remèdes nous refusent. Désabusons nous de nos folles idées , si nous voulons avoir de plus heureux succès. Rapprochons-nous , & profitons de la pratique des anciens. Écartons-en le faux & le superflu qui l'entoure , & enrichissons-là des découvertes des modernes. Nous ne devons pas craindre de nous

en servir dans les cas où l'art ne nous fournit que des remèdes dangereux ou impuissans.

Formons-nous un plan simple, & tirons nos principes de ses effets. Que la raison & l'expérience nous conduisent. Toutes les maladies sont comme annexées ensemble, & ont une connexion entr'elles; autrement le mécanisme de la nature ne seroit pas uniforme: elles sont toujours relatives à la constitution & à la disposition des organes. Pour guérir leur lésion, il faut que les remèdes soient analogues avec ce même état, & qu'elle conserve plus d'affinité que le feu.

Il n'est pas toujours nécessaire d'appuyer le caustique, il suffit, qu'en l'y présentant, il produise les effets que nous en attendons. Quand on l'applique sur une partie, il la sèche, la roidit, la contracte, resserre, fortifie les fibres, leur rend leur force tonique & leur contractilité, lorsqu'elles en sont dépourvues; secoue & irrite les nerfs, appelle un plus grand flux d'esprits animaux, dissipe, extravase, coagule les fluides, forme enfin l'escarre ou le sphacèle de la partie (a): il produit ces effets successifs séparément, ou tous ensemble; quelquefois ils ne sont pas apparens, & le der-

(a) Aphorismes de Boerhaave, §. 477, p. 1414

nier seul reste ; ils dépendent du degré de chaleur , & de la nature de la partie.

Quoiqu'il puisse être employé , toutes les fois que ces effets sont indiqués , comme nous nous en abstenons , soit par répugnance , soit par ménagement ; il est des tempéramens où il profite davantage. Il pourra être appliqué avec plus de sécurité sur des corps humides , languissans & pituiteux ; lorsque les humeurs auront contracté une telle diathèse , vicié & énérvé les solides , de la manière qui est propre à ces tempéramens , pour produire des maladies qui exigent le cautere , sans des contre-indications qui s'opposent à son application.

I. INDICATION. Dans ces tempéramens , les solides sont abreuvés de sérosité ; leur force est moindre ; les fluides n'en reçoivent pas une réaction assez forte , la circulation languit , les sécrétions diminuent , le cours des esprits est ralenti , les sensations sont moins vives , la chaleur & la vie semblent être concentrées.

Les fibres sont tellement molles & lâches , selon l'âge , le sexe du malade , la débilité & la texture de la partie , la qualité , la diathèse & la déviation des humeurs , que dénuées de leur élasticité & de leur ton , elles prêtent , cedent au moindre choc , au moindre effort , elles se distendent , laissent échapper & sortir de leur place & de leur

situation naturelle les parties qu'elles contiennent : de-là , le relâchement des ligamens , des vaisseaux , des viscères , les luxations , les dislocations , les hernies , les chutes du fondement , de l'utérus , &c.

On ne sçauroit disconvenir que dans ces maladies , la partie qui souffre , ne soit la plus foible , & que ce soit moins le mal , que la cause du mal , à qui on doit porter remède. Il faut changer la tempérie de la partie , absorber cette crudité , & cette abondance d'humeur , révivifier la nature , & rendre aux solides affoiblis leur force & leur vigueur ; sans cela , la cure n'est que palliative , & prévient rarement la rechute. Ces maladies se connoissent par la facilité qu'on a de réduire la partie déchue , & la difficulté à la retenir.

Lorsque les luxations sont ainsi produites par la laxité des ligamens , & une abondance de sérosité , les parties succombent sous leur poids , & la moindre impulsion déplace l'os. La réduction en est aisée : elle ne demande pas de grands efforts , & le chirurgien se félicite de ce que l'art l'a si bien servi ; mais qu'il est surpris , après un long espace de tems , un bandage extrêmement serré , des fomentations spiritueuses , de trouver le membre aussi lâche , & toujours prêt à tomber ! Ces luxations paroissent souvent sans chutes , ou long-tems après elles.

Telles sont celles qu'a observé M. Petit, qui récidivent, & ne se (a) manifestent que quinze, vingt jours, après la réduction; parce que les ligamens relâchés, la synovie s'épanche, & chasse la tête de l'os, qui sort & s'échappe peu-à-peu. Hippocrate n'en parle (b), qu'en se plaignant du grand nombre des boiteux, & n'a trouvé que le cautere, pour les maintenir.

On applique deux ou trois cauterés oblongs, médiocrement chauds, à travers une spatule, sur l'articulation, & sur la partie où l'os est tombé: on brûle la peau, qu'on a soin de bien retirer auparavant, & le trou graisseux, en prenant garde d'épargner les muscles (c): cette opération n'a rien de cruel; elle ne doit pas être faite inconsidérément; mais non plus, pour l'éviter, il ne faut rendre la luxation incurable. Paré la loue fort (d); & Van-Swieten qui ne voit en elle rien que de favorable, la conseille.

Par la chaleur & les secouffes que la partie reçoit, cette sérosité s'exhale, ou est absorbée; le tissu des solides, par cet ébran-

(a) Mémoires de l'acad. des scienc. ann. 1722, pag. 117.

(b) Hippocr. de Art. text. 41, p. 312, 320.

(c) Ambr. Paré, c. 24, p. 576.

(d) Van-Swieten, Comm. de Boerh. tom. j, pag. 624.

lement subit, se rapproche, reprend son ressort, les ligamens se resserrent, l'embouchure des capillaires séreux se rétrécit, les glandes ne peuvent plus se tuméfier, la peau s'endurcit, les cicatrices la raffermissent, & la partie se contracte plus facilement, sans encourir aucun domage.

Un enfant, âgé de douze ans, allant à l'école, tomba. Il ressentit une douleur à la cuisse gauche, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son chemin : le lendemain, il y parut une tumeur, qui suppura le quatrième jour : cet enfant n'étoit point valétudinaire, quoique d'une santé assez foible ; cependant, comme les ligamens étoient extrêmement relâchés, quelques jours après, le fémur sortit de sa cavité, & la luxation fut complète. Plusieurs chirurgiens furent appelés pour la réduire ; la tête de l'os s'emboëtoit facilement, mais elle retomboit de même : ils ne purent en venir à bout, malgré les embrocations les plus spiritueuses, & les plus astringentes. Je fus appelé (a) ; après l'avoir réduit, je fis appliquer deux cauterés actuels, comme l'ordonne Hippocrate ; & le malade guérit.

On lit plusieurs exemples dans Hippocrate (b), où le cautère a été d'un grand

(a) Thomas Bartholin.

(b) Hipp. §. 234. Jean Marinel, Comm. d'Hipp. p. 244.

secours. Scultet en fournit d'autres (a).

La cure des hernies & des descentes est la même que celle des luxations ; ces maladies ne diffèrent que par leur situation & leur siège. On sçait que Belloste , grand observateur , réduisoit heureusement toutes les hernies avec la glace. Disons-nous que le feu produit le même effet ?

En présentant seulement le cautere à l'épiploon , ou à l'intestin déchu , les houpes nerveuses se dressent ; il accourt un plus grand flux d'esprits animaux , qui agitent , resserrent , contractent la partie , & l'entraînent dans sa situation naturelle. Van-Swieten fait mention d'un empirique (b) , qui s'en servoit pour toutes les hernies. Baglivi , dans une chute d'uterus , a vu retirer & rentrer la matrice , à mesure , & selon qu'il en approchoit plus ou moins un fer chaud. Ces faits constatés par l'expérience , ne nous offrent rien que de conforme à la raison.

Cette abondance de sérosité , en conciliant aux solides une atonie & une flexibilité trop grande , rend les humeurs trop fluides , trop aqueuses ; elles pèchent par défaut de consistance & de tenacité , sont trop dissoutes , tombent en fonte ; & c'est une diathèse

(a) Scultet. tab. 25.

(b) Van-Swieten , Comment. des Aphor. de Boerh. tom. 1 , pag. 624.

féreuse, âcre, muriatique, selon qu'elle est produite par un vice qui altère la masse, ou par quelque excrétion supprimée.

Alors l'embouchure des petits vaisseaux, dilatée, verse & extravase les fluides; ou si le sang est infecté de quelque vice, qu'il soit gluant, épais & visqueux, qu'il tende à concrétion, il s'engage dans les capillaires, en bouche l'orifice, les obstrue, & la férosité suinte, & se sépare au travers : de-là, les collections d'humeurs, les fluxions, les dépôts, les tumeurs oedémateuses, emphysemateuses, les hydropisies, les douleurs arthritiques.

Les indications que présentent ces maladies, dont la cause & la nature est la même, & qui ne diffèrent que par la quantité de la matière, & la partie qu'elles occupent qui en fait varier les phénomènes, peut-être même par la véhémence du mal dans différens tempéramens, sont de procurer la résorption & l'évacuation des fluides, & de rendre aux fibres leur rigidité naturelle.

Dans ces maladies critiques & invétérées, il ne faut pas attendre de produire ces effets par des médicamens, dont l'eau est le véhicule : ces remèdes destinés à ouvrir les pores, à augmenter les sécrétions qui, en secouant même la machine, l'énervent & l'affoiblissent, & le fer, qui donne issue à

ces liquides épanchés , ne tariront jamais la source du mal.

Le cautere est seul spécifique : c'est un assemblage de particules ignées d'une force active, d'une petitesse infinie, d'une mobilité & d'une rapidité extrême, qui pénètrent dans tout le corps; la cause de son mouvement, est celle de sa dissipation: elles ébranlent les fibrilles nerveuses, l'impression en est vîte au cerveau; ces secousses attirent au cœur un plus grand flux du liquide nerveux; les contractions deviennent plus vives & plus fréquentes; les vaisseaux recouvrent leur contractilité: ils font sentir par-tout leur force systaltique, & leurs oscillations élastiques; plus ces oscillations, desquelles dépend la résolution, redoublent; plus les parois des vaisseaux réagissent sur les fluides, se désobstruent, raniment les excrétoires; la circulation se rétablit, les sécrétions augmentent, & ces sérosités se dissipent & reprennent leur cours dans le torrent de la circulation, par les veines absorbantes.

C'est ainsi que les anciens tentoient la résolution des tumeurs inflammatoires érysipelateuses, qui ne viennent que de la laxité, & de l'ampliation du diametre des vaisseaux lymphatiques, dans lesquels les globules sanguins s'engagent, qu'Hippo-

crate (a), Valles (b), Traillan (c), sans craindre l'inflammation dans un tempérament pituiteux, les crachats & les excréations abondantes, l'ordonnoient dans la pleurésie érysipélateuse; que Zacut (d) s'en servoit dans la paralysie subséquente ou primitive, & dans les maladies soporeuses, léthargiques, où il faut donner une grande commotion au genre nerveux, fopdre & résoudre ces humeurs crues & froides, extravasées sur le cerveau, qui en relâchent & débilitent les membranes, compriment les origines des nerfs, & éteignent toute sensation.

Une femme Juive étoit tombée dans une attaque d'apoplexie; les mouvemens volontaires, & le sentiment étoient amortis: on commença par les remèdes généraux, qui furent inutiles: on eut recours au cautere; elle revint à elle, & reprit ses sens (e).

Paracelse l'appliquoit dans toutes les maladies de cause froide (f), formées par un dépôt d'humours. Lanfranc (g) guérit une femme qui, à la suite d'un catarrhe, avoit,

(a) Hipp. Aph. 320, sect. v; sect. iij, aph. 370, pag. 173.

(b) Vall. l. 5, p. 462.

(c) Traill. l. 5, c. 3.

(d) Zacut, l. 1, c. 10.

(e) Amat. Luzitan, cur. 13, cent. 4.

(f) Paracels. l. ij, p. 122.

(g) Lanfr. p. 204.

depuis huit ans, une extinction totale de voix. N'étoit-ce pas les nerfs lâches, imbus de trop de sérosité, qui étoient tombés en paralysie ? Roger (a) a rendu ainsi l'ouïe à un sourd : une femme qui, depuis long-tems, étoit tourmentée des vives douleurs d'une colique séreuse, en fut délivrée (b) par l'application du cautere.

L'humeur épanchée, dans l'hydropisie ascite, nous présente les mêmes phénomènes. Peut-elle être autrement résoutée ? Les hydragogues les plus forts, l'opération de la paracenthèse peuvent soulager le malade, pallier le mal, mais rarement le guérissent ; & n'a-t-elle pas toutes les conditions qui exigent le cautere ? La chaleur s'éteint, la circulation est lente, les sécrétions diminuent, les solides sont lâches & énervés ; la cause du mal est répandue dans tout le corps : il faut donc que le remede agisse, s'élance & produise une révolution par-tout. Quel danger peut-on craindre, en agitant les nerfs, en redoublant les secousses & les oscillations des vaisseaux, en resserrant leur orifice, en augmentant le ton & la contractilité des fibres ? La partie séreuse extravatée, n'est point susceptible de coagulation ; il faut qu'elle cede à un mouvement si rapide, qu'elle s'exhale, & soit résorbée.

(a) Roger, t. j, p. 221.

(b) Zacut, l. j, c. 10, obs. 31.

Un marchand fut atteint d'une hydropisie ascite ; le bas-ventre étoit prodigieusement enflé, la couleur du corps étoit pâle & plombée, les jambes, le soir, tuméfiées ; en frappant l'abdomen, on entendoit un bruit, & la main, du côté opposé, recevoit le coup de l'ondulation. Après avoir tenté inutilement tous les remèdes que l'art me suggéra, je fis appliquer le caustère sur le bas-ventre ; peu-à-peu la capacité diminua, les eaux disparurent, les muscles se retirèrent & le malade guérit (a).

Hildan rapporte (b) un hydrocéphale guéri de la même manière.

Les douleurs arthritiques, les rhumatismes, la sciatique, la goutte, reconnoissent la même cause ; toutes ces maladies ont une affinité entr'elles ; pour les guérir, nous manquons de remèdes, parce que nous n'appliquons pas, dit Fallope, celui qui leur convient. Dans ces maladies difficiles & obscures, c'est l'opinion, & non pas l'art qui prescrit les remèdes.

Il y a dans ces maux une rédondance d'humeurs, l'atonie des fibres, & la foiblesse de la partie, qui concourt à les former : on doit corriger cette laxité (c), fondre & dissiper cette humeur. Les modernes ingé-

(a) Jul. Cæsar, Claud. Consult. méd.

(b) Fabr. Hild. Obs. chirurg. c. 3.

(c) Galien, l. 5.

nieux en systêmes, ont cru que ces douleurs aiguës aux articles, provenoient d'une liqueur âcre, ont craint d'en alcaliser les sels, & s'attachent à invisquer, & à édulcorer, comme s'il ne suffisoit pas que les fibres fussent tendues, & menaçassent ruption, pour qu'il y eût douleur.

Bannissons toute idée de systême. Je regarde ces maladies causées par une inflammation féreuse, s'il m'est permis de me servir de ce terme; ce ne sont pas les vaisseaux sanguins qui sont engorgés, ni les lymphatiques: dans l'ordre & les différentes classes des vaisseaux, ceux de cette série, sont plus gros que les lymphatiques, & moins que les sanguins. Ils admettent, non pas fix globules lymphatiques, qui en font un sanguin, mais assez pour les rendre jaunes & un peu colorés.

Comme ces maladies attaquent des parties membraneuses, tendineuses, aponévrotiques, douées d'un sentiment vif & délicat, & où les ramifications des nerfs sont en plus grande quantité, & plus à découvert, il n'est pas surprenant que ces parties, distendues par une sérosité extravasée, qui peut cependant par son séjour, par la chaleur, & par une tendance particulière, acquérir quelque mauvaise qualité, souffrent des distractions, des dilacérations, des douleurs très-vives, sans qu'il soit nécessaire

de fusciter une humeur âcre, qui les picote & qui les ronge. Dans la goutte, dit Hippocrate, il faut appliquer le cautere, pour diminuer la tension des nerfs & des ligamens (a).

C'est véritablement dans ces cas qu'il est mieux indiqué, & qu'on peut plus espérer. Car, comme ces parties sont délicates & très-sensibles (b), l'irritation en est plus vive; elles s'enflamment plutôt: les particules ignées s'insinuent, pénètrent à travers les pores, échauffent, meuvent les vaisseaux, les contraignent; leur embouchure se ferme, l'humeur ne coule plus; elles raniment leurs oscillations, dissolvent les humeurs, avec plus d'avantage; les ligamens se redressent, les fibres adherent entr'elles, s'unissent plus intimement, & la partie est fortifiée.

Cette mécanique est trop simple, pour être démentie par l'expérience. On en lit les succès dans les observations (c) des plus grands praticiens.

II. INDICATION. Il n'est pas toujours possible de procurer, par une facile coction, la résolution des fluides épanchés hors le cercle de la circulation. Souvent les extrémités des vaisseaux sanguins engorgés s'en-

(a) Hippocr. sect. ix, aph. 60.]

(b) Chirurg. d'Heist. t. j, p. 425.

(c) Ambr. Paré, c. 24, p. 576. Amat. Luzitan, cur. 13, cent. 4, p. 366.

flamment par leur collision forte, & leur frottement redoublé; ils se brisent, se déforment : les forces vitales les détruisent, les séparent, les confondent & les mêlent avec ces humeurs qui, abandonnées à elles-mêmes, & secondées par la chaleur du lieu, s'exaltent; leurs principes, par un mouvement intestin, se désunissent, se développent, changent de nature : la partie suppure, & il en naît un liquide excrémentitiel homogène, d'une couleur blanche; d'une consistance douce, égale, visqueuse, qui est aussi le produit des débris de ces mêmes vaisseaux.

Dès que le pus renfermé dans cette capsule, est parvenu à maturité, on lui ouvre des issues, pour éviter qu'il ne fûse, en croupissant, & qu'il ne corrompe les parties voisines. Les modernes se servent communément d'un bistouri propre à ces opérations : les anciens employoient le cautere, toutes les fois que l'abcès étoit livide, noir, & que le pus étoit bien élaboré, ou quand il y avoit quelque gros vaisseau qui leur faisoit craindre une hémorragie.

Je ne veux point combattre une pratique avérée par tant d'habiles gens; je crois cependant qu'on pourroit quelquefois se servir du cautere, avec succès. Il n'appartient qu'à l'expérience de nous instruire, & qu'aux grands maîtres de reconnoître & de distinguer les cas où il convient.

On peut l'employer fans risque, quand l'abcès (*a*) dégénere en fistule, & en un ulcere étroit & finueux (*b*); quand les bords mous, oedémateux, pâles, spongieux, sanguinolens, excèdent les chairs, & regorgent d'une matiere âcre, ichoreuse, sanieuse, corrosive, qui (*c*) ronge & mine dans le pannicule graisseux; lorsque les ulceres sont inveterés, profonds, purulens (*d*), fétides, malins, dans des tempéramens cacochymiques, atrabillaires, scorbutiques (*e*), où ils tendent facilement en gangrene; quand ils ne cedent à aucun remede (*f*), & qu'on soupçonne qu'ils ne soient entretenus par une carie.

Nous lisons dans les observations de Sylvat, qu'une dame avoit un ulcere à la partie externe de l'intestin rectum, depuis vingt-sept ans, qui avoit résisté à tous les remedes; il n'étoit cependant fomenté & entretenu par aucun vice, sinon qu'il en couloit une matiere pituiteuse, qui avoit contracté une legere acrimonie, depuis que la malade avoit été affectée d'une diarrhée bilieuse,

(*a*) Hipp. l. 6, aph. 48.

(*b*) Sennert, l. iij, p. ij, sect. j, p. 812.

(*c*) Cornel. Cels., l. vj, c. 28, p. 318. Chirurg. d'Heist. t. j, p. 593.

(*d*) Riol. pag. 624. Etmuller, t. iij, p. 1220. Ant. Lambert. Dulaurent, p. 390.

(*e*) Boerh. Aph. 420.

(*f*) Tagault, c. xiv, p. 281. Chirurg. d'Heist. t. j, p. 592.

& étoit devenu purulent, fanieux, livide; les bords étoient calleux, & il caufoit des douleurs fortes & aiguës. Après l'avoir détergé, il me servit d'un cautere renfermé dans une canule criblée de petits trous, qu'il appliqua sur l'ulcere, trois ou quatre fois. Ce remede lui a toujours bien réuffi (a), & fur-tout dans les ulceres malins.

La suite au Journal prochain.

A V I S

*Sur un Ecrit intitulé : Médecine universelle, concernant la poudre du sieur
A I L H A U D.*

Nous avons reçu dernièrement un Ecrit, imprimé fans permission, intitulé : *Médecine universelle*, dans lequel on publie, & on prétend combattre deux observations que nous avons inférées dans notre Journal. L'une est de M. Lorrent, médecin au Neuf-Brisac; l'autre, de M. de la Maziere, médecin à Poitiers : elles sont toutes deux très-utiles, & d'autant plus intéressantes, qu'elles viennent de deux médecins connus par leur probité & leur sçavoir, & qu'elles tendent à démontrer l'usage pernicieux & même

(a) Benoit Sylvat, Obs. med. cent. 3.

mortel, de la poudre d'Aix. L'auteur de cette brochure anonyme, qui est le sieur Ailhaud, paroît se plaindre de ce que nous n'avons pas publié les réponses qu'il a faites aux observations de MM. Lorrent & de la Maziere, & de ce qu'il nous les a envoyées inutilement.

Voici nos raisons. 1^o Les observations de ces deux médecins sont sur des faits qui prouvent invinciblement les effets caustiques & violens de la poudre d'Ailhaud; & nous n'avons pas cru qu'il fût possible de les détruire: 2^o il s'en faut de beaucoup que nous ayons été persuadés du contraire, par les raisonnemens vagues & la fausse doctrine, que contiennent les réponses du sieur Ailhaud: 3^o il ne nous a pas paru décent de mettre en rivalité, dans un Journal fait pour être vu & lu des personnes instruites, un homme à secret, avec des médecins estimables, & remplis de l'honneur inséparable de leur profession, & qui seroient très-fâchés de se compromettre; en répondant au sieur Ailhaud; 4^o le ton qui régné dans les réponses du sieur Ailhaud, n'est pas assez modeste, & n'est nullement convenable vis-à-vis des médecins qui sont ses juges: 5^o par la raison seule que le sieur Ailhaud débite de la poudre, qu'il en fait un mystère; qu'il la vend & la célèbre pour toutes sortes de maux; qu'il en défend les

mauvais effets, en cherchant à ridiculiser ou à offenser ceux qui les publient, il se met dans une classe tout-à-fait éloignée des médecins, & il ne peut aspirer à l'honneur de concourir avec eux, dans ce Journal, aux progrès de la médecine : 6^o les effets de la poudre d'Ailhaud sont si pernicieux, qu'il n'y a pas de médecin de bonne foi, qui n'en ait vu de mauvais effets, & qui ne feroit prêt à le certifier, si ce remède ne tomboit de jour en jour dans le plus grand discrédit.

Nous sommes fâchés de n'avoir pas pu répondre plutôt aux instances du sieur Ailhaud. Des affaires plus sérieuses & plus importantes nous occupoient. Nous nous hâtons de le faire, puisqu'il l'exige de nous. Nous croyons que le sieur Ailhaud est convaincu à présent, que nous n'avons pas agi avec partialité; & nous sommes assurés que s'il n'avoit pas, dans cette affaire, un intérêt personnel & *solide*, il approuveroit la conduite mesurée que nous tenons aujourd'hui.

Nous avons reçu des lettres des principales villes de l'Europe, qui nous apprennent les ravages que fait tous les jours la poudre d'Ailhaud. Nous ne les rendrons pas publiques, autant pour prouver au sieur Ailhaud notre impartialité, que pour ne pas ennuyer nos lecteurs, avec de pareilles matieres. Nous nous contenterons d'exposer aux yeux du public la lettre suivante.

L E T T R E

*A M. VANDERMONDE, au sujet de deux
personnes empoisonnées par l'usage
des poudres D'AILHAUD.*

Vous donnâtes, Monsieur, dans votre Journal du mois de Mai 1758, pag. 429, une observation de M. Thierry, notre confrere, dans laquelle ce medecin zélé pour le bien public, rendoit compte d'un accident des plus funestes, qu'avoient produit les poudres d'Aillaud. Ce triste exemple n'a pas cependant encore défabusé le public ; & je viens d'être témoin d'un fait tout-à-fait semblable pour les symptomes, & aussi terrible pour les suites.

M. Pilet, entrepreneur des jardins du Roi, célèbre & connu pour son goût pour la décoration des jardins, âgé d'environ quarante-deux ans, demeurant rue du Chaume, au Marais, homme d'un tempérament robuste & bilieux, & qui n'avoit jamais été malade, avoit coutume de se purger avec les poudres d'Ailhaud. Il en prenoit ordinairement des doses assez fortes. Se sentant un peu incommodé, le Jeudi, 3 Septembre, il en prit une premiere prise, le Vendredi matin ; mais s'imaginant

qu'elle ne l'avoit pas assez purgé, il réitéra, les trois jours suivans; & chacun de ces jours, il alla à une dose & demie. Dès le Lundi, dernier jour de cet usage, M. Pilet se sentit très-incommodé. Le lendemain, Mardi, 8 Septembre, je fus appelé, le soir, pour le voir: je le trouvai, avec une fièvre très-violente, la peau brûlante, la langue sèche, une douleur considérable au creux de l'estomac, où l'on sentoît un battement vif de la cœliaque, en y portant la main.

Le malade avoit déjà été saigné une fois au bras: je fis réitérer sur le champ la saignée; & pendant toute la nuit, le malade ne prit pour boisson, que du petit lait, & une eau de graine de lin, avec des lavemens émolliens, toutes les trois ou quatre heures: la journée du lendemain, Mercredi, fut beaucoup plus tranquille: on continua les mêmes remèdes; & le Jeudi matin, je trouvai le malade dans un état qui sembloit donner bonne espérance: il n'avoit point de fièvre, la soif étoit moins considérable; seulement ses veines étoient rouges, & en petite quantité: je profitai de ce calme, pour aiguïser le petit lait avec la casse, qui fit faire au malade un nombre considérable d'évacuations, toutes de qualité bilieuse & assez bonnes: le soir, la fièvre reprit encore plus vivement que la veille, ayant été précédée d'un peu de froid: le pouls étoit

dur & vif, le vifage rouge & allumé, les yeux étincellans, la langue fêche, l'altération affreufe, & les urines ne coulerent point de toute l'après-midi; cette agitation me décida à faire faire une troisieme faignée, qui calma un peu le malade, enforte que la nuit fut plus tranquille; seulement il y eut des sueurs confidérables, à la fin du redoublement.

Jufques-là la maladie, quoique violente, ne paroiffoit être effentiellement qu'une fièvre double-tierce, qui probablement avoit commencé à fe régler dès le 3 Septembre; le froid qui précédoit les accès, & les sueurs abondantes qui les terminoient, ainfi que la ceffation totale de la fièvre, que je trouvai, le Jeudi matin, 10 Septembre: tout prouvoit la nature de cette fièvre; mais les particules réfineufes de la poudre, qui, comme un poison lent, travailloient fourdement dans l'estomac, ne tarderent pas à changer la nature de la maladie. Le Vendredi, 11, auroit dû être le jour tranquille, & fon accès répondre à celui du Mercredi: tout le jour, la fièvre fut continue; & le foir, le malade eut un redoublement encore plus fort que la veille, dans lequel la tête parut embarraffée: je voulus faire faigner le malade au pied; mais quelques instances que je fiffe, il ne voulut jamais y consentir, prétendant qu'il fe fentoit foulagé & pres-
que

que guéri ; je n'en jugeois pas de même : je le trouvois beaucoup plus mal ; & ne pouvant obtenir qu'il fût saigné, je fis continuer le petit lait clarifié, pour boisson, l'eau de poulet, pour toute nourriture, & les lavemens fréquens. Le lendemain matin, Samedi, les choses changerent de face ; le pouls étoit petit, foible, concentré ; le malade eut, dans la matinée, plusieurs foibleffes : il se plaignoit d'un feu dévorant, au creux de l'estomac, qui lui causoit la plus vive altération, tandis que ses extrémités étoient froides ; cet état violent augmenta l'après-midi, où le redoublement ne se dénota que par des foibleffes plus fréquentes : dans cette extrémité, je fis joindre aux remedes dont usoit le malade, une potion légèrement cordiale, dont la base étoit la décoction de serpentaire. Le lendemain, Dimanche, le même état continuant, M. le Thieuillier le jeune, notre confrere, fut appelé pour voir le malade avec moi. Nous continuâmes, de concert, les mêmes remedes ; nous augmentâmes seulement la force de la potion cordiale, y ajoûtant du liliū ; & nous fîmes appliquer aux jambes des vésicatoires, qui pussent stimuler & relever le pouls. Malgré ces secours, les choses empirerent ; le pouls ne se releva que par momens : les vésicatoires, au bout de vingt-quatre heures, n'avoient produit aucun

effet ; & le Lundi, 14, le malade expira, sur le soir, se plaignant d'un feu brûlant, & répétant continuellement, depuis deux jours, qu'il étoit empoisonné.

M. Pilet ne s'étoit pas contenté de prendre de ces poudres : il avoit engagé, & presque forcé son laquais qui, depuis quelques jours, se sentoit incommodé, à se purger avec le même remède. Celui-ci n'en prit que trois prises simples, en trois jours consécutifs ; néanmoins il fut d'abord très-attaqué, & paroissoit même plus malade que son maître. Une fièvre vive & ardente, des douleurs violentes de tête, une altération & une sécheresse considérables furent les symptômes qui suivirent les trois jours de purgation. Trois saignées au pied, les lavemens fréquens d'herbes émollientes, le petit lait, l'eau de graine de lin, diminuèrent considérablement la fièvre, en quatre jours de tems ; & deux legeres purgations de casse & manne, ont achevé de la détruire.

Nous aurions désiré que l'on nous eût permis de faire l'ouverture de M. Pilet, comme nous l'avions demandé. L'état dans lequel se feroient trouvés les viscères du bas-ventre, auroit encore servi à prouver la réalité du poison ; & les symptômes que le malade a éprouvé, ressembloit tellement à ceux que M. Thierry observa dans celui de la Ville-l'Evêque, que je suis persuadé que les deux

ouvertures auroient présenté les mêmes phénomènes. Mais, quoique la famille de M. Pilet n'ait pas consenti à le faire ouvrir, ce que nous venons de rapporter, suffit pour prouver la cause de sa mort. Une fièvre double-tierce, telle que l'avoit d'abord le malade, n'est pas par elle-même une maladie dangereuse; & ce n'est que l'action d'un pareil poison, qui peut l'avoir rendue si violente, & avoir produit des symptômes si terribles. Ce venin est d'une espèce d'autant plus dangereuse, que les résines s'attachant & se collant aux parois de l'estomac & des intestins, ne peuvent être chassées de ces cavités, où elles opèrent leur effet sourdement; en sorte que les plus grands accidens ne paroissent, qu'au moment où la gangrene commence à se former. Il est triste, qu'après des exemples aussi frapans, le public ne revienne pas de son erreur; mais au moins faut-il espérer que dans un Etat aussi policé, les magistrats, chargés de veiller à la conservation des citoyens, ne permettront pas à des charlatans & à des ignorans de distribuer & répandre de prétendus remèdes, dont ils ne peuvent connoître le danger & le venin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G g ij

COMPOSITION

D'un Lavement efficace dans la passion iliaque , avec quelques Observations ; par M. J. M. J. BATKIN , chirurgien à Oye , gouvernement de Calais.

Dans une livre & demie de décoction émolliente résolutive, faite avec les fleurs de mauve, de camomille & de mélilot, je fais infuser, pendant deux heures, une forte poignée de rue récente & pilée : je passe le tout, avec expression ; j'y fais fondre une demi-once de sel ammoniac : j'y ajoûte deux onces d'huile de noix, & autant de miel mercurial, pour être partagé en deux lavemens que je donne, à deux heures de distance.

PREMIERE OBSERVATION.

Pierre Cavelaire, marchand à Oye, âgé de soixante ans, sujet, depuis quelque tems, à des attaques de paralysie, fut tout-à-coup frappé, en 1755, d'une passion iliaque caractérisée. Après avoir employé à tems, mais sans succès, les remèdes usités & conseillés en pareil cas, j'eus recours au lavement ci-dessus, qui fut suivi d'une prompte évacuation par les selles, & d'une cessation de tous les accidens.

II. OBSERVATION.

Un domestique d'Augustin-Liévre, âgé de dix-sept ans, au même village, après

s'être rempli de lait caillé , fut attaqué d'une indigestion ; & en conséquence , d'un vomissement ; dans lequel il rendit d'abord ce qu'il avoit pris , & ensuite les matieres fécales ; au point que cet accident dégénéra , par degré , en une passion iliaque. J'eus recours , sans succès , aux potions calmantes ; les autres remedes ordinaires ont été tentés , comme ci-dessus : leur inefficacité me déterminâ , une seconde fois , pour mon lavement , auquel pareillement tous les accidens céderent.

III. OBSERVATION.

La femme du nommé Marcadet , pauvre , demeurant à Ofsequerque , âgée de cinquante ans , fut attaquée de la même maladie , causée par une hernie inguinale , qu'elle portoit , depuis plusieurs années , sans en avoir ressenti auparavant aucune incommodité considérable ; n'ayant pu réduire l'intestin , & les saignées , les délayans , les émolliens , les huileux , les adoucissans ayant été employés , avec aussi peu de succès , que ci-dessus , j'employai mon lavement , le quatrième jour de la maladie , dans un cas où la malade paroissoit désespérée : il produisit tout l'effet désiré.

IV. OBSERVATION.

En Février 1761 , la femme du nommé Poque , meûnier à Oye , âgée de quarante-trois ans , ayant fait un effort violent , à tra-

mer des sacs de farine , fut attaquée presque aussitôt de la maladie qui fait l'objet de ces Observations. Je fis succéder mon lavement à la pratique usitée : la malade aussitôt rendit les matieres fécales , par les voies ordinaires : elle fut rétablie en peu de jours. Le mercure que je lui avois fait prendre , à la dose de deux livres , fut rendu , avec les selles , au même poids de deux livres , huit jours après l'avoir pris.

BAINS DE SANTÉ.

L'établissement des bains de santé , que le sieur Poitevin a construits sur la riviere de Seine , est un de ces projets qu'on ne scauroit trop célébrer & approuver. Ces bains sont si supérieurs aux autres , que nous avons cru devoir les ordonner à ceux de nos malades , à qui ils pouvoient être salutaires. Nous avons suivi , en cela , l'exemple de la plus grande partie de nos confreres. Les avantages authentiques que l'on a retirés de cette heureuse invention , ont engagé le parlement à accorder au sieur Poitevin des lettres-patentes propres à le maintenir dans la pleine possession de son privilège. Les magistrats , la faculté de médecine , l'académie des sciences , MM. les premiers médecins du Roi & de la Reine , &c. ont accordé au sieur Poitevin les plus grands éloges , & se sont exprimés sur son entreprise , de la façon la moins équivoque. On ne peut point en effet apporter plus d'attention & de soins , que le fait le sieur Poitevin , relativement à la pureté de l'eau , à l'ornement des chambres , à la décence , à la propreté , à

l'ordre & la promptitude du service. Il sacrifie même ses intérêts, & n'épargne rien pour parvenir à satisfaire le public. Aussi a-t-il mérité le suffrage de tout Paris, qui y a accouru, avec la plus grande confiance, & qui y a éprouvé les plus grands succès. Une pareille conduite met cet établissement au-dessus de tout ce que la jalousie & la calomnie peuvent inventer, pour en retarder ou en traverser l'utilité.

Le sieur Poitevin avertit qu'il tiendra des bains chauds, pendant tout l'hiver, excepté seulement quand la rivière sera glacée, ce qui est assez rare. On y trouvera la température convenable ; le service s'y fera avec la même exactitude & les mêmes avantages, que dans le reste de l'année.

A V I S

Sur un Anonyme.

Une personne fort riche, qui a la folie & le moyen de tout lire, nous a averti qu'il a trouvé, il y a quelques jours, chez un Libraire de Paris, des petites feuilles, dans lesquelles un petit auteur inconnu, qui prend le titre de médecin de Paris, veut essayer ses petits talens, aux dépens de ses lecteurs, de nous & de notre Journal. Nous déclarons que nous ne répondrons jamais aux anonymes & aux pseudonymes. Tout homme qui se cache, quand il cherche à injurier quelqu'un, a sans doute des raisons *personnelles* pour le faire. Il paroît que notre petit antagoniste agit prudemment, en conservant l'anonyme. Nous croyons donc devoir le laisser dans l'obscurité, à laquelle sa médiocrité le condamne. Nous nous respectons trop, pour nous mesurer avec des gens de cette espèce.

LIVRES NOUVEAUX.

Notionnaire ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile & d'intéressant dans les connoissances acquises depuis la création du monde, jusqu'à présent; par M. de Garfaut, auteur du nouveau parfait Maréchal, avec figures en taille-douce. A Paris, chez Desprez, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, in-8°. Prix relié 9 livres. Cette espece de recueil contient des notions simples & très-concises de toutes les sciences, en particulier, de la Médecine, de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques, qui régneront le plus ordinairement dans la généralité de Paris; par M. Boyer, ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, &c. &c. &c. A Paris, de l'Imprimerie royale; se distribue chez l'Auteur, rue S. Dominique, brochure in-12. L'auteur combat le préjugé où sont les ignorans, de pousser les sueurs dans la sueur. Il conseille de traiter cette maladie avec les saignées au bras & au pied, avec les émétiques, les anti-phlogistiques & les purgatifs. Il donne les signes qui distinguent cette maladie de la sueur angloise; ou de cette fièvre que l'on nomme *sudor anglicus*. Il conseille, à-peu-près, le même traitement pour la plupart des autres maladies épidémiques; l'auteur en garantit le succès. On trouve, à la fin de cette brochure, la manière de faire la soupe au riz, pour vingt-cinq personnes. On ne sçauroit trop louer l'attention & le zèle de l'auteur pour le bien public.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	12	19	14	28	3		O. méd.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. le mat.
2	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16		3		Idem.	Peu de nuag.
3	15	18 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$		2		Idem.	Couv. pet. pluie le mat.
4	15 $\frac{1}{2}$	18	15 $\frac{1}{2}$		0	$\frac{2}{3}$	Idem.	Couvert.
5	15	19 $\frac{1}{2}$	16		0		Idem.	Id. Quelq. goutt. de pl. le m. & le f.
6	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	16		1		S-S-O. méd.	B. de nuag. pet. pl. le f.
7	15	20 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nuag.
8	18	25 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{3}{4}$		1	$\frac{2}{3}$	Idem.	Serein.
9	18	22	18		3		O. méd.	B. de nuag. pl. méd. le f.
10	18	20	17		2	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pl. & tonn. méd. de gr. mat.
11	17	18	13 $\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nuag. pluie forte presque tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
12	12	16	12 $\frac{1}{2}$	28	3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pl. méd. tout le mat.
13	10	19	14		4		E. méd.	Peu de nua.
14	12	18	14 $\frac{1}{2}$		0		Idem.	Couv. pet. pl. le matin & le soir.
15	11 $\frac{1}{2}$	17	12		0	$\frac{1}{2}$	O. méd.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. le f.
16	11	16	13 $\frac{1}{2}$		1		Idem.	B. de nuag.
17	13	17 $\frac{1}{2}$	18	27	10		S.O. méd.	Id. Pl. forte le mat. & méd. toute la nuit.
18	12 $\frac{1}{2}$	17	13 $\frac{1}{2}$	28	0		Idem.	B. de nuag. pet. pl. le f.
19	9 $\frac{1}{2}$	16	11		0		Idem.	Idem.
20	8	15	10		1		Idem.	B. de nuag.
21	9	12	10	27	10		Idem.	Couv. pl. méd. tout le jour.
22	7	13	11	28	2		Idem.	B. de nuag. pl. médioc. tout le soir.
23	8	14	11		3		N - E. médioc.	Couvert, bruine le m. jusqu'à 9 h.
24	10	16	13		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nuag. brouill. ép. le mat. tom- bant en br.
25	10	16	13 $\frac{1}{2}$		1		Idem.	B. de nua- ges.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
26	10	18	14	28	1	$\frac{1}{2}$	E-N-E. méd.	Serein.
27	11 $\frac{1}{2}$	18	15		3		E. méd.	B. de nuag.
28	11 $\frac{1}{2}$	18	14		3		<i>Idem.</i>	Peu de nuag- ges.
29	10	15	12		3	$\frac{1}{2}$	N. au N- E. méd.	<i>Idem.</i>
30	8	14	9		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été, comme le mois passé, de 25 $\frac{1}{2}$ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 18 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes; la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

5 fois du N-E.

5 fois de l'E.

9 fois du S-O.

11 fois O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.

1 jour de brouillard.

22 jours de nuages.

6 jours de couvert.

15 jours de pluie.

2 jours de bruine.

1 jour de tonnerre.

Les hygromètres n'ont marqué de l'humidité, que le 10, le 11, le 21, le 22 & le 23.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1761, par
M. VANDERMONDE.

Parmi les différentes maladies qui se sont déclarées, ce mois-ci, on a observé des fièvres tierces, doubles-tierces, avec des accès très-violens, des fièvres inflammatoires, avec des lassitudes & des douleurs générales; elles étoient suivies de redoublemens assez violens, qui exigeoient des saignées assez fortes, & des boissons anti-phlogistiques, en abondance: ces maladies ont été rarement accompagnées d'engorgement local, à l'exception de quelques douleurs vagues dans les membres; aussi ont-elles été rarement fâcheuses.

On a observé aussi des maladies qui s'annonçoient par un mal-aise général, une espèce de stupeur, sans fièvre apparente; la tête étoit rarement libre, sans être menacée d'inflammation: les malades paroissent accablés, & dans un épuisement total: le cours des urines & des selles étoit interrompu; les saignées ont mal réussi, quoique faites en petite quantité: les tisanes aiguillées avec le tartre stibié; l'eau de casse animée avec de l'eau de fleurs d'orange, & le sel de Glauber, les vésicatoires, les apozèmes laxatifs & nervins ont paru avoir un meilleur succès. Ces maladies étoient de longue durée, & laissoient les malades dans un épuisement total. Ces maladies ont été, pour la plupart, terminées par des éruptions miliaires, ou des bouffissures érysipélateuses, qui exigeoient les apéritifs & les purgatifs continués, pendant plusieurs jours.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Août 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des alternatives assez marquées dans la température de l'air. Le thermometre, le premier & le 2, n'a pas dépassé 17 degrés; & il s'est élevé à 25 degrés, au moins, le 4 & le 5: depuis le 5 jusqu'au 17, la liqueur n'a guères monté au-dessus de 16 degrés; il faut en excepter le 12, jour auquel elle s'est élevée à 23 degrés, & le 13, à 21: du 17 jusqu'au dernier du mois, elle a été observée, tous les jours, aux environs de 20 degrés, si ce n'est le 24, qu'elle n'a marqué que 16 degrés; & le 30, au contraire, elle s'est élevée à 24 degrés.

Quoi qu'il ait plu plusieurs jours, la pluie n'a été, aucun jour, ni forte, ni suivie: le barometre s'est presque toujours trouvé au-dessous de 28 pouces, mais sans guères s'éloigner de ce terme.

Le vent a été variable: il n'a marqué constamment le Sud, que du 13 au 16, & le Nord, du 17 au 22.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

moindre chaleur a été de 10 degrés : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

4 fois du Nord-Est.

3 fois de l'Est.

5 fois du Sud-Est.

10 fois du Sud.

6 fois du Sud-Ouest.

7 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

6 jours de tonnerre.

5 jours d'éclairs.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1761 , par M. BOUCHER.

Deux sortes de fièvres ont sur-tout régné ; ce mois ; des fièvres continues , de nature inflammatoire , portant principalement à la tête , avec des élancemens ou des battemens

violens dans cette partie , &c. & des fièvres putrides-vermineuses , qui ont été plus communes , sur-tout vers la fin du mois.

Dans la premiere espece de fièvre , le sang tiré des veines , étoit assez sec , & d'un rouge brillant , ou couvert d'une legere coëne blanche : les saignées réitérées d'abord , les boissons délayantes & nitrées , l'oxymel , les lavemens simples , les demi-bains , &c. arrêtoient les progrès de la maladie.

Les fièvres putrides ont été souvent du caractère des doubles-tierces. Elles exigeoient peu d'évacuations sanguines ; mais le plus souvent les émétiques ou émético-cathartiques se trouvoient indiqués , faute de quoi , il survenoit dans l'état de la maladie , une diarrhée qui affoiblissoit les malades , sans les soulager ; ou bien il leur restoit une oppression & des angoisses fâcheuses. Ces fièvres ont été , dans plusieurs , décidément malignes , & sans retours périodiques d'accès. Les fièvres tierces ont été aussi fort communes , tout le mois ; & vers la fin , il y a eu beaucoup de diarrhées bilieuses , avec des douleurs de colique , & quelques *cholera-morbus*.

Outre ces diverses sortes de fièvres , il y a eu quelques fièvres bilieuses , qui se sont annoncées par de violens maux de tête , de l'oppression à la région épigastrique , des

nausées, de la soif, une langue rouge, avec des traces de jaune sur sa surface, ainsi qu'au visage, chaleur & sécheresse de la peau, des urines hautes en couleur, &c. Cette fièvre se terminoit favorablement par une diarrhée bilieuse, qui devoit être amenée doucement par des boissons préparées avec les végétaux aigrets, le petit lait, l'eau de veau, les décoctions de tamarins, les pruneaux, &c. Enfin ce mois a été remarquable par des atteintes d'apoplexie & de paralysie; & il y a eu encore beaucoup d'éruptions inflammatoires à la peau qui, dans plusieurs, ont été en forme d'élevures urticaires; mais il n'y avoit presque plus de petite vérole en ville.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre.

A Paris, ce 20 Octobre 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

DECEMBRE 1761.

TOME XV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire ,
rue S. Severin , qu'il faut s'adresser pour se
procurer ce Journal. Le prix de la Souscrip-
tion pour toute l'année , est de *neuf livres
doux sols*. Quand on voudra le faire venir
par la Poste , il n'en coûtera que *quatre sols*
par mois dans chaque Ville du royaume. On
avertit que les Lettres qui ne seront pas affran-
chies , seront au rebut. On peut aussi s'a-
dresser aux principaux Libraires de France
& des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1761.

PHARMACOPÉE

*Du collège royal des médecins de Londres ,
traduite de l'anglois , sur la seconde
édition du docteur PEMBERTON , avec
des notes & observations ; tome premier ,
in-4° , 1761. A Paris , chez Herissant ,
rue S. Jacques. Prix relié 10 liv. 10 sols.*

LES médecins ont toujours regardé la pharmacie, comme une des parties les plus importantes de leur art, & une de celles qui étoient les plus capables de fixer leur attention, ou d'animer leurs travaux. S'il est nécessaire d'observer, avec exactitude, la marche & le différent caractère de chaque

Hh ñ

maladie, il est encore plus essentiel de bien examiner les effets des remèdes, & d'apprécier leur vertu ; car nous avons, sur le premier objet, des histoires fidelles, des recherches utiles & solides, des tables exactes, que le tems, les systèmes & les différentes révolutions de la médecine ont jusqu'ici respectées. Il n'en est pas de même de notre matière médicale. Tous les efforts des médecins qui nous ont précédé, n'ont fait que multiplier nos richesses, sans en déterminer l'usage, sans en augmenter le prix ; & nous osons assurer que, de toutes les branches de la médecine, la pharmacie est celle dont nous tirons les connoissances les plus vagues, les plus incertaines & les moins susceptibles d'être réduites à leur juste valeur. Les médecins ont, de tout tems, senti ces inconvéniens, & ont imaginé, pour y remédier, de faire dans chaque pays, dans chaque province, & même dans chaque ville, un recueil qui contînt une certaine quantité de remèdes combinés ensemble, & de compositions, dont les effets heureux avoient été suffisamment constatés, & qui, en conséquence, avoient été regardés comme spécifiques, dans des circonstances & des affections particulières.

Mais ce projet a dû nécessairement rencontrer des obstacles continuels dans l'exécution. Ces remèdes, quoique reconnus

efficaces , par des praticiens habiles , avoient le défaut d'être le résultat des systèmes , & des connoissances souvent fragiles de ceux qui les avoient imaginés. La pharmacie fut donc exposée aux différentes secousses que la médecine a éprouvées ; c'est pourquoi , sous le règne des médecins-chymistes , on célébra beaucoup les produits de la chymie , & on les autorisa & les préféra même aux compositions galéniques , dans la pratique de la médecine. Quand les Arabes enseignèrent & exercèrent la médecine , on fit usage de différens mélanges des drogues simples. Chaque siècle avoit ses compositions favorites ; chaque auteur vantoit son remède , & bientôt on vit naître la confusion & l'incertitude ; sources naturelles de trop de richesses , & du défaut de choix.

On fut donc contraint de faire des dispensaires , que l'on pût regarder par la suite , comme des archives , dans lesquelles seroient en dépôt les remèdes les plus accrédités , dont les effets seroient les moins douteux , & auxquels on pourroit avoir recours , quand un heureux assemblage de circonstances sembleroit l'exiger ; ces especes d'entraves , que nos prédécesseurs ont mises à leur imagination & au desir frivole de la nouveauté , paroissent d'abord devoir concourir au bien de l'humanité , tant pour les médecins qui étoient convenus de ne se servir

que de ce précieux choix de remèdes , dans leur pratique , que pour les malades , dont on cherchoit à assurer la confiance , & pour les apothicaires , dont on dirigeoit & rectifioit les travaux , & dont on diminuoit les peines & les dépenses.

Telle fut donc l'origine des pharmacopées. L'usage , l'expérience , la saine critique , les nouvelles découvertes , le plus grand examen qu'on avoit fait de certains remèdes qui devenoient infructueux , donnoient souvent occasion aux médecins , de corriger , augmenter & retrancher , & enfin , de changer leurs dispensaires : de-là , cette multitude d'éditions , qui ont été faites de ces ouvrages , sans qu'ils ayent jamais été aussi parfaits qu'on auroit pu le desirer.

Entre les différentes pharmacopées , aucune n'a éprouvé plus de variétés , que celle du collège des médecins de Londres. Fatigués des réformes continuelles , qu'ils étoient forcés de faire à ce sujet , ils ont résolu de les prévenir , ou du moins de les rendre moins fréquentes , & de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible , pour les circonstances présentes. Ils ont par conséquent établi un comité , pour examiner les compositions qu'on leur avoit déjà présentées , pour recevoir toutes les observations & toutes les formules nouvelles , qu'on leur adresseroit , pour faire

sur chacun de ces objets, des expériences capables de porter un jour serein & vrai sur le mélange & le résultat de chaque composition, & enfin pour motiver, au sujet de chaque article de leurs expériences, les raisons de réforme, de choix, de suppression ou de changement, que les commissaires auroient adoptées.

Tel est le précis d'un très-bon discours, qui forme une grande partie du premier volume de cette Pharmacopée, que nous annonçons aujourd'hui. On y voit des juges éclairés & modestes, qui exposent les changemens qu'a éprouvé la pharmacie, l'état où elle étoit au moment de leurs travaux, & qui soumettent humblement le fruit de leurs recherches & de leurs peines aux lumières de ceux qui daigneront s'y intéresser. Si le comité n'a pas toujours des raisons suffisantes & conformes à nos connoissances actuelles, à donner de ces réformes, il a du moins l'avantage singulier & inestimable d'être le premier comité établi pour un pareil dessein, qui ait publié, sans réserve, les motifs qui l'ont fait agir, & qui ait mis tous les médecins en état, en les jugeant, de les louer ou de les condamner. Telle est la conduite des vrais sçavans, qui repoussant un orgueil déplacé, sentent qu'une telle entreprise, cent fois commencée, & toujours ébauchée, ne peut être

conduite à sa perfection, que par un concours général, & par des efforts puissans & réunis.

Nous ne sommes cependant pas entièrement convaincus de l'utilité de ces pharmacopées, dans quelque degré de perfection qu'elles soient. Presque tous les effets des remèdes dépendent de l'état présent du corps, de la disposition naturelle de celui qui les reçoit; ainsi tous les mélanges destinés, dans un pareil ouvrage, à des usages déterminés, en produisent souvent de tout opposés. Il n'est pas rare de voir la confection d'hyacinthe, produire des évacuations par les selles, & le syrop de chicorée, composé de rhubarbe, échauffer, fortifier l'estomac, & donner de l'appétit. Qui peut assurer le résultat de l'action de la plupart de ces combinaisons, qui, à la lecture, sont si artistement arrangées? Peut-être sont-ce des forces différentes, qui se détruisent, qui se désunissent, & qui s'opposent à leurs effets mutuels? D'ailleurs à quoi sert cette multitude de drogues galéniques & chimiques, qui se trouvent dans nos Pharmacopées? Combien en emploie-t-on dans la pratique? Il y en a la moitié totalement oubliée; un tiers, dont on fait très-rarement usage: une partie du reste sert à l'exercice journalier de la médecine; les apothicaires cependant sont contraints d'avoir des échan-

tillons de tous ces mélanges, dont ils n'ont aucun débit. Aussi font-ils forcés, ou de les sacrifier, en les mettant au rebut, ou de donner, tous les ans, un nouveau lustre à ces drogues, qui, par ce moyen, ont toujours belle apparence, & point de vertu. Le plus grand inconvénient qui résulte de la multitude des compositions, que l'on tient dans les boutiques, est l'incertitude où l'on est de la vertu de la plupart d'entr'elles, & de l'impossibilité de s'en assurer ? Si le nombre en étoit beaucoup plus borné, il seroit plus facile de tenter, & de constater leur efficacité. Les médecins eux-mêmes ayant toujours un point fixe devant leurs yeux, ont recours à des compositions toutes faites, tandis que peut-être les circonstances en exigent de différentes. Cette paresse devient nécessaire, & nuit aux progrès de l'art. Il y a cependant des drogues, que l'on ne peut pas conserver dans toutes les saisons, & quelques-unes, dont les effets sont si connus, & dont la nécessité rend l'usage si fréquent, que nous croyons qu'on ne peut pas s'en passer, & qu'il est nécessaire de les trouver, en tout tems, dans les boutiques; mais le nombre, relativement à la pratique médicinale, en est bien petit, & n'en rendroit pas moins les deux tiers des pharmacopées, inutiles.

Quoi qu'il en soit, le recueil que nous

annonçons , est un des mieux faits , & un de ceux qui méritent les plus grands éloges. Le traducteur ne s'est pas contenté de donner au public la Pharmacopée de Londres , accompagnée du petit nombre de notes que le docteur Pemberton y a jointes ; en la publiant , il se propose , ou de réformer , ou d'éclaircir , ou même d'augmenter son texte , pour le rendre plus utile aux artistes François , en faveur desquels il travaille. C'est sans doute pour entrer efficacement dans ces vues , qu'il paroît avoir sur-tout adopté le *Codex* de la faculté de Paris , pour les formules qu'il ajoute ; en sorte qu'on peut dire que son ouvrage est une comparaison continuelle de la Pharmacopée de Londres , avec celle de Paris ; & jamais ouvrages ne furent plus dignes d'un si beau parallèle. Les auteurs de ces deux dispensaires , rivaux , sans être ennemis , verront , avec plaisir , leurs codes pharmaceutiques marcher de pair , sans cesse comparés , & toujours également réfléchis.

Sans nous écarter de l'exposé du comité de Londres , il est très-possible de prouver ce que nous annonçons au sujet du travail propre au traducteur. A la suite du raisonnement très-concis du comité , sur les eaux distillées , on trouve , dans une note très-détaillée , pag. 63 , l'histoire des eaux distillées , dont on fait remonter l'origine

aux Arabes ; & l'usage multiplié , à un médecin nommé *Guillaume Saliceti* , qui vivoit vers le milieu du troisieme siècle. Ensuite on lit une excellente Dissertation sur l'abus des eaux distillées de plantes inodores , où , après avoir démontré que ces eaux different bien de l'eau commune , on prouve qu'il n'est pas possible qu'elles ayent la vertu qu'on leur attribue , & encore moins celle des plantes dont on les tire. Ce principe est avoué & reconnu de tout vrai chymiste ; & on ne le trouve , jusqu'à présent , dans aucun ouvrage , mieux développé que dans celui-ci.

On voit encore à la page 138 du même exposé une note très-sçavante sur l'origine & la nature du calcitis : on y expose la description que Galien fait de la mine de Misy , qu'il avoit lui-même visitée : on compare ce récit aux descriptions des auteurs postérieurs ; on en conclut que l'espece de calcitis qu'on nous apporte de Suède , n'est point du tout analogue à celui de Galien.

L'exactitude que le traducteur a observée dans toutes les occasions de réformer son texte , nous autorise à remarquer un endroit de ce texte , p. 90 de l'exposé , où l'on voit l'élixir de propriété , attribué à Vanhelmont. Il nous semble que c'est au moins une faute typographique , qu'on ne man-

quera pas de corriger, en publiant le second volume.

Nous ne trouvons aucun correctif à l'énoncé du comité, pag. 89, au sujet de l'infusion de roses à l'eau, dont l'acide vitriolique précipite, dit-on, la couleur. On sçait qu'il lui donne au contraire plus d'intensité, & qu'elle ne se perd qu'à la longue; c'est peut-être-là ce qu'ont voulu dire les auteurs Anglois.

Qu'on nous permette encore quelques observations qui prouveront, de notre part, l'attention avec laquelle nous avons lu ce volume, le cas que nous faisons de l'entreprise & de son auteur, & le desir sincere où nous sommes, de voir un si excellent ouvrage atteindre à la perfection.

On lit, dans une note, pag. 95, que la teinture d'antimoine tient en dissolution un peu de foie d'antimoine. La longue calcination qui succede à la détonnation de l'antimoine avec le nître, permet-elle au foie d'antimoine de rester encore dans la masse sur laquelle on verse l'esprit-de-vin?

Nous voyons, pages 58 & 128, deux notes très-bien faites, sur les savons, & en particulier, sur celui de Starkey. Le traducteur qui rend ici à M. Rouelle, le cadet, le tribut d'éloges qui lui est dû, comme à un excellent artiste, n'étoit-il pas en état de faire plus, que de desirer la publicité du

procédé concis de ce chymiste ; pour faire , en quatre ou cinq heures , une livre de ce savon blanc & ferme , lui qui n'ignore pas que , suivant ce procédé , quatre onces de sel fixe absorbent trois onces & demie d'huile de térébenthine ? Nous invitons le traducteur à donner , sans réserve , dans son second volume , ce procédé , & tous ceux qui pourroient arrêter les artistes. On ne peut trop applanir les difficultés , quand on veut qu'un art se perfectionne. Or il nous semble que c'est-là où tendent les desirs du traducteur.

Nous sommes portés à croire que c'est par inadvertence , qu'on lit , pag. 114 du même exposé , dans une note sur le sucre , que la cassonade , bien clarifiée & employée pour les syrops , n'est pas sujette à candir ; les boutiques d'apothicaires & de confiseurs déposent contre cette assertion. Nous nous sommes permis ces légères observations , dans la persuasion où nous sommes , que loin de déplaire au traducteur , elles lui seront agréables. Quelque bien qu'on fasse , on doit toujours désirer de faire mieux. Ainsi nous terminons nos remarques par observer , pag. 261 de la matière médicale , que ce n'est pas la pierre calaminaire , mais le zinc qu'elle contient , qui convertit le cuivre en laiton.

Après l'exposé du comité , qui n'est , à proprement parler , que la préface de la

Pharmacopée, on a placé, dans le texte, ainsi que dans tous les livres de ce genre, une matière médicale, ou une liste succinte des drogues simples qui entrent dans les diverses compositions; cette liste ne contient d'ordinaire que le nom de la drogue, ce qu'on nomme la phrase; & ce n'est que dans le dispensaire de Paris, que se voit, sous chacune, l'énumération des préparations auxquelles elle est sujette, & des compositions où elle entre. L'on peut dire même, que cette table est un chef-d'œuvre qui fait beaucoup d'honneur à la faculté de médecine de Paris.

Toujours guidé par le noble desir, d'étendre, autant qu'il est possible, l'utilité de son travail, le traducteur a voulu que la matière médicale de la Pharmacopée qu'il publie, contînt une courte description des drogues: il y a fait entrer par forme de supplément, celle des drogues qui, n'étant pas d'usage à Londres, le sont à Paris, parce que son dessein paroît être, comme nous l'avons déjà dit, de faire aller de pair les deux dispensaires de Paris & de Londres.

L'importance de ces descriptions courtes avoit déjà été sentie par Salmon, éditeur d'une Pharmacopée angloise, en 1691; & il avoit fait entrer, dans sa matière médicale, les préparations chymiques des substances minérales. Quincy avoit fait la même

chose. On a, d'autre part, en Angleterre, la Pharmacologie célèbre de Samuël Dale; en Allemagne, la matiere médicale de Cartheuser; en France, celle de M. Geoffroy; les Traités des drogues de Pomet & de Lemery, tous auteurs célèbres, dont le traducteur a sçu profiter, avec la précaution de citer quelquefois ses garans, & de les réformer, quand il en est besoin. Nous invitons nos lecteurs à lire tout l'ouvrage, & surtout les articles, Musc, Ambre, Tamarins, Sucre, Térébenthine, pour voir le soin que notre auteur a pris, en traitant sa matiere médicale. Quelquefois on trouve l'analyse chymique des drogues; souvent, comme on les emploie en substance, & leurs vertus, quelquefois aussi les attentions qu'on doit prendre pour les bien choisir. Afin de rendre l'utilité de son ouvrage plus générale, le traducteur, ou plutôt l'auteur, (car ici il parle de son propre fond,) a mis les noms latins, anglois, italiens & allemands de chaque individu.

Par l'examen de cet ouvrage, on ne peut qu'applaudir à l'entreprise, & inviter le Libraire, qui lui-même paroît desirer le bien public, à hâter la publication du second volume, dont nous nous ferons un devoir de rendre compte à nos lecteurs, avec tout l'éloge qu'il semble déjà mériter.

NOTIONS GÉNÉRALES

Sur la Colique de Poitou, végétale, produite par l'usage du cidre ; par M. BONTÉ, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin à Colistances.

Tous les corps sublunaires sont soumis aux influences de l'air qui les environne ; cet élément développe, chez nous, le premier signe de la vie, & l'entretient. L'homme en ressent toutes les impressions ; le caractère des maladies change souvent comme celui de l'atmosphère. Les alimens que nous prenons, & les boissons dont nous usons, sont, comme l'air, d'une nécessité indispensable à l'entretien de la vie ; leur mauvaise qualité répand sur l'espèce humaine une source féconde de maux, dont elle se défend avec peine ; nos humeurs participent nécessairement du vice des suc qui concourent à les former : les bleds ergotés ou remplis d'ivraie ; les eaux bourbeuses ou chargées de parties étrangères, ont souvent occasionné des épidémies meurtrières. Les eaux de neige rendent les habitans des Alpes, sujets au goître ; l'usage du fromage & des laitages rend les Hollandois exposés

exposés à la pierre : le thé , au rapport de plusieurs voyageurs , en préserve les Chinois.

La boisson familière des bas-Normands qui n'ont point l'avantage de jouir d'un ciel capable d'y faire croître la vigne , est le cidre ; cette boisson ne laisse pas d'avoir ses avantages , lorsqu'elle a acquis un juste degré de fermentation ; comme elle abonde en corps muqueux , on lui reconnoît alors une qualité pectorale , qui la fait recommander aux personnes d'une poitrine délicate. Lorsque le cidre est récent , & qu'il n'a point subi la fermentation vineuse , il a alors la qualité savonneuse , propre à tous les sucs des fruits des végétaux capables de fermenter : il excite des douleurs de colique , avec des diarrhées ; ces coliques sont passagères ; elles ne ressemblent en rien à celles de Poitou : la diarrhée accompagne toujours les coliques qui suivent l'usage des cidres trop nouveaux ; la constipation , au contraire , est un symptôme inséparable de la colique de Poitou végétale : la fermentation étant portée trop loin , les cidres deviennent extrêmement nuisibles ; ils prennent un commencement de fermentation acide ; la liaison du corps muqueux , avec les autres principes , est alors bien foible ; l'acide tartareux est presque à nud , la partie spiritueuse devient plus libre ; cet état de

décomposition imparfait, est moyen, pour ainsi dire, entre la fermentation vineuse & la fermentation acide. On appelle, dans le pays, ces cidres, *maigres*; ils ont une legere pointe d'acide, & sont fort enyvrans. Ceux qui en usent, pendant quelque tems, sont exposés à la colique de Poitou végétale. Les cidres les plus doux & les plus gracieux à boire, dans leur juste degré de fermentation, sont ceux qui, en vieillissant, sont les plus sujets à donner la colique de Poitou, parce qu'ils passent plus promptement à un commencement de fermentation acide; les cidres amers le prennent beaucoup plus tard; leur amertume qui dépend, en grande partie, de l'écorce du fruit, les en défend, ainsi que le houblon ou l'absynthe sert, pour ainsi dire, de *condimentum* à la biere.

On ne peut accuser nos cidres d'être altérés par aucun mélange métallique; cette fraude dangereuse est inconnue dans le pays; le vil prix de la liqueur l'en a sans doute préservé. Il y a certaines années, où la colique de Poitou est très-commune. A-t-on quelque prétexte plausible alors de soupçonner une altération métallique dans toutes les boissons, & sur-tout dans les maisons particulieres?

Nous venons de voir, dans cet exposé préliminaire, que la colique végétale étoit produite par les cidres qui tournent à l'acide; leur premiere action se passe sur l'esto-

mac & les intestins , où est le siège des premières douleurs ; le *mucus* intestinal se trouve épaissi ; la bile destinée, à dompter les acides , l'est elle-même ; elle s'épaissit , & séjourne dans ses couloirs : cet acide ne s'arrête pas seulement dans les premières voies ; il passe ensuite , avec le chyle , dans le mésentère ; il suit la même route , & se mêle avec lui dans la masse du sang. Les symptômes , que nous aurons lieu d'expliquer dans la suite , nous feront voir qu'il imprime , dans tout ce trajet , des marques de son caractère malfaisant. Parvenu dans la masse du sang , il s'unit avec les liqueurs les plus propres à le dissoudre ; la lymphe & la sérosité sont celles avec lesquelles il s'unit ; il se distribue avec elles jusques dans les plus petits vaisseaux : il y circule avec tous ses caractères : les ligamens , les membranes , les nerfs & leurs ganglions souffrent donc nécessairement les impressions de cet acide ; toutes ces parties s'en trouvent irritées & agacées ; les sucs qui y circulent , s'en trouvent altérés. Cette explication succincte sera développée davantage dans la suite ; elle est simple , & puisée dans la nature même des symptômes , que nous détaillerons plus amplement.

La colique de Poitou végétale, produite par les cidres , est beaucoup plus commune dans les années abondantes, & dans les années stériles.

riles , que dans les années moyennes. Dans les années abondantes , les fruits sont très-petits ; les suc en sont moins bien élaborés : les arbres sont , pour ainsi dire , épuisés par leur production trop multipliée ; l'abondance oblige les cultivateurs de faire la vendange de bonne heure : on emploie beaucoup de fruits avortons , qui ont tombé avant leur maturité ; les suc exprimés de ces fruits ne peuvent subir une fermentation vineuse parfaite : ils conservent toujours du verd. Dans les années stériles , on est moins circonspect sur la qualité des cidres : on en boit de fort anciens , & qui ont commencé à prendre un degré de fermentation acide ; la fermentation a dû en effet se renouveler plusieurs fois , par l'inégalité des saisons.

Les cidres de certains cantons sont plus propres à donner la colique de Poitou , que les autres. La nature du sol varie extrêmement celle de ses productions : les mêmes plantes élevées dans des *terroirs différents* , ne donnent point , par l'analyse chimique , les mêmes principes. Les plantes maritimes ; ramassées sur le bord de la mer , donnent beaucoup de sel marin ; celles qu'on cultive dans les jardins , en donnent une quantité bien moindre : les vignes fumées produisent des vins moins vigoureux , que celles qui ne le sont pas. Dans le pays

d'Auge & le Limosin, ainsi que dans certaines contrées de ce pays, les cidres ont plus de corps; ils sont plus pesans: la fermentation vineuse n'est complète, qu'après un tems fort long: le corps muqueux, dans ces cidres, est fort abondant: l'acide y est plus enveloppé; comme la mixtion vineuse est plus lente à se former, sa décomposition est plus difficile. Dans bien d'autres endroits, soit par la nature du terrain, soit par la différence de son aspect, les cidres sont plus légers, ils tournent plus promptement à la fermentation acide; comme la mixtion vineuse est plus prompte, sa décomposition en est plus facile; ces cidres doivent être bus promptement; s'ils sont trop attendus, le degré nouveau de fermentation qu'ils prennent, les rend capables d'occasionner la colique de Poitou. Les cidres des environs de cette ville, sont de cette nature; la plupart de ceux qui en boient, après les six premiers mois de vendanges, deviennent sujets à la colique.

Les cidres des jeunes plants donnent, toutes choses égales, plutôt la colique, que ceux des vieux plants: les jeunes arbres n'ont point assez de vigueur; leurs sucres sont moins bien élaborés, les fruits en sont moins parfaits; leurs principes sont moins atténués: les arbres forts & vigoureux donnent au contraire des fruits bien meilleurs;

dont les suc^s exprimés, sont plus propres à la fermentation vineuse; la liqueur qui en résulte, a plus de corps, & ne passe pas si vite à la seconde espèce de fermentation, qui ne peut être que l'acide.

On observe assez fréquemment, que les cidres du même terroir donnent la colique dans certaines maisons, pendant qu'on peut les boire dans d'autres, quoiqu'anciens, sans en voir suivre les mêmes effets : ce phénomène bizarre, & si singulier au premier coup d'œil, dépend de la température, & même de l'aspect des caves & des celliers, ou des tonneaux dans lesquels les cidres sont renfermés. On ne peut douter que les caves ne contribuent beaucoup à la perfection & à la bonté des liqueurs qu'on y conserve, en retardant ou en accélérant la fermentation dans les caves, dont la température est plus chaude; les liqueurs fermentées passent rapidement d'une espèce de fermentation à l'autre : dans celles dont la température est plus froide; les divers degrés qu'on observe dans la fermentation, se passent avec bien plus de lenteur; les liqueurs vineuses s'y conservent davantage, & sont d'une bien meilleure qualité : les tonneaux mal lavés font aigrir plus promptement les liqueurs qu'ils contiennent; dans ceux qui sont nettoyés avec soin, elles sont conservées long-tems, sans s'altérer. Les

personnes qui s'abstiennent entièrement du cidre, & ne boivent que des vins de bonne qualité, n'éprouvent point la colique de Poitou végétale; celles qui, par les fréquentes récidives qu'elles ont essuyées, quittent le cidre, pour ne boire que de l'eau, n'en ont plus aucunes attaques. Ces faits, appuyés de l'observation journalière, confirment évidemment que le cidre est la cause prochaine de la colique de Poitou végétale, qui régné dans le pays.

On ne voit point, généralement parlant, cette colique régner aussi communément parmi les bourgeois aisés, que parmi les artisans. Plusieurs des bourgeois aisés boivent fréquemment du vin; cette liqueur généreuse, en fortifiant les viscères, les défend des impressions du cidre; ceux qui ne boivent point de vin, choisissent les cidres de la meilleure qualité: ils n'en boivent point, comme l'artisan, de mêlés ou de diverses especes successivement; circonstance qui détermine le plus souvent les attaques de colique de Poitou.

La colique dont nous traitons, s'observe communément dans les maisons d'un grand détail & dans les communautés. Dans ces maisons, le cidre est ordinairement renfermé dans des tonneaux d'une grande capacité; on est, par cette raison, obligé d'en boire une certaine quantité, qui a été exposée

à un degré de fermentation plus long-tems continué, le cidre prend un commencement de fermentation acide. La premiere partie du procédé de Glauber, pour faire de bon vinaigre, consistoit à laisser un vuide dans les muids où il renfermoit la liqueur, à laquelle il se proposoit de faire subir la fermentation acide. Plusieurs personnes ne peuvent boire de cidres contenus dans des tonneaux à moitié vuides, qu'elles ne ressentent aussi-tôt quelques atteintes de colique.

La transvasation des liqueurs y rétablit une nouvelle fermentation; les liqueurs vineuses prennent, par ce moyen, un commencement de fermentation acide; c'est la seconde partie du procédé de Glauber qui, pour faire le vinaigre, conseille de transvaser d'un muid dans l'autre la liqueur vineuse qu'on veut métamorphoser en vinaigre. Ceux qui boivent de ces cidres mêlés & transvasés, n'évitent guères la colique. Il en est ainsi de ceux qui boivent successivement diverses especes de cidre: il se fait dans l'estomac, à l'aide de la chaleur de ce viscere, une nouvelle fermentation, dont le résultat est un acide tartareux qui se développe. Les rappors, les éructations, les vomissemens spontanés acides le démontrent sensiblement.

Les laboureurs, les artisans qui exercent des professions dures & pénibles, qui deman-

dent beaucoup d'action, comme les manœuvres, sont moins sujets à la colique de Poitou végétale, toutes choses d'ailleurs égales, que les habitans des villes, & les artisans appliqués à des professions sédentaires, comme les tailleurs, les cordonniers, &c. Le laboureur & le manœuvre sont dans une action continuelle; l'un & l'autre exercent un travail pénible & assidu; les viscères du bas ventre participent à cet exercice continuël: l'estomac, les intestins, le mésentère, sont secoués & agités de mille façons différentes: les secousses réitérées & multipliées à chaque instant, préviennent l'épaississement du *mucus* intestinal, qui seroit d'ailleurs promptement dissipé par l'action de la bile, dont l'acrimonie est exaltée par le travail: la même cause qui empêche les effets de l'acide sur le *mucus* des intestins, en préserve les glandes du mésentère. Si quelques acides du cidre peuvent parvenir dans la masse du sang, ils s'y trouvent bientôt altérés, & changés par les oscillations fréquentes & réitérées des vaisseaux; & par le jeu systaltique de toutes les fibres, toujours animé par l'exercice continuël; qui facilite d'ailleurs la transpiration. La vie sédentaire des habitans des villes, & de quelques artisans, les prive des avantages que nous venons d'attribuer à une vie plus exercée: toutes les liqueurs

tendent, chez eux, à l'épaississement; la bile devenue gluante, visqueuse, & sans aucune activité, ne coule point librement; la circulation générale des liqueurs dans les vaisseaux de différens ordres, est très-lente; tout semble concourir à rendre la cause de la colique plus active sur les premières voies & les humeurs secondaires: l'attitude courbée de quelques artisans contribue encore à fomentier & entretenir ces désordres.

On observe que l'usage familier des liqueurs spiritueuses rend les coliques de Poitou végétales, plus violentes, & leurs suites beaucoup plus fâcheuses. Les coliques si cruelles de l'isle de Java & des Caraïbes dépendent de l'abus qu'on fait, dans ces isles, du mélange de suc de limon, avec l'eau-de-vie de riz ou du sucre. Les liqueurs spiritueuses procurent une tension considérable dans toutes les fibres; elles bouchent & ferment les orifices des vaisseaux excréteurs; elles épaississent toutes les liqueurs, & plus particulièrement encore les humeurs mucilagineuses; les intestins deviennent, par l'abus des liqueurs spiritueuses, & l'usage des cidres de mauvaise qualité, plus en butte à l'acide tartareux; leurs membranes étant plus tendues, deviennent susceptibles d'une plus grande irritation; le mucilage destiné par la nature

à les défendre de toutes especes d'acrimonie, manque ou est fort épaissi : l'acide végétal agit donc presque immédiatement sur les tuniques des intestins, ou il y est retenu & fortement attaché : le suc gastrique & intestinal se séparent en petite quantité ; cette sécrétion est interceptée par le spasme & le racornissement des orifices des vaisseaux excréteurs ; l'acrimonie acide n'étant point assez étendue, par le défaut d'humidité du canal intestinal, acquiert donc plus d'activité ; les suites de la colique de Poitou sont beaucoup plus durables & plus fâcheuses, lorsqu'on est accoutumé à faire un usage familier des liqueurs spiritueuses. On sçait, par expérience, que les acides sont très-miscibles avec elles ; elles en deviennent le véhicule ; elles les distribuent promptement jusques dans les vaisseaux les plus déliés : l'expérience confirme cette opinion. Peu de personnes ignorent la promptitude avec laquelle les liqueurs spiritueuses, mêlées avec l'eau & une petite quantité d'acide, désalterent : l'acide végétal se réunit avec la partie spiritueuse, pour porter l'atteinte la plus fâcheuse sur les nerfs, soit en rétrécissant leur cavité, en racornissant leurs tuniques, soit en viciant le suc nerveux même.

Les cuisiniers sont fréquemment attaqués de la colique de Poitou végétale ; ils deviennent souvent les premières victimes de

l'art qu'ils emploient pour flater notre sensualité ; la grande ardeur du feu à laquelle ils sont exposés , endurecit les fibres ; en les privant de leur humidité naturelle , elle communique aux humeurs un degré de rarefaction considérable ; de-là les douleurs de tête , qui leur sont familières , les délires phrénétiques dans les fièvres aiguës , les tremblemens des membres , &c. La sécheresse des organes de la déglutition les altere ; l'habitude de boire souvent , succède bientôt au besoin ; ils avalent , à longs traits , dans notre climat , la liqueur dont l'acide tartareux occasionne la colique ; cette cause est développée par la chaleur des entrailles , & rendue fort active par le défaut d'humidité , propre à l'énervier ; les organes sur lesquels elle agit , sont fort tendus & susceptibles de la plus vive irritation. Plusieurs autres causes contribuent encore à rendre , chez eux , les accidens plus graves : l'une est la vapeur du charbon enflammé , dont les effets portent toujours quelque atteinte sur le genre nerveux ; elle deviendrait même mortelle dans un endroit resserré , qui n'auroit aucune communication avec l'air extérieur , ou qui n'en auroit qu'une fort légère ; l'autre est l'atmosphère métallique , dans lequel ils sont continuellement ; en effet la violence du feu convertit en chaux le dessous des vaisseaux de cuivre

qui servent dans les cuisines. La chymie nous apprend que le cuivre se calcine plus aisément, lorsqu'il ne fait que rougir, que lorsqu'il est en fusion; cette chaux cuivreuse est atténuée par l'activité du feu, au point de la répandre dans l'atmosphère, quelques parcelles de cette chaux déliée se trouvent à demi régénérées par les matières grasses qu'elles rencontrent enflammées; les cuisiniers avalent & respirent donc continuellement cette chaux cuivreuse, avec des atomes à demi-cuivreux : une chaux cuivreuse pure, ou en partie révivifiée, pourroit seule occasionner la colique de Poitou; mais ici elle en rencontre un autre dans les premières voies, dont elle emprunte de nouvelles forces, en acquérant un degré de corrosion plus marqué; elle y trouve un acide végétal, qui y devient un dissolvant du cuivre. On a donc à traiter, le plus souvent en même tems, lorsqu'il s'agit des cuisiniers, la colique de Poitou végétale & minérale. Ces sortes de gens s'exposent souvent à l'air froid, après avoir essuyé une chaleur excessive : la transpiration supprimée, devient donc une cause accessoire, qui agit de concert avec les autres dont nous venons de faire le détail.

Parmi les sujets que nous avons à traiter, tous les ans, de la colique de Poitou végé-

tale, les domestiques forment la classe la plus nombreuse. La plupart sont tirés des campagnes; l'amour du travail a été le premier principe de leur éducation : leur jeunesse s'est passée dans un genre de vie, dur & laborieux : une nourriture grossiere, & qui ne passe pas les bornes du pur nécessaire, a soutenu cette vie laborieuse, & entretenu une santé à l'épreuve des injures des tems : arrivés dans les villes, le changement qu'ils font dans leur maniere de vivre, est extrême ; une vie molle, & peu exercée, succede à un travail assidu ; les alimens dont ils usent, sont plus succulens ; les premieres maladies qu'ils éprouvent, sont celles de la pléthore ; les filles, surtout, ne manquent guères d'être attaquées des pâles couleurs : la colique végétale devient familiere aux garçons ; l'oisiveté les porte à des excès : ils fréquentent les cabarets, & boivent diverses especes de cidre ; le peu d'exercice qu'ils font, ne peut corriger ni dompter la cause de la colique, qui se multiplie tous les jours chez eux. De tous les domestiques, il n'y en a point de plus exposés à la colique de Poitou végétale, que ceux des maisons riches & opulentes. Il est aisé d'en assigner les causes, d'après ce que nous avons déjà dit. Ils sont moins exercés dans la plupart de ces maisons, que dans celles des simples particuliers : la tâche

que chacun a à y remplir, est partagée, & devient, par cette distribution, trop legere; ils y ont plus d'occasion de se livrer à des excès : on y conserve le cidre dans des tonneaux d'une grande capacité; on leur donne le cidre le plus vieux, & de la plus mauvaise qualité : ils demeurent une grande partie du jour dans des cuisines, où nous avons dit que l'atmosphère étoit chargée de parties métalliques; ce sont autant de causes réunies qui agissent souvent de concert, pour produire le même effet.

Les filles & les femmes sont moins sujettes que les hommes, à la colique de Poitou végétale, soit parce qu'elles sont moins exposées qu'eux à boire différentes especes de cidre, soit parce qu'elles en boivent, en général, beaucoup moins : les femmes de journée ne peuvent éviter quelques-unes des causes de la colique, dont nous avons parlé; elles sont en butte à toutes également : les exercices pénibles qu'elles font souvent, même au-dessus des forces de leur sexe; la vie laborieuse qu'elles mènent, les en préserve : les cuisinieres, au contraire, malgré leurs exercices fatiguans, ne laissent pas d'essuyer quelques attaques de colique : l'air chargé d'atomes métalliques, qu'elles respirent, y contribue beaucoup.

Ceux qui ont été attaqués de la colique de Poitou végétale, en éprouvent souvent

de nouvelles récidives. Celse & Sydenham nous ont transmis cette observation, confirmée depuis eux, par le témoignage unanime des praticiens : la moindre erreur des convalescens dans le régime, quelques verres de cidre rappellent bientôt les douleurs. Il peut rester, lorsque la maladie vient de se terminer, quelque portion de la matière morbifique, dont l'action se réveille à la moindre occasion : toutes les parties organiques qui ont souffert une tension considérable, tombent ensuite dans le relâchement ; le canal intestinal, après avoir essuyé tant de douleurs, perd beaucoup de son ressort ; les alimens n'y peuvent subir l'altération qui leur convient ; ils s'y corrompent par leur séjour ; les boissons y prennent le caractère que la fermentation spontanée leur communique. Le cidre, ou toute autre liqueur vineuse, suivant la remarque même de Celse, y prend une qualité acide, les irritations qui en résultent sur le canal intestinal, sont alors beaucoup plus vives : les membranes se ressentent de la sécheresse universelle de toute l'habitude du corps : les houppes nerveuses sont dépouillées, pour ainsi dire, du mucilage qui les enduit, par l'action des purgatifs réitérés, qu'on a été obligé d'administrer dans le traitement ; les nerfs sont à peine remis des cruelles impressions qu'ils ont essuyées, qu'ils sont obligés

obligés d'en souffrir de nouvelles. Quelles douleurs ne suivent pas tant de forces réunies ?

Non seulement les récidives sont familières aux personnes qui viennent d'essuyer la colique de Poitou végétale ; celles qui en ont eu plusieurs attaques , y deviennent plus sujettes dans la suite. Il reste dans la plupart de nos organes , après les maladies qu'ils ont essuyées , une foiblesse qui les dispose à être affectés par les mêmes causes , quoique bien plus légères ; les nerfs même semblent acquérir une disposition particulière , qui les rend susceptibles d'irritation , dès que la même cause se présente , quoiqu'elle n'ait pas la même intensité ; c'est ainsi que des causes fort légères renouvellent l'épilepsie , des accès de vapeurs hystériques , des paroxysmes de fièvre intermittente , &c. Les nerfs sont si susceptibles des mêmes ébranlemens , qu'ils les reprennent , même par la force de l'imagination , sans pouvoir en assigner aucune cause mécanique ; c'est ainsi que les nausées qu'on a eues , à l'occasion de quelque aliment , ou de quelque médicament , se renouvellent à leur inspection , & souvent même dès qu'on s'en rappelle la mémoire : les nerfs des intestins sont d'une sensibilité exquise ; l'expérience même confirme qu'ils la conservent quelque tems après la mort ; ils s'irritent & se

froncent à la moindre occasion ; les douleurs de colique se renouvellent , dès que la même cause qui les a excités autrefois , se présente , quoiqu'elle ne soit pas portée au même degré. En effet , pourquoi les intestins , avec une si grande sensibilité , seroient-ils exceptés de la loi générale , que nous voyons observée dans toute l'œconomie animale ?

Ratément la pratique offre des maladies simples à traiter. La plus grande sagacité de l'art , le jugement difficile d'Hippocrate , consistent à démêler les symptômes essentiels de la maladie principale , d'avec les symptômes accessoires qui s'y trouvent compliqués. On n'observe guères de complications plus fréquentes , que celles de la colique de Poitou végétale , soit avec des coliques du même nom général , mais d'espèces particulières , soit avec quelques autres affections du bas-ventre. La colique de Poitou végétale s'associe souvent la colique de Poitou métallique. Nous en avons déjà cité quelques exemples , en parlant des cuisiniers , des domestiques. Les ouvriers qui travaillent certains métaux , ou qui emploient leur chaux , comme les potiers d'étain , les vitriers , les barbouilleurs , les potiers même de terre vernissée , les ouvriers qui fondent ou qui travaillent le cuivre , ont souvent cette colique mixte. Dans le bourg de Villedieu , plus qu'ailleurs , on

a lieu d'observer cette colique compliquée ; l'atmosphère y est , pour ainsi dire , cuitvreuse , comme le prouvent les faits rapportés dans la sçavante Thèse de M. Dubois , médecin de la faculté de Paris , qu'on ne peut révoquer en doute. Dans la colique de Poitou végétale & minérale , alliées ensemble , on a trois causes également actives à combattre ; les matieres métalliques sous leur propre substance , ou sous la forme de chaux ; les matieres métalliques en dissolution , qui constituent alors de vrais poisons ; & l'acide développé des liqueurs fermentées , dans les premières voies.

La colique arthritique & rhumatismale se compliquent fréquemment avec la colique de Poitou végétale , sur-tout dans ce pays , où nous avons un grand nombre de gouteux. La goutte en effet y dépend de la même cause , qui y rend la colique de Poitou végétale , familière ; sçavoir , de l'acide tartareux ; de la boisson du pays , alliée avec une partie muqueuse abondante : cette complication aggrave beaucoup les accidens , pendant la durée de la colique ; mais si la goutte survient , soit par l'art , soit par l'effort seul de la nature , la colique végétale devient moins violente , & ses suites sont moins à craindre. Comme les deux causes sont analogues , elles semblent s'unir pour former un dépôt arthritique sur les

articulations. C'est sans doute par l'uniformité de ces causes, qu'il arrive fréquemment que les personnes sujettes à la colique de Poitou végétale, en ont des attaques bien moins vives & moins fréquentes, lorsqu'elles ont la goutte régulière. Musgrave a souvent observé la goutte succéder à la colique dont nous traitons. Huxham a vu les douleurs de cette même colique se changer en douleurs rhumatismales, & les mêmes douleurs rhumatismales se changer réciproquement en douleurs de colique. Ces observations sont entièrement conformes aux nôtres. Dans la colique végétale compliquée avec l'arthritique, ce dernier auteur prescrit les vésicatoires. Nous pensons qu'ils peuvent produire de très-bons effets, dans la complication dont il est question; nous les avons même alors toujours fait appliquer, avec succès; mais, dans la colique végétale seule, nous ne les avons jamais vu réussir. On voit, par ce seul exemple, combien il est intéressant, dans la pratique, de porter une scrupuleuse attention à cette complication, puisqu'elle varie nécessairement la méthode curative.

La mélancolie peut produire par elle-même, comme nous l'avons dit ailleurs, la colique de Poitou. Cette cause peut se développer dans le même tems que celle de la colique végétale, & elles peuvent

s'aider mutuellement. En effet, dans la mélancolie, l'estomac & les intestins exécutent mal leurs fonctions, l'état des digestions est toujours vicié & languissant; les liqueurs les moins acides se tournent, par leur séjour dans l'estomac, en aigre: le cidre y prend promptement ce caractère, qui ne peut être corrigé par la bile; elle pêche elle-même par épaisissement; & elle est dénuée de l'acrimonie alcaline qui lui est propre. Dans la mélancolie, le vice des premières voies dispose donc à la colique végétale: celui des humeurs secondaires, ne contribue pas moins à l'entretenir; on sçait combien alors la circulation est lente & difficile dans tout le genre vasculaire. La colique de Poitou végétale, compliquée avec la colique de Poitou mélancolique, devient alors le produit de deux causes fort puissantes, qui la rendent beaucoup plus vive; elle laisse même alors des suites bien plus fâcheuses: on y voit succéder des épilepsies durables pour toute la vie, des paralysies incurables, des jaunisses opiniâtres, &c.

La colique de Poitou végétale peut encore se compliquer avec la colique fébrile & scorbutique; mais ces complications s'observent plus rarement. Cette espece de colique se rencontre quelquefois dans des sujets dont les fibres sont très-sensibles & susceptibles

de la moindre irritation , comme chez les femmes vaporeuses ; elle se complique alors avec l'affection hyſtérique : cette complication s'observe aſſez ſouvent ; elle exige une attention particulière dans le traitement.

Si quelques maladies antécédentes ont laiſſé , dans les entrailles , des obſtructions , des ſquirrhes ; comme la circulation des liqueurs ſe trouve alors gênée & interceptée dans le bas-ventre , cette complication rend la colique de Poitou végétale plus grave ; la méthode curative demande beaucoup plus de circonſpection : il en eſt de même de la groſſeſſe , qui en mérite encore davantage.

Les notions générales que nous venons de donner ſur la colique de Poitou végétale , commencent à répandre quelque nouveau jour ſur cette maladie ; elles étoient néceſſaires pour conduire à l'explication des ſymptomes ſinguliers & nombreux de cette maladie. Nous entrerons en détail , dans une Diſſertation qui ſuivra de près celle-ci.

Nota. Nous invitons M. Bonté à tenir inceſſamment ſa promeſſe , & à achever ce qu'il a ſi bien commencé. Nous croyons qu'il eſt difficile de réunir plus de vues , plus de lumières & de choſes , dans une Diſſertation auſſi courte que l'eſt celle-ci.

L E T T R E

*A l'Auteur du Journal, sur les effets de la
Ciguë, par M. P E L E T, docteur en
médecine, à Millau en Rouergue.*

M O N S I E U R ,

Excité, & même enhardi par ce que vous rapportez dans votre Journal de Médecine, du succès de l'extrait de ciguë, dans plusieurs genres de maladies, j'en fais l'essai sur quelques malades, dont l'un d'eux a été guéri, en moins de trois mois, par le seul usage de ce remède. C'est la mere de mon inoculée, dont vous avez parlé dans le Journal de Janvier passé, au sujet de l'inoculation. Elle est présentement dans un état totalement différent du premier, puisqu'au-paravant ayant ses yeux louches, & quasi tout ulcérés (a), ce qui l'empêchoit de pouvoir se conduire, elle vint dernièrement de trois lieues, pour me remercier. L'un de ses yeux est parfaitement nettoyé, & l'autre n'est qu'un peu louche, & point ulcéré : son nez, où elle avoit une fluxion considérable, est quasi naturel ; & une loupe qu'elle

(a) Elle portoit, depuis long-tems, avec elle, un vice scrophuleux.

portoit à une des mains, de la grosseur d'un œuf d'oie, est réduite à rien.

En conséquence d'un si bon succès, crainte que sa fille que je traite, ne vienne à hériter de pareilles ou autres incommodités, je lui fais user des pilules de ciguë (a).

Neseroit-il pas de la prudence, Monsieur, (c'est du moins ma façon de penser,) d'en user ainsi, comme d'un préservatif, dans les familles qu'on voit être manifestement attequées de ces vilaines & fâcheuses maladies ? Car, autant que je puis le conjecturer, on éviteroit bien des maux, qui ne sont pas moins fâcheux que honteux, puisqu'ils portent toujours avec eux un caractère ineffaçable d'ignominie, qui déprécie infiniment ceux qui ont le malheur d'en être atteints, sans compter que la plûpart de ceux-là tombent dans des maladies de langueur, dont ils périssent misérablement (b).

Un médecin, qui vient de me succéder à l'hôpital de cette ville, non moins ardent que moi, à la réussite du nouveau remède, y en fait l'essai : nous n'y manquons pas de sujets. L'apothicaire qui me fournit les pi-

(a) Elle n'eut pas pris les pilules, durant trois jours, que son visage fut manifestement bouffi; ce qui disparut, deux jours après.

(b) J'ai remarqué que les pilules de ciguë agissent plus promptement sur les vices scrophuleux, que sur les autres virus.

lules de ciguë, a fort avancé, m'a-t-il assuré, la guérison d'une femme qui avoit un cancer, avec ardeur d'urine, aux parties honteuses, au moyen des mêmes pilules. Je l'emploie actuellement sur une fille de vingt ans, qui a un squirrhe considérable au foie, avec douleur à la région de l'estomac, qui augmente, quand elle est debout. Si le succès répond à mes vœux, je vous en ferai part. Les remèdes les mieux indiqués, ne faisoient qu'irriter le mal: depuis quelques jours qu'elle use de la ciguë, elle a moins de mal-aise.

Depuis que j'ai lu l'Observation de M. Aubrelie, médecin à Noyon, j'en fais la tentative sur une dame religieuse, qui, jusqu'ici, a fait inutilement bien des remèdes, pour guérir d'une grosseur considérable à une jambe, avec tension, douleur & quelques petits ulcères, & souvent inflammation érysipélateuse, à la suite d'une cacochymie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. La mere de mon inoculée, venant ici pour affaires, vint me voir. C'est seulement pour vous confirmer qu'elle va de mieux en mieux, mais principalement pour vous faire sçavoir, ainsi qu'elle m'a dit, que lorsqu'elle faisoit usage des pilules de ciguë, sa vue augmentoit visiblement. On

ne peut pas en attribuer l'effet à d'autres remèdes , puisqu'elle ne fut pas purgée avant , quoique je l'eusse ordonné.

J'ajouterais , en finissant , que l'inoculée , dont je vous ai fait mention , qui avoit une demangeaison , quasi continuelle , au nez , ce qui fut une raison de plus , pour me déterminer à lui faire prendre les pilules de ciguë , ne l'a plus , & que la dame religieuse va beaucoup mieux ; elle a bon appétit ; sa jambe est moins grosse , & elle n'y a que fort peu de tension. Je me flatte que cette dernière malade fera un sujet d'observation à vous communiquer , pour constater sa guérison & l'efficacité des pilules de ciguë ; car , outre ce que je viens d'avancer d'amélioration en elle , c'est qu'elle a repris de la couleur , & de la gaieté ; & elle marche avec beaucoup moins de peine.

OBSERVATION

De M. FINANT NEVEU , chirurgien-major , en survivance , de l'hôpital militaire , à Briançon , sur les pilules de ciguë , employées avec succès.

Le nommé Jean Rouffley , dit Sans-souci , soldat au bataillon des milices de Dijon , de l'âge de dix-neuf ans , d'un tempérament

mélancolique , délicat & fort usé par de longues maladies, après avoir traîné plusieurs mois dans les hôpitaux de Provence & d'Embrun, fut transporté, le 19 Avril 1760, à celui de Briançon, atteint d'une petite fièvre lente ; les glandes parotides engorgées, de la grosseur d'un œuf de pigeon, fixées de chaque côté aux branches de la mâchoire inférieure ; l'article de la jambe droite, avec le pied, une fois plus gros que dans l'état naturel, dur, d'un rouge livide enflammé, & couvert d'ulceres squirrheux ; rendant une matiere corrosive, sanguinolente & mucilagineuse. Je sentoie, dans la flexion & l'extension, un frottement dur, provenant d'un épanchement de la synovie, par les ulceres qui pénétoient dans l'article. Je traitai ce malade, sans succès & sans espérance, jusqu'au mois de Juin suivant, que je reçus le Journal de Médecine, où je lus la sçavante Dissertation de M. Storck, sur la découverte de la ciguë, prise intérieurement. Je crus n'avoir rien de mieux à faire, que de tenter ce remede : je purgeai mon malade, avec une médecine en lavage ; & le lendemain, 10 du mois, je le mis à l'usage des pilules de ciguë, roulées dans la poudre des feuilles de la même plante : la dose fut d'abord de quatre grains, soir & matin : je continuai à panser les ulceres avec des plumasseaux couverts d'un digestif ordinaire, & je trempois les com-

presses dans une forte décoction de ciguë ; dont je faisois arroser deux fois la partie , dans l'intervalle d'un pansement à l'autre : au sixieme pansement , je m'apperçus que les tégumens prenoient une couleur plus naturelle , sans aucun changement aux ulcères , qui rendoient toujours la même matiere : je doublai alors la dose de mes pilules ; & avant la fin d'Août , j'étois parvenu à en faire prendre une demi-once , par jour , au malade , sans qu'il en ait jamais éprouvé le moindre mauvais effet : les parotides que je tenois humectées de la même décoction , fondirent à vue d'œil ; la fièvre tomboit à proportion : l'engorgement du pied , quoique faisant ; à-peu près , le même volume , se ramollit , & quand on pressoit la partie , elle prêtoit & se remutoit ; comme auroit fait une éponge : il ne restoit plus alors que les deux principaux ulcères , sous les deux malléoles , qui , quoique durs , paroissoient se vouloir fermer : j'appliquai , dans chacun , des trochisques de minium , autant que j'en pus placer ; ils mordoient tous très-bien : à la chute de leur escarre , j'eus une plaie de chaque côté , de la largeur de près d'un écu de six livres , & de la profondeur d'un pouce : je mis au fond de chaque plaie un mince plumasseau imbibé d'huile de térébenthine , & par-dessus mon digestif ordinaire ; dans peu de jours , j'eus une supuration abondante , la dîreté de la partie

se dissipa ; les ulcères ne formoient plus qu'une plaie ordinaire ; le fond devint charnu, & se remplit, de façon que je supprimai, le 15 Septembre, mes plumasseaux imbibés d'huile de térébenthine, & je me réduisis à un simple pansement. Je voyois tous les jours les points charnus s'élever, à ma satisfaction, la partie s'affaïsser, & la plaie diminuer, au point qu'elle fut entièrement fermée, le 12 Octobre suivant.

L E T T R E

*A l'Auteur du Journal, sur un pois qui a
végété dans les cavités du nez ; par M.
RENARD, chirurgien à Bordeaux.*

MONSIEUR,

Comme je crois qu'il y a autant d'honneur de publier ses fautes & ses méprises dans la pratique chirurgicale, que ses succès, je vous prie de faire part au public de l'Observation suivante.

Le 15 Juin dernier, je fus appelé pour voir un enfant, âgé de trois ans, auquel on avoit apperçu une tumeur à la narine droite, depuis deux jours. Par l'examen que je fis, j'y reconnus un corps livide ; je conclus que c'étoit un polype : je proposai une consultation dans laquelle on fit choix de MM. Perrochon, la Fourcade, pere & fils, Fellonneau & Grossard, mes

confreres. Ils furent tous de mon avis, & délibérèrent pour l'opération, après avoir préalablement préparé le malade par la saignée, la purgation & le petit lait. Enfin, le 30 du même mois, je me déterminai à opérer. Mes confreres furent assemblés de nouveau, pour y être présens : j'introduisis une paire de tenettes dans la narine : je saisis le corps étranger, qui suivit, non sans peine, mais sans la moindre hémorragie : cette dernière circonstance qui me surprit agréablement, me parut néanmoins singulière. Je voulois en développer la cause, lorsque le pere de l'enfant, tout furieux, & tenant le corps étranger entre les doigts, nous dit que ce que nous avions extrait, n'étoit qu'un pois, qui avoit végété par son séjour. En effet, nous fûmes forcés de convenir de notre méprise ; mais ce qui nous parut extraordinaire, c'est que ce pois avoit poussé des racines, au nombre de dix à douze, dont la plus petite avoit un pouce de long ; la plus longue avoit trois pouces & quatre lignes. On ne sera pas surpris de ces différences, en considérant les cavités du nez.

Quelque fût ce corps étranger, la manœuvre devoit être la même. Nous n'avons erré que dans nos décisions. Qu'importe ! Après tout, nos vues étoient bonnes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S U I T E

De l'Examen de l'usage qu'on doit faire du Cautere ; par M. MOUBLET, bachelier de la faculté de médecine de Paris, docteur de Montpellier, médecin à Tarascon.

III. INDICATION. Le cautere ranime les chairs baveuses & molles, consomme les callosités, corrige le pus, éteint sa malignité, & ranime le mouvement de la partie : quant aux hémorragies qui peuvent survenir aux plaies, la compression suffit ordinairement pour en arrêter le sang : pour peu qu'on comprime l'artere, les fibres longitudinales se resserrent, sa capacité se rétrécit, & elle se trouve cachée dans les chairs voisines.

Cependant on ne peut pas toujours se servir de ce moyen, quoique le plus favorable ; alors plusieurs appliquent le vitriol sur l'orifice de l'artere. Le vitriol & le feu sont de très-mauvais moyens, dit M. Garangeot (a), malgré les inconvéniens que nous avons déjà montré, moindres, toutes choses égales, que ceux des caustiques ; on ne sçauroit se dispenser souvent de l'employer (b).

(a) Opérat. de chirurg. t. iij, p. 372.

(b) Etmuller, t. ij, p. 679.

Barbieri & Heister (a) ordonnent très-bien d'avoir deux cauterés pour les hémorragies des plaies, un éteint, & l'autre ardent : on commence par le premier ; & on a recours au second, s'il ne suffit pas : cette méthode est commode & aisée, & lève bien des difficultés. Manger avoit soin de le faire préparer dans toutes les opérations (b).

Il y a des cas où l'artere n'est point susceptible de ligature, ni de compression ; lorsqu'elle est située dans une partie molle, cedémateuse, que ses fibres longitudinales l'ont retirée dans une cavité, où elle n'a aucun point d'appui. M. Morand (c) s'en est servi avec succès, après l'extirpation d'une excroissance fongueuse, qui tenoit au nez, & la cicatrice vint sans difformité.

Une hémorragie critique prit à un malade atteint de la fièvre, depuis sept jours, si grande, qu'il étoit sans force, & son sang & sa vie s'écouloient ; les remèdes usités furent inutiles : on approcha du nez un fer chaud, & le sang s'arrêta (d) : les émanations du cautère fraperent l'artere, contracterent les fibres, qui, en se resserrant, en diminuerent l'air, & le sang se coagula,

(a) Chirurg. d'Heist. t. j, p. 71.

(b) Biblioth. pratiqu. t. ii, p. 590.

(c) Mém. de l'acad. de chir. t. ij, p. 229.

(d) Thom. Willis, l. 6, part. ij.

Guillemeau le préféroit toujours , dans les amputations , à la ligature.

Quelquefois la violence de l'hémorragie oblige de recourir au dernier remede. Un payfan s'étoit blessé à la main , l'artere étoit ouverte , puisque le sang sortoit par jet : on eut beau travailler à l'arrêter par des styptiques ; on n'en put venir à bout , que par le cautere (a).

Quand l'artere se trouve enfouie dans une cavité , on n'est pas maître d'y porter les remedes les plus appropriés. Il prit à un jeune homme , rapporte Paul de Sorbat , après s'être fait arracher une dent , une hémorragie si forte , qu'il perdit , en très-peu de tems , vingt-quatre poëlettes de sang : j'y appliquai le cautere , & il s'arrêta. Septal (b) , à l'occasion d'un polype , coupa , à un enfant qui avoit ce défaut , l'éminence osseuse , pour lui faciliter de tetter , & se servit du cautere pour arrêter le sang (c).

Après l'opération d'une fistule très-profonde à l'anüs , l'artere donna , avec tant de force , que je tâchai de faire la ligature : je n'en pus pas venir à bout ; ou pour mieux dire , jela fis , sans saisir l'artere : ma manoeuvre ayant été malheureuse , je tamponnai l'artere , pour l'arrêter par la compression ;

(a) Georg. Holstius , l. 9.

(b) Louis Septal , Méd. sect. j , c. x.

(c) La Faye , Comm. de Dionis , p. 605.

aucun de ces moyens ne me réussit : je me servis alors du cautere , avec succès.

Les vaisseaux sont souvent en si grand nombre , qu'on n'a pas le tems de faire la ligature , & que la compression n'étant pas exacte , l'hémorragie continue , comme il peut arriver à l'amputation du bras , où il y a trois gros troncs. Aussi Bartholin , après l'amputation de cette partie , à cause d'un anévrysmc , fit cautériser les vaisseaux.

Son usage a été poussé plus loin , non moins heureusement , & dans les mêmes vues. Lorsque les hémorrhoides me présentent , qu'elles regorgent d'un sang noir & épais , & qu'elles coulent si abondamment , que je me sens affoibli de la perte du sang , j'en fais approcher , dit Ruland (a) , un fer chaud ; c'est le seul remede qui me soulage.

Dans les hémorrhoides , les indications sont de calmer les douleurs , de tempérer la fougue du sang , de sécher les veines tuméfiées , & de diminuer la pléthore particulière de cette partie.

J'ai vu , rapporte Manget , des hémorrhoides livides , noires ; un sang vif en couloit avec profusion ; & le malade étoit devenu si maigre & si exténué , qu'il tomboit en atrophie : j'appaisai les douleurs par des anodins ; je lavai les érosions de

(a) Ruland , Cent. j.

l'intestin & , l'ulcère avec le vin chaud , dans lequel on avoit fait bouillir des têtes de pavot. Après ces précautions , je fis approcher une lame de fer rougie au feu : le malade n'en ressentit aucune douleur ; la partie s'échauffa , se fortifia , & les veines se sécherent (a).

IV. INDICATION. Il peut arriver , après les hémorragies , une violente inflammation. L'inflammation suppose un engorgement ; si les humeurs sont douées d'une grande acrimonie , elles irritent , distendent , déchirent les petits vaisseaux , s'épanchent , tendent à putrescence , & interceptent la circulation.

Les anciens croyoient que , lorsque les vaisseaux sont rompus , & nos humeurs extravasées dans une partie , la chaleur naturelle n'existe que dans celle où se forme le pus , & qu'elle est éteinte dans la gangrene , & étouffée par une chaleur étrangère.

En effet , si les parties de notre corps ne reçoivent la sensibilité , que du cours libre des esprits ; le mouvement , que de la célérité avec laquelle ils y coulent ; la chaleur , que du sang qui les arrose , & des oscillations réglées des vaisseaux ; le sentiment , le mouvement & la chaleur sont abolis dans la partie gangrenée , puisque les vais-

(a) Bibliothéq. pratiqu. t. ij , p. 743.

seaux y sont rompus, & que les fluides n'y circulent point.

Nous ne devons donc pas craindre de stimuler, & de trop exalter les forces vitales, qui manquent elles-mêmes, non seulement dans la partie gangrenée, mais encore dans les environs qui sont engorgés : ils ne peuvent couler, s'arrêtent, s'engagent dans les vaisseaux entiers qu'ils obstruent, & le mouvement périt & est suffoqué.

L'indication ne peut être que d'augmenter la quantité d'action qui est ralentie ; car la chaleur est en raison des frottemens : le mouvement est le produit du flux du liquide nerveux, & la sensibilité en est le complément.

Quand la gangrene est récente dans un corps sain, robuste, bien constitué, qu'il n'y a que la peau & la graisse d'affectée, on peut se contenter de fomentier la partie avec des décoctions spiritueuses, aromatiques, styptiques, & pratiquer de profondes scarifications, pour qu'elles pénètrent mieux.

Ces remèdes n'ont pas une vertu uniforme ; ils conservent souvent une âcreté qui favorise la dissolution des humeurs, & l'acrimonie de ces mauvais suc, au lieu de les corriger (a). On ne doit cependant se servir du cautère, que lorsque la gan-

(a) Hippocr. l. vj, aph. 41.

grene a acquis une certaine épaisseur (a).

Si elle occupe le corps des muscles, les tendons, sans que le périoste ni l'os soient altérés; comme le mal est rapide, il faut des remèdes prompts: nous n'en avons point de plus puissant que le cautere; ses impressions se font sentir jusqu'à l'origine des nerfs; les esprits, si la partie peut être encore ranimée, y coulent en abondance, & avec rapidité; l'action des vaisseaux augmente; & plus leur frottement est fort & réitéré, plus il est efficace; & la chaleur & le sentiment renaissent.

Lorsque la gangrene ravage de grandes parties, où le tissu graisseux est abondant, l'on doit y appliquer (b) tout de suite le cautere, pour en arrêter les progrès, sans avoir égard à la force du tempérament, qui ne peut rien opérer. C'est ce qui arriva à un jeune homme à qui la gangrene survint, à la suite des hémorroïdes mal traitées; les urines se supprimèrent, toute la partie s'enflamma & tomba en gangrene: on emporta plus de six livres de chairs pourries; & on y appliqua le cautere soixante-quinze fois, à diverses reprises (c).

(a) Van-Swieten, Comm. des Aphor. de Boerh. tom. j pag. 790.

(b) Semel, l. v, p. 7. Pharm. raisonn. de Willis, part. ij.

(c) Gabr. Fallop. p. 415.

Ce grand nombre de cauteres nous prouve que si la maladie ne céda qu'à la force, elle n'auroit point été vaincue par des remedes moins actifs, qui n'en auroient pas mitigé les symptomes.

Un homme d'un tempérament robuste ; âgé de quarante ans, pressé par le sommeil, se coucha, & dormit, au milieu de l'hiver, les fenêtres ouvertes. Le lendemain matin, il sentit son pied si engourdi, qu'il ne put le remuer, ni l'appuyer à terre : la couleur en étoit pâle & obscure ; la douleur moindre, & la chaleur éteinte : les symptomes févirent si fort en peu de tems, qu'ils confirmèrent la gangrene. On tâcha en vain, par des lotions chaudes, les plus propres à aiguïser les fibrilles nerveuses, de rappeler le mouvement ; les scarifications, qui ne furent point épargnées, pouvoient peut-être retarder les progrès du mal, mais ne les arrêtoient pas : le sentiment étoit tout-à-fait amorti, les parties insensibles, le froid & la pourriture augmentoient ; on fit une dissolution du vitriol, du sublimé corrosif dans le vinaigre ; le mal empirait toujours : on appliqua le cautere plusieurs fois, jusqu'à ce que son impression réveillât la douleur ; peu-à-peu le mouvement revint, l'escarre tomba, & le malade guérit (a).

(a) *Henrici Regi, Obs. med. l. 4.*

Lorsqu'on ne peut ôter la communication de la partie morte, d'avec la saine, la corruption mine; les molécules des chairs se séparent: leurs principes se désunissent; l'humidité hâte cette désunion: elle exhale une odeur cadavéreuse, glisse & se propage jusqu'à l'os: la partie est alors sphacélée; il n'y a plus d'espérance de rappeler à la vie: il faut la couper, si la cause qui l'a produite, est externe, & qu'elle n'ait pas encore infecté la masse du sang.

Si le sphacele s'empare d'une partie dont on ne peut priver le malade (a), sans lui donner la mort, on doit, & c'est la seule & dernière ressource, y appliquer le cautere, sans ménagement & sans crainte. Quelquefois la partie sphacélée pourra bien être coupée; mais la foiblesse du malade ne sauroit résister aux douleurs de l'opération. Dans ces cas désespérés, où l'art manque comme la nature, il ne faut pas encore abandonner le malade à son mauvais sort: on doit amputer le membre dans le sphacélé, & éviter les cruels symptômes qui suivent ces (b) opérations.

Cette méthode a réussi à la Mothe (c).

(a) Rioland, pag. 624.

(b) Sennert, l. v, part. ij, p. 339.

(c) Van-Swieten, Comment. des Aphor. de Boerh. tom. j, pag. 809.

Hildan, qui la recommande (a), en donne plusieurs exemples heureux, en la pratiquant, avec le caustere cutellaire, dans le sphacele du pied, où il n'y a aucune contre-indication. Manget conseille (b) de l'amputer, & d'y appliquer le caustere, non pas pour arrêter le sang, car il est au loin coagulé, mais pour révivifier la partie. Boerhaave l'ordonne encore (c); mais il faut se hâter, & ne pas attendre que le mal ait gagné des parties qui le rendent incurable; ses progrès sont rapides, il élude après, tous les remèdes, & on tourmente le malade inutilement.

Telle est l'observation d'un homme qui, dans une chute s'étoit blessé & meurtri les chairs jusqu'au périoste, à la partie interne de la cuisse : le même jour, les environs pâlirent, tout étoit engorgé, & prenoit une mauvaise tournure : j'épuisai tous les remèdes; j'étois surpris de la violence & de la rapidité du mal : les parens me demandèrent l'amputation; comme je n'avois plus d'espoir, & que le malade dépérissoit, j'assemblai plusieurs médecins & chirurgiens : déjà la gangrene avoit gagné le scrotum &

(a) Traité complet de chirurg. t. iij, obs. 161, p. 408.

(b) Fabr. Hild. c. 19, p. 812.

(c) Biblioth. pratiq. t. ij, l. vj, p. 588.

(d) Aphorismes de Boerhaave, §. 4772.

la vessie ; des taches noires étoient parsemées sur le bas-ventre ; les muscles flasques & livides ressembloient à la texture des chairs : on décida pour l'amputation : j'eus beau représenter que ces symptômes annonçoient une mort prochaine ; leur sentiment prévalut : je la fis , selon les règles de l'art ; quelques instans après , une sueur froide se répandit sur le malade ; & il expira , en parlant (a).

C'est ainsi que le cautere & l'opération deviennent inutiles , quand le mal est parvenu à un si haut degré de malignité. Le cancer est une maladie à-peu-près de cette nature ; qui n'est pas moins funeste , lorsque le vice a passé dans le sang , & pour laquelle l'art ne nous fournit , quand il a jetté de grandes racines , que le cautere & l'extirpation.

Toutes les fois qu'un suc est épaissi , & concret dans les follicules , les sécrétoires & les excrétoires des glandes , si les petits vaisseaux qui entourent la tumeur , sont comprimés , irrités , enflammés par le jeu des artères & le mouvement de la circulation , ou par des humeurs âcres , le squirrhe dégénere en cancer.

Tant qu'il est occulte , il n'y faut rien appliquer , de crainte de l'aigrir ; mais si

(a) Obs. de Fabr. Hild.

un sanie âcre, subtile, fétide, ronge les parties voisines, les vaisseaux se rompent, le cancer s'ouvre & devient ulcéré, les lèvres gonflées se renversent, la couleur en est cendrée, livide, l'odeur cadavéreuse; les veines variqueuses sont remplies & tuméfiées d'un sang noir & atrabilaire; le malade souffre des douleurs affreuses; le cancer mine sans cesse, s'empare des chairs voisines, pousse de profondes racines, & traîne à sa suite les accidens les plus terribles, les convulsions, l'hémorragie, la fièvre lente, la mort (a), si on n'en peut réprimer la malignité.

- Pour le guérir, on doit ôter la cause & le levain du mal; & nous n'avons aucun remède propre à cet effet, que l'extirpation. Il faut, pour la tenter, que la semence du cancer ne soit point répandue dans le sang; (ce n'est pas que je croye qu'il y ait un vice primitif dans nos liqueurs, il suffit de leur disposition & de leur tendance à la diathèse chancreuse;) que le cancer n'occupe pas une surface fort grande: car le malade épuisé par la suppuration, ou le pus résorbé dans la masse du sang, produiroit une cacochymie, ou induiroit le malade en marasme: qu'il soit seul, libre, petit (b), situé dans un lieu commode;

(a) Aph. de Boerh. §. 499.

(b) Aph. de Boerh. §. 501.

qu'il n'adhère pas à de gros vaisseaux ; qu'il n'ait point carié quelque os voisin , & qu'il naisse d'une cause externe dans un corps sain (a), jeune & robuste.

Ses racines , malgré toutes ces conditions , végètent & (b) repullulent ; le feu seul les consume entièrement. Quelque désagréable que soit cette méthode , c'est l'unique ressource (c) pour sauver la vie : le cautere appliqué sur le cancer , le change en sphacele , détruit l'organisation de la partie , brûle tout le chancreux , & emporte les (d) premiers rudimens du squirrhe , qui autant de petits squirrhes eux-mêmes , qui sont reproduiroient de nouveaux cancers. Paul Æginete nous fournit plusieurs observations (e) des cancers à la mammelle , dont il a brûlé les racines , après l'amputation. Hippocrate nous donne un exemple d'un cancer aux arrières-narines , qu'il a guéri par le feu (f).

Quelque délicates que soient les parties , il ne faut pas craindre d'y porter le cautere (g). Hildan (h) extirpa un cancer à la

(a) Van-Swiet. Comm. de Boerh. t. j, p. 902.

(b) Fabr. Hild. Obs. chirurg. cent. 3 , Obs. 87.

(c) Chir. d'Heist. , t. j , p. 426.

(d) Sennert , l. ij , sect. j , part. iij , c. viij , pag. 1139.

(e) Van-Swieten , t. j , p. 893.

(f) L. vj , c. 45.

(g) Hipp. Ep. 7 , t. xij , p. 596.

(h) Obs. de Plater. Georg. Genfer.

langue, le cautérifa, & trouva ses racines, comme de gros fils, semées & répandues dans toute sa substance. Fabrice (a) ouvrit encore un testicule dévoré par un cancer plus grand que le chapeau, l'emporta, y appliqua le cautere; & le malade guérit dans vingt jours. Nous trouvons, dans les ouvrages d'un auteur célèbre, de semblables exemples, avec de pareils succès (b).

Une vieille femme portoit un cancer sur la langue, depuis très-long-tems : elle en avoit supporté plusieurs fois l'extirpation, & il renaissoit toujours. Ruifch qui comprit qu'elle n'est que la moitié de l'opération, regarda le cautere comme le seul remede qui pût l'achever. Un habile chirurgien l'entreprit : cette femme, malgré les tourmens passés, consentit à l'endurer encore : elle la souffrit avec un courage intrépide, & ne poussa pas un cri, quoiqu'on lui appliquât le cautere fortement, & à plusieurs reprises : l'escarre tomba dans trois jours, l'ulcere se cicatrifa, & elle a vécu long-tems après (c).

On ne doit pas traiter différemment les excroissances fongueuses, dont la nature est maligne (d), & qui sont le produit de quelque virus, qu'on connoît par le rapport du malade; le caractère qui est propre à

(a) Hild. cent. 3, obs. 84.

(b) Sennert, p. 675.

(c) Ruifch, Obs. anat. chirurg. n. 76, p. 70.

(d) Chir. d'Heist. t. ij, p. 580.

chacun, & les signes qui les manifestent, on les combat intérieurement par des spécifiques au vice des liqueurs; en attaquant la cause, on mitige les symptômes, & on rend la cure moins difficile, & moins tardive.

Si ces tumeurs sont invétérées, si le malade est d'un tempérament foible & usé, & qu'elles aient poussé de profondes racines, on ne doit pas s'y méprendre; il faut lui épargner les horreurs de l'opération qui lui seroit mortelle (a): s'il peut la supporter, & que la nature du mal & la figure de la partie la permettent, il faut la tenter, & appliquer après, le fer; car ces fongosités sont des excroissances chancreuses, qui viennent de l'expansion des papilles (b) nerveuses & altérées, & qu'Hippocrate ne guérissoit qu'avec le cautere (c).

Une fille, âgée de treize ans, d'un tempérament cachectique, avoit un ulcere fœtide & malin, qui exhaloit une puanteur horrible, & qui avoit carié l'os du nez: deux polypes bouchoient les deux trous des narines; & la malade ne pouvoit respirer, quand sa bouche étoit fermée: ces polypes

(a) Freind, t. ij, p. 57.

(b) Van-Swiet. Comm. des aphor. de Boerli. tom. j, p. 879.

(c) Hipp, sect. vj, aph. 38. Albuc. l. j, c. 4.

étoient blancs, durs, propres à être extirpés : on sentoît une fluctuation, & ils étoient attachés à l'os cribreux : on les faisoit, les coupa ; il s'écoula une grande quantité d'une sérosité âcre & pituiteuse, mêlée avec du pus, & peu de sang : les symptômes s'apaisèrent ; la respiration fut plus libre ; mais la malade se plaignoit d'une difficulté d'avaler, produite par la masse, & le volume du polype, qui s'étendoit vers le palais. Les ayant extraits de la même manière, on en consuma les restes avec un fer rouge (a) ; & la malade se rétablit.

Ces polypes qui viennent de quelque vice, résistent aux autres remèdes, & repullulent comme le cancer. Nous pouvons joindre l'Observation suivante de M. Montault, qui confirme cette vérité.

On mena, à cet habile & heureux praticien, une paysanne qui portoit un polype chancreux aux deux narines ; elles en étoient si fort obstruées, qu'il ne restoit aucun passage à l'air, pour la respiration ; il l'emporta, & consuma toutes les fongosités avec les caustiques ; mais il observa, quelques jours après, que les racines végétoient ; & il fut contraint, pour rendre la cure parfaite, de recourir à un cautere actuel rond, renfermé dans une canule,

(a) Biblioth. pratiq. de Manget, t. iij, p. 356.

dont il s'est servi , plusieurs fois , avec succès (a).

On trouve des exemples de polypes consumés & guéris par cette méthode , dans les Ephémérides d'Allemagne (b) ; les Observations de (c) Tulpus , de (d) Pequet , de (e) Plater. Rioland rapporte , qu'assistant à l'extirpation d'un stéatome vénérien , le chirurgien appliqua & laissa le cautere ardent , plus d'un quart d'heure sur la tumeur : le quatrieme & le cinquieme jour , la cicatrice tomba ; le crâne parut à découvert , corrodé par le virus : il emporta , avec un ciseau & un maillet , les aspérités de l'os ; l'égalisa & y remit le cautere , presque malgré , dit-il , notre consentement : la plaie changea ; il s'éleva une chair nouvelle , rouge , ferme , vive , égale , qui se cicatrisa peu-à-peu : le même traitement fut continué à différens endroits du corps , où il naquit de ces mêmes excroissances (f).

Leur malignité augmente par leur véusté , & selon la partie qu'elles attaquent ; si elles sont près de quelque os , elles irritent , rongent le périoste , détruisent les

(a) Biblioth. pratiq. p. 537 , t. iij.

(b) Decan. j , an. 8 , obs. 91 , 26.

(c) Tulp. l. j , Obs. 26.

(d) Peq. l. j , c. 32.

(e) Plat. l. 3 , Obs. med.

(f) Riold. p. 623.

petits vaisseaux , altèrent la substance de l'os , & forment une maladie compliquée , où le cautere est doublement indiqué.

Un homme illustre par son mérite & sa naissance , sentit une grosseur à la partie postérieure latérale de la voûte du palais , qui l'inquiétoit & l'incommodoit fort. Après l'avoir examiné attentivement , je reconnus que le mal consistoit dans une excroissance fongueuse , & une carie , qu'il falloit extirper & brûler. Toutes les préparations faites , le chirurgien enleva la tumeur , & appliqua deux cauteres actuels , successivement l'un après l'autre : le lendemain , la tête grossit , l'inflammation & la fièvre s'allumerent ; ces symptômes apaisés , & l'escarre tombée , nous apperçûmes encore des restes , & une partie de la tumeur , qui subsistoient ; ce qui nous fit juger que le mal n'étoit pas entièrement guéri : j'ordonnai de nouveau le cautere , auquel le malade consentit : les mêmes symptômes reparurent après son application ; mais tout fut consumé , & la cure fut radicale (a).

La carie que produisent ces fongosités , est d'autant plus funeste , que le vice est plus invétéré , & qu'on ne la soupçonne pas : elle mine ; les suc se pervertissent davantage ; & si on ne se hâte d'y appliquer le

(a) Ruisch. Obs. anat. chir. Obs. xlviii , p. 46.

dernier remède , elle devient incurable , & il en faut venir à l'amputation , si elle se peut , ou donne la mort.

Dans le même tems , ajoûte ce célèbre auteur , un marchand qui avoit un sarcome , ou une excroissance fongueuse au palais , avec carie , s'étoit livré à des charlatans ; gens qui promettent , & qui osent tout : il fit long-tems leurs remèdes ; son mal dégénéroit toujours : las enfin de s'arrêter à ces amusettes , il me consulta : je lui dis qu'il falloit lui appliquer le cautere , sans lequel il n'avoit rien à attendre : il refusa de m'obéir , d'autant mieux qu'on lui offroit de le guérir ailleurs , avec des remèdes moins violens. Il alla prendre ces secrets , qu'ils n'ont garde de révéler : quelque tems après , ses parens vinrent à moi , & m'assurèrent qu'il en souffriroit l'application. Le chirurgien étant arrivé , le malade le pria de lui dire ce qu'il alloit faire ; dès qu'il l'eut entendu , & vu le cautere , il ne put jamais se résoudre à se le laisser appliquer , & mourut , quelques semaines après (a).

Comme on éloigne toujours la cure , le mal empire ; le périoste rongé , l'os dépouillé , sa substance s'altère , le pus fuse , & corrompt les parties voisines , où adherent ces excroissances : la carie est d'autant plus dan-

(a) Ruisch. Obs. anat. chir. xlix, p. 48.

gereuse ; selon la malignité de la cause , qu'elle corrode la partie de l'os qu'elle occupe , & la profondeur dans sa substance.

Qu'elle se manifeste après une contusion , une fracture , &c. ou qu'elle vienne d'un vice des liqueurs , l'inflammation toujours la précède : les os ont des vaisseaux de tout genre , comme les parties molles (a) , & ne diffèrent qu'en ce qu'ils sont plus petits , plus entrelacés , & rempans dans les lames osseuses , & d'une texture plus fine & plus délicate : aussi l'inflammation y est plus vive , & a les mêmes symptômes & les mêmes termes.

Elle est susceptible de résolution ; rarement se résout-elle , sur-tout quand elle naît de cause interne : ordinairement elle suppure ; les vaisseaux sont engorgés ; la circulation y est gênée : la sécrétion de l'huile médullaire diminue , cesse ; ce liquide qui croupit dans les vésicules , les distend , les rompt , les abscede , s'extravase , s'atténue & se corrompt par la chaleur du lieu & le mouvement vital.

Quelquefois , quand le sang est infecté de quelque vice , les humeurs portées en plus grande quantité , & avec un mouvement plus rapide , gonflent & distendent les vais-

(a) Duverney , Mémoires de l'acad. des scienc. ann. 1700 , pag. 255. Obs. de Duhamel.

seaux; elles les élevent, les tuméfient: les lames cedent, sans se rompre; le périoste prête & fléchit: ces sucs qui remplissent les interstices des cellules osseuses, s'épaississent, tendent à concrétion, deviennent squirrheux, & selon leur nature, le tems & le degré de consistance, forment des nodus, si la tumeur est moins dure que l'os; des exostoses, si elle est aussi, ou plus dure que lui: ces concrétions peuvent acquérir un volume très-considérable. J'en conserve une sur le pariétal droit, de la grosseur de deux poings. Souvent après la cure du virus qui les a produit, si elles sont récentes, elles disparaissent; mais si elles s'abscedent, elles portent le même caractère que la carie, & demandent le même traitement.

Dès que les petits vaisseaux sont détruits, le fluide médullaire s'épanche peu-à-peu; son acrimonie augmente: il perd toute sa consistance & son onctuosité, se dissout, tombe en fonte, & dégénère en une sanie âcre, foetide, putride, qui pénètre la substance de l'os, & s'y pratique des anfractuosités (a).

La partie articulaire spongieuse, cellulaire, la moins dure (b), est corrodée la première; cette sanie s'insinue, s'épanche dans les vésicules, ronge le périoste externe,

(a) Aph. de Boerh. §. 519.

(b) Le même, §. 516.

le sépare (a), interrompt la communication des vaisseaux destinés à la nourriture & à la vie de l'os, l'en dépouille, irrite les filamens nerveux, enflamme le périoste interne, & la membrane qui revêt, & qui tapisse les lames osseuses (b), ou la cavité des cellules, la détruit, & se propage jusques dans le conduit médullaire.

Ces progrès constituent les différences, & les progrès des caries. Quand les vaisseaux sont simplement obstrués, on prescrit des tisanes apéritives (c), qui peuvent réussir, en incisant doucement, atténuant les humeurs visqueuses, épaisses, & en heurtant les parois des vaisseaux, pour en aiguïser le ton & l'élasticité; mais leurs succès sont rares. Lorsque le malade se plaint d'une douleur fixe dans l'os, il faut le découvrir, absorber toute la sanie, déterger l'ulcère, & appliquer le cautere actuel (d), pour accélérer l'exfoliation.

Un soldat fut renvoyé des troupes, pour une carie à l'os du talon, qui l'empêchoit de marcher : il y sentoit une douleur fixe, ce qui me fit juger que la suppuration étoit établie. Il avoit resté, un an entier, à l'hôpital de Metz; & comme la maladie avoit été

(a) Ostéol. de Ruisch, p. 14.

(b) Clopton Haverf. l. j, c. xj, p. 319.

(c) Van-Swiet. Comm. de Boerh. t. j, p. 922.

(d) Pierre de Marchettis, Obs. 118.

négligée , je fis de grandes incisions , & mis l'os à découvert : j'emportai , avec le ciseau , tout ce qui me parut vermoulu , & y appliquai le cautere trois fois : j'obtins l'exfoliation ; & le malade guérit dans deux mois.

Inutilement lui auroit-on ordonné des remèdes internes ; car outre qu'ils ne sont portés à l'os , dans un état sain , qu'en petite quantité , ils n'y feroient point parvenus , parce que les vaisseaux qui y aboutissent , sont engorgés , & les propres rompus.

La suppuration dans les os est toujours fâcheuse , parce que le pus y croupit , & n'a aucune issue. Quand il est trop abondant , on les trépane ; mais ces humeurs putrides ne peuvent s'écouler entièrement : on y applique encore le feu , qu'on doit toujours préférer (a) à l'esprit de nître , & à la dissolution du mercure , soit dans la carie humide , soit dans la sèche , parce qu'on dessèche l'os qui regorge de ces mauvais suc , l'on consume les chairs noires & fongueuses , qui excèdent les bords , l'on en réprime la mauvaise qualité , & on ranime les fluides & les (b) vaisseaux.

C'est ainsi que M. Petit , après avoir ouvert une tumeur vérolique , y appliqua trois couronnes de trépan , coupa les interstices

(a) Chirurg. d'Heist. c. 71 , part. ij , p. 582.
Petit Traité des maladies , t. ij , p. 119.

(b) Chirurg. d'Heist. part. ij , p. 587.

qui les séparoient ; le périoste étoit corrodé , les cellules détruites , l'huile médullaire épanchée & corrompue : il appliqua le cautère jusqu'à l'extinction du mal , & il lui réussit en très-peu de tems (a).

J'eus en main une fistule au-dessous de l'oreille , pour laquelle plusieurs chirurgiens s'étoient épuisés infructueusement , pendant plus d'un an : elle se fermoit & se rouvroit , par intervalle , & causoit des douleurs très-aiguës. Le malade , pour se soulager , se faisoit donner un coup de bistouri , pour donner issue à cette humeur purulente , quand elle étoit ramassée en certaine quantité. Depuis trois ans , il étoit dans ce pitoyable état : je fondai la fistule , & m'aperçus qu'elle pénétrait dans l'apophyse mastoïde : j'emportai , avec un ciseau & un maillet , une partie de l'apophyse , & y appliquai le cautère deux fois : l'exfoliation se fit trente-deux jours après , & le malade fut guéri radicalement , dans l'espace de cinquante.

Tant qu'une sanie purulente abbeuve l'os , l'exfoliation n'arrive point ; & le cautère est le moyen le plus efficace pour la procurer (b) , & pour éviter la destruction

(a) Traité des malad. des Os, t. ij, p. 575.

(b) M. Quesnay , Mém. de l'acad. de chirurg. pag. 295.

totale de l'os ; car si elle est d'une si mauvaise qualité , empreignée de suc putrides & corrosifs , la carie s'étend toujours plus ; l'os dépouillé de vaisseaux , privé du suc vital , perd son mouvement , les bords deviennent noirs & livides ; il jaunit , devient gras , vermoulu , exhale une odeur foetide ; mais sa surface est inégale , raboteuse (a) , le sentiment s'affoiblit , & l'inflammation tourne en gangrene ; alors le mal est pressant , & le cautere seul peut s'y opposer.

Un jeune homme d'environ vingt-cinq ans , étoit atteint , depuis douze , d'une carie si considérable aux os du tarse ; qu'il fut décidé de lui amputer la jambe : la substance de l'os étoit détruite , vermoulue , privée du périoste ; elle jaunissoit : les bords étoient noirs , flasques , spongieux , & le sentiment amorti ; cependant les forces vitales , quoiqu'affoiblies , n'étoient pas éteintes : je les ranimai ; le tempérament étoit fort robuste : j'en conçus une bonne espérance ; la plupart de ces os se détachèrent par parcelles : j'aidai toujours dans ses opérations : j'appliquai le cautere , différentes fois , sur l'astragale ; les chairs baveuses dont il étoit recouvert , furent consumées ; & l'exfoliation se fit , soixante jours après , très heureusement.

(a) Hipp. l. viij , p. 559. Cels. c. 50 , p. xcviij.

Il est rare, quand la gangrene survient à la carie des os, si l'on ne se hâte d'y porter remède, de pouvoir en arrêter les progrès. Il en coule une sanie claire, limpide, crue, âcre, corrosive, & parsemée de petites écailles (a) : le membre se tuméfie, les chairs baveuses s'en imbibent, se corrompent, la partie meurt, & tombe en sphacele (b) ; le mal est si contagieux, & si rapide, qu'il enlève le malade en très-peu de tems : l'extirpation seule nous reste, si l'on est assez heureux, pour que le vice ne se soit point communiqué dans la masse, & si aucune contre-indication ne s'y oppose.

PLANCHES ANATOMIQUES

De M. GAUTIER.

Les Planches anatomiques de M. Gautier, pour lesquelles le public a souscrit, sont actuellement sous presse, ainsi que leurs Tables explicatives. On a commencé la première distribution ; elle contient six grandes Planches, sur la feuille entière du grand

(a) Aphor. de Boerh. §. 548, pag. 158.

(b) Le même §. Aph. 550, p. 159. Van-Swieten, Comment. des aphor. de Boerh. tom. j, p. 937.

colombier, avec leurs couleurs naturelles; les Tables sont de même grandeur & sur même papier, accompagnées de Dissertations sur chaque viscere en particulier, & de la description des nerfs, des veines & des arteres qui les parcourent. Les amateurs de cette entreprise auront lieu d'être satisfaits: M. Gautier n'a négligé ni les recherches, ni la dépense, ni le travail; & s'il y a eu quelque retard, on ne peut pas l'imputer à la négligence de l'auteur.

1^o On ne fournira à ceux qui ont souscrit en entier pour le Supplément & pour la seconde édition, que le Supplément en vingt Planches, avec leurs Tables explicatives, quant à présent, parce que M. Gautier ne peut pas donner tout-à-la-fois ces deux ouvrages: il donnera sa seconde édition immédiatement après.

2^o Les Souscripteurs du Supplément seulement, & qui ont payé en entier, vont recevoir actuellement, en trois distributions, leur Exemplaire complet, sans qu'ils soient obligés de rien déboursier davantage.

3^o Ceux qui n'ont souscrit qu'un louis d'avance, recevront la premiere distribution, en payant encore un louis, & la seconde ensuite en payant 36 liv. & ils n'auront rien à donner à la troisieme distribution.

4^o Finalement, ceux qui n'ont point souscrit, payeront deux louis d'or en recevant la premiere distribution, & 36 liv. en

recevant la seconde , & n'auront rien à payer à la troisieme , non plus que les précédens Souscripteurs.

La premiere distribution consiste en six Planches ; la premiere & la seconde forment une Femme enceinte sur pied , dont la matrice est ouverte , le foetus en situation , le bas-ventre & les parties inférieures disséquées , ainsi que le sein , & l'une des extrémités supérieures ; la troisieme représente une Fille disséquée ; la quatrieme , une Angiologie complete du tronc de la tête & des extrémités supérieures ; la cinquieme & la sixieme , un Homme sur pied disséqué , où l'on voit les muscles , les nerfs , les vaisseaux & le cœur dans son péricarde , avec des situations différentes de ce qu'on a donné dans la premiere édition.

La seconde contient aussi six Planches ; la premiere , la Femme en couche , disséquée ; la seconde , le Foetus disséqué & ses parties détachées , où l'on voit ce qui comprend la circulation particuliere dans le sein de la mere ; la troisieme , les parties de la femme , disséquées , & les parties inférieures de la troisieme Planche de la premiere distribution ; la quatrieme , les parties de l'homme disséqué , avec les parties inférieures de la figure d'Angiologie , ce qui fait une figure complete , l'une des parties la plus essentielle de l'Anatomie , & ce qu'on n'a pas donné dans la premiere édition ; la

cinquieme & fixieme, l'Homme vu par le dos, dans une dissection & situation différente de la premiere édition.

La troisieme & distribution fera de huit Planches avec leurs Tables explicatives, de même que les précédentes. La premiere & la seconde représenteront des coupes & des dissections de tous les viscères, qui n'auront pas été représentés; la troisieme & quatrieme démontreront un Squelette garni du diaphragme & de plusieurs autres parties essentielles d'Anatomie; la cinquieme & fixieme seront une Nevrologie complete; & la septieme & huitieme, des coupes de la tête & du cerveau, toutes nouvelles & intéressantes pour les anatomistes.

La principale adresse où l'on paye & l'on reçoit les Planches, est chez JEAN-BAPTISTE FERAUD, négociant, rue Caissierie, à Marseille.

On prie ceux qui ont souscrit en entier pour le Supplément dont il s'agit, d'écrire à son adresse, d'envoyer copie de leurs Billets de souscription, & de marquer l'endroit où ils veulent qu'on leur fasse tenir les Exemplaires des distributions. On les fera parvenir *gratis*, à Paris seulement, qui est l'endroit où l'on a souscrit; mais par-tout ailleurs, on aura la bonté de payer le port, depuis Paris jusqu'au lieu indiqué, à moins que ce ne fût sur la route de cette ville; pour lors il n'en coûteroit rien aux

556 PLANCHES ANATOMIQUES.

Souscripteurs: on prie aussi ces Messieurs de présenter à ceux qui remettront les Planches leurs Billets qu'on échange par des nouveaux, signés GAUTIER, qui leur assureront les deux distributions suivantes; & les personnes qui ont des Billets du Supplément & de la seconde édition ensemble, on leur donnera deux Billets séparés, l'un pour les distributions à recevoir du Supplément, & l'autre pour la seconde édition.

A l'égard des personnes qui n'ont point souscrit, & qui veulent profiter du courant des distributions, pourront le faire, depuis la première distribution jusqu'à la seconde, passé lequel tems, ils ne seront plus reçus à souscrire. Ils auront la bonté de s'adresser à Marseille, chez M. FERAUD, & d'affranchir la lettre; on leur fera tenir les Planches, comme aux précédens Souscripteurs, & ils payeront de la façon qu'on a dit ci-dessus. Ils pourront le faire de même aux adresses suivantes.

A Paris, chez M. LE ROI, Bijoutier; vis-à-vis la Comédie française, qui leur indiquera l'endroit des distributions.

A Amsterdam, chez MARC-MICHEL REY, Libraire.

Les Souscripteurs n'ont payé & ne payeront que 84 liv. mais ceux qui n'ont pas souscrit, payeront 108 liv.

La seconde distribution du Supplément se fait actuellement; & la troisième se fera incessamment.

A V I S

Au sujet de la Conchyliologie.

La Conchylogie , ou l'Histoire des Coquillages , qui se vend chez DEBURE l'ainé , Libraire , Quai des Augustins , à l'image S. Paul , est un ouvrage connu , dont le débit prouve le mérite.

Mais comme les Planches les mieux gravées ne sçauroient exprimer parfaitement les couleurs naturelles des objets qu'elles représentent , on a cru que ce seroit rendre service aux amateurs & aux curieux , que de leur procurer ces mêmes Planches coloriées , d'après les originaux de la fameuse collection d'Histoire naturelle , que possèdent l'auteur de la Conchyliologie , & autres curieux. C'est ce que le Libraire vient d'exécuter à l'égard d'un très petit nombre d'exemplaires de cet ouvrage ; & pour y réussir , à la satisfaction du public , il n'a épargné ni soins , ni dépense. Outre qu'il a fait choix pour cet ouvrage , d'un artiste habile & versé dans cette partie de l'Histoire naturelle. Il a eu aussi attention que chacune de ces Planches ne fût peinte & coloriée , que d'après les coquilles qu'elle représente ; en sorte qu'indépendamment de l'élégance dans l'exécution , de la beauté & de la vivacité des couleurs , il ose se flater

que le public instruit retrouvera dans ces Planches toute la vérité de la nature.

Le prix de chaque Exemplaire ainsi conditionné, fera de 216 liv. en feuilles, & de 240 liv. relié en maroquin, de la relieure la plus élégante & la plus riche.

SEPTIEME COURS PUBLIC

D'Histoire naturelle, par M. VALMONT DE BOMARE, démonstrateur d'histoire naturelle, membre de la société littéraire de Clermont-Ferrand, de l'académie royale des belles-lettres de Caën, & de celle de Rouen, &c.

L'ouverture de ce Cours se fera, le Samedi 5 Décembre, à trois heures & demie précises de l'après-midi.

Notre célèbre naturaliste qui sacrifie tout pour se rendre digne du suffrage du public, vient de publier un *Prospectus*, qui contient, en abrégé, le tableau du Cours qu'il doit faire. Il commencera par faire l'exposition du Règne minéral, dans laquelle il traitera des eaux concretes ou liquides, froides ou thermales, simples ou composées, de la nature des terres, des sables, des pierres. Il y donnera la description des différens caractères des pierres à chaux, des marbres, des spaths, &c. des pierres tendres

ou dures, opaques ou transparentes, &c. des sels en général, tant bruts que purifiés, des différens sels neutres, des demi-métaux, des métaux, des pétrifications. Il y apprendra à ne pas confondre les incrustations, les coagulations ou congelations, les crySTALLISATIONS, les concrétions, les sédimens ou résidus avec les vraies substances pétrifiées.

Le Régne végétal renfermera les racines, les écorces, les bois durs ou tendres, les tiges, les plantes parasites, les feuilles, les bourgeons, les fleurs, les fruits, les semences, les résines, les vernis de l'Europe, de la Chine, les gommes-résines, les sucS extraits, les fungus, les tumeurs, les parties des plantes connues sous le nom d'*épiceries* ou de *drogueries*. M. Bomare déterminera, à ce sujet, les terrains propres au plantage, au pâturage, &c.

Ce Cours finira par le Régne animal, qui contiendra toutes les productions relatives à ce genre, & tous les animaux, sans en oublier l'homme même, dont M. Bomare développera la nature, & donnera des détails aussi curieux qu'instructifs.

Toutes les substances relatives à ces trois Régnes, seront exposées aux yeux des auditeurs, avant sa démonstration; & on a tout lieu d'attendre, des soins & des ressources que M. Bomare a mis en usage, une beauté, un choix, une abondance qui satisfera également le naturaliste, l'amateur & l'artiste.

On ne peut qu'applaudir au zèle & aux vues de M. Bomare. Le public a droit d'attendre, d'un aussi célèbre naturaliste, des leçons aussi amusantes qu'instructives; & nous ne doutons pas qu'elles ne soient universellement goûtées & suivies.

Ceux qui voudront profiter des conférences publiques & *gratuites*, que M. Bomare fait sur quelques objets de l'Histoire naturelle, se rendront chez lui, les Dimanches, à trois heures & demie précises, rue de la Verrerie, près la rue du Coq. La première Conférence se fera le 6 Décembre de cette année.

COURS D'ANATOMIE.

M. Descemet, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, avertit le public, qu'il a commencé, le Jeudi, d'après la S. Martin, 12 Novembre, un Cours d'Anatomie comparée avec les animaux, tant quadrupèdes, que volatiles & poissons, qui peuvent servir le plus à déterminer la nature & la structure des parties du corps humain.

Son amphithéâtre est rue des Boucheries, dans l'allée d'un épicier, vis-à-vis le Sabot d'or; & sa demeure, rue de l'Arbalète, fauxbourg S. Marcel.

AVIS,

A V I S.

Nous ne pouvons diffimuler combien nous sommes sensibles au zèle avec lequel les médecins & les chirurgiens ont daigné, cette année, concourir à la perfection de ce Journal.

Quelques Pièces que nous avons publiées, quoique très-utiles, nous ont forcés, par leur prolixité, à retarder jusqu'à ce jour, l'impression de beaucoup de Mémoires & d'Observations intéressantes, qu'on a bien voulu nous adresser. Nous réparerons ce délai incessamment. Nous avons reçu en même tems quelques observations sur certains ouvrages d'Hippocrate, dont nous ne ferons pas usage. Parmi nos petits auteurs, c'est une contagion répandue. Tout le monde veut traduire, paraphraser, commenter, expliquer ce grand homme, ce génie. Quel orgueil ! ou plutôt, quelle folie ! Il faut un Homère, pour chanter un Achille ; autrement, le commentateur se met infiniment au-dessous de son modèle, & il paroît encore plus petit, après avoir voulu s'élever.

COURS DE CHYMIE.

M. de Machy, maître apothicaire de Paris, & de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse, fera un Cours de Chymie, qu'il commencera le Lundi 7 Décembre, à trois heures après midi, dans son laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis les Dames de Sainte-Marie.

Tome XV.

N n

LIVRES NOUVEAUX.

Collection d'Observations sur l'Anatomie, la Chirurgie & la Médecine pratique, extraites principalement des ouvrages Etrangers, avec cette Epigraphe :

*Observationes sunt vera fundamenta ex quibus
in arte medicâ elici possunt veritates.*

Præf. ad Obser. Wepferi.

tome second. A Paris, chez *Didot le jeune*,
Quai des Augustins. Prix broché 1 liv. 10 f.

Elementa Physiologiæ corporis humani,
autore Alberto Haller, præside societatis
regiæ Gotting, &c. in-4^o, tome III, 1761.

Voici le troisieme volume de la Physiologie de M. *Haller*, qui comprend la voix & la respiration. On sera surpris, en lisant cet ouvrage, des recherches immenses qu'a faites ce grand, ce sçavant & cet infatigable médecin. Il appuie toutes les opinions sur les découvertes les plus positives des anatomistes, & sur des expériences ingénieuses & suivies. Ce volume ne peut pas manquer d'être reçu aussi favorablement que les précédens, & doit faire desirer que ces précieux élémens de notre art, soient promptement achevés. Ce livre se vend à Laufane, chez *d'Arnay*; & à Paris, chez *Vincent*, Libraire, rue S. Severin. Prix relié 12 livres.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- g- nes.	par- ties.		
1	6	12	9	28	3		N. méd.	Peu de nuag.
2	5	12½	8		4		Idem.	Serein.
3	5	13	9		2	½	N-E. mé- diocre.	Peu de nuag.
4	7	14	12		1		E. méd.	Idem.
5	6½	12	6		1		Idem.	Idem.
6	2	11	7		1		Idem.	Idem.
7	3	8	5		1		S-E. méd.	B. de nuag.
8	5	9½	9½	27	11		Idem.	Couv. pet. pluie par in- tervall. tout le jour.
9	9½	13	9	28	1		N. méd.	Pet. pl. le mat. beauc. de nuag. le f.
10	8	12	9		0		N - E. médioc.	B. de nua- ges.
11	7½	13	12	27	7		S. fort.	Couv. pet. pl. à 4 h. du soir.
12	10	14	12		9		S-O. fort.	B. de nuag. pet. pl. à 5 h. soir.

N n ij

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	11	13	10	27	10	$\frac{1}{2}$	O. méd.	<i>Idem.</i>
14	12	15	12		9		<i>Idem.</i>	Couv. pl. médiocr. par interv. tout le jour.
15	12	15	12		5		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
16	10	14	10		3		S-S-E. méd.	Couvert, pl. méd. par interv. tout le jour.
17	9	12	8		7		S-O. m.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. à 4 h. soir.
18	7	11	8		8		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. à 1 h. soir.
19	6	9	7	10			O. méd.	B. de nuag.
20	6	10	$7\frac{1}{2}$	28	1		N-O. m.	<i>Id.</i> Pet. pl. à 2 h. f.
21	6	9	7		5		N. méd.	<i>Id.</i> Pet. pl. de gr. mat.
22	$3\frac{1}{2}$	6	3		6		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
23	$1\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$	4		3		N-E.	<i>Idem.</i>
24	0	6	6	27	9		S. méd.	B. de nuag. petite pl. à 1 h. soir & la nuit.
25	$5\frac{1}{2}$	9	8		8	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. par intervall. tout le jour.
26	7	10	8		10		O. méd.	<i>Id.</i> Pl. méd. tout le soir.
27	5	10	5	28	2	$\frac{1}{2}$	N.	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
28	2	7	6	28	3		E. méd.	Brouillard épais au levé du sol. peu de nuag.
29	2	8	5		1		S-E.m.	Peu de nua.
30	5	9	7	27	10		S. S-E. méd.	Couvert, bruin. par in- tervalle tout le jour.
31	7	9	7	28	0		S. méd.	B. de nuag. quelq. gout. de pl. à 4 h. soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 15 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été au terme 0 de la congélation de l'eau : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N. 3 fois N-E. 4 fois E. 5 fois du S-E. 4 fois du S. 3 fois du S-O. 5 fois O. 1 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein. 1 jour de brouillard. 25 jours de nuages. 5 jours de couvert. 15 jours de pluie. 1 jour de bruine.

Les hygromètres n'ont marqué de la sécheresse, que les 7 premiers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1761, par
M. VANDERMONDE.

La plupart des fièvres intermittentes, qui régnerent pendant le mois précédent, ont dégénéré en fièvres continues, avec redoublemens.

Les unes avoient tous les caractères des fièvres inflammatoires, avec des douleurs vagues & errantes dans les différentes parties du corps, sur-tout aux membres : ces fièvres étoient fort aiguës, & exigeoient un traitement prompt, sans quoi elles devenoient malignes. Il survenoit des délires, des mouvemens convulsifs, dans les uns, & dans les autres, des stupeurs, avec disposition à la gangrene. Les saignées & les remèdes anti-phlogistiques étoient évidemment curatoires, & produisoient un soulagement marqué. Quand ces maladies étoient bien suivies, elles se terminoient par des sueurs abondantes : celles qui ont été négligées ou mal traitées, étoient mortelles, & se terminoient par des abcès, & une convalescence très-longue.

On a observé aussi d'autres fièvres continues-putrides. Les malades éprouvoient, outre les symptômes de la putridité, une chaleur brûlante à la peau, qui augmentoit avec les redoublemens : peu de saignées, beaucoup de petit lait, des délayans en boissons, en lavemens, des émétiques en lavage, des purgatifs étoient les remèdes assurés de ces sortes de fièvres, qui cédoient ordinairement, sans accidens fâcheux.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Septembre 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu encore , au commencement de ce mois , des douleurs assez vives. Le thermometre , le premier & le 2 , s'est porté au-dessus de 20 degrés ; & le 8 , il s'est élevé à 24 degrés : le tems , après le 10 , s'est refroidi ; mais , vers la fin du mois , le thermometre s'est élevé , plusieurs jours , jusqu'au terme de 17 degrés ou environ.

L'air a été plus souvent ferein , que nuageux ou pluvieux ; la pluie a été néanmoins abondante , pendant trois ou quatre jours , à sçavoir , le 11 , le 15 & le 19 : le mercure dans le barometre a toujours été observé , du premier au 22 , au-dessous du terme de 28 pouces , à l'exception d'un seul jour ; & il s'est trouvé constamment au-dessus de ce terme , les huit derniers jours de ce mois : le vent , qui jusqu'au 25 , avoit été le plus souvent *Sud* , a été *Nord* le reste du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 dé-

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessus de ce terme ; la différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

- 3 fois du Nord.
- 5 fois du Nord vers l'E.
- 4 fois de l'Est.
- 3 fois du Sud-Est.
- 7 fois du Sud.
- 9 fois du Sud vers l'Ou.
- 6 fois de l'Ouest.
- 1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

- 12 jours de pluie.
- 2 jours de tonnerre.
- 2 jours d'éclairs.
- 1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois , mais plus grande au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1761 , par M. BOUCHER.

Les maladies de ce mois ont été sur-tout partagées entre la fièvre putride-maligne , & la fièvre bilieuse ou hémitritée. Cette der-

niere a porté visiblement, dans nombre de sujets ; le caractère de la fièvre ardente ou du *causus* des anciens, par la chaleur violente qui l'accompagnoit, par la véhémence de ses symptômes, & par la vigueur & la durée de ses exacerbations : les malades étoient tourmentés de soif, de maux de tête aigus, de vives angoisses à la région épigastrique, de vomissemens de matieres jaunes & vertes ; ils avoient le pouls animé, la peau sèche, les urines ardentes ; ils étoient sujets au saignement du nez, qui a été critique dans quelques personnes, en qui il n'a pas été traversé par des saignées indiscrètes : les émétiques, quoiqu'indiqués souvent, devoient être placés avec la plus grande circonspection, sur-tout dans les tempéramens secs & bilieux ; les cantharides au contraire, quoiqu'en général peu propres à ce genre de fièvre, ont été pourtant salutaires à quelques malades, dans l'état suprême de la maladie, où il y avoit délire, affection comateuse, soubresauts dans les tendons, un pouls déprimé & inégal, &c.

J'ai vu, dans un de mes hôpitaux, un jeune homme dans le cas de la fièvre putride-maligne, compliquée de la maladie noire, & qui a été combattue, avec succès, par l'usage des acides, & sur-tout de l'acide vitriolique uni aux boissons appropriées : un autre, d'un tempérament sec & bilieux,

est mort, dans le même hôpital, d'une diarrhée avec fièvre, qui a dégénéré en flux de sang noir & dissous.

Nous avons vu aussi des fluxions érysipélateuses au visage, & des angines bilieuses, qui n'ont pas été rebelles.

Vers la fin du mois, il y a eu quelques fièvres inflammatoires, portant tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, & au bas-ventre dans quelques-uns : le pouls des malades s'est trouvé le plus souvent enfoncé, dur, sans chaleur remarquable ; & le sang tiré des veines, étoit rouge, solide & sans sérosité : la nature se déterminoit avec peine, à quelque évacuation critique ; ce genre de fièvre a paru tenir néanmoins de la fièvre dominante ou bilieuse : l'application des cantharides aux jambes, a suppléé au mieux au défaut d'expectoration dans le cas où la fièvre a porté à la poitrine, ce qui constituoit une vraie péripneumonie.





T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1761.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

M É D E C I N E.

C OLLECTIONS de différentes pièces ; concernant la Médecine pratique , la Chirurgie , l'Anatomie. Par M. Simon , chirurg. Page 195	
Mélanges de physique & de morale , &c. Par M de la Caze , méd.	201
Bibliothèque choisie de médecine. Par M. Planque, médecin.	301
Bibliothèque choisie. Suite. Second Extrait.	388

C H I R U R G I E.

Traité sur les effets des préparations de plomb & de l'extrait de Saturne. Par M. Goulard , chirurgien à Montpellier.	43
--	----

572 TABLE GENERALE

Observations pratiques sur les Maladies vénériennes, &c. Par M. Goulard, &c. 292

PHARMACIE.

Pharmacopée de Londres, avec des notes. Par M. Pimberton; traduit de l'anglois. 483

OBSERVATIONS.

MEDICINE.

Observation sur une maladie spasmodique, dans laquelle la malade a été saignée trois cent fois.
Par M. Laugier, méd. à Pellissane en Provence. 20

Sur un Vertige habituel, guéri par l'usage du vin.
Par M. Felix, le fils, méd. à Mornas, au com-
tat Venaisien. 38

Sur dix-sept personnes mordues par un loup enragé.
Par M. Hoin, chirurgien à Dijon. 99

Sur l'usage heureux de la Ciguë, dans un squirrhe.
Par M. Aubrelieque, méd. à Noyon. 129

*Effets de l'huile de noix & du vin d'Alicante, con-
tre le ver solitaire.* Par M. Binet, méd. de Tou-
louse. 214

Sur le venin du crapaud. Par M. de la Maziere,
méd. à Poitiers. 220

*Des bons & mauvais effets de l'extrait de Ciguë dans
plusieurs maladies.* Par M. Landeutte, méd. à
Bitche. 223

*Sur une fièvre demi-tierce, mal traitée & guérie par
une crise inespérée.* Par M. Desbrest, méd. à
Cusset. 312

Sur une fille que l'on a cru possédée. Par M. Ge-
rard, méd. à Carouge. 325

Sur une plique Polonoise. Par M. Landeutte méd.
à Bitche. 330

DES MATIERES. 573

Dissertation sur la Colique de Poitou, en général.

Par M. Bonté, méd. à Coutances. 399

Sur un Anasarque, où l'on a fait usage du vin, avec succès. Par M. Felix, le fils, médecin à Mornas. 423

Sur l'abus des remèdes populaires. Par M. Postel de Francière, méd. à Barenton, proche Mortain. 426

Sur la Colique de Poitou, végétale. Par M. Bonté, méd. à Coutances. 496

Sur les pilules de Ciguë. Par M. Pelet, méd. à Millau en Rouergue. 519

Sur les pilules de Ciguë. Par M. Finantneveu, chirurg. à Briançon. 522

C H Y M I E.

Sur une quantité singulière d'æther nitreux, produit dans le grand froid. Par M. Chellé, apothicaire à Paris. 42

Dissertation sur la portion des végétaux, qui sert à la nutrition. Par M. Kessel-Meyer, méd. 133

A N A T O M I E.

Monstre mis au monde à Fresnay-le-Buffard, près Falaise. Par M. Auber, méd. à Falaise. 45

Description d'un monstre à deux têtes. Par M. Bordenave, chir. major de Beaujolois, infant. 140

Tête monstrueuse. Par M. Maigrot, chirurg. à Ransonnière. 142

Ouverture de cadavre. Par M. Juvet, médecin à Bourbonne-les-Bains. 336

Enfant monstrueux. Par M. Thibault, chirurgien à Noyon. 434

H I S T O I R E N A T U R E L L E.

Grains d'avoine qui ont germé dans l'estomac d'un homme. Par M. Thibault, chir. à Noyon. 52

Pois qui a germé dans les narines d'un enfant. Par M. Renard, chir. à Bordeaux. 525

CHIRURGIE.

- Sur une Plaie pénétrante à la poitrine.* Par M. Castillon, chir. à Bolbec, pays de Caux. 54
- Sur une Excroissance polypeuse, sortie de l'anüs d'un homme.* Par M. Leautaud, chir. à Arles. 57
- Sur une Hydropisie enkistée, qui a duré six ans.* Par M. Chevalier, chir. à Bourbonne-les-Bains (a). 58
- Extirpation d'une tumeur considérable à la grande lèvre.* Par M. Mestivier, chir. à Bordeaux. 66
- Sur des Caries & des Exostoses guéries.* Par M. Le Peige, chir. de madame la marq. de S. Remy, à Paris. 68
- Sur les effets de la mèche d'Allemagne.* Par M. Dumont, fils, chir. à Bruxelles. 78
- Incontinence d'urine guérie.* Par M. Hazon, méd. de Paris. 145
- Fracture de la jambe, compliquée avec plaie & luxation.* Par M. Baudin, chir. 146
- Sur une perte de sang, arrêtée avec un drap mouillé.* Par M. Olivier, méd. à Saint-Tropez. 151
- Langue monstrueuse.* Par M. Maurant, chirurg. à Martigues en Provence. 156
- Sur la maniere de guérir la Cataracte.* Par M. Ten Haaff, chir. de Rotterdam. 228
- Sur l'abus du Cautere.* Par M. Moublet, méd. à Tarascon. 239
- Sur une Plaie d'arme à feu.* Par M. Ferrand, chir. à Caudebec. 343
- Examen de l'usage que les modernes ont fait du Cautere (b).* Par M. Moublet, m. à Tarascon. 349
- Sur la sortie des osselets des oreilles.* Par M. Henry, chirurgien à Auxerre. 363
- (a) *Nota.* M. Chevalier n'est pas chirurgien-major de l'hôpital; c'est une faute d'impression.
- (b) *Lisez* Cautere, au lieu de Cautiques.

DES MATIERES. 575

- Sur la mort de MM. Surgeres & de Vence.* Par M. Dupuy, méd. à la Rochelle. 365
- Sur un corps étranger, pesant trois livres, sorti de la matrice d'une femme.* Par M. Laclec, chir. à Buchy, près Saens. 436
- Commotion violente du cerveau.* Par M. Henry, chir. à Auxerre. 439
- De l'usage qu'on doit faire du Cautere.* Par M. Moublet, méd. à Tarascon. 442
- De l'usage qu'on doit faire du Cautere. Suite.* 527

INOCULATION.

- Réponse à M. Lecat, sur le retour de la petite vérole, après une insertion infructueuse.* Par M. Ponteau, chir. à Lyon. 161
- Lettre sur le nombre des inoculés de Provence.* Par M. de Baux, méd. à Marseille, adressée à M. de la Condamine. 272
- Lettre de M. de Bornainville, méd. à Lizieux, sur l'inoculation.* 369

REMEDES.

- Remede regardé comme spécifique pour la guérison des verrues.* Par M. de Saint-Martin, vicomte de Briouze. 179
- Lavement efficace dans la passion iliaque, ou le Miserere.* Par M. Batkin, chir. à Oye, gouvernement de Calais. 468

THESE DE MEDECINE.

- S'il faut saigner dans les indigestions; soutenue* par M. Triboulet, à Douai. 181

AVIS.

- Avis de Libraires.* 374, 375
- Avis sur la poudre mortelle d'Ailhaud, avec une Lettre de M. Geoffroy, médecin de Paris, sur deux personnes empoisonnées, par l'usage funeste de cette poudre.* 459, 462
- Avis sur un petit anonyme ignorant & de mauvaise foi, qui profite de l'incognito, pour injurier.*

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

<i>les auteurs de ce Journal,</i>	471
<i>Avis sur la Conchyliologie,</i>	557
<i>Avis aux correspondans du Journal.</i>	561

BAINS.

<i>Bains de santé.</i>	470
------------------------	-----

COURS PUBLICS.

<i>Cours d'Histoire naturelle. Par M. Bomare.</i>	558
<i>Cours d'Anatomie. Par M. Descemet, méd. de Paris.</i>	560
<i>Cours de Chymie. Par M. de Machy, apothic.</i>	561

LIVRES NOUVEAUX.

<i>Livres nouveaux.</i>	88, 182, 280, 376, 472, 562.
-------------------------	------------------------------

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

<i>Observat. météor.</i>	89, 183, 281, 377, 473, 563.
--------------------------	------------------------------

MALADIES RÉGNANTES A PARIS.

<i>Maladies de Paris.</i>	92, 186, 284, 380, 476, 566.
---------------------------	------------------------------

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

<i>Obs. météor. de Lille.</i>	93, 187, 285, 381, 477, 567.
-------------------------------	------------------------------

MALADIES RÉGNANTES A LILLE.

<i>Maladies de Lille.</i>	94, 188, 286, 382, 478, 569.
---------------------------	------------------------------

ERRATA.

Au sujet de la Poudre d'AILHAUD.

La Lettre qui se trouve dans le Journal dernier ; au sujet des effets mortels de la poudre d'Ailhaud, est de M. Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, fils du sçavant & très illustre Geoffroy, auteur de la *Matière médicale*, & également médecin de notre faculté. Cette omission vient de notre négligence.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1761. A Paris, ce 25 Novembre 1761.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.